



HAL
open science

**De la théorie du sens, à celle des appariements
formes/sens : synthèse de quinze ans de recherche sur le
TAM(E)**
Patrick Caudal

► **To cite this version:**

Patrick Caudal. De la théorie du sens, à celle des appariements formes/sens : synthèse de quinze ans de recherche sur le TAM(E). Linguistique. Université Paris-Diderot, 2018. tel-01973346

HAL Id: tel-01973346

<https://hal.science/tel-01973346>

Submitted on 10 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**De la théorie du sens, à celle des appariements formes/sens :
synthèse de quinze ans de recherche sur le TAM(E)**

Mémoire d'habilitation à diriger les recherches

Patrick Caudal (CNRS & Université Paris-Diderot)

Parrain scientifique :

Philip Miller (Université Paris-Diderot)

Rapporteurs :

Henriette de Swart (Universiteit Utrecht)
Johan Van der Auwera (Universiteit Antwerpen)

Membres du jury :

Jacques Bres (Université Paul-Valéry - Montpellier 3),
Alain Kihm (CNRS & Université Paris-Diderot)
Eva Schultze-Berndt (The University of Manchester)
Johan Van der Auwera (Universiteit Antwerpen)
Carl Vetters (Université du Littoral – Côte d'Opale)

Université Paris-Diderot, 7 décembre 2018

Remerciements

Les remerciements préliminaires sont d'usage dans toute synthèse scientifique de ce genre, et je m'en voudrais de déroger à ce qui est un bel usage. Que soient remerciés d'abord tout ma famille, proche comme étendue, pour leur indéfectible soutien et amour. Je songe en particulier qu'être l'épouse, le fils ou la fille d'un chercheur ayant choisi l'Australie pour terrain d'investigations, n'est pas la chose la plus aisée au monde, et que mes absences parfois prolongées ont été autant de sacrifices pour eux. *Bennozh Doue deoc'h !*

Que soient remerciés ensuite les collègues, d'ici et de *down under*, qui ont directement ou indirectement contribué à mes travaux au cours de ces quinze (et même dix-sept) dernières années. Je pense d'abord à mes collègues du Laboratoire de Linguistique Formelle, plaisants compagnons d'un quotidien scientifique ponctué de pauses-déjeuners salvatrices, jamais avares de stimulation intellectuelle et d'échanges plus *mundane*, autant que de bienveillante camaraderie, et notamment à Bernard Fradin, Olivier Bonami, Caterina Donati, Alain Kihm, Danièle Godard, Pascal Amsili, Berthold Crysmann, Anne Abeillé, Carmen Sorin, Lisa Brunetti, Barbara Hemforth, Heather Burnett et Chris Reintges – ces trois derniers collègues étant pour moi de précieux des collaborateurs réguliers ou occasionnels (Barbara, quand arriverons-nous enfin à mettre en place ces expériences d'oculométrie de terrain dont nous parlons depuis des années ?). Et que serait la vie d'un chercheur sans le secours permanent de nos personnels administratifs et techniques et de nos ingénieurs ? Que soient particulièrement remerciés Alexandre Roulois, Jeff Alexandre, Viviane Makougny et Clément Plancq (même si ces deux derniers ont quitté nos murs), et Isabelle Alanière (gestionnaire de l'axe 3 du Labex EFL) ; sans eux, accomplir nos tâches scientifiques serait (ou aurait été) singulièrement plus difficiles. Et je pense également aux amis et collègues australiens et/ou australiannistes que j'ai eu le bonheur de côtoyer professionnellement à de multiples reprises au long de ces douze dernières années, et en particulier à Marie-Eve Ritz, Alan Dench, Rob Mailhammer, Eva Schultze-Berndt, Rachel Nordlinger, Lesley Stirling, Ruth Singer, Maïa Ponsonnet, Marie-Eve van Egmond, et bien sûr James Bednall, doctorant à A.N.U. et à l'Université Paris-Diderot.

Mon mémoire de synthèse énumérera plus précisément certain.e.s collègues et groupes de collègues ou structures collectives de recherche (je songe ici notamment aux membres de l'axe 3 du Labex EFL, ou au défunt GDR *Sémantique Formelle et Modélisation*) qui ont eu une influence significative sur ma carrière, en remplaçant nos échanges et collaborations dans le contexte de mon travail. Je n'ai pu hélas tous les honorer également ; qu'ils m'en pardonnent. J'adresse en tout cas un grand merci liminaire et collégial à toutes les personnes dont les noms ne seront pas cités et qui auraient pu ou dû l'être, et plus particulièrement à tou.te.s mes collègues (qu'on me pardonne au passage de ne pas user davantage de l'écriture inclusive) du Laboratoire de Linguistique Formelle et de l'UFR de Linguistique de l'Université Paris-Diderot, qu'ils soient chercheurs ou « ITA » – ingénieurs, techniciens ou administrateurs, enseignants-chercheurs ou membres du personnel administratif de notre université. La franche cordialité, et disons-le, la camaraderie qui prévaut dans les rapports entre membres du LLF ou de l'UFRL en général, est une joie quotidienne, dont je sais qu'elle ne va pas toujours de soi dans le monde professionnel.

Je voudrais enfin remercier mon parrain de recherche pour ce mémoire d'habilitation à diriger des recherches, Philip Miller, dont la fermeté et l'efficacité m'a forcé à mener cette entreprise à terme dans des délais raisonnables, et qui a su réunir en un temps record un distingué jury, dans un contexte pour le moins compliqué, puisque je m'apprête à m'envoler pour l'Australie alors même que j'écris ces lignes. Que soient bien sûr aussi remerciés les collègues qui m'ont fait l'honneur d'accepter de participer à ce jury, à savoir Johan Van der Auwera, Henriette de Swart, Jacques Bres, Eva Schultze-Berndt et Alain Kihm. Et j'espère que la lecture de document de synthèse ne leur semblera pas trop longue !

Table des matières

Remerciements.....	2
Table des matières	3
Préambule : un voyage fort peu solitaire	5
1 Un premier fil rouge méthodologique : plaidoyer pour une approche <i>intégrative</i> du TAM(E).....	14
1.1 Introduction : qu'est-ce qu'une approche intégrative ?	14
1.2 Intégration des objets empiriques	15
1.3 Intégration des pratiques théoriques	18
1.4 Un impératif négatif : ne pas adopter les approches parcellaires et compartimentées des phénomènes de temps-aspect	19
1.5 Bref plan problématisé de mon exposé synthétique	24
2 Situation et contextualisation de mon projet scientifique	25
2.1 Contexte théorique général de mon début de carrière : le réductionnisme linguistique et ses mises en cause	25
2.2 La sémantique lexicale : une épine dans le pied du réductionnisme sémantique	30
3 Vers un réductionnisme tempéré (2001-2008) – La grammaire du temps-aspect et ses interfaces	35
3.1 Le lexique comme paramètre de la structure événementielle	35
3.1.1 Lexique et sédimentation complexe dans les appariements formes/sens : le cas des descriptions d'événements et la notion de « structure phasale »	35
3.1.2 La sémantique de la scalarité et le verbe	38
3.1.3 La structure phasale comme macro-structure aspectuelle du verbe.....	39
3.2 Interaction entre sémantique du verbe et sémantique du temps : l'influence du contenu aspectuo-temporel des temps sur la structuration des événements, et les relations entre aspect et ancrage(s) temporel(s)	42
3.2.1 Place des théories de la coercion dans l'étude des relations entre aspectualité et temporalité, et l'interaction flexion/verbe.....	42
3.2.2 Un questionnement théorique en synchronie et en diachronie sur la relation temps-aspect et les appariements formes/sens : vers une approche laissant une place plus juste à la conventionnalisation	46
3.2.3 Réflexions sur ma perception au fil du temps de ce que devrait être la bonne approche des relations temps-aspects : de Smith (1991) à Bohnemeyer & Swift (2004) et Asher & Hunter (2012) 50	
3.3 Temps-aspect et interface sémantique/pragmatique	59
3.3.1 Temps-aspect et interface sémantique/pragmatique	62
3.3.2 Apparition de la notion de conventionnalisation des appariements formes/sens dans mon approche des temps à l'interface sémantique/pragmatique.....	67
4 Abandon du réductionnisme : la diachronie du TAME et la <i>Terra Australis incognita</i> – 2008-2017. 69	
4.1.1 Une théorie de la structure événementielle et des flexions et classes flexionnelles renouvelée par la diachronie et l'étude des langues australiennes.....	71
4.2 Perspectives comparatives, typologiques et australiannistes sur la flexion verbale et ses cycles80	
4.3 Retour sur la conventionnalisation des emplois des temps verbaux, et la relation temps/aspect : la diachronie des temps passés du français et de l'anglais	86
4.3.1 Un point de départ à l'interface sémantique/pragmatique : l'influence de la SDRT	86

4.3.2	Vers un type d'analyse plus complexe de la diachronie des temps verbaux, associant changement sémantico-pragmatique et changements morphologiques et syntaxiques – y compris des phénomènes de « collocation/collo(con)struction ».....	91
4.3.3	Auxiliation et conventionnalisation : quand le tableau de la diachronie du PC se complexifie encore un peu plus, et que l'étude des appariements formes/sens conventionnalisés prend le premier rôle.....	97
4.4	Perspectives diachroniques et australiennes sur les marquages composites TA-M(E), ou l'interaction temps/aspect – modalité.....	101
4.4.1	L'interaction temps-aspect/modalité dans les langues australiennes aborigènes au coeur des questions de portée du temps-aspect et de la modalité.....	104
4.4.2	Restrictions de sélection aspectuelle, coercion aspectuelle et modalité : définition et étude de la notion de démodalité.....	108
4.4.3	La question de la conventionnalisation dans l'interaction du temps-aspect avec la modalité dans les structures à marquage composite temps-aspect/modalité.....	114
5	Conclusion : cahier des charges pour une théorie assainie des appariements formes/sens.....	130
5.1	Qu'une approche non-réductionniste n'implique pas que l'on se détourne totalement de la compositionnalité ou de la productivité en linguistique.....	130
5.2	Réductionnisme et TAM : que les structures à marquage composite se prêtent aisément à la conventionnalisation dans les appariements formes/sens.....	133
5.3	Ce qui n'a pu être dit, mais aurait pu l'être.....	137
5.4	Esquisse d'un programme de recherche général.....	139
6	Références.....	144

Préambule : un voyage fort peu solitaire

Cette thèse d'habilitation à diriger des recherches marque, du point de vue de ma carrière, un moment important, au sens mécanique comme au sens temporel du terme. A l'aune de quinze années de travail, il est inévitable qu'à force de poursuivre pensées et réflexions sur la grammaire de l'aspect, du temps, de la modalité, et de suivre pas à pas une myriade de rus et ruisseaux de menus faits linguistiques, confluant en rivières au débit soutenu, j'en sois venu à accumuler dans mes publications quelque épaisseur de sédiments TAMEsques. L'épaisseur du limon déposé est le fruit du temps bien plus que d'un grand dessein initial ; c'est l'enfant naturel de la constance, pourrait-on dire ; je n'ai cessé de naviguer sur les innombrables boucles du fleuve TAME, et ce mémoire rapporte une fréquentation assidue de ses bords. C'est à force de scruter les méandres et d'interroger les humeurs du TAME, tel un patient nautonnier, il me semble, que je suis parvenu à saisir quelque chose du tracé de cet insaisissable cours d'eau. Ses innombrables tributaires et lits secondaires le soustraient invariablement aux regards qui l'embrassent sans y déployer des trésors de patience. Le TAME ne se conquiert pas : il se révèle. Jamais dans son entièreté – qui m'apparaît immense, à l'échelle du temps et de l'espace de la diversité des langues – mais seulement un peu, ou moins encore pour qui n'a pas la patience requise.

Avec le recul, il me semble que ces quinze longues années étaient nécessaires pour entrevoir quelque chose de la géographie générale du cours majeur de ce fleuve, depuis son embouchure jusqu'à ses sources – aussi lointaines et mystérieuses à mon esprit que celles du Nil pour les Anciens. Je m'étais donné pour objectif, dès le début de ma carrière, de couvrir aussi largement que possible sa géographie, c'est-à-dire la plus grande étendue de son bassin versant qui me serait accessible (aussi inattendu puissent être certains de ses affluents), mais aussi ses méandres et sinueuses courbes au travail des autres rivières-catégories avec lesquelles son cours s'entremêle. Dans ce mémoire, je vais exposer de façon synthétique ce qui a été mon cheminement le long de ses berges, en quête de ses multiples sources. Force est de reconnaître que je n'ai pas toujours trouvé les sources et méandres du cours majeur du TAME là où je m'attendais à les découvrir. J'ai même dû changer de cap à plusieurs reprises pour suivre ce qui m'apparaissait comme le chenal le plus juste et le plus sûr, et sortir d'un bras du fleuve TAME où il aurait été moins favorable de naviguer. Je soulignerai dans ce qui suit que ma quête TAMEsque s'est véritablement déroulée en deux temps, assez distincts. Dans un premier temps, largement synchronique et sémantico-pragmatique, je me suis attaché à étudier les fondamentaux théoriques et formels de la construction du sens aspectuo-temporel à partir de données synchroniques du français, de l'anglais et (dans une moindre mesure) d'une variété sub-standard de l'allemand ; ce temps s'est inscrit dans un mouvement intellectuel général prégnant sur la fin de ma période de thèse. Dans un second temps, plus novateur, la diachronie d'une part, et l'étude des langues australiennes, d'autre part, ont profondément renouvelé non seulement mes objets d'étude, mais aussi ma méthodologie d'investigation. J'ai ainsi accédé, me semble-t-il, à une compréhension plus profonde de leur direction, et de leur place générale dans le « grand dessein » de l'activité langagière considérée comme un système adaptatif, en mouvement constant.

Mon parcours sur les eaux TAMEsques, sur ces quinze années, a été en largement influencé par la fréquentation régulière d'une multitude de cercles scientifiques, par des rencontres ponctuelles, et bien sûr des collaborations durables. Je citerai ici les plus importantes – mais je ne pourrai les citer toutes celles et tous ceux qui ont joué un rôle ou un

autre dans mes navigations temporo-aspectuo-modales (et pour une plus petite part, évidentielles) ; que celles ou ceux-là me pardonnent !

Le nombre de collègues du LLF auxquels je suis redevable à un égard ou à un autre est considérable ; je les ai remerciés précédemment, et je vais exposer brièvement la nature de ma dette envers eux. Je songe (mais la liste n'est pas limitative – que ceux que je ne cite pas ne soient pas offensés) à Barbara Hemforth pour nos travaux et discussions sur les méthodes expérimentales et le TAM et pour son expertise si précieuse dans ce vaste domaine de la linguistique expérimentale ; à Chris Reintges pour m'avoir initié à quelques-uns des mystères du fascinant copte sahidique ; à Heather Burnett pour nos excursions diachroniques communes, qui gagnaient toujours à être éclairés par ses lumières sémantiques et syntaxiques, et son enthousiasme communicatif ; à Olivier Bonami pour son immense culture scientifique, notamment (mais pas seulement) en matière de morphologie, et la générosité avec laquelle il la partage ; à Danièle Godard pour avoir libéralement exprimé ses points de vue toujours acérés (et souvent iconoclastes) sur de multiples problèmes de syntaxe et de sémantique. Merci aussi à Lucia Tovenà pour les belles discussions au LLF autour du projet *DelimitEvent*, à Carmen Sorin pour celles dans le groupe *PLU* du Labex EFL et avant, dans d'autres cadres institutionnels. Merci, enfin, à tous mes estimés et estimables compagnons d'armes linguistiques de l'UFR de Linguistique – qu'ils soient enseignants-chercheurs, chercheurs, ingénieurs ou personnels administratifs, post-doctorants ou doctorants au long cours – pour les pierres qu'ils ont apporté à ce bel édifice collectif, dont j'ai tiré et tire toujours les plus grands bénéfices. Une mention spéciale revient à Bernard Fradin, avec qui je partage un bureau depuis plus de dix ans (ce qui fait de nous, je crois, la plus vieille paire de linguistes en exercice à ce jour, ayant partagé le même bureau au LLF). Par osmose, si l'on peut dire, Bernard m'a communiqué son goût pour la morphologie ; qu'il soit loué pour sa bienveillante et constante présence à quelques mètres de moi depuis toutes ces années !

Au-delà de mon laboratoire et de son UFR de rattachement, je voudrais ici dire combien je dois à la communauté linguistique parisienne en général, et à plusieurs sous-communautés en particulier. Je citerai d'abord celle des sémanticiens formels parisiens, et qui a été de fait portée sur les fonts baptismaux par F. Corblin. Le GDR « sémantique et formalisation » qu'il animait avec tant de passion, a fédéré des forces jusque-là dispersées. Je mettrai au crédit de cette énergie collective le travail accompli avec David Nicolas sur la scalarité (là aussi non sans passion !), puis avec Gerhard Schaden sur le *Perfekt* alémanique, et la fréquentation des innombrables événements scientifiques que la communauté n'a cessé d'organiser, et qui ont été l'occasion de nombreuses discussions avec des collègues toujours passionnants et passionnés, d'Alda Mari à l'IJN, Brenda Laca et Bridget Copley à SFL, Pascal Amsili ou Lucia Tovenà au LLF ; ce groupe a contribué à modifier le cours de mon travail, insensiblement, mais en profondeur. Avant et hors du GDR, j'ai bénéficié de nombreuses discussions avec des collègues parisiens ou de passage à Paris. Les commentaires de Nicholas Asher sur les toutes premières versions de mon travail avec L. Roussarie, ont été l'un des points de départ formels de ma réflexion – au moins pour un temps – sur les rapports complexes entre sémantique lexicale et aspect (Caudal & Roussarie 2005a; Caudal & Roussarie 2005a; Caudal 2011a). La lecture en 2008 du manuscrit de ce qui allait devenir (Asher 2011), aura aussi joué un rôle de déclencheur théorique pour mes travaux, notamment (Caudal, Dench & Roussarie 2012), mais aussi (Caudal 2015a). Ils témoignent de la grande plasticité de ce cadre formel, et de l'intérêt de son usage pour résoudre une multitude de problèmes de modélisation. Que Nicholas soit mille fois remercié pour offrir aux linguistes des cadres formels aussi flexibles et déclinables selon les besoins des analyses !

Merci aussi, à tous les linguistes « de terrain » de la place de Paris et de France en général, ayant entrepris d'étudier des langues plus ou moins bien documentées, et que j'ai eu l'occasion de fréquenter au cours de ces quinze années. Je dois au groupe de chercheurs passionnés

qu'animait Z. Guentchéva (dans le cadre du GDR « RIVALDI ») d'avoir contribué, dès le début des années 2000, à me faire découvrir une foule de données fascinantes sur le TAME, loin des objets empiriques quelque peu usés (et parfois mésusés) du *Standard Average European* (Whorf 1941; Haspelmath 1998). Cet espace d'échange a stimulé mon envie de travail de terrain sur des langues moins documentées, et a contribué aux inflexions les plus notoires de ma carrière. J'y ai fait la connaissance de collègues très appréciés, comme Alex François, Isabelle Bril, Anaïd Donabédian, Martine Vanhove, Annie Montaut, Stéphane Robert, Paulette Roulon et bien d'autres encore, que je n'ai depuis cessé de croiser sur mon chemin de linguiste. Ces interactions sont devenues plus nombreuses encore depuis que je suis moi-même « entré en linguistique de terrain », et ont été démultipliées après le début du Labex Empirical Foundations of Linguistics. Ma participation à l'axe 3 de ce Labex (« Typology and dynamics of linguistic systems »), notamment *via* ma coordination du projet GD4 (« Typologie du TAME ») et l'organisation de séminaires réguliers, n'a fait que renforcer mes interactions avec ces estimés collègues, et m'a amené à fréquenter un cercle de plus en plus large de typologues et linguistes de terrain, et à participer à des actions scientifiques multiples avec eux. Je songe ici notamment à Guillaume Jacques, avec lequel j'ai entamé une collaboration « à petit feu » sur le japhug, ou encore à Antoine Guillaume ; avec qui j'ai eu le plaisir de co-organiser en 2017 une conférence sur la typologie du mouvement associé et de la posture associée ESAMP/EEMPA (<http://drehu.linguist.univ-paris-diderot.fr/eempa-2017/>), mais aussi à Marine Vuillermet, avec qui nous avons décroché un financement auprès de la fédération TUL (programme *EvEs*, « Evénements et Espace »), financement qui servira à organiser la deuxième édition d'ESAMP/EEMPA fin 2018.¹

Le travail qui est le mien doit aussi beaucoup à d'anciennes et durables collaborations, devenues des amitiés au fil des années. En remontant dans le temps, c'est bien entendu à la fidélité de Carl Vetters et de Laurent Roussarie qu'a été le plus redevable mon début de carrière. Nous avons co-écrit un nombre important d'articles, et avec Carl, édité un volume ; l'enthousiasme de Carl pour le temps-aspect faisait que le moindre échange était une joie ; et nos chemins depuis n'ont jamais complètement de se croiser, avec un plaisir aussi amical que professionnel². Je remercie au passage mes amis de l'ACLIF (association scientifique dans laquelle je suis entré grâce à Carl), et du réseau étendu des ACLIFiens en Roumanie – amis lointains mais fidèles, que depuis bientôt vingt ans, je retrouve régulièrement, à Constantza, à Craiova ou Bucarest, mais toujours avec un égal plaisir, pour échanger autour du TAME et de la linguistique du français. Ces moments « hors de France » ont été eux aussi des moments nourriciers, des moments de communion qui font aimer notre métier pour ce qu'il est avant tout : une célébration du savoir conquis et à partager. Je voudrais aussi d'ailleurs à ce propos remercier un autre collègue qui a mené mes pas hors de France avec régularité – il s'agit de Louis de Saussure. Bien que Louis et moi que peu collaboré – Louis m'a sollicité pour contribuer en 2012 à un volume qu'il dirigeait, et invité en 2011 à présenter mes travaux à la belle université de Neuchâtel – nous n'avons cessé au fil des années d'échanger, autant par amitié autant que par intérêt scientifique mutuel, et c'est un bonheur de pouvoir compter Louis au nombre de mes « collègues-z-et-amis » au long cours. Je dois aussi remercier Janice Carruthers (Queen's University Belfast), avec qui j'ai partagé d'intenses échanges scientifiques et amicaux au début de ma carrière, autour de ce magnifique objet qu'est la narration orale. Que

¹ La somme cumulée de mes efforts d'animation de la recherche et de participation à des réseaux scientifiques dans ce domaine autant que mes productions scientifiques m'a valu la reconnaissance par mes pairs les plus proches, et ma désignation comme responsable de l'axe *Linguistique descriptive et de terrain* dans le projet scientifique du LLF pour le quinquennat 2019-2023. Merci à mes collègues du LLF pour leur confiance !

² Il me faut ici adresser d'amicaux remerciements à la *Belgian Connection* en général, qui domine si outrageusement et si agréablement le domaine du TAME européen, de Henriëtte de Swart à Johan Van der Auwera, en passant (notamment) par Liliane Tasmowki, Emmanuelle Labeau, Walter de Mulder, Patrick Dendale, ou Anne Carlier. Nos chemins se sont régulièrement croisés, toujours pour mon plus grand profit et plaisir.

Janice me pardonne d'avoir donné avec le temps, la priorité à l'horizon austral vers lequel je me suis tourné alors même que nous formions des projets de recherches futures collaboratives encore plus nombreuses. Enfin, je voudrais conclure cette première liste de dettes intellectuelles en évoquant l'une des plus marquantes rencontres du début de ma carrière : celle de Carlota Smith. C'était en 2004, sur ses terres, à Austin, lors de la 8^{ème} édition de la *Texas Linguistics Society* ; je n'étais qu'un modeste jeune docteur étranger, mais l'extrême gentillesse avec laquelle Carlota m'a traité, tout autant que son immense compétence scientifique – qu'elle partageait avec une libéralité et un enthousiasme sans pareils – m'ont immédiatement conquis. Carlota m'a fait l'honneur de me convier à *the University of Texas Fall Symposium* l'année suivante, et de m'accorder son amitié. J'ai eu le privilège de la revoir plus longuement l'année suivante en l'invitant en retour à la conférence *Oral Narration* à Paris, et de pouvoir passer encore de précieuses journées en sa compagnie³. Quelques mois plus tard, une longue maladie l'emportait, au grand regret de notre communauté – et au mien, singulièrement. L'organisation de la seule et unique instance de Chronos aux Etats-Unis en 2008, à Austin, a été pour moi l'occasion d'honorer la mémoire d'une collègue dont le travail exceptionnel tout autant que la personnalité lumineuse, m'avaient marqués.

J'en viens à présent à l'évocation d'une autre rencontre, qui celle-là a marqué ma carrière d'une façon à la fois radicale et imprévisible. En organisant *Oral Narration* en 2006, j'avais sollicité Marie-Eve Ritz, dont je connaissais et appréciais le travail depuis de longues années, et que j'avais brièvement croisée en 2000 à Nice lors d'une conférence *Chronos*. De fil en aiguille, suite à de fructueux échanges, Marie-Eve et moi avons alors décidé d'entamer une collaboration, et cherché un sujet à partager. C'est alors qu'Alan Dench, l'époux de Marie-Eve a suggéré un travail sur les langues australiennes aborigènes. J'ai littéralement bondi sur l'occasion. Ces deux collègues – et amis de longue date, maintenant – m'ont littéralement offert la clé d'un nouveau monde. Je m'en suis saisi avec avidité. J'ai rapidement décroché un projet DRI CNRS pour financer un séjour collaboratif à the University of Western Australia, projet auquel s'est joint Laurent Roussarie⁴. J'ai ainsi pu effectuer un premier séjour de trois mois en Australie dès 2008, séjour durant lequel Alan Dench a débuté mon initiation à la linguistique australienne, n'épargnant ni son temps, ni ses efforts⁵. Profitant de l'effet d'amorçage des travaux issus de ce premier projet, nous avons pu constituer un consortium scientifique et déposé avec succès la proposition de projet Marie-Curie TAMEAL⁶. TAMEAL a achevé de m'ouvrir toutes grandes les portes des langues australiennes – avec un échantillon typologique d'une douzaine de langues australiennes, tant pama-nyungan que non-pama-nyungan, ce projet a été l'entreprise scientifique collective la plus excitante de ma carrière, et le second plus grand bouleversement de ma vie de linguiste. Mon séjour comme *Honorary Fellow* sur le magnifique campus de the University of Western Australia (UWA) en 2009-2010 restera à jamais comme l'une des années les plus intenses et heureuses que j'aie vécues, à tous points de vue (sauf le financier...), et a définitive scellé mon destin de futur australien. Je ne peux m'empêcher

³ J'ai en particulier le souvenir inoubliable d'un dîner où mon fils de dix mois a pu jouer avec Carlota ; l'aube et le crépuscule se croisent.

⁴ Projet CNRS DRI n° 21339 / collaboration France-Australie : *Formal treatment of aspectual, temporal and modal phenomena in two aboriginal languages of the North West of Australia: Martuthunira and Panyjima*; participants : M.-E. Ritz & A. Dench (University of Western Australia); L. Roussarie (U. Paris 8) (2007-2008).

⁵ Je ne remerciais jamais assez Alan et Marie-Eve pour leur extrême disponibilité et leur amitié ; j'avoue que ces trois mois à Perth, à découvrir ce qui était pour moi un nouveau monde à tous points de vue, sont un souvenir précieux. C'était en novembre-décembre, à la fin du printemps et au début de l'été austral, et je suis revenu en France avec la ferme intention de passer le plus de temps possible *down under* à l'avenir.

⁶ *The interrelation of Tense, Aspect and Modality with Evidentiality in Australian Aboriginal languages* (Grant Agreement PIRSES-GA-2008-230818-TAMEAL, 7ème PCRD Actions "People"), consortium euro-australien regroupant 9 participants de 7 institutions européennes et australiennes : U. Paris-Diderot, U. Western Australia, U. Manchester, K.U. Leuven, U. Paris 8, U. Melbourne, CNRS) (2009-2014).

à ce propos de voir un signe, sinon un auspice – forcément favorable à un chercheur français exilé aux antipodes – dans mon passage près⁷ de *l'archipel de la Recherche* en 2010.

Marie-Eve Ritz et Alan Dench, en plus d'être des collègues extrêmement prévenants, disponibles et toujours enthousiastes à l'idée d'un travail de groupe, tant durant mes passages à UWA que lorsqu'ils sont venus à LLF en 2010 et 2011, nous ont fait l'honneur, à ma famille et à moi, de devenir des amis proches. Je n'oublierai jamais combien ils nous ont aidés à nous faire sentir chez nous à l'autre bout de la terre. TAMEAL a été enfin l'occasion de travailler de concert avec une multitude d'autres collègues australiannistes, avec qui les liens établis alors se sont maintenus et étoffés au fil des années. Je songe en particulier à Rob Mailhammer, Eva Schultze-Berndt, Rachel Nordlinger et Lesley Stirling, avec lesquelles j'ai eu depuis le plaisir de collaborer sur des données absolument fascinantes – et de décrocher à l'occasion de nouveaux financements de projets, tel le projet CNRS/The University of Melbourne *ECHIDNA* en 2014, ou plus récemment le projet « Soutien à la Mobilité Internationale » du CNRS (« La modalité en iwaidja », CNRS/The University of Western Sydney) – au nom duquel je m'appête à rejoindre Rob à son université pour une année. S'il est d'usage et de bon ton de se dire reconnaissant aux institutions qui nous ont accordé des financements, je voudrais ici exprimer ma sincère gratitude au CNRS, et à la Commission Européenne pour avoir accordé leur soutien aux quatre projets (trois projets CNRS, un projet Marie-Curie) que j'ai pu mener entre France (voire Europe) et Australie ; le profit personnel que j'en ai tiré a été considérable, en m'ouvrant les portes d'UWA, de l'Université de Melbourne, de Western Sydney University, et de la recherche australianniste en Australie comme en Europe. Toute ma gratitude va également au Labex EFL (et par transitivité, à nos ministères financeurs successifs), ainsi qu'à l'Australian Research Council⁸ pour avoir contribué à rendre possible mon travail de terrain en terre d'Arnhem en 2013, 2014 (à Croker Island et South Goulburn) et 2016 et 2017 (Groote Eylandt). Ces quelques mois de terrain m'ont autant appris, je crois, que l'ensemble de ma carrière.

Car, *last but not least*, j'en viens à l'évocation ce qui reste pour moi encore la plus incroyable part de ma carrière, et son plus grand bouleversement : mon expérience de linguiste de terrain depuis 2013. TAMEAL n'avait au fond qu'exacerbé mes vieilles envies de descriptions « à chaud » de lointains champs linguistiques ; une tentative de terrain sur le panyjima avec Alan Dench avait dû être annulée in extremis en 2012, pour cause de *law case* en cours sur les terres traditionnelles de la communauté parlant cette langue. Le cours de la justice australienne interdisait toute interférence, et le travail de terrain projeté n'a jamais eu lieu. Malgré ces avatars, le Labex EFL, et la rencontre de Robert Mailhammer à l'occasion de mes fréquentations des conférences de l'*Australian Linguistic Society*, puis au travers de TAMEAL, m'ont offert une autre occasion de concrétiser mes projets de travail de terrain. En entamant avec Robert (et Ruth Singer, sur un de mes quatre voyages de terrain) l'étude des systèmes TAME de l'iwaidja et du mawng, langue non-pama-nyungan parlées au nord-ouest de la Terre d'Arnhem, j'ai pu enfin accéder à ce qui représente pour moi l'expérience la plus exigeante, et la plus inoubliable qu'un linguiste puisse faire : travailler, aux antipodes, sur un objet langagier radicalement différents de tous ceux qu'il a pu fréquenter dans son existence.

⁷ A l'échelle des immensités de l'Australie occidentale, puisqu'environ 720 km séparent la banlieue ouest de Perth, où je résidais, et Esperance, ville côtière d'où j'ai pu, non sans émotion, apercevoir ces îles découvertes par nos lointains collègues de la *Recherche*.

⁸ Le travail de terrain effectué à Croker et South Goulburn a été de fait mené avec le support financier, humain et administratif complémentaire de deux projets DP ARC, porté par mon collègue et ami Rob Mailhammer (U. Western Sydney) pour l'un, et par Ruth Singer (U. of Melbourne) pour l'autre. J'ai également bénéficié des infrastructures d'ANU à Darwin en séjournant à la mythique *Northern Australian Research Unit* durant mes trajets vers, et au retour de la Terre d'Arnhem. Enfin, ANU et le *Center of Excellence in the Dynamics of Language* (COEDL) doivent également être remerciés ici, pour le soutien indirect dont ils m'ont fait bénéficier en soutenant directement le projet doctoral de J. Bednall, et en finançant son premier long séjour de recherche en 2016 à Groote Eylandt. Sans le concours de James, cet autre séjour de terrain n'aurait sans doute jamais eu lieu.

Mes dettes intellectuelles et humaines ont littéralement explosé à ces occasions. D'abord avec Rob lui-même, devenu au fil des ans un solide ami et mon comparse préféré d'explorations australes, puis avec James Bednall – explorations qu'il serait plaisant de détailler par le menu dans un texte d'un genre différent, car elles ne manquent ni de couleur, ni de saveur.

Même si toutes ne sont pas également réjouissantes ou distrayantes, toutes sont marquées du sceau de ce que l'on peut appeler l'*aventure*. Mes jours de brousse et d'îles australiennes sont d'ores et déjà parmi les plus inoubliables de mon existence, même s'ils n'ont pas été exempts de difficultés (les linguistes de terrain travaillant en zone tropicale isolée les connaissent bien) et de dangers, des dangers qui se sont parfois mués en incidents, voire en accidents. Je tiens à clamer haut et fort que la faune du nord de l'Australie, bien que justement considérée comme redoutable (et occasionnellement aperçue d'un peu plus près que je ne l'aurais souhaité)⁹, n'a – fort heureusement – jamais été la cause de mes vrais mauvais moments de terrain. Tous (sauf un, une infection à un pied qui m'a presque valu un rapatriement sanitaire) ont été dus à des artefacts ou des êtres humains, d'origine européenne, m'empressé-je de préciser. Malgré le peu de cas que l'on fait de leur dangerosité, les objets et lieux de notre quotidien urbanisé peuvent être au moins aussi néfaste à notre santé que reptiles, insectes ou araignées. Ainsi un *troopy*¹⁰ allant au fossé¹¹ dans un virage en épingle m'a causé la plus grosse frayeur de mon existence, et sur l'instant, et sur les longues heures qui ont suivi : l'habitation la plus proche était à 250 km, il faisait 41 degrés, et l'un des passagers était blessé. Mais mon plus fatal ennemi a été... un mauvais escalier dans un hangar à bateaux, unique accès à mon improbable logis sur une base de *rangers* australiens en juillet 2017. Après des mois de souffrances... fondamentales, me voici du fait d'une vulgaire chute, officiellement invalide à 3%. Je n'ai certes pas perdu l'usage d'un œil, contrairement à un illustre collègue *field linguist* lyonnais, mais depuis, les sièges ne sont plus guère mes amis.¹² Au vu de cette dernière mésaventure, je me sens autorisé à songer que le métier de linguiste « de terrain » n'est peut-être pas plus intrinsèquement plus dangereux que celui de linguiste « de ville » (sinon « en fauteuil »). Les escaliers, après tout, y sont assurément plus nombreux que sous les lointains tropiques ; et il est plus malaisé de les éviter que d'éviter crocodiles, serpents ou araignées.

Ces désagréments ont été je crois un assez modeste prix à payer pour faire des découvertes exaltantes, tant scientifiques qu'humaines, et je les accepte de bon cœur. La rencontre des communautés de locuteurs de langues toutes plus incroyables les unes que les autres représente le plus précieux moment de ma carrière, et sans nul doute, le chapitre le plus enrichissant de mon existence sur bien des plans. C'est à Croker Island surtout (en 2013 et 2014), et à South Goulburn (en 2013) que j'ai fait mes premiers pas de linguiste de terrain, et partagé pour la première fois un peu du quotidien, des pensées et du passé de ces magnifiques communautés aborigènes. Ma gratitude et mes pensées vont en particulier au défunt Khaki Marrala (Khaki, toi l'homme aux langues perdues et ressuscitées, dernier locuteur caché de l'Amurdak, esprit fin et joyeux jusque dans les brumes du grand âge, puisse ton âme reposer au pays de tes ancêtres, à l'ombre de ce *casuarina tree* que tu aimais tant), à Archie Brown (mémoire vivante de Croker, figure respectée de la communauté, Archie est un homme

⁹ J'ai souvent échangé avec des collègues australianistes et des résidents des communautés sur l'inépuisable sujet de terreur de toute personne saine d'esprit se rendant dans le 'N.T.' : le crocodile marin. A leur propos, ma devise a été simple – *veni, vidi, fugi*. A pied, ou en voiture ! Mais fort heureusement, je les ai surtout aperçus de loin – sauf, notamment, lors d'un mémorable passage de *Cahill's Crossing* à bord d'un 4x4, alors que la rivière à marée était haute, et les reptiles alignés comme au banquet le long du gué, espérant une panne...

¹⁰ C'est ainsi que surnomment les Australiens les plus grands modèles de Land Rover, particulièrement bien adaptés aux terrains désertiques comme tropicaux – mais aussi très hauts, donc enclins à faire des tonneaux...

¹¹ Trois fois maudit soit son imprudent conducteur ; il ne s'agissait ni de Rob Mailhammer, ni de moi-même, ni d'une personne du cru.

¹² Cette chute a aussi ralenti d'une année la complétion de ce mémoire, par ses conséquences sur mon dos et la partie la moins noble de mon anatomie ; travailler a été littéralement un calvaire pendant une dizaine de mois.

exceptionnel à maints égards, et le côtoyer a été un privilège), Charlie Mangulda, James Cooper, Rachel Nimilga, Isabel Lamilami, et la regrettée Ilijili Lamilami (ma chère Ilijili, toujours prompte à rire de nos mésaventures de *balandas*, et à moquer malicieusement ma langue qui fourchait lors de mes débuts d'australien). Que ces chers hôtes-informateurs à Croker soient remerciés pour l'immense patience, l'humour et la générosité avec laquelle ils ont accueilli à Minjilang¹³ la petite équipe de *balandas* venue tenter d'approfondir notre connaissance non seulement du système verbal de l'iwaidja, mais aussi de certaines de ses (nombreuses !) propriétés insaisissables. Que soient remerciés aussi Maggie Maburnbi, et le défunt William Manburrungil, pour leur participation à nos investigations et à Minjilang et/ou à Warruwi sur l'iwaidja comme le mawng¹⁴ – Willy m'ayant adopté dans son clan dès notre première quinzaine de travail, faisant de moi un *Nangila*¹⁵ surpris de recevoir aussi vite cet honneur, mais infiniment reconnaissant. Willy était un homme d'une humilité et d'une sagesse sans pareille, un de ceux qui à la soixantaine semblent avoir déjà vécu plusieurs existences : mécanicien, musicien, linguiste naturel, sa douceur et son sourire resteront pour moi un souvenir cher.

C'est aussi à Croker et à South Goulburn que j'ai commencé à découvrir *in vivo* le contexte culturel des langues australiennes ; c'est dans ces îles du bout du monde que je suis à jamais « tombé en amour » pour ces gens, leurs langues, et leurs pays de mer, de lumière, de poussière rouge et de verdure. Je ne remercierai jamais assez nos informateurs et leur famille pour avoir partagé avec nous non seulement leur langue, mais aussi un peu de leur culture et de leur âme. Je songe ici en particulier à John « Goodman » Manmurulu et à son épouse Jenny, qui durant des nuits de musique et de chants célébrant une morte de la communauté à Goulburn, m'ont offert quelques-unes de mes plus belles heures de voyage dans les croyances d'un autre peuple. Ces séjours de terrain ont été pour moi un privilège du cœur comme de l'esprit ; et ma dette envers mes hôtes des antipodes ne pourra jamais être repayée. Tout le travail accompli et encore à accomplir sur leurs langues n'est et ne sera qu'un modeste effort pour tenter de rendre un peu de ce beaucoup qui m'a été donné.

J'ai eu ensuite le plaisir et le privilège de transmettre quelques-uns des savoirs méthodologiques, théoriques et comparatifs accumulés depuis dix ans, à un jeune chercheur de talent, James Bednall, dont je codirige actuellement la thèse avec Jane Simpson (co-tutelle U. Paris-Diderot/A.N.U.). J'ai partagé avec James deux non moins inoubliables voyages de terrain à Groote Eylandt¹⁶, portant sur le système TAME de l'anindhilyakwa. James était installé depuis plusieurs mois à Angurugu et aux environs, notamment grâce à l'hospitalité de l'*Anindhilyakwa Services Aboriginal Corporation* (ASAC) et de l'*Anindhilyakwa Land Council* (ALC), lors de mon premier passage à Groote. Je suis reconnaissant à ces institutions de m'avoir alors hébergé durant un premier gros mois de terrain à Angurugu dans le logement où résidait James en tant que chef par interim du *language center* local, au sein même de la communauté – et reconnaissant, aussi à Ian O'Malley notre *house mate*, compagnon de soirées amicales et revigorantes, et chauffeur/assistant occasionnel. Sans Ian, notre travail aurait été parsemé de beaucoup plus d'embûches, et certainement moins joyeux une fois la nuit tombée. Ce premier voyage de terrain à Groote fut l'occasion de me lier d'abord avec les trois fantastiques

¹³ La principale communauté aborigène de l'île de Croker Island, N.T., au large de la péninsule de Cobourg, à l'extrémité nord-ouest de la Terre d'Arnhem.

¹⁴ La principale communauté aborigène de l'île de South Goulburn, au nord de la Terre d'Arnhem.

¹⁵ C'est là le nom de peau que ma relation de filiation avec mon père adoptif impose dans le système de parenté symbolique des clans mawng, dans la région de l'East Alligator River. Le clan de Willy a été déplacé vers Goulburn à l'époque de la fondation de grandes propriétés en Terre d'Arnhem.

¹⁶ Groote Eylandt (Groote tout court pour les familiers), est une île assez étendue située au sud-est de la Terre d'Arnhem – et assez considérablement éloignée de mon premier terrain à Croker et South Goulburn. L'anindhilyakwa, une langue macro-gunwinyguan, y est solidement implantée, puisqu'elle est la langue véhiculaire et maternelle des plus de 1500 aborigènes qui y vivent en plusieurs communautés.

investigatrices aborigènes du mytique *Linguistics-langwa* (« l'endroit de la linguistique ») à Angurugu : peut-être le seul *language center* de toute l'Australie portant le nom de notre discipline, car autrefois dirigé d'une main experte (et ferme, d'après nos informatrices) par nos collègues Judith Stokes, Julie Waddy puis Velma Leeding sur près d'une génération. Mon second séjour, en 2017, a été tout aussi heureux, malgré une chute aux conséquences désagréables. J'ai pu non seulement retrouver la joyeuse *mob* de *Linguistics-lagwa*, mais j'ai en prime put me lier d'amitié avec d'autres résidents de l'île – linguistes ou non. Un grand merci à David « Baker » Nathan, Chelle et Wesley van Zanden pour leur amitié et les soirées de répit qu'ils m'ont offert pour échapper à la solitude écrasante de *Pole 13*¹⁷, à bien des égards. Encore une fois, je voudrais dire toute ma gratitude va à Sylvia Tkac, Judy Lalara et Carol Wurramara pour l'accueil chaleureux qu'elles m'ont réservé¹⁸, et les innombrables (et souvent exténuantes) séances de travail auxquelles elles se sont prêtées sur divers aspects de la phonologie, morphologie, syntaxe et sémantique du système verbal de l'anindhilyakwa. Système que je croyais raisonnablement bien décrit par avant de rejoindre James sur place, et de constater les innombrables zones d'ombres demeurant même quant aux fondamentaux de ce système – la complexité particulièrement redoutable de sa morpho-phonologie, de son lexique verbal gabaritique, et de son système de TAME expliquant dans une large mesure les difficultés inextricables que d'autres linguistes (Reid, Stokes & Waddy 1983; Waddy n.-d.; Leeding 1989; van Egmond 2012) n'avaient pu, ou su résoudre¹⁹. Outre le plaisir de nouvelles découvertes inattendues sur le plan linguistique, je garde un souvenir particulièrement ému de ces deux voyages de terrain aussi pour des raisons extra-linguistiques. Les séances d'élicitation sur l'île de Bickerton, en 2016, sur les terres traditionnelles du clan de certaines de nos informatrices, au pied des tombes laissées par les mytiques *Macassans*, ont comblé non seulement le linguiste, mais le conteur, et tout simplement l'homme, que je suis aussi²⁰. Récolter narrations personnelles ou mythologiques parsemées de fragments grammaticaux précieux, au bord d'une plage où s'alignaient quelques modestes tombeaux laissés, si loin de leur patrie d'origine, par ces voyageurs, pêcheurs et commerçants du temps jadis, fut une expérience émouvante, d'une mélancolie et d'une beauté inénarrables. Et les plus modestes mais tout aussi poétiques *country trips* dans Groote même, vers des lieux chargés de mémoire pour nos informatrices, resteront

¹⁷ *Pole 13* est une sorte de hameau surréaliste à 45 minutes à pieds d'Alyangula, composé de bâtiments de tôle destinés à abriter les mineurs employés sur les mines de manganèse noir de l'île. Il abrite aussi dans sa partie la plus reculée, totalement entourée par la jungle, une base de l'*Anindhilyakwa Land & Sea Rangers*, émanation de l'ALC, où j'ai pu louer un *bunk* pendant quatre semaines à l'été 2017, *bunk* situé tout en haut d'un gigantesque hangar à bateaux. Malgré les efforts de son administratrice Shannah Souvlis (qu'elle en soit remerciée !) et les conversations, parfois fantastiques, dont me régalaient le titanesque *cleaning man* tongien de la base lorsqu'il passait en pleine nuit (savant mélange de grands éclats de rires communicatifs, de récits de vols de voiture, de poursuites d'enfants de la communauté machette en main, et d'histoires de fantômes, croyances surnaturelles et pratiques magiques océaniques), l'endroit était d'un isolement remarquable dès le soir venu. Les cris lamentables et glaçants des *curlews* australiens, et les hurlements des dingos, étaient bien souvent ma seule compagnie nocturne.

¹⁸ Sa superficie est de 2100 km², soit près du quart de celle la Corse (8680 km²). A titre de comparaison, la superficie de Croker Island est « seulement » de 331 km².

¹⁹ Je dois ajouter que la confrontation avec le terrain a été d'autant plus rude pour moi, que j'avais collaboré avec M.-E. Van Egmond sur l'interaction temps-aspect/modalité en anindhilyakwa (Caudal & van Egmond 2011; Caudal et al. 2012). Les données fournies par cette collègue m'avaient alors considérablement étonné, et conduit à produire une théorie de l'interaction TA/M sans rapport avec aucune autre théorie pour une langue connue. J'ai réalisé, suite au travail entrepris avec James, que ces données étaient en fait largement incorrectes. Dans le cas de M.-E. Van Egmond, ceci s'explique en grande partie par le fait qu'elle a en réalité que peu collecté de données elle-même (ses séjours ayant représenté une durée totale d'un mois/personne de travail, et ayant porté sur l'intégralité de la grammaire de l'anindhilyakwa).

²⁰ Je devrais aussi évoquer la grande émotion que j'ai ressentie à découvrir des peintures pariétales dans une grotte sur les hauteurs de l'île, ou la pure joie de samedi ou dimanche passés alternativement à pêcher divers poissons ou mollusques en des lieux paradisiaques, et à collecter des données avec nos informatrices et informateurs. Mais ce sont là des plaisirs somme toute prévisibles pour tout australien travaillant dans le N.T.

également des souvenirs chers : leur seule évocation suffit à susciter en moi nostalgie et rêverie. J'y ai appris que rien n'est plus propice au partage linguistique que le retour sur des terres aimées et imprégnées d'échanges verbaux vécus ou racontés²¹ ; et que la beauté des lieux encourage plus que tout le partage entre semblables. La langue y paraît dans toute sa puissance sociale et mémorielle ; elle sonne d'autant plus claire et juste qu'une magie émane de l'endroit où on l'invoque. A South Goulburn comme à Croker ou à Groote, en maintes occasions et en maints lieux, j'ai eu le pleinement le sentiment d'appréhender non seulement une langue, mais aussi la culture, et la *vie* des générations, dans laquelle elle puise ses forces – pendant l'enregistrement d'une *song* à proximité de la mer, interprétée pour la première fois depuis vingt ans ; pendant une cérémonie funéraire, ponctuée chaque nuit de concerts et de danses interminables ; pendant de simples heures passées au bord d'une claire rivière, environné par la jungle, ou sur une plage baignée de soleil, sur une péninsule isolée, à échanger avec mes hôtes du moment.... Bien sûr ce sont-là les perles du collier de souvenir que se fabrique au fil du temps le chercheur de terrain ; le tout-venant en est moins exaltant, et je ne compte les jours et les jours j'ai passés assis dans un bâtiment de tôle sous un soleil brûlant, à dérouler des questionnaires en doutant à chaque réponse – et je passe ici sur l'inconfort et les difficultés matérielles du quotidien, inévitables en des lieux aussi reculés. Mais une seule de ces perles suffit à illuminer tout un *field trip*, et à donner une saveur incomparable au labeur scientifique.

Ici se clôt mon préambule – et ici commence, à proprement parler mon mémoire d'habilitation à diriger les recherches. Il fera la synthèse des travaux que j'ai menés depuis le début de ma carrière, et des résultats que j'ai obtenus. Une monographie séparée (Caudal 2018a) le complète en offrant un ensemble plus nouveau de réflexions sur la relation temps-aspect ; une seconde (Caudal 2018b) est en cours d'achèvement sur la relation entre temps-aspect et modalité. Comme il est d'usage, ce mémoire sera accompagné d'un recueil d'articles sélectionnés, et d'une bibliographie extensive recensant tous mes travaux ou peu s'en faut.

²¹ J'ai revécu ensuite la même expérience en Centre-Bretagne avec des locuteurs natifs du breton.

1 Un premier fil rouge méthodologique : plaider pour une approche intégrative du TAM(E)

1.1 Introduction : qu'est-ce qu'une approche intégrative ?

Ce mémoire d'habilitation à diriger les recherches a été l'occasion de constituer une sorte de *compendium* méthodologique consacré à la recherche sur le temps, l'aspect, la modalité et l'évidentialité (TAME, dorénavant). Une bonne partie de la chair de ce compendium apparaîtra attachée à la structure empirique et théorique qui se déploiera au fil de ce mémoire ; de loin en loin, je la mettrai en exergue, là où cela importe. Deux caractéristiques méthodologiques saillantes de mes travaux seront notamment discutées de façon autonome. La première relève de ce que j'appelle une *approche intégrative* ; la présente section lui est consacrée. La seconde a trait aux appariements sens/formes, et à la prééminence méthodologique des disciplines de l'interprétation linguistique, par rapport à celles de la forme linguistique, dans l'étude de catégories réputées pour leur complexité interprétatives – dont le TAME. Le reste de ce chapitre lui sera consacré ; il s'agit, nous le verrons, d'une forme d'apriorisme théorique plus ou moins clairement assumé, que je nommerai réductionnisme.

Mais qu'est-ce au juste qu'une approche intégrative ? Par ce vocable j'entends désigner une pratique scientifique qui irait puiser à toutes les sources possibles (ou disons un plus grand nombre de sources possibles) les indices et arguments pour améliorer notre compréhension d'un objet empirique particulier, et pour abonder une théorie de cet objet – ici les systèmes de TAME au travers des langues – que les sources en question soient *empiriquement* ou *méthodologiquement* distinctes.

S'agissant spécifiquement du TAME, il importe donc d'abord à une approche intégrative de couvrir la totalité des domaines empiriques de la linguistique : lexique et grammaire au sens les plus larges possibles, c'est-à-dire du point de la phonologie, de la morphologie, de la syntaxe, de la sémantique, de la pragmatique, et de toutes les interfaces pertinentes. Il s'agit alors, si l'on veut, d'une exigence méthodologique de *connectivité* dans l'étude d'une catégorie complexe (et non d'une catégorie « simple ») : pour mettre à jour le mode de constitution des interprétations TAME, il est indispensable de prendre en compte l'interaction d'un très grand nombre de paramètres empiriques qui bien que distincts, sont connexes.

Sur un plan plus purement méthodologique ensuite (i.e. indépendant de la structuration des objets empiriques en paramètres pouvant les influencer), une approche intégrative du TAME se doit, autant que faire se peut, de cultiver toutes les pratiques scientifiques et approches scientifiques possibles pour mettre en lumière une catégorie donnée. C'est-à-dire qu'il importe de puiser non plus à tous les domaines empiriques structurant la langue, mais à toutes les méthodes et les modes de constitution du savoir linguistique, qu'il s'agisse d'approches expérimentale, acquisitionnelle, quantitative, descriptive typologique / comparative / contrastive, synchronique ou diachronique.

En somme, donc, une approche intégrative dans ces deux sens (*objets empiriques intégrés* vs. *méthodes théoriques intégrées*) se donne pour objectif de combiner différents types (empiriques) de données avec différents modes d'appréhension théorique et/ou de constitution de ces données, dans le but de donner aux hypothèses et analyses formulées la plus solide assise possible. Le programme ici esquissé est naturellement si vaste qu'il faudra encore de longues années avant que je puisse prétendre avoir suivi de façon satisfaisante mes propres préceptes.

On verra notamment que l'expérimentation est un domaine que je commence tout juste à investir, et que l'acquisition du langage en est un pour lequel ma réflexion est celle d'un simple spectateur – et non acteur – de la recherche. Je me suis certes efforcé de couvrir, au fil des dernières années, quelques arpents de terrain diachronique, quantitatif, typologique, et descriptif (entendez, de terrain) pour combler ce qui me semblait être les lacunes les plus urgentes dans l'application de mon programme intégratif. Mais à l'heure où j'écris ce mémoire, je dois malheureusement réserver à de futures investigations les contrées méthodologiques ou empiriques que je n'ai pas encore parcourues *in personam*. *Mea maxima culpa* ; avant d'amener un tel graal scientifique à mes lèvres, il me reste encore quelques âpres encablures de travail à lui faire franchir !

1.2 Intégration des objets empiriques

La nécessité de l'intégration empirique de l'étude du TAME tient, on l'aura deviné, au caractère extrêmement complexe et protéiforme (d'une langue à l'autre) des facteurs pouvant jouer un rôle dans les appariements formes/sens TAME – ou si l'on veut dans le calcul des interprétations TAME. Je ne suppose en effet pas que ce calcul soit toujours, loin s'en faut, uniquement de nature compositionnelle, ou à tout le moins productive (si par ex. une forme de productivité pragmatique non-compositionnelle y intervient). Cependant, la partie productive, et notamment compositionnelle, de ce calcul a bien sûr été couverte dans mes travaux – même si je revendiquerai, dans certaines parties de mon mémoire, le droit, et même le devoir, de faire porter l'attention du lecteur plus particulièrement sur des questions de conventionnalisation linguistique que j'ai récemment examinées. Il me semble en effet que les travaux actuels sur le TAME sont trop souvent mis en péril par la sous-estimation chronique de tels facteurs de conventionnalisation, particulièrement dans les cas d'**expressions TAME à marquage fortement composite** (i.e. associant plusieurs éléments formels, lexicaux, ou morphosyntaxiques, appartenant chacun à des catégories différentes du TAME : par ex. un exposant irrealis et un exposant passé pour former un paradigme d'irrealis passé). Il y a, on le verra, souvent un rapport direct entre la probabilité de conventionnalisation d'une structure, et la force de sa nature composite : plus une expression est composite, plus sa propension à montrer des effets de conventionnalisation sera grande (c'est, si l'on veut, un effet mécanique des mécanismes d'analogie structurelle : ces analogies, sources de conventionnalisation, se déploient nécessairement dans des formes composites, morphologiquement et/ou syntaxiquement, surtout lorsque les paradigmes sont complexes et font apparaître de la ré-entrance de certains éléments). Ce sera notamment le sens de la critique que je vais développer des approches essentiellement compositionnelles et monosémistes de l'interaction entre temps-aspect et modalité – cf. par exemple ma discussion l'hypothèse du « fake past » de (Iatridou 2000; Iatridou 2009) dans la sections 4.4 (cette question sera plus longuement abordée dans (Caudal 2018a; Caudal 2018b)).

S'agissant de sémantique compositionnelle du TAME, au moins depuis les années quarante et des références pionnières telles que (Vendler 1957; Garey 1957; Kenny 1963), les travaux théoriques et formels sur le calcul des interprétations notamment aspectuo-temporelles²² ont explicitement visé à maîtriser un nombre toujours croissant de paramètres. Il serait vain d'essayer de les lister précisément, dans la mesure où ils sont largement dépendants des inventaires lexicaux et grammaticaux particuliers à chaque langue. Mais il n'est pas inutile de se donner quelques points de repères empiriques et innovations théoriques ayant informé l'évolution des analyses du TAME. Cette multitude de paramètres, tant morphosyntaxiques que sémantiques, ne contient d'ailleurs pas *stricto sensu* des paramètres TAME, mais tout une série

²² Le calcul des interprétations modales et évidentielles pose des problèmes d'une complexité très supérieure, nous le verrons.

d'autres paramètres pouvant influencer le calcul des interprétations TAME (lorsqu'il est compositionnel), ou leur constructionnalisation (lorsqu'une structure TAME est devenue conventionnelle). Ne pas les contrôler lors d'études du TAME (quelles qu'elles soient), c'est s'exposer à du bruit pouvant fausser les résultats de l'analyse.²³

Il en va ainsi du rôle important de la détermination / quantification de l'objet direct. Celui-ci a été mis en avant dans l'étude aspectuelle des verbes de destruction, ou d'altération matérielle dans les travaux pionniers sur le calcul compositionnel de l'aspect (Dowty 1991; Krifka 1989; Krifka 1992; Verkuyl 1993) – domaine d'étude véritablement fondé dans Verkuyl (1972), en ce qu'il a le premier tenté d'articuler la syntaxe et la sémantique du verbe dans la détermination de la télicité d'une phrase. Le double contraste entre (1) et (2) est parfaitement représentatif de ce type d'approche : les propriétés méréologiques non-homéoméronymiques du prédicat nominal décrivant le référent *son gâteau* (i.e. le prédicat nominal correspondant à une dénotation quantifiée, dans les termes de Krifka) sont ici la source de celles du prédicat d'événement exprimé par (1), i.e. un prédicat nominal comptable est mis en regard d'un prédicat d'événement télique. Au contraire, un SN thème incrémental dénotant un référent *massique*, implique un prédicat nominal aux propriétés homéo-méronymiques ; il est mis en regard d'un prédicat d'événement *atélique* également homéo-méronymique (« homogène », i.e. cumulatif dans les termes de Krifka).

- (1) Jean a mangé son gâteau en deux minutes + ??/#pendant deux minutes.
- (2) Jean a mangé du gâteau pendant deux minutes + ??/#en deux minutes.

Ce type d'analyse représente l'aboutissement d'un programme de recherche plus ancien, ayant exploré de façon systématique des analogies structurelles entre domaine nominal et verbal – en particulier en dressant un parallèle entre l'opposition massique/comptable dans le domaine nominal, et l'opposition télique/atélique dans le domaine verbal (voire d'autres types de paramètres d'Aktionsart). Cf. par ex. (Taylor 1977; Dowty 1979; Bach 1986; Meulen 1995), *inter alia*, pour les premiers travaux allant dans cette direction.

Les dispositifs formels les célèbres à être issus de tels travaux sont les homomorphismes krifkaiens (Krifka 1989; Krifka 1990; Krifka 1992; Krifka 1998) entre structure référentielle des événements dénotés par les verbes, et structure référentielle de la dénotation des SN arguments délimitateurs (et notamment les fameux thèmes incrémentaux). Ils continuent de fait à avoir les faveurs de nombreuses analyses, bien qu'il aient été critiqués à maintes reprises²⁴. Mais surtout l'enthousiasme qu'a suscité cette ligne d'investigations a amené, un temps au moins, à traiter les thèmes incrémentaux et les relations entre référence nominale et verbale comme l'alpha et l'oméga de la structure des événements.

On trouvera par ex. chez (Krifka 1998:224 sqq.) une tentative explicite pour ramener tous les autres types de classes aspectuelles de verbes, y compris celles dépourvues de thèmes incrémentaux, à la machinerie développée pour ces verbes²⁵. Ainsi M. Krifka entreprend de

²³ Il s'agit là d'une source commune de difficultés de description et d'analyse (tant typologique que formelle) du TAME. Il est donc essentiel de prendre des mesures appropriées afin d'y remédier. Ainsi, pour la description d'une langue peu documentée, il est souhaitable rechercher systématiquement l'influence d'une série aussi large que possible de tels facteurs susceptibles d'intervenir dans les interprétations TAME, en essayant de se montrer aussi imaginatif que possible quant à la forme phonologique, morphologique et syntaxique que ces paramètres peuvent prendre. Pour en donner un exemple, mon travail sur l'aspect en iwaidja a révélé l'importance

²⁴ Voir

²⁵ *Modulo* bien sûr la définition de la télicité par des conditions supplémentaires en sus de la quantification d'un prédicat d'événement, et notamment ce qu'il nomme l'*Expansivité* – en gros, une condition qui interdit à deux x et y associé à deux événements e et e' via un même thémârôle incrémental de se chevaucher si $e < e'$. La combinaison d'un homomorphisme et de l'expansivité garantit qu'un événement est télique, car l'homomorphisme ne pourra

traiter (4)-(5) selon les modalités développées pour l'analyse de (3) : (4) est vue comme ayant un SN chemin dont la structure référentielle peut être homomorphique d'un événement de mouvement ; (6) comme un mouvement dans une dimension de température, tel qu'une localisation finale peut être ou non atteinte. A propos de (5), Krifka observe qu'il est difficile de lui assigner un argument chemin comparable à celui de (4) (Mary peut avoir emprunté une multitude d'itinéraires sans progression linéaire, par ex. si elle est revenue sur ses pas), et laisse le problème ouvert après avoir noté que néanmoins, la définition qu'il propose de la télicité (en termes de l'impossibilité d'exclure une partie finale de la description effectuée) expliquait le comportement de l'énoncé.

- (3) Mary ate two apples in an hour (Krifka 1998:216)
- (4) Mary hiked the Vernal Falls Path.
- (5) Mary baked the lobster (in an hour/for an hour).
- (6) Mary walked from the university to the capitol.

Cependant l'émergence des travaux tirant eux parti des paramètres lié à la scalarité de la base verbale, notamment dans le cas des fameux *degree achievement verbs* (Kennedy & McNally 2005), a révélé combien une approche principalement basée sur les « thèmes incrémentaux » ou des « chemins de mesure », même abstraits, ne permettait pas de rendre justice de certaines données. La scalarité est depuis devenu l'un des angles d'attaque essentiels de toute étude aspectuelle qui se respecte, et de très nombreux travaux ont à présent recours à des tests liés à la scalarité pour caractériser la structure des événements. Depuis ma thèse, et jusqu'à récemment, cf. par ex. (Caudal, Dench & Roussarie 2012; Caudal 2013b) je n'ai cessé de contribuer à cette thématique qui a profondément renouvelé notre compréhension de ce qu'il convient d'appeler l'Aktionsart (ou structure des éventualités) – par opposition à la notion de point de vue aspectuel.

Scalarité et quantification des arguments d'un verbe ne sont pourtant que quelques-uns des multiples facteurs identifiés comme capable d'influencer la construction du sens aspectuel. C'est aussi, par exemple, le cas de l'actionnalité ; ainsi, dans nombre de langues du monde, il existe des corrélations morphologiques remarquables entre transitivité et télicité, ou du moins certains types de télicité – l'introduction d'un sujet agent causateur / contrôleur étant une condition *sine qua* non de la formation d'un verbe transitif (par ailleurs nécessairement télique), dans certaines langues du monde – c'est notamment le cas d'une partie des langues australiennes aborigènes, particulièrement les langues pama-nyungan (Dixon 2002)). Mon travail avec A. Dench et L. Roussarie (Caudal, Dench & Roussarie 2012) a ainsi montré qu'en panyjima, une langue pama-nyungan de la Pilbara, certaines classes de conjugaison verbale opposaient d'une part les états (transitoires), les changements d'états non-bornés et les accomplissements, aux accomplissements et aux activités contrôlées. On a par exemple une opposition entre (7)-(8) (qui appartiennent tous à la même classe de conjugaison intransitive dite INCHoative) et (9) (qui appartient à une autre classe de conjugaison, transitive, dite CAUSative) :

- (7) kutiya-la yurlu-ngka wiyurra manartu-wi-rta
 other-LOC camp-LOC feelings good-INCH-FUT
 'In the other camp, feelings are better/are good.'
 (Panyjima ; (Caudal, Dench & Roussarie 2012))

pas porter sur un événement qui ne sera pas une partie finale (i.e. l'événement devra avoir un terminus / point ultime).

- (8) ngunha-mpa-rla marlpa kunyanyngu-rru
 that-YK-FORE man sleepy-NOW
 kuwarri-rla manartu-wi-nha-rru
 now-FORE good-INCH-PAST-NOW
 ‘That one, you know, that sleepy man now. Well now he’s (become) better.’ (Panyjima; *ibid.*)
- (9) ngatha nyinku kati-rta mama-ngu-karta mapampa-ngarni-ku
 1sgNOM 2sgACC take-FUT father-PNC-ALL spirit-HAVE-ACC
 ngunha nyinku manartu-ma-larta.
 that 2sgACC good-CAUS-FUT
 ‘I’ll take you to father, he’ll cure you with a healing spirit.’ (Panyjima; *ibid.*)

On aura aussi à l’esprit les nombreux mettant en lumière les effets de la nature causative/agentive du sujet et les alternances causatives et la transitivité, bien étudiée dans les travaux typologiques et fonctionnalistes inspirés par (Hopper & Thompson 1980), comme dans la littérature formelle (cf. par ex. (Koontz-Garboden 2005; Hale & Keyser 1998), parmi de très, très nombreuses références possibles).

1.3 Intégration des pratiques théoriques

Sur l’axe méthodologique, une approche intégrative s’efforce de conjointre différents types d’approches complémentaires dans l’étude du TAME. C’est sans doute sur ce plan d’intégration que l’accent devrait être mis à mon sens, car c’est encore celui pour lequel les efforts les plus importants restent à faire à l’échelle de la communauté. En effet, nombre de théories du TAME se contentent encore de s’en tenir à une seule et unique méthodologie dans leur étude des catégories pertinentes – classiquement, une approche purement synchronique, basée sur des jugements d’acceptabilité de type introspectif. Pour une multitude de raisons qui seront discutées plus bas, il me semble a contrario nécessaire d’ouvrir un aussi large front de bataille que possible dans la campagne du TAME. Depuis le travail fondateur de (Bybee, Perkins & Pagliuca 1994), il a été établi combien il pouvait être profitable de croiser les résultats de travaux en diachronie, d’une part, et en linguistique typologique et comparative d’autre part, pour asseoir notre compréhension de la dynamique des catégories du TAME. A ce premier inventaire méthodologique, je souhaiterais ajouter une approche *formelle* (au sens de la linguistique formelle en général, et plus particulièrement de la sémantique et pragmatique formelles dans le cas du TAME) et une approche *expérimentale*. Les méthodes expérimentales, nous le verront, permettent *a minima* d’améliorer grandement la qualité et la portée des généralisations empiriques opérées, d’en produire qui seraient autrement inatteignables, et plus généralement de contrôler la base empirique de toute entreprise théorique ; sa fonction est à cet égard à la fois fondatrice et régulatrice de l’activité théorique.

J’essaierai enfin de montrer plus généralement à quel point l’intégration méthodologique est féconde (et de fait nécessaire) pour toute théorie générale des catégories du TAME : nous verrons notamment en quoi les arguments diachroniques ou à défaut comparatifs (en ce qu’ils donnent souvent indirectement accès à la diachronie) sont essentiels à la compréhension des systèmes de TAME en synchronie, notamment en rapport à la problématique de leur *dynamique* (i.e. en rapport au changement linguistique, soit attesté par la diachronie, soit latent en synchronie). En effet, dans un état de langue donné, toute forme, quelle qu’elle soit, présente un potentiel ou une tendance à des évolutions futures (grammaticalisation ou lexification, selon des procédés variés allant de la sédimentation/accrétion sémantique, i.e. de cas d’expansion sémantique (du fait de *layering*, au sens de (Hopper 1991), de *switching context* au sens (Heine 2002), ou de conventionnalisation d’une inférence invitée/d’une implicature conversationnelle, etc., etc.) à l’attrition sémantique, en passant par le « lessivage » (*bleaching*)), qui est

intrinsèquement liée à son histoire, et à sa relation à l'ensemble du système de la langue, lui-même considéré de façon dynamique.

Nous verrons aussi en quoi les travaux que j'ai menés jettent une lumière particulière sur la question de la *variabilité interprétative* des formes de TAME, trouvant sa source dans la *polyfonctionnalité* de ces formes (intrinsèquement polysémiques / sous-spécifiées / homonymiques) comme dans les mécanismes de composition sémantique ou d'ajustement contextuel à l'interface sémantique/pragmatique.

Enfin et plus généralement, j'essaierai de montrer comment une méthodologie intégrative permet de mieux mesurer le degré d'économie et de vraisemblance d'une analyse donnée, et partant de réduire l'espace des possibles dans un processus de recherche, ou du moins de le guider (en donnant la priorité aux analyses les plus vraisemblables ; par opposition aux analyses les plus invraisemblables).

1.4 Un impératif négatif : ne pas adopter les approches parcellaires et compartimentées des phénomènes de temps-aspect

Pour mieux révéler l'intérêt d'une approche intégrative, comparons-la à une approche *parcellaire* de l'empirie (l'intégration méthodologique étant invariablement une affaire de goût et non de principes). Une approche parcellaire transpose au découpage des données (il s'agit d'isoler un « fragment » à expliquer, et l'isolement peut être temporel en reléguant la diachronie aux oubliettes) la visée analytique que le réductionnisme déploie à l'interface morpho-syntaxe/sémantique. Nombreux sont les travaux qui ont prétendu ne traiter qu'un sous-ensemble des données liées à un certain phénomène, remettant à plus tard l'analyse d'un autre fragment empirique, arguant qu'il était nécessaire de « diviser pour conquérir ». Soit, dans un premier. Mais rendre cette division empirique permanente sur le long terme ne saurait être acceptable ; il faut couvrir autant d'arpents empiriques et méthodologiques qu'on le peut.

Un exemple éclairant à cet égard est celui des multiples oppositions et cloisonnements des objets empiriques établis par H. Verkuyl au fil de ses travaux. (Verkuyl 1993; Verkuyl 1999; Verkuyl 2000; Verkuyl 2005) introduit ainsi une double distinction entre « aspect intérieur » (*inner aspect*) et « aspect externe » (*outer aspect*), ou encore entre « événements vus comme *dividus* » et « événements vus comme *individus* », et a un temps au moins justifié ainsi de limiter son entreprise aux premiers termes de ces deux oppositions. La première distinction renvoie selon Verkuyl à une différence entre arguments et modifieurs du verbe – ou si l'on veut, valents et adjoints. On notera au passage que le SN argument externe est largement laissé hors du champ de ses investigations, de sorte que sa théorie est avant tout une théorie de l'aspect du SV. Verkuyl considère néanmoins que du point de vue d'une interface syntaxe/sémantique à projections fonctionnelles de type *Government & Binding*, la césure entre aspect intérieur et extérieur se situe à peu près à la hauteur du premier nœud S, portant une projection IP, i.e. la projection maximale de V, (Verkuyl 2000:171), cf. la Figure 1. D'après (Verkuyl 1999:132; Verkuyl 2000:171), il n'y aurait pas de projection aspectuelle indépendante ('AspP' pour « Aspect Phrase ») dans l'aspect intérieur ; celle-ci justifierait de traiter les événements comme des référents individuels – ceci marque en somme la ligne de partage des eaux *phrastiques* et *discursives* pour ce qui est de l'aspect.

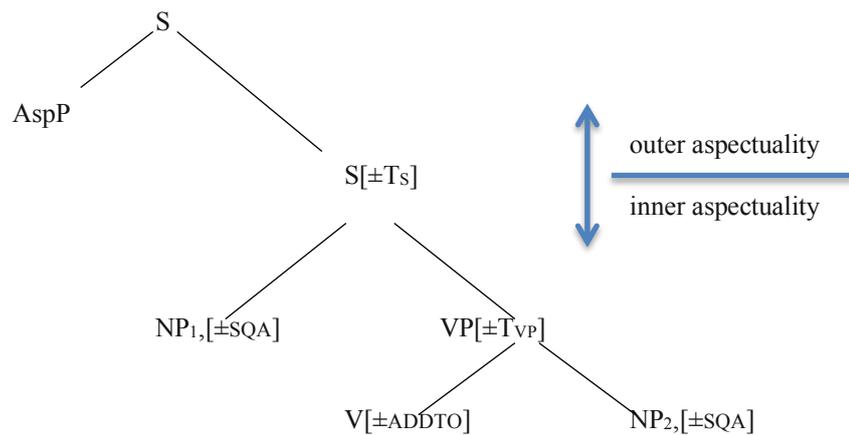


Figure 1 : la limite entre aspect « intérieur » et « extérieur » selon Verkuyl (1999, 2000, 2005)

Mais surgit alors une grosse difficulté théorique : est-il légitime de considérer que tous les adverbes/adverbiaux (et singulièrement les adverbes et adverbiaux aspectuo-temporels) s'interprètent au-dessus du premier nœud S (IP), c'est-à-dire sont phrastiques ? C'est implicitement ce que suppose la Figure 1. Or la question mérite à tout le moins discussion. Si opter pour une analyse aussi fortement dépendante de projections fonctionnelles de type GB ne va pas de soi (ce ne serait pas ici mon analyse), supposer que tout adverbe/adverbial doit avoir portée plus haute qu'un hypothétique nœud IP, est tout simplement problématique. Ainsi les adverbes et adverbiaux aspectuo-temporels par ex. du français, peuvent avoir aussi bien des portées étroites que larges²⁶, avec des différences d'interprétations parfois subtiles, mais possiblement tangibles – sur la syntaxe des adverbes et adverbiaux du français, et les relations entre positions « incidentes » vs. « intégrées », voir (Bonami & Godard 2007a; Bonami & Godard 2007b). Il suffit pour s'en convaincre de contraster (10) et (11) : le premier de ces deux énoncés ne fait véritablement sens que dans un contexte bien plus contraint, ou du moins marqué, que le second (il ne peut en tout cas guère servir à décrire un simple événement de natation ayant duré deux heures).

(10) Pendant deux heures, j'ai nagé.

(11) J'ai nagé pendant deux heures.

Même si l'on s'en tient à un cadre GBiste/minimaliste, le type de découpage syntaxique retenu par Verkuyl ne fait pas l'unanimité parmi les syntacticiens. Dans nombre de propositions de ce type sur adverbes et adverbiaux, l'idée serait de traiter (cf. (Cinque 1999) par ex.) les adverbiaux comme des spécificateurs des projections fonctionnelles qu'ils servent à modifier. Au bout du compte, par conséquent, déterminer si un modifieur fait partie de l'aspect « intérieur », c'est déterminer si la projection fonctionnelle qu'il spécifie est dominée par le nœud IP ou non. Si Verkuyl pose que le nœud AspP doit spécifier un nœud dominant le nœud S inférieur²⁷, ce n'est nullement une analyse générale ; au contraire, même, elle est plutôt marginale si l'on considère

²⁶ Il est à mon avis symptomatique que dans la plupart des exemples de *for phrases* donnés dans (Verkuyl 1993), l'adverbial aspectuo-temporel soit antéposé, et temporellement indéterminé (i.e. de type « for ages »). H. Verkuyl souhaitait implicitement écarter les configurations où l'adverbial serait intégré ; or il est beaucoup plus difficile d'antéposer un tel adverbial si le SN de durée est métriquement précis (par ex. « for two hours »).

²⁷ (Verkuyl 1999:132) mentionne brièvement la possibilité de traiter AspP comme se rattachant au SV, i.e. comme étant dominé par le premier nœud S, mais écarte

des travaux plus récents s'intéressant à la morphosyntaxe en général, comme par ex. (Arche 2006), ou encore (Ramchand 2008:200). Là encore, la discussion est ouverte, et la difficulté réelle.

D'un point de vue typologique, on notera que l'opposition proposée dans (Verkuyl 1993) entre aspect « intérieur » et « extérieur » est d'autant moins évidente que dans nombre de langues dépourvues de morphologie aspectuo-temporelle, l'emploi d'adverbiaux ou particules caractérisables comme des adjoints du verbe est indispensable à l'expression de cette catégorie, voir par ex. (Bohnenmeyer 2009; Bohnemeyer 2013). L'analyse que H. Verkuyl (Verkuyl 1999:115–150) propose de l'affixation aspectuelle dans les langues slaves tend à traiter cette dernière sur un pied d'égalité avec la flexion aspectuelle des langues germaniques – c'est-à-dire comme une sorte d'opérateur apparaissant sur une projection fonctionnelle dominant le nœud S le plus bas ; (Verkuyl 1999:133) argue explicitement que les opérateurs aspectuels associables aux affixes aspectuels des langues slaves qu'il étudie (russe et bulgare) s'attachent à la même hauteur dans l'arbre syntaxique que celui qu'il avait associé en 1993 au progressif de l'anglais. Ceux-ci seraient donc compositionnels, et l'on aurait l'ordre canonique INFL(ASP(S)) dans la composition des sens à l'interface morpho-syntaxe/sémantique. Or une telle position est évidemment problématique si l'on considère la pleine complexité des faits morphologiques des langues slaves. Bien que (Verkuyl 1999) dénonce les travers « lexicaux » qu'il lui semble deviner dans les travaux des slavissants, force est de constater que la grande majorité des dérivés verbaux par ex. russes ne sont pas dérivables d'une composition sémantique « simple ». Ils sont soit pour une grande part sémantiquement non-compositionnels – voir (Matveeva 2015) – soit uniquement réductibles par le biais d'une analyse en termes de structure conceptuelle lexicale (Lexical Conceptual Structures, LCS) à la (Jackendoff 1990), cf. (Tolskaya 2015) – c'est-à-dire par le truchement d'une approche de la sémantique lexicale non-réductible au type de compositionnalité défendu par Verkuyl.

Et que dire des langues à morphologie polysynthétique, pour lesquelles des notions aspectuelles d'une complexité redoutable apparaissent parfois, dans un domaine empirique irréductible à une interface syntaxe/sémantique compositionnelle ? On pourra par ex. songer au verbe navajo (Young & Morgan 1972; McDonough 2013), dont les deux syllabes finales σ_1 et σ_2 , cf. (12), forment une sorte de structure prédicative complexe à morphologie non-agglutinative (donc difficiles à traiter dans le cadre d'une interface syntaxe/sémantique compositionnelle dans le style de celle proposée par H. Verkuyl), et exprimant une multitude de notions aspectuo-modales – présentant, qui plus est, des dépendances paradigmatiques complexes avec les syllabes supplémentaires pouvant se manifester dans des positions plus à gauche du gabarit verbal, et formant un « sur-système » aspectuel encore plus complexe.

$$(12) \underset{\sigma_1}{[\text{TAM}]_x} \underset{\sigma_2}{[\text{LEX}]_y} = \text{verbword}_{x(y)} \quad (\text{McDonough 2013})$$

Pour la racine *t'ááh* 'voler, s'envoler, s'éloigner', le paradigme n-imperfectif est ainsi le suivant (McDonough 2013) (la notion d'aspect de phase est mon ajout) :

Personne	Singulier	Duel	Temps/Mode/Phase
1	bits'anisht'ááh	bits'a'niit'ááh	<i>imperfect</i>
2	bits'a'nít'ááh	bits'a'nóht'ááh	
3	yits'a'nít'ááh	----	
3a	bits'a'jít'ááh	bits'a'da'jít'ááh	<i>pluriel/pluractionnel</i>
3	yits'a'nít'á'	yits'a'da'ast'á'	<i>perfect</i>

Tableau 1 : paradigme n-imperfectif de *t'ááh* '(s'en)voler, s'éloigner' en navajo

Sur un plan pratique et non pas théorique cette fois, pour justifier la mise de côté les modifieurs aspectuo-temporels dans ses travaux, Verkuyl invoque « the absence of a sufficiently articulated theory of adverbial modification » (Verkuyl 1993:14). Là encore, un tel argument a de quoi surprendre, lorsque l'on sait à quel point la caractérisation aspectuelle de l'Aktionsart verbale repose sur des tests adverbiaux – à commencer par les fameux tests adverbiaux vendlériens en *for/in – pendant/en*, dont Verkuyl use abondamment, et qu'il discute à de très nombreuses reprises.

Il paraît donc résolument difficile de saisir la nature du prétendu aspect « intérieur » sans en passer par les fourches caudines de l'aspect « extérieur ». Une théorie de l'aspect digne de ce nom ne peut tout simplement faire l'économie de l'étude conjointe de ce que cet auteur nomme « aspect extérieur » et « aspect intérieur ». Mais au fond, le choix de H. Verkuyl est révélateur de l'état de l'art des théories aspectuelles de l'époque : celui d'une littérature s'appuyant massivement sur des tests empiriques, investis d'une fonction théorique majeure dans la classification et caractérisation aspectuelle des verbes ou du moins des SV, voire des phrases, mais qui n'ont que trop rarement fait l'objet d'une élaboration théorique propre. Le paradoxe n'est pas mince. L'avènement des théories de l'aspect influencées par la scalarité (et non plus par la seule incrémentalité, au sens de (Dowty 1991)) a, par contraste, propulsé les modifieurs / adjoints au premier plan des entreprises théoriques et formelles plus récentes, cf. par ex. (Piñón 2008; Kennedy 2012), et relégué à un rôle moins dominateur la relation entre verbe et SN thème incrémental.

Passons à la question de la réification des événements pour Verkuyl. (Verkuyl 1993; Verkuyl 2000) argumente de façon détaillée contre la validité d'une approche réificationnelle des événements inspirée par (Davidson 1967), du moins lorsque l'on s'en tient à la sémantique aspectuelle de la phrase ; il consacre de longues pages à critiquer les théories réificationnelles formelles en vogue à l'époque, à savoir (Krifka 1992; Krifka 1998), et dans une moindre mesure (Parsons 1990). Cependant (Verkuyl 1993:242–244) juge légitime le recours à des événements réifiés comme référents de discours dans le cadre d'une théorie telle que la DRT, pour traiter l'aspect à un niveau transphrastique ; de façon concomitante, sa théorie PLUG⁺ (i) J'ai personnellement pris parti contre une telle approche « compartimentée » tout au long de ma carrière, arguant au contraire que l'interprétation aspectuelle phrastique dépendait très souvent du contexte discursif – dans les deux sens du terme : au sens de contexte structural (notamment tel que saisi par les relations de discours) et non-structural (par ex. en termes d'implicatures, de modélisation des connaissances partagées entre énonciateurs, etc.). Et qu'introduire une telle hétérogénéité théorique nuisait profondément à la pensée « intégrative » que requiert l'étude du temps-aspect. La chose est criante dans les langues possédant des formes flexionnelles de temps-aspect à la sémantique sous-spécifiée ; de très nombreux énoncés peuvent avoir des interprétations multiples. Ainsi, (13), la phrase en gras prononcée par un locuteur américain standard dans un contexte dialogique, peut décrire soit une sorte de parfait de résultat présent (« je viens d'appuyer sur le bouton »), soit, placée dans une séquence narrative passée, et avec une interprétation non-temporelle de *just*, un événement perfectif passé, cf. (14).

(13) Ooops, sorry. I just pressed the button.

(14) I did not bother answering. **I just pressed the button.**

De même, en français, la combinaison d'un passé simple avec un énoncé statif peut donner lieu à deux types de lectures relativement différentes : une lecture nettement inchoative en (15), exprimant avant tout un changement d'état de Jean (paraphrasable par « et Jean tomba malade »), alors qu'en (16), du fait de l'établissement d'une relation rhétorique de type *Elaboration* entre les segments α et β d'une part, et α et γ d'autre part, la durée de l'événement

e_γ décrit par le segment γ en (16) est d'une semaine, peu ou prou ; cet énoncé est plutôt paraphrasable par « et Jean fut malade pendant une semaine » ; il n'a pas une simple lecture inchoative, mais une lecture perfective durative (i.e. telle que la durée de la maladie de Jean est au moins d'à peu près une semaine).

(15) Jean avait si faim qu'il se précipita sur le premier restaurant ouvert. Pour son malheur, il dîna dans une infâme gargotte. **Et Jean fut malade.**

(16) Chacun d'eux eut une semaine très différente (α). Marie vola de succès en succès (β). **Et Jean fut malade** (γ).

Cette polyfonctionnalité des temps verbaux est un écueil sérieux pour toute théorie qui prétend séparer très nettement une représentation phrastique des événements de leur représentation discursive. Au contraire, elle est consubstantielle à une approche du temps-aspect à l'interface sémantique/pragmatique – sémantique compositionnelle/sémantique et pragmatique du discours, telle que développée dans le cadre de la SDRT de (Asher & Lascarides 2003), où sont interfacées *Logic of Information Processing* (en gros, la sémantique compositionnelle telle que représentée dans une (S)DRT avant insertion dans le discours), et *Logic of Information Packaging* (qui traite de la « mise en ligne contextuelle » des informations linguistiques et non-linguistiques). La mécanique des axiomes liés aux relations de discours permet de modéliser le va-et-vient entre LIC et LIP ; voir (Asher & Lascarides 2003) pour de plus amples détails, et (Caudal 2012a) pour une discussion plus spécifiquement centrée sur le traitement du temps-aspect, soulignant combien il est désirable de proposer un type sinon absolument unifié, du moins non-hétérogène, de représentation des descriptions d'événements.

Entendons-nous clairement, cependant. L'approche intégrative dont je me fais le chantre n'est pas plaider pour un « tout est dans tout et réciproquement » théorique et formel. Il s'agit au contraire d'articuler autant que possible différents niveaux (ou modules) d'interprétation des formes linguistiques, et d'autoriser des interactions complexes, i.e. ne relevant pas d'un simple ordonnancement vertical des modules sollicités dans la grammaire (au sens large). Autrement dit, il s'agit moins de voir non des césures entre modules grammaticaux ou « sphères empiriques » (y compris du genre plus fin proposé par H. Verkuyl), que de penser des interfaces plus élaborées, trans-modulaires et pluri-modulaires – i.e. des processus d'interaction dynamique, portant nécessairement sur des objets partagés. Et il peut être légitime de proposer des représentations hétérogènes dans des modules grammaticaux, dès lors qu'une interface permet de passer efficacement de l'une à l'autre ; c'est notamment ce que la SDRT accomplit dans la façon dont elle exploite sa *Glue Logic* (une logique du premier ordre) dans la LIP, pour enrichir ses représentations plus élaborées de la LIC, par exemple.

Dans le cas de la représentation des événements, et de la distinction entre phrase et discours, une telle hétérogénéité semble indéfendable. Les descriptions d'événements sont réellement saturées au niveau discursif, et presque jamais au niveau phrastique ; ceci tient au fait que le temps-aspect, comme notion perspective, a résolument besoin d'un contexte. On peut, en français et dans les langues germaniques, invoquer à cet égard la lourde responsabilité de la flexion verbale, comme exprimant le point de vue aspectuel (que je traite à titre personnel, ainsi qu'on le verra plus bas, comme une catégorie complexe associant indissociablement conditions aspectuelles et temporelles). Cette catégorie aspectuelle est, on le sait, terriblement dépendante du contexte. Il est révélateur de constater que (Verkuyl 1993) consacre moins de dix pages (pp. 318-327) au traitement de cette question, pour ne traiter *in fine* le progressif que comme un modifieur de description d'événement de niveau SV, plus bas que le temps proprement dit, i.e. de type $\langle\langle(i,t),t\rangle\rangle$. Verkuyl adopte de ce point de vue une analyse réductionniste du progressif, qu'il décompose en un élément aspectuel, et un élément temporel.

J'arrête là ce petit exposé critique pour conclure cet envoi : l'approche intégrative me semble une réponse appropriée et rationnelle pour surmonter toutes les difficultés que je viens d'énumérer en étudiant de façon critique un corpus théorique notoirement « parcellaire » et réductionniste.

1.5 Bref plan problématisé de mon exposé synthétique

Je vais exposer de façon étendue mon cheminement scientifique dans le restant de document ; voici un aperçu synthétique de son organisation.

Après l'avoir resitué son point de départ et contexte originel dans le vaste champ de la sémantique et de la linguistique du TAME au début des années 2000 (§2, p. 25), je le découperai en deux grandes périodes liées à des choix d'analyses que l'on peut caractériser en relation à a notion de réductionnisme sémantico-pragmatique comme « primauté absolue et de principe accordée aux méthodes de construction de l'interprétation linguistique basée sur un calcul en ligne » (par la compositionnalité sémantique, ou des mécanismes pragmatiques productifs, bref par une méthode consistant à recourir à des règles, et une *réduction* de la diversité phénoménologique par ces moyen de calcul).

Ces deux périodes sont respectivement une période de réductionnisme tempéré (§3, p.35) suivie d'une période de rejet du réductionnisme (p. 59, §4) ; l'objectif de ce mémoire est au fond de montrer comment mes résultats m'ont progressivement conduit à ce retournement méta-théorique.

Enfin, je conclurai en §5 (p. 130) par l'esquisse d'un livre blanc méthodologique pour mes futures recherches. J'ébaucherai également un programme d'actions à mener en accord avec ces préceptes, et l'état actuel de mes interrogations profondes en matière d'étude du temps/aspect/modalité/évidentialité.

2 Situation et contextualisation de mon projet scientifique

Pour mieux saisir comment j'en suis venu à ce point de ma carrière, il me faut d'abord procéder à tentative de théorisation de ma propre démarche, replacée dans les enjeux généraux des quinze dernières années. Ou pour mieux dire, je vais prendre du champ pour mieux saisir le contexte théorique large du point de départ de mon périple TAMesque. Pour répondre à la question « où suis-je ? et où cours-je ? », il faut d'abord se pencher sur le sempiternel « d'où viens-je ? ». Je veux ici donner un sens à cette entreprise, qui dépasse celui de mon cheminement individuel, et intègre mon travail sur le TAME dans un temps plus long, et un espace scientifique plus large (et pas exclusivement sémantico-pragmatique, comme cela apparaîtra). Je vais ici exposer comment dans un premier temps de ma carrière (de 2001 à 2008), j'en suis venu à adopter une attitude critique, mais pas encore radicale, envers les approches très fortement compositionnelles de la sémantique.

2.1 Contexte théorique général de mon début de carrière : le réductionnisme linguistique et ses mises en cause

Dans le cours du vingtième siècle, il me semble essentiel de noter que s'est progressivement imposé ce que je nommerai le « réductionnisme linguistique » ; c'est par rapport à ce programme, d'autant plus invisible qu'il était souvent tacitement accepté par de nombreux linguistes, que je voudrais mettre en perspective la maturation de mes propres travaux.

Ce programme a été inauguré d'une part par le structuralisme (pour la linguistique générale), d'autre part par les philosophes du langage de la fin du 19^{ème} siècle, à commencer par Frege. Plus qu'une mode théorique qui aurait submergé la linguistique, et servi de credo marmoréen à des communautés théoriques souvent distinctes (sinon rivales), on peut voir dans la domination sans partage du réductionnisme le triomphe de l'un des postulats majeurs conjointement né de ces deux courants linguistiques européens de la fin du XIX^{ème} siècle et du début du XX^{ème} siècle : la possibilité de saisir le tout formé par une expression complexe à l'étude de l'interaction des parties ; bref de *réduire* la complexité de l'étude des expressions linguistique en se penchant sur leur composition en sous-expressions plus élémentaires, jusqu'à atteindre des atomes pour l'appariement forme/sens (i.e. des morphèmes, voire des lexèmes si une donnée a des propriétés morpho-syntaxiques analytiques). Le réductionnisme est une méthode liée à la composition linguistique : *dé-composition*, par des outils d'analyse, puis *re-composition*, au moyen de règles phonologiques morphologiques, syntaxiques ou sémantiques re-synthétisant de nouvelles complexités.

La pleine portée épistémologique du réductionnisme s'appréhende avec une clarté particulière si on l'envisage du point de vue de la phonologie ou de la morphologie ; historiquement, il ne fait pas de doute que les travaux du cercle de Prague (et singulièrement ceux de Troubetzkoy) sur la première de ces deux disciplines, a véritablement porté le réductionnisme sur les fonts baptismaux avec l'invention du phonème. Le réductionnisme morphologique lui est un peu postérieur, puisqu'il est vraiment théorisé dans (Harris 1942) puis (Hockett 1947) ; il peut se définir par un recours systématique à l'analyse morphémique, augmenté de règle morpho-phonologiques pour expliquer les écarts entre découpages morphémiques supposés et réalisations de surface. C'est-à-dire qu'il a été tacitement acquis, au moins pendant un temps et dans les sphères touchées par le réductionnisme morphologique, que tous les phénomènes morphologiques pouvaient s'analyser morpho-phonémiquement, et que

toutes les langues du monde sont donc essentiellement agglutinatives (en dépit, encore une fois, d'épiphénomènes morpho-phonologiques « de surface » qui pouvaient laisser penser le contraire)²⁸, cf. (Hockett 1987) :

« In 1953 Floyd Lounsbury tried to tell us what we were doing with our clever morphophonemic techniques. We were providing for alternations by devising an "agglutinative analog" of the language and formulating rules that would convert expressions in that analog into the shapes in which they are actually uttered. Of course, even such an agglutinative analog, with its accompanying conversion rules, could be interpreted merely as a descriptive device. But it was not in general taken that way; instead, it was taken as a direct reflection of reality. We seemed to be convinced that, whatever might superficially appear to be the case, every language is "really" agglutinative.

The extreme of this tendency, for me its *reductio ad absurdum*, was a proposed way of handling the English plural *men*. To recognize this as the plural of *man* is, of course, correct: that's what users take it to be when they hear it. But the proposal went far beyond that: in order to make it conform to the agglutinative ideal we said that it is really a sequence of two morphs, the first one, /*men-*/, being an allomorph of the morpheme {*man*}, while the second, of phonemic shape zero, is an allomorph of the noun-plural morpheme.

Not only was Lounsbury's diagnosis correct, but also what we were doing verged on nonsense and occasionally, as in this analysis of *men*, crossed the line. » (Hockett 1987:83–84)

Le « morphémisme de principe / aprioristique » ainsi défini contraste bien entendu fortement avec les approches classiques des grammaires descriptives ; cf. (Blevins, Ackerman & Malouf 2014; Blevins 2016a). Celles-ci sont basées sur des paradigmes contrastifs ; l'unité atomique qu'elles reconnaissent pour l'appariement forme/sens est le mot, et non le morphème cf. (Blevins 2016b). Par effet de rejet du morphémisme aprioristique, ces approches non-réductionnistes de la morphologie ont été renouvelées il y a une vingtaine d'années sous la forme du programme « mot et paradigme » (*word & paradigm*), si bien qu'aujourd'hui une solide communauté de morphologues conteste l'hégémonie réductionniste.

Si le morphémisme de principe est le visage du réductionnisme en morphologie, il en a porté d'autres dans d'autres sous-disciplines de la linguistique : en phonétique/phonologie, ce fut par ex. l'analyse componentielle/par traits des structuralistes, en syntaxe transformationnelle les règles de transformation.... La sémantique a aussi connu son lot d'incarnations du réductionnisme. L'une des premières est empruntée à la phonétique/phonologie (Partee 1996) : c'est l'analyse en sèmes ou « traits sémantiques » – ou sémantique componentielle. En France, terre d'origine et d'élection de ce type d'analyse, on songera à Guillaume, inventeur du concept de sème (qu'il appelle aussi *impression*), et à ses élèves, épigones et/ou continuateurs que furent Martin, Pottier, et Greimas²⁹, mais aussi plus récemment Rastier... Le principe central de ce programme étant d'identifier un vocabulaire de primitives sémantiques permettant de représenter, par composition de ces « atomes sémantiques », toutes les « molécules de sens » correspondant à des mots – certaines théories contemporaines telles que le *Natural Semantic Metalanguage* (Wierzbicka 1981; Wierzbicka 1996) sont les enfants naturels de ce premier mouvement réductionniste, qui est essentiellement *décompositionnel* – et mentaliste (donc cognitiviste), comme Guillaume l'était ouvertement, d'ailleurs. Ceci m'offre une transition naturelle vers le début des années 1960, où la toute nouvelle « sémantique générativiste » est elle aussi de nature componentielle, et s'incarne à la fois par les travaux de J. Katz et G. Fodor – avec un programme dont les bases sont posées dès (Katz & Fodor 1963) – et par le groupe de G. Lakoff – voir par ex. (Lakoff 1965). Elles vont tôt s'opposer sur deux questions de fond, cf. (Fodor 1970). La première est lexicalement et morphémiquement atomiste (le morphème libre ou lié est une unité de sens indécomposable pour elle), alors que la seconde prône un

²⁸ Et l'on connaît la postérité en syntaxe formelle d'une approche comparable, où la quête des formes « cachées » permettant de surmonter les obstacles que représentent des variations de surface difficiles à expliquer par les postulats de la méthode réductionniste, est devenue une activité commune pour beaucoup de syntacticiens.

²⁹ Chez (Greimas 1964), le rôle de passeur qu'a joué l'anthropologie structuraliste est explicite.

décompositionnalisme lexical radical – décompositionnalisme qui continua de s’incarner dans une grande quantité de travaux en sémantique non-formelle, en particulier ceux de R. Jackendoff (Jackendoff 1983; Jackendoff 1990; Jackendoff 1997), y compris pour des morphèmes liés ; dans le domaine de la sémantique aspectuelle et de l’interface syntaxe/sémantique voir aussi (Levin & Rappaport Hovav 1999), (Hale & Keyser 1993; Hale & Keyser 2002). La première sémantique générative se donna pour mission d’être l’auxiliaire sémantique du programme chomskyen, tandis que la seconde coupera rapidement avec lui, donnant naissance à la *Cognitive Grammar* du groupe de Berkeley. Enfin, on remarquera que c’est sous la plume de Katz et Fodor (Katz & Fodor 1963), bien avant R. Montague, que la notion de compositionnalité à l’interface morpho-syntaxe/sémantique reçoit une de ses premières formulations théoriques explicites – répondant à ce qu’ils nomment le « problème de projection » (je souligne – on remarquera au passage l’appel aux morphèmes comme atomes à l’interface morpho-syntaxe/sémantique) :

« This problem requires for its solution rules which project the infinite set of sentences in a way which mirrors the way that speakers understand novel sentences. In encountering a novel sentence the speaker is not encountering novel elements but only a novel combination of familiar elements. Since the set of sentences is infinite and each sentence is a different concatenation of morphemes, the fact that a speaker can understand any sentence must mean that the way he understands sentences which he has never previously encountered is compositional: on the basis of his knowledge of the grammatical properties and the meanings of the morphemes of the language, the rules which the speaker knows enable him to determine the meaning of a novel sentence in terms of the manner in which the parts of the sentence are composed to form the whole. Correspondingly, we can expect that a system of rules which solves the projection problem must reflect the compositional character of the speaker's linguistic knowledge. » (Katz & Fodor 1963:171–172)

La seconde et la plus vivace des incarnations du réductionnisme sémantique trouve sa source dans les travaux de R. Montague, et dans sa théorisation du principe de compositionnalité – poussée jusqu’à cet extrême qu’est la compositionnalité forte valorisée *a priori*, i.e. de principe. Si Montague n’a pas l’exclusivité du principe, ainsi que nous venons de le voir³⁰, on peut dire de la communauté montagovienne qu’elle est celle qui a le plus largement porté et développé la compositionnalité de principe (et le principe de compositionnalité poussé à son extrême). A la recherche d’analyses purement compositionnelles des structures linguistiques complexes (i.e. des constituants et phrases), le programme montagovien ajoute un principe d’atomisme sémantique lexical/morphémique, qu’il partage avec la sémantique générative à la Katz & Fodor : les mots sont des monades indécomposables – sauf s’ils sont morphologiquement décomposables, auquel cas le principe de compositionnalité s’applique aux morphèmes en jeu. Ceci place MG en opposition marquée avec les approches décompositionnelles cognitivistes en vogue à l’époque (Partee 1996). Cette opposition de fond demeurera largement structurante, au moins pendant trente ans. (Dowty 1979) offre l’un des rares exemples de contribution mêlant paradigmes montagoviens et décompositionnels – mais sans donner à la sémantique décompositionnelle un traitement formel digne de ce nom.

On peut voir dans le Lexique Génératif (LG) (Pustejovsky 1995a) une sorte de point de convergence tardif des approches montagoviennes et décompositionnelles – à la différence importante que le LG ne recherche pas d’équivalent de sèmes ni d’inventaire de primitives « minimal », mais s’appuie sur des mécanismes abstraits génératifs (« rôles qualia »,

³⁰ On pourrait d’ailleurs aller jusqu’à avancer que l’idée générale de la compositionnalité est en réalité aussi ancienne que l’intérêt structuraliste ou poststructuraliste pour l’analyse syntaxique et sémantique – le concept d’*analyse* pouvant aisément recouvrir un réductionnisme plus ou moins marqué et délibéré. Nombre de linguistes ont ainsi pratiqué un « compositionnalisme » pré-formel. C’est par ex. le cas de Damourette et Pichon (Damourette & Pichon 1911). Plus récemment, mais toujours en France, Laurent Gosselin est souvent de fait un ardent défenseur de la polysémie productive ; et nombreux sont les collègues à perpétuer cet habitus théorique.

mécanismes de co-composition/coercion), et une hiérarchie de types sémantiques. Nous y reviendrons plus longuement à la section suivante.

Quelque peu paradoxalement, le postulat de la compositionnalité de principe des expressions linguistiques complexes a été parfait et magnifié par les sémanticiens montagoviens (au sens le plus large possible du terme) – et non par le courant transformationnaliste/générativiste, qui a entretenu des relations complexes non seulement avec la grammaire montagovienne, mais aussi avec la « sémantique générative ». Ainsi que (Partee 1996; Partee 2014) le rappelle, Chomsky s’est de fait opposé à la notion de compositionnalité, jusqu’au début des années 1980 – sans doute par crainte de voir la sémantique empiéter sur l’ « autonomie » de la syntaxe. Le programme chomskyen a embrassé *a posteriori* une vue qui était d’emblée au cœur du programme montagovien (notamment sous l’impulsion de I. Heim et A. Kratzer, cf. (Heim & Kratzer 1998), qui est la bible de la « sémantique formelle générativiste », et non l’inverse – contrairement à ce que (Jackendoff 1997:49) laisse entendre, en attribuant à Chomsky la paternité de l’idée de la compositionnalité, puis en remarquant : « Note, incidentally, that most work in formal semantics shares Chomsky's assumptions on this issue. » C’est le mouvement chomskyen qui a tardivement, et en partie sous l’influence de sémanticiens formels y faisant de l’entrisme, rejoint la position des sémanticiens formels – et non l’inverse.

En pragmatique enfin, le réductionnisme est incarné par les approches recourant très systématiquement à des mécanismes productifs d’enrichissement du sens ; j’évoquerais à l’occasion ces modèles dans mon mémoire, mais moins centralement, dans la mesure où ils ont invariablement montré une certaine forme de prévention envers les excès que je vais ici discuter en relation à la compositionnalité sémantique. On pourra, par exemple, considérer la distinction faite par les « pertinentistes » entre *sens procédural* et *sens conceptuel*, à la suite de (Blakemore 1987). Bien qu’il ne semble pas exister de consensus parmi les pertinentistes quant au contenu théorique exact de ces deux concepts, certains au moins l’assimilent à l’opposition entre sémantique vériconditionnelle (pour les informations « conceptuelles ») et pragmatique non-vériconditionnelle (pour les informations « procédurales »).

Au vu de sa manifeste plasticité, et de son caractère séduisant car scientifiquement compact³¹, il n’est donc aucunement surprenant que le réductionnisme soit encore aujourd’hui prédominant dans un vaste ensemble de paradigmes théoriques. Le réductionnisme montagovien a été généralement sinon théorisé, du moins pratiqué³² (i) par un appel appuyé à la compositionnalité sémantique³³ (en essayant, autant que faire se peut, de minimiser les situations de non-compositionnalité dans toute théorie en construction d’un phénomène donné), c’est-à-dire **un impératif de compositionnalité des expressions linguistiques complexes** (ou **impératif de compositionnalité**), i.e. une injonction *a priori* à produire des analyses cherchant à expliquer de façon aussi exclusive que possible le sens du tout par celui des parties, et (ii) par une tentative d’assigner un sens unique aux « signes minimaux », i.e. aux signifiants saussuriens, très fréquemment identifiés aux morphèmes libres et liés ; j’appellerai cette seconde injonction **l’impératif de monosémie des signifiants minimaux** (ou tout simplement **impératif de monosémie**). *Last but not least* – et ceci est le moins trivial et le plus insidieux des trois ingrédients définitoires du compositionnalisme en sémantique formelle – il traite (par habitus,

³¹ Le réductionnisme sémantique produit des théories élégantes et minimales, i.e. ultra-économiques en termes de postulats spécifiques et axiomes : des atomes de sens, quelques règles générales de combinaison à l’interface morphosyntaxe / sémantique – rien de plus n’est nécessaire.

³² Il est alors aussi tacite que pouvait l’être le morphémisme aprioristique, et donc « invisible » à ceux le pratiquant – car il va de soi. Sur l’ « invisibilité conceptuelle » en sciences humaines, liée à une évidence partagée mais non explicitée, voir (Kearney 1989).

³³ Richard Montague avait clairement posé la possibilité de l’équivalence en termes de pouvoir expressif entre PTQ et l’anglais. Pour lui, les propriétés (éminemment compositionnelles) de PTQ étaient le miroir direct de celles de l’anglais ; il défendait l’opinion qu’une langue naturelle présentait, au-delà des apparences, une compositionnalité en tout point comparable à celle d’un tel langage formel.

mais pas par nécessité théorique) les structures morphosyntaxiques (au sens de configurations positionnelles) comme **sémantiquement transparentes** – j’emprunte le terme à (Jackendoff 1997:48–50), qu’il définit ainsi :

1) *Syntactically transparent semantic composition*

a. All elements of content in the meaning of a sentence are found in the lexical conceptual structures (LCSs) of the lexical items composing the sentence.

b. The way the LCSs are combined is a function only of the way the lexical items are combined in syntactic structure (including argument structure). In particular,

i. the internal structure of individual LCSs plays no role in determining how the LCSs are combined;

ii. pragmatics plays no role in determining how LCSs are combined.

Under this set of assumptions, LCSs themselves have no effect on how they compose with each other; composition is guided entirely by syntactic structure. Hence one can conceive of syntactic structure as directly mirrored by a coarse semantic structure, one that idealizes away from the internal structure of LCSs. From the point of view of this coarse semantic structure, an LCS can be regarded as an opaque monad. One effect is that the SS-CS [Syntactic Structure-Conceptual Structure = syntax-semantics/pragmatics] interface can be maximally simple, since there are no interactions in conceptual structure among syntactic, lexical, and pragmatic effects. Under such a conception, we can speak elliptically of syntax "incorporating semantic properties," meaning that syntax precisely mirrors coarse semantic configurations.³⁴ »

Il s’agit là d’une sorte de principe tacite, hérité de la croyance partagée par les programmes chomskyens et montagoviens en l’autonomie de la syntaxe, et de l’intégration forte de la sémantique formelle *mainstream* à l’intérieur du programme générativiste – cf. encore une fois les travaux de A. Kratzer, I. Heim, K. von Stechow... Il est essentiel de noter que c’est une sorte d’*habitus* contingent, et non une nécessité technique a priori de toute sémantique formelle, même non-dynamique, comme en témoigne l’existence de variétés d’approches sémantiques formelles influencées par les grammaires de construction qui rejettent ce principe – cf. (Gutzmann 2015; Davis & Gutzmann 2015). La (maintenant) très grande famille des grammaires de construction (CxG) (Goldberg 1995; Kay 1995) est, on le sait, historiquement issue de la rencontre entre les approches cognitivistes, notamment celles portées par d’anciens générativistes (au premier rangs desquels G. Lakoff et P. Kay), et les travaux autour de la *frame semantics* et de la *case grammar* de Charles Fillmore. A l’inverse d’une grande partie des travaux générativistes en syntaxe et sémantique formelles, les CxG rejettent explicitement (Kay & Michaelis 2012; Michaelis 2012; Michaelis 2013) que les formes morpho-syntaxiquement composites soient sinon obligatoirement, du moins tendanciellement transparentes – et arguent qu’un très grand nombre de telles constructions ont un contenu sémantique irréductible à la combinaison des contenus sémantiques de leurs parties *via* quelques règles de composition abstraites – comme par ex. l’application fonctionnelle à la (Heim & Kratzer 1998).

³⁴ Je souligne ce passage, qui me semble capital pour bien saisir une tendance de fond, et souvent invisible car « évidente », de nombreuses analyses sémantiques formelles du TAME. Je parlerai d’une conception WYSIWYG « what you see is what you get » de la relation entre forme et sens : les compositions morphosyntaxique et sémantiques sont absolument parallèles. Toute théorie de l’interface syntaxe/sémantique s’éloignant de ce principe WYSIWYG fait, par définition, une place à des formes amoindries de compositionnalité, voire de non-compositionnalité, dans son inventaire théorique. C’est par ex. le cas des grammaires formelles lexicalisées telles que HPSG (Pollard & Sag 1994), qui se sont historiquement formées par une conception plus réaliste et moins dogmatique des appariements formes/sens – en accordant notamment une grande importance au traitement des idiomes, expressions figées et constructions (Nunberg, Sag & Wasow 1994). Il n’est donc pas étonnant que les « grammaires de constructions » et syntaxes formelles lexicalisées aient fusionné dans un paradigme commun, cf. la *Sign-Based Construction Grammar*, (Boas & Sag 2012) ; cf. plus bas.

Méthodologiquement, la marque de l'impératif de monosémie sur un travail est relativement aisée à identifier : son objectif est alors peu ou prou de déterminer ce qui serait une représentation sémantique « de base » unique (un *cœur de sens en devenir*), à partir de laquelle générer (par composition / contextualisation, via des règles ou autres mécanismes explicites) les variations interprétatives observées. Poussé à son extrême, le principe est une exigence de réduction *a priori* de l'homonymie. Dans le domaine du TAME, le programme réductionniste montagovien a été vigoureusement incarné dès (Partee 1973; Bennett & Partee 1978) et (Dowty 1979) – deux références toujours incontournables pour les sémanticiens formels s'intéressant au TAME. Sa vivacité ne s'y dément nullement encore aujourd'hui, puisque nombre de travaux actuels visent toujours en priorité à se conformer aux impératifs de compositionnalité, de composition morpho-syntaxique transparente, et de monosémie ; voir par ex. (Altshuler 2014) pour les opérateurs de temps-aspect, et (Kratzer 2012; Halpert & Karawani 2012; Halpert & Bjorkman 2013) pour la modalité et les interactions entre temps-aspect et modalité (ces travaux s'appuyant foncièrement sur les thèses réductionnistes de (Iatridou 2000), et notamment la célèbre hypothèse du « fake tense »). Il n'y a là, nous le verrons, qu'une apparence de paradoxe : car loin de véritablement mettre en avant une discrédence entre structure de la forme et structure du sens, ces théories réaffirment avec force la primauté de l'approche réductionniste.

2.2 La sémantique lexicale : une épine dans le pied du réductionnisme sémantique

On aura noté que le programme montagovien (la *Montague Grammar*, MG) n'avait que fort peu de choses à dire de la sémantique lexicale – ou à tout le moins des mots-formes morphologiquement indécomposables – et ce problème avait été identifié comme particulièrement aigu bien avant le début de ma carrière ; même si au fond, peu de sémanticiens formels s'en formalisaient, s'y j'ose dire. Les mots représentaient pour MG des atomes de sens, sans structure interne ; *and that was that*.

Bien entendu, d'autres théories sémantiques se sont construites plus ou moins explicitement à l'écart, ou en rejet du réductionnisme sémantique, en défendant une conception peu ou prou *géométrique*, plutôt qu'*algébrique*, du sens linguistique. On peut citer notamment les sémantiques du prototype (Rosch 1973; Fortis 2010), ou encore les approches du sens lexical basées sur des modèles de type *vector space model* (VSM), cf. (Turney & Pantel 2010; Clark 2015), i.a. – cependant si la compositionnalité n'a longtemps pas été au cœur des théories de type VSM, de récents développements, cf. par ex. (Mitchell & Lapata 2008; Fyshe et al. 2015), laissent entrevoir l'émergence de modèles VSM compositionnels ; cf. aussi (Gärdenfors 2000; Gärdenfors 2014) plus généralement pour une tentative de lancer des passerelles entre approches symboliques/algébriques et « spatiales » du sens, ouvrant la porte à une forme de compositionnalité dans ces dernières. Mais quel que soit le degré de compositionnalité que l'on puisse y introduire, il reste qu'au moins certaines approches spatiales (et particulièrement les modèles quantitatifs de type de VSM) sont foncièrement étrangères à l'impératif de monosémie des parties minimales, puisqu'une de leurs caractéristiques est de définir le sens non pas de manière *a priori*, à partir de l'application d'une heuristique sur des masses de données automatiquement analysées, i.e. *a posteriori*.

De ce fait, la sémantique lexicale est longtemps demeurée un territoire absolument impénétrable pour le programme montagovien, dans la mesure où ce signifiant est atomique (sauf dans le cas, bien sûr, d'un lexème morphologiquement dérivé), et où une approche réductionniste n'a donc que fort peu de choses à dire d'un signifiant qui ne peut être réduit à un combinaison de plus petites unités minimales signifiantes – si du moins l'on n'adopte pas une thèse néo-cratylliste telle que par ex. la « théorie des matrices, des étymons & des radicaux »

de (Bohas & Dat 2007) ; celle-ci recherche dans des patrons phonétiques/phonologiques de telles unités minimales infra-lexicales.

J'avais pour ma part une conscience plus douloureuse de ces difficultés ; j'étais aussi au fait des approches ouvertement décompositionnelles du lexique (à la Pottier/Martin/Wierzbicka). Je ne souhaitais cependant pas embrasser ces dernières ; elles me semblaient (et me semblent toujours) en butte à l'impossible tâche de décrire l'immense variété sémantique d'une langue (et plus encore, des langues, si on suppose cet inventaire universel) à partir d'un faisceau de traits sémantiques unique. D'autre part, il me semblait regrettable d'abandonner totalement l'entreprise compositionnaliste ; je jugeais (et juge toujours) préférable de l'amender ou plutôt de l'atténuer ; l'abandonner totalement, serait pour moi jeter la cognée avec le manche. Enfin, le caractère par essence peu ou pas formel des approches décompositionnelles me paraissait rédhibitoire. C'est sur la fin de ma thèse que mon chemin a croisé celui d'une théorie³⁵ dont j'ai un temps espéré mon salut, car elle était ni décompositionnelle au sens établi du terme, ni atomiste : le Lexique Génératif de J. Pustejovsky (Pustejovsky 1995a).

Les approches atomistes de la sémantique lexicale ayant, dans les années 1970-1980, prévalu dans les communautés « générativistes » de la sémantique formelle et de la sémantique computationnelle, le sens lexical s'y est trouvé traité en termes d'*homonymie* plutôt que de polysémie, ou en général de procédé d'expansion sémantique, quel qu'il soit. On peut citer en exemple (Hirst 1987), qui traite la réduction de l'ambiguïté (lexicale) par la recherche de l'entrée sémantiquement distincte (homonymique, donc) et idoine. Mais au début des années 1990, l'émergence de modèles sémantiques tels que le *Lexique Génératif* (Generative Lexicon, GL) de J. Pustejovsky ; (Pustejovsky 1992; Pustejovsky 1993; Pustejovsky 1995b), et plus généralement par les approches du lexique se développant alors en sémantique computationnelle, cf. (Saint-Dizier & Viegas 1995), a profondément bouleversé le paysage de la sémantique lexicale, et abouti à une mise en cause de ces approches « homonymistes » - au fond également héritières de traditions lexicographiques plus anciennes.

Ce nouveau programme était, dans le contexte théorique de l'époque, iconoclaste à plusieurs égards – même s'il n'était pas totalement novateur non plus, empruntant à des travaux en sémantique lexicale certaines de ses idées-phares, comme par exemple les mécanismes de *type-shifting* / de *coercion*, dont l'introduction en sémantique formelle est due à (Partee 1987) et (Moens & Steedman 1988) ; ces travaux sont parmi les premiers à rechercher des alternatives techniques à la pure compositionnalité, pour rendre compte de phénomènes qui lui échappaient. D'un côté, le LG a poussé à son extrême l'idée de la maximisation de la productivité du sens en langue, et a donc pu revendiquer l'épithète de *génératif* – et le prestige intellectuel alors attribué a priori à toute approche qui au lieu de stocker des informations dans la mémoire des locuteurs, les générait *online*. LG marchait sur les brisées du programme chomskyen et montagovien à cet égard, tout en récusant leur atomisme sémantique lexical, qui avait amené au triomphe de ce que Pustejovsky appelle le *lexique à énumération du sens* (*Sense Enumeration Lexicon*) – et qu'il considère comme un renoncement théorique :

« (...)The most direct way to account for the polysemies described in the previous section [= les approches à la Hirst (1987)] is to allow the lexicon to have multiple listings of words, each annotated with a separate meaning or lexical sense . This is certainly the simplest means of encoding sense variation in a lexical form , and furthermore has the smallest effect on the nature of the semantic operations in the

³⁵ Et du père de cette théorie, puisque j'ai eu le privilège de passer quelques mois à Brandeis University lors de ma thèse, et de travailler aux côtés de J. Pustejovsky. J'ai eu un accès de première main à l'état de l'art de la recherche de l'époque en matière de Lexique Génératif, et j'ai d'ailleurs tenté – sans succès – de développer une théorie de l'interaction entre structure événementielle et point de vue aspectuel dans le cadre du LG ; et les idées explorées dans (Caudal 1999a) se sont vite révélées être des apories.

grammar. Let us define such a dictionary as a Sense Enumeration Lexicon (SEL), and characterize it directly as follows :

A lexicon L is a Sense Enumeration Lexicon if and only if for every word w in L , having multiple senses s_1, \dots, s_n associated with that word, then the lexical entries expressing these senses are stored as $\{w_1, \dots, w_n\}$. » (Pustejovsky 1995b:34)

Le réductionnisme se trouvait alors épuré, car réduit à l'impératif de productivité – en effet la composition « transparente » du sens des parties pour former celui du tout, se trouve agrémentée d'une *composition enrichie* (pour reprendre un terme proposé par (Jackendoff 1997). Notons, que techniquement parlant, le LG n'est pas une théorie clairement compositionnelle – au sens où il n'est pas conçu comme un formalisme présentant des caractéristiques techniques trivialement identifiables comme telles. Et à l'impératif de monosémie est substituée une mécanique sémantique qui se revendique comme une « fabrique à polysémie », Pustejovsky invoquant les « polysémies régulières » d'Apresjan (Apresjan 1974) comme l'une des notions ayant guidé la constructions de sa théorie.³⁶ Celles-ci recouvrent des alternances réputées régulières et productives, de type animal/chair contenant/contenu, etc. Ainsi en (17)-(20), le type sémantique requit par le verbe détermine quelle interprétation doit être assignée à la tête du SN objet.

(17) J'ai mangé du bœuf.

(18) J'ai vu un bœuf.

(19) J'ai cassé un verre.

(20) J'ai bu un verre.

Le terme en lui-même laisse à penser que les polysémies en question sont profondément régulières. Cependant la chose est douteuse, d'abord en raison de phénomènes lexicaux bien connus. On sait par exemple comment le lexique de l'anglais limite les alternances animal/chair, du fait des doublons entre mots d'origine germanique (l'animal) vs. emprunts à l'ancien français (la chair de l'animal). De même, le français *bœuf* ou *veau* peut de façon ambivalente renvoyer à l'animal ou à sa chair, alors que *vache* et *génisse* ne peuvent que difficilement renvoyer à la chair. La notion de blocage (*blocking*) a été élaborée en relation à de telles données (Briscoe, Copestake & Lascarides 1995). D'autre part, la notion de régularité polysémique ne vaut que dans la mesure où l'organisation du lexique et la morphologie le permettent ; c'est-à-dire que dans leur pleine complexité, certains faits de langue laissent à penser que ce type d'alternance présente un aussi grand nombre de « sous-régularités » que de régularités simples. Ainsi, dans certaines langues celtiques au moins, les noms d'espèces naturelles (*natural kinds*) apparaissent souvent comme distinguant entre et singulatifs et collectifs. Ces derniers ne sont pas appropriés pour des alternances chair/animal ; de sorte que l'on a par ex. *chatal* (bétail) en regard de (*kig-*)*bevin* (viande de bœuf) et *penn-chatal* (tête de bétail), et *leue/saout* pour un individu bovidé masculin. De même, on pourra interroger en français les questions d'alternances entre singulier et pluriel dans l'alternance entre fruits ou légumes entiers, et fruits ou légumes comme ingrédients transformés ; dans bien des systèmes, les sous-régularités et collocations arbitraires semblent l'emporter quantitativement sur les configurations productives.

³⁶ Nous verrons cependant plus loin dans ce mémoire que de la coupe aux lèvres, il y a en réalité loin, et qu'une grande partie du pouvoir génératif du LG tient à un encodage savant dans le lexique d'informations permettant de générer un ensemble d'interprétations en réalité surdéterminé – i.e. beaucoup plus contraint que la réelle magnitude de variation contextuelle observable. Le pouvoir génératif du LG, bien que supérieur à celui des « lexiques à énumérations de sens », n'est, en fait, pas aussi grand que l'aurait souhaité son auteur ; voir (Asher 2011).

- (21) Tarte aux pommes. / ?Tarte à la pomme.
- (22) Tarte à la cerise / ? tarte aux cerises.
- (23) Tarte à la rhubarbe / tarte aux rhubarbes.
- (24) Flan à courgette / flanc aux courgettes.
- (25) Flan au potiron / ?flanc aux potirons.

J'ai été fortement exposé au Lexique Génératif durant ma formation de linguiste, du fait de la prégnance de la topique GL dans mon milieu de formation, à savoir la communauté de la linguistique computationnelle ET théorique. J'ai d'abord embrassé avec enthousiasme ses thèses, séjournant même pendant trois mois en 1999 à Brandeis dans le laboratoire de J. Pustejovsky, et m'efforçant de développer dans le cadre du GL certaines des idées de mon travail doctoral (Caudal 1999b; Caudal 1999a). La chose était d'autant plus naturelle que le Lexique Génératif avait fait du traitement de l'aspect lexical un de ses chevaux de bataille. Mais dès avant la fin de ma thèse, j'ai été convaincu de la nécessité de recourir à un autre type de modèle pour rendre compte des problèmes de structure événementielle. J'ai été conforté dans cette opinion par la lecture de nombreux travaux, qui de (Jayez & Godard 1995) à (Asher 2011), ont suggéré qu'il n'était pas souhaitable de maintenir telle quelle la mécanique de traitement de la « polysémie logique » du Lexique Génératif.

Enfin, il faut noter que la sémantique du temps et de l'aspect était sur ma décennie de formation (celle des années 1990), un domaine en plein essor formel et ayant fourni des points de donnée au cœur de nombreuses innovations théoriques notoires. Dans la foulée de (Moens & Steedman 1988), le LG a ainsi produit une masse importante d'analyses des propriétés aspectuelles des verbes (cf. par ex. (Pustejovsky 1995b)), et de certaines opérations de coercion aspectuelles liées aux adverbiaux temporels – mais aucune liées à un modèle des propriétés aspectuelles des temps. Ceci s'explique en grande partie par le fait que le LG n'était pas aisément implémentable dans une sémantique formelle classique, avec par ex. une logique d'ordre supérieur attachée à un modèle du contexte, comme dans PTQ. Le LG n'avait pas tout simplement pas l'ambition de proposer une théorie sémantique générale.

Ce n'est sans doute pas un hasard si les années 1990 n'était d'ailleurs pas la décennie du triomphe des formalismes purement compositionnels ; l'essor des sémantiques dynamiques représentationnalistes comme la DRT, et les critiques montantes envers le programme montagovien d'origine y sont pour beaucoup. De façon assez frappante, la première théorie sémantique formelle explicite de la composition aspectuelle en français est due, simultanément, à (de Swart 1998) et à (Jayez 1998). Dans les deux cas c'est une théorie sémantique formelle (la DRT de (Kamp & Reyle 1993)) non-trivialement implémentable sous la forme d'une logique d'ordre supérieure et d'un langage formel clairement compositionnel, qui a relevé ce défi. On connaît l'immense postérité de la théorie de la coercion aspectuelle de (de Swart 1998) – elle reste à la fois l'une des théories formelles de la coercion les plus fécondes, et l'une des plus âprement discutées à ce jour encore. Le temps et l'aspect, on le voit, auront été un observatoire privilégié pour l'évolution des principes fondateurs de la sémantique théorique : il aura contribué, en fait, à l'abandon du projet de traiter la sémantique en général par le principe de « compositionnalité pure ». Cependant, il m'a tôt semblé que si la coercion était en soi une stratégie intéressante d'expansion contextuelle du sens aspectuel en contexte, ce n'était pas une stratégie suffisante, ou que du moins, elle aurait eu à gagner à être infléchie et adossée à d'autres mécanismes ou conceptions des appariements formes/sens. J'y reviendrai plus loin, ainsi – et surtout – que dans (Caudal 2018a).

Il m'apparaît clairement que les débuts de ma carrière ont été guidés par l'intuition que ces stratégies alternatives à la composition de principe n'allaient, en fait, pas assez loin. D'une part, il me semblait qu'il ne suffirait pas de proposer des principes de composition sémantique « étendus », comme (Jackendoff 1997) le suggérait. J'avais la certitude grandissante, surtout à partir du moment où j'ai commencé à me pencher sur des emplois contextuels complexes de temps verbaux, qu'une forme de conventionnalisation de ces emplois devait être à l'œuvre au-delà de ce que pouvait nous apprendre une classique interface morphosyntaxe/sémantique à compositionnalité classique ou enrichie (affaiblie, diront d'aucuns).

3 Vers un réductionnisme tempéré (2001-2008) – La grammaire du temps-aspect et ses interfaces

Ma porte d'entrée dans ce royaume du doute compositionnel a, sans surprise, été le lexique. Sur la lancée des hypothèses explorées dans mon travail de thèse, les premières années de ma carrière ont fait une part belle à l'étude de la place de paramètres jusqu'alors peu ou mal étudiés dans le calcul des interprétations aspectuo-temporelles d'un énoncé, et relevant cette fois de ce qu'il conviendrait de la structure événementielle (i.e. d'une théorie de l'Aktionsart). Cette entreprise de recherche a eu deux pendants, pourrait-on dire. Le premier a concerné ce que l'on appelle traditionnellement dans la communauté la « sémantique des sous-événements » (cf. la *subatomic semantics* de (Parsons 1990)), et le second la relation entre sémantique du verbe (et à partir de là, du syntagme verbal), structure des événements et scalarité.

3.1 Le lexique comme paramètre de la structure événementielle

3.1.1 *Lexique et sédimentation complexe dans les appariements formes/sens : le cas des descriptions d'événements et la notion de « structure phasale »*

Dans (Caudal 2005a), qui poursuivait une réflexion entamée dans (Caudal 2000; Caudal & Roussarie 2000), j'ai tâché de montrer comment nombre de théories formelles de la relation entre sémantique des temps verbaux, sémantique du verbe, pouvaient être améliorées en ce les modèles prédominants ne semblaient pas prendre la pleine mesure de la complexité de l'information aspectuelle encodée dans le lexique de langues à composant lexical riche, comme le français et l'anglais. Et que nombre de verbes lexicalisaient en fait dans de telles langues des *relations* entre des descripteurs d'événements distincts (ou à tout le moins des variables d'événements distinctes), mais conventionnellement associées dans une entrée lexicale – et donc que de tels verbes étaient, de façon inhérente, des structures de description d'événements complexes. Cette intuition de la complexité sémantique du lexique (i.e. qu'une entrée pouvait conventionnaliser non pas un, mais deux, voire trois prédicats ou variables d'événements) était au cœur d'autres programmes de recherche de l'époque – je pense en particulier à (Higginbotham 2000)³⁷. Au cœur du lexique, je plaçais pour ma part (Caudal 2005a; Caudal 2011a) une « machine à générer des emplois » d'une encore plus grande complexité *conventionnelle* – ce que j'ai nommé la *structure phasale*. Celle-ci faisait apparaître une forme de complexité sémantique lexicale qui, au vu de ses propriétés, pouvait avoir soit une origine non-lexicale, soit trouver sa source dans une forme de complexité sémantique inhérente à certains concepts lexicaux – je suis ainsi maintenant persuadé que c'est le cas des concepts lexicaux de séparation / départ, qui présentent dans de nombreuses langues les mêmes effets de complexité aspectuelle qu'en français ou en anglais (cf. dans (Caudal 2018a) les sections consacrées à l'étude de la coercion aspectuelle en anindhilyakwa et en iwaidja). Le modèle que j'en ai proposé alors n'était pas compositionnel – même s'il demeurait largement « générativiste » dans son esprit.

³⁷ C'est sans doute un signe du destin que je me sois trouvé au *Center for Linguistics & Philology* de l'université d'Oxford en qualité de doctorant pendant un an (1996-1997), nominalement sous la direction de J. Higginbotham (mais effectivement sous celle de G. Ramchand), à l'époque même où je m'interrogeais sur la coercion aspectuelle. J. Higginbotham élaborait alors une théorie du sens aspectuel lexical verbal assignant aux verbes téléques deux variables d'événement distinctes, et les traitant comme des listes à deux éléments, qui étaient les arguments-événements de ces prédicats, donc. Les premiers éléments qu'il nous a livrés alors de son travail ont naturellement été une grande inspiration pour mes propres recherches.

Avec le recul, et quinze années de lectures et de travail sur les langues australiennes et sur la diachronie du français, je peux maintenant donner un sens nouveau à ces intuitions anciennes. L'une des propriétés saillantes du lexique de beaucoup de langues est d'être le stade ultime de l'évolution, mais aussi de *préservation* et de *transformation* (par analogie / « nivellement » morphologique, diffusion lexicale, etc.) de structures morphosyntaxiques sémantiquement complexes, qu'ils soient dus à la lexification d'ancienne morphologie dérivationnelle et/ou flexionnelle, ou de structures lexico-syntaxiques complexes comme les séries verbales, « auxiliaires » et autres prédicats complexes. L'étude des systèmes verbaux des langues australiennes, avec leurs « couches » successives de structures vivantes ou fossilisées liées à la complexité des descriptions d'événements (dans tous les termes que je viens d'évoquer, avec une fréquence particulière des structures à séries verbales/prédicats complexes) a conforté cette intuition profonde que j'avais, et lui ont donné une dimension toute nouvelle.

Je pense par ex. aux résultats obtenus dans (Caudal, Dench & Roussarie 2012)³⁸, qui démontrent que les classes flexionnelles du panyjima sont associables à des régularités morphosémantiques d'ordre aspectuel et actanciel – regroupant d'un côté prédications intransitives statives de type *stage-level* / prédications statives résultatives et prédications de changement d'état non-causatif (classiquement de type *inaccusatif/anticausatif*), liées à une classe flexionnelle qualifiée d'« inchoative », et prédications causatives téliques (accomplissements ou achèvements à sujet causateur) ou atéliques (activités), toutes formées par conversion morphologique d'une racine adjectivo-nominale stative de type *individual-level*, liées à une classe flexionnelle qualifiée de « conjugaison causative ». Nous avons en outre fait l'hypothèse diachronique que les augments identifiables dans la morphologie de ces classes étaient probablement à l'origine des « auxiliaires » / verbes légers combinés à un mot adjectivo-nominal, qui se sont morphologisées à une étape ultérieure sous la forme de paradigme de classes lexicales flexionnelles³⁹. Le panyjima suit de ce point un cycle allant de formes périphrastiques lexico-grammaticales, à des formes grammaticales d'abord analytiques, puis synthétiques. Un autre cas évident d'une telle évolution est le gabarit verbal du murrinh-patha (Nordlinger 2010; Nordlinger & Caudal 2012) : la position dite du « classifieur lexical » est manifestement issue de la morphologisation dans le mot verbal d'un ancien mot indépendant de type prédicatif, à la sémantique déjà très abstraite – probablement une sorte de *coverbe* (au sens de (Schultze-Berndt 2000)), ou d'auxiliaire (« lexème ancillaire »), ou de verbe de sens léger dans une série verbale (*serial verb*). On aurait donc affaire aussi bien en panyjima qu'en murrinh-patha à la lexification d'un ancien système de prédicats complexes. C'est explicitement ce que proposent et (Dixon 2002) et (Schultze-Berndt 2003) comme l'un des « cycles » majeurs des langues australiennes, menant en plusieurs étapes des structures à prédicats complexes de statut d'abord lexico-grammatical, vers des formes lexifiées (de manière non-morphologique) ou des marques morphologiques synthétiques (par morphologisation sous forme d'augments de classes flexionnelles, en particulier) ; voir (Caudal, van Egmond & Ponsonnet 2012; Caudal, Ponsonnet & van Egmond 2013; Caudal, Nordlinger & Seiss 2013) pour une discussion plus poussée.

³⁸ Après un long et difficile cheminement dans l'analyse sur plusieurs années, cf. (Caudal, Dench & Ritz 2009; Caudal, Roussarie & Dench 2010; Caudal, Dench & Roussarie 2011). Ceci tient au fait que notre ambition était de couvrir l'ensemble des données lexicales disponibles pour cette langue, et d'en tirer un inventaire de classes de dérivations possibles aussi exhaustif que possible. Bien entendu, les données disponibles étaient en quantité assez restreinte, comme souvent pour les langues décrites par un seul *field linguist* sur une période nécessairement limitée. Mais le résultat, il me semble, est néanmoins probant, eu égard aux conditions obligées de l'exercice – c'est-à-dire ce qu'Alan Dench se plaisait à appeler dans nos réunions de travail le *sparse data problem*.

³⁹ La chose est notamment visible dans la forme que prend en panyjima le paradigme flexionnel verbal causatif (et qui est très semblable dans beaucoup des langues pama-nyungan) : il inclut un élément *-ma-* dans son augment, dont on sait qu'il dérive probablement d'un verbe léger/auxiliaire *ma* de sens causatif ('prendre', 'faire avec la main', 'faire', 'fabriquer'), attesté dans de très nombreuses langues australiennes (Capell 1945; Dixon 2002:183).

Enfin, mon travail récent sur les classes lexicales flexionnelles du français et leur diachronie a donné un autre fondement positif à cette intuition. En effet, il existe des régularités aspectuelles à l'échelle de classes lexicales du français, provenant d'une ancienne complexité structurale, aujourd'hui « fossilisée » dans le lexique. On peut songer (Caudal 2013b; Caudal 2014b; Caudal 2016a) aux verbes du second groupe en français, originellement issus de dérivés formés avec l'affixe latin *-esc-*, et qui ont fini par former une classe à la sémantique aspectuelle homogène, et à la morphologie distinctive (avec l'augment *-iss-* qui les caractérise comme classe lexicale formelle). Ce résultat, et celui des travaux comme (Burnett & Tremblay 2012; Burnett & Troberg 2013; Troberg & Burnett 2014) pour la diachronie du système verbal du français, ou (Gaeta 2010; Broz 2013; McFadden 2015) pour celui des langues germaniques, démontre que le lexique peut se caractériser comme un lieu de sédimentation et de conventionnalisation d'une complexité aspectuelle infiniment plus grande que ne le supposaient (et supposent) les modèles prédominants de l'Aktionsart produit pour les langues romanes et germaniques – et qui sont dominés par une topique vendlérienne pure, ou au mieux légèrement enrichie.⁴⁰ Ceci est dû au fait que l'information sémantique verbale jouant un rôle dans la construction des interprétations aspectuelles de type Aktionsart, est historiquement le produit :

- (i) de processus de flexion ou de dérivation lexifiés (avec souvent, une « fusion » d'anciens éléments dérivationnels ou périphrastiques dans un paradigme flexionnel manifestement complexe), avec conversation de tout ou partie de la complexité de la structure sémantique de l'ancienne forme ;
- (ii) et/ou de processus de « micro-nivellement » (*levelling*) de paradigmes morpho-lexicaux, possiblement associés à densification morpho-sémantique des classes ainsi formées (Baayen & Martín 2005) ; c'est-à-dire qu'une classe d'éléments lexicaux plus ou moins hétérogènes aura vu un trait morphologique se diffuser (par analogisation), et que simultanément, la classe constituée s'est trouvée sémantiquement remotivée et « recentrée » autour d'un nombre d'acceptions de plus en plus petit, et de plus en plus largement partagé par les membres de la classe en question ; c'est clairement ce qu'il semble s'être passé en français avec les verbes du 2^{ème} groupe, pour laquelle l'augment *-iss-* a motivé une densification aspectuelle : j'ai établi (Caudal 2014b; Caudal 2014a; Caudal 2016a) que l'écrasante majorité de ces verbes est télique, soit télique et scalaire, soit télique atomique (i.e. soit des accomplissements soit achevements ; ni « vrais » verbes d'état ni « vrais » verbes d'activité ne sont représentés dans la classe), et que tous les nouveaux ajouts à la classe partageaient cette particularité aspectuelle.

Prenons l'exemple d'*arriver* et d'*éloigner* pour illustrer (i). Ce verbe est caractérisé dans (Caudal 2000; Caudal 2005a; Caudal 2011a) comme *culminatif*, au sens où il semble présupposer⁴¹ un événement antérieur (un événement de mouvement dirigé, pas nécessairement télique), tout en décrivant la partie ultime et cislocative (i.e. dans un mouvement vers le centre déictique

⁴⁰ Ou même une topique vendlérienne *réduite*, comme dans (de Swart 1998), qui fait porter l'essentiel de la mécanique de coercion sur la seule opposition *homogène/hétérogène*, i.e. sur une simple bipartition des Aktionsarten – et propose, dans sa plus grande extension classificatoire, une tripartition fondamentale des types de structures d'événements. Voir aussi (Kamp & Reyle 1993) et la bipartition états/événements, qui sous-tend leur cadre formel ; une bipartition fondamentale analogue se retrouve dans quantité de travaux, influencés ou non par la DRT, de (Asher & Lascarides 2003) à (Michaelis 2011) ou (Croft 2012) (qui entendent reconstruire une multitude de classes aspectuelles fines à partir d'un algèbre distinguant états et transitions).

⁴¹ Je suspens à présent mon jugement sur la nature exacte de la relation sémantique entre cette « phase préparatoire » et le reste de la structure événementielle dénotée par le verbe. Elle ne paraît en tout cas pas appartenir à la dimension *at issue* (Potts 2005) de la contribution sémantique de l'énoncé. C'est un chantier qu'il faudrait reprendre à nouveaux frais, me semble-t-il.

contextuel) de ce mouvement. Il contraste avec un verbe comme *éloigner*, qui est lui au contraire qualifié d'inchoatif, au sens où il exprime à la fois un événement causatif de départ, et l'état résultant de ce départ (dans un mouvement *translocatif*, i.e. en s'éloignant du centre déictique contextuel).

Il est clair que la complexité actuelle de la sémantique aspectuelle de ces verbes est associée à la complexité du composé verbal de l'ancien et moyen français dont ils proviennent, cf. (26)-(27) – et qui, littéralement, décrivent un événement complexe, i.e. décomposable en deux descripteur d'événements distincts :

(26) *X a(d)-river* : « X parvient quelque part au terme (*ad-*) d'un voyage par mer (*river*) »

(27) *X es-luiner Y* : « X fait que Y se trouve au loin (*luin-er*) en quittant une localisation contextuellement déterminée (*es-*) »

L'évidence de l'effet de ces processus de lexification sur la complexité des descriptions d'événements, et sur la possibilité d'une catégorisation lexicale pour une langue donnée, fait qu'il me semble qu'il faudrait les reprendre au moins en partie sur une base diachronique⁴². La chose a d'ailleurs été suggérée indirectement dans des travaux récents sur le système verbal des langues slaves – je pense en particulier à (Bertinetto & Lentovskaya 2012). Et les travaux tels que (Zinova & Filip 2015) ou (Matveeva 2015) – qui ont un point de vue synchronique, mais soulignent aussi le rôle de la structuration riche des processus de dérivation morphologiques dans la détermination de la structure événementielle des mots-formes verbaux – vont exactement dans la même direction. Mettre en pratique un tel programme de recherche serait cependant une entreprise titanesque, dans laquelle je n'ai pas pu me lancer pour des raisons assez simples : à mes recherches sur le lexique verbal faisaient (et font toujours) concurrence mes travaux sur des phénomènes proprement grammaticaux. Le rapport entre quantité de travail et couverture empirique étant très défavorable à la recherche sur le lexique (surtout lorsqu'il s'agit de la diachronie d'une myriade de classes), j'ai consacré de fait le plus clair de mon temps à des thématiques grammaticales ; j'y viendrai aux sections §3.1 et §3.2.

3.1.2 La sémantique de la scalarité et le verbe

Le deuxième paramètre lexical dans la construction du sens aspectuel que j'aie étudié de façon approfondie au début de mon travail est celui de la *scalarité*. J'ai poursuivi mon travail de thèse initié à cet égard, avec l'ambition de produire une théorie formelle du rôle de la scalarité dans la construction de la structure événementielle assignable à un énoncé, sur la base des propriétés sémantiques lexicales du verbe, et de son interaction avec ses valents, ses modificateurs, mais aussi le contexte discursif au sens large. Ce travail a culminé avec la publication de (Caudal & Nicolas 2005) – qui faisait suite à un long travail collaboratif de près de trois années avec D. Nicolas, avec de multiples présentations à des conférences et workshops, en parallèle d'autres efforts plus solitaires – voir par ex. (Caudal 2005b). Notre modèle formel, bien qu'à présent surpassé par de nombreuses autres publications (Piñón 2008; Kennedy & Levin 2008; Kennedy 2012) sur bien des plans, conserve à ce jour (et à ma connaissance) un avantage original en matière

⁴² Une autre classe de verbes, les translocatifs comme *partir*, présentent d'autres types de polyfonctionnalité aspectuelle, qui sont parfois aussi diachroniquement identifiables (cf. 'il partit pendant trois jours' = 'il fut absent pendant trois jours' vs. 'il partit en trois jours' ; (Caudal 2005a). L'ambiguïté aspectuelle de la racine latine *pars* ('séparation, partie', où la séparation peut être un état ou un événement) dont *partir* est issue pourrait être la source de sa polyfonctionnalité aspectuelle. Cependant il est aussi clair pour moi que ce n'est pas toujours le cas, par ex. en anindhilyakwa le verbe 'go, come' (*-likaja*) a, dans ses emplois translocatifs, la même polyfonctionnalité aspectuelle que *partir*, et il ne semble pas être possible de lui assigner pour source une nominalisation de type 'séparation'. Je soupçonne que typologiquement, les verbes signifiant le départ semblent plutôt avoir une tendance à recevoir ce genre de polyfonctionnalité aspectuelle pour des raisons conceptuelles.

de pouvoir descriptif : il est le seul⁴³ de ces propositions fondatrices à avoir pensé la continuité scalaire entre verbes d'achèvement et verbes d'accomplissement, rendue possible par ex. avec des SN arguments à référence plurielle définie ; cf. (28) vs. (29), (30) vs. (31) et (32) vs. (33) :

(28)??Le soldat a complètement franchi la frontière.

(29)Le groupe de soldats a complètement franchi la frontière.

(30)??Le touriste a complètement quitté l'hôtel.

(31)Le groupe de touristes a complètement quitté l'hôtel.

(32)??J'ai complètement rangé le livre.

(33)J'ai complètement rangé les livres.

En assignant à la structure argumentale⁴⁴ des verbes d'achèvement tels que *partir* ou *quitter* non pas une absence d'échelle scalaire (i.e. une absence d'argument degré, dans les termes des analyses prédominantes inspirées par (Kennedy 2001), mais une échelle trivialement scalaire car ne comportant qu'un degré 0 et un degré maximal, sans aucun degré intermédiaire accessible entre les deux⁴⁵, notre analyse autorise un transfert de la structure incrémentale associée à la référence des SN *Le groupe de soldats* / *Le groupe de touristes* / *les livres* dans ces exemples, via une opération assez naturelle d'homomorphisme à la (Krifka 1998). En l'absence complète d'échelle associable à la structure argumentale (et aux rôles thématiques qu'elle recouvre) de tels verbes, il est considérablement plus difficile d'expliquer (29),(31) et (33).

3.1.3 La structure phasale comme macro-structure aspectuelle du verbe

La seconde facette de mon travail sur la structure événementielle au début de ma carrière, aura été la poursuite de l'analyse de la contribution aspectuelle des verbes dans les termes de ce que j'ai appelé la *structure phasale*. Cette notion recouvre en fait des phénomènes de lexification de paramètres de structure événementielle dépassant les caractéristiques des « micro-événements », telles que saisies par les paramètres classiques de l'étude des Aktionsart élaborés à partir de (Vendler 1957), et étendus par l'« invention » de la scalarité comme paramètre aspectuel supplémentaire. Ce modèle était à l'origine motivé par des contrastes tels qu'en (34)/(35), au cœur de mon travail doctoral (Caudal 2000).

(34)Jean est arrivé en deux minutes / *pendant deux heures.

(35)Jean s'est absenté en deux minutes / pendant deux minutes.

(Caudal 2005a; Caudal 2011a) développe plus en profondeur le modèle esquissé dans (Caudal & Roussarie 2000; Caudal 2000). L'idée centrale était que les entrées lexicales du français

⁴³ Cette idée n'a été reprise par quelques rares travaux, cf. par ex. (Bochnak 2013) ; elle reste de mon point de vue une des grandes insuffisances des modèles alternatifs au nôtre.

⁴⁴ Ou directement aux entrées lexicales, selon la conception que l'on a de la mécanique à mobiliser pour traiter la scalarité.

⁴⁵ La proposition faite dans (Caudal & Nicolas 2005) était de leur assigner l'ensemble $\{0;1\}$ comme domaine scalaire. Cependant un ensemble n'étant par définition pas ordonné, ceci est problématique pour une implémentation formelle qui besoin de tirer parti d'une forme d'ordre. L'intuition étant plutôt que les échelles sont des intervalles soit de \mathbb{R}^+ lorsqu'elles sont non-atomiques, une structure de donnée plus adaptée et permettant une meilleure continuité de traitement entre échelles non-atomiques et atomiques serait donc tout simplement une liste $\langle 0,1 \rangle$ pour les échelles atomiques – étant donné que \mathbb{N}^+ ne possède pas d'intervalles à proprement parler (n'étant pas continu, mais discret).

pouvaient encoder non pas un prédicat de description d'événement, mais plusieurs, et que ces descriptions se différençaient par leurs conditions grammaticales d'accessibilité – certaines étant accessibles dans des contextes peu spécifiques, d'autres dans des contextes plus spécifiques ; c'est la notion de *saillance*. Je qualifiais de *macro-structure événementielle* ce type d'organisation aspectuelle du lexique. Le terme fait écho à des observations et propositions déjà anciennes ; cf. la *sub-atomic event semantics* de (Parsons 1990), ou les découpages en « phases » des événements chez (Kamp & Reyle 1993), ou encore chez (Smith 1991), et bien sûr (Higginbotham 2000). Les verbes à « phase préparatoire » (*preparatory stage*, Caudal 2005a) tels qu'*arrive* en anglais ou *arriver* en français sont bien connus pour leurs propriétés présuppositionnelles apparentes :

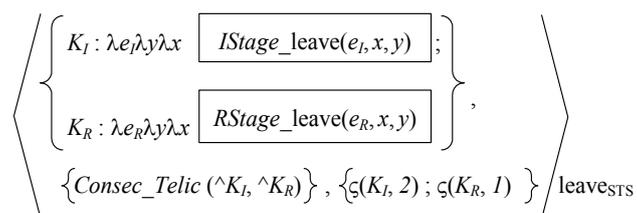
(36) Jean n'est pas arrivé. (présupposition accommodée : Jean a effectué la partie initiale d'un trajet)

Cependant dans la plupart des modèles formels disponibles à l'époque, la mécanique proposée soit semblait assez *ad hoc* (notamment chez Parsons ; le traitement des phases par une décomposition *via* les prédicats *Culm* et *Hold* n'est guère satisfaisant pour une multitude de raisons), soit semblait faire des prédictions peu intuitives (voir ma critique dans (Caudal 2000; Caudal 2005a) des contribution de J. Pustejovsky sur ce sujet), soit était restée informelle (comme chez Kamp & Reyle, qui s'en tenaient à de simples schémas, mais n'avaient jamais intégré cette complexité dans la représentation discursive⁴⁶).

Techniquement parlant, j'avais traité la structure phasale comme une liste de trois ensembles, au sens mathématique de ces termes :

- (i) un ensemble de phases, qui sont chacune traitées comme des descripteur d'éventualités autonomes, et réalisées comme des sous-DRS (ceci visait à les intégrer à une version compositionnelle de la SDRT) ;
- (ii) un ensemble de relations phasales, qui précisent – notamment – les relations d'ordre temporel et causal (le cas échéant), voire modales (téléologiques) entre phases ;
- (iii) un ensemble d'assignations de degrés de saillances aux phases.

Figure 2: Structure phasale pour *leave*



Les relations phasales sont en fait des fonctions aspectuelles, temporelles, modales et causales organisant les relations sémantiques entre phases. Ce sont des axiomes sub-lexicaux, à laquelle la grammaire est susceptible d'accéder dans certains emplois d'un verbe. On peut *mutatis mutandis* les comparer à la notion de *modalité sub-lexicale* chez (Koenig & Davis 2001).

Les plus importantes des relations phasales sont énumérées en (37)-(42). On notera qu'elles portent sur des sous-DRS, au sens de Kamp & Reyle (1993), une DRS $K = \langle U, Cond(U) \rangle$ étant

⁴⁶ On trouvera chez (Verkuyl 1993) une défense de principe d'une représentation hétérogène de la structure des événements entre sémantique compositionnelle de la phrase, et sémantique discursive. Je défends au contraire une représentation intégrée, pour des raisons essentiellement liées à la grande dépendance de l'interprétation aspectuelle phrastique de son contexte discursif.

une paire composée d'un univers U de référents de discours, et d'un ensemble de conditions $Cond$ notées par les prédicats P ou Q . Une même structure phasale peut regrouper plusieurs de ces fonctions.

(37) $Consec_Telic(\langle U_1, \{\dots P(e_1)\dots\} \rangle, \langle U_2, \{\dots Q(e_2)\dots\} \rangle) \rightarrow (Dynamic(P_1) \wedge cause(e_1, e_2) \wedge e_1 < e_2)$
(relations phasales des verbes téliques dynamiques)

(38) $Consec_Atelic(\langle U_1, \{\dots P(e_1) \dots\} \rangle, \langle U_2, \{\dots Q(e_2)\dots\} \rangle) \rightarrow e_1 \circ < e_2$
(relations phasales des verbes atéliques en général)

(39) $Consec_State(K_1, K_2) \rightarrow Consec_Atelic(K_1, K_2)$
(relations phases des verbes statifs)

(40) $Consec_Activity(K_1, K_2) \rightarrow Consec_Atelic(K_1, K_2)$
(axiome général sur les verbes dits d'activité)

(41) $Consec_State(\langle U_1, \{\dots P_1(e_1) \dots\} \rangle, \langle U_2, \{\dots Q(e_2)\dots\} \rangle) \rightarrow \neg Dynamic(P_1)$
(axiome sur la non-dynamicité des verbes statifs)

(42) $Consec_Activity(\langle U_1, \{\dots P_1(e_1) \dots\} \rangle, \langle U_2, \{\dots Q(e_2)\dots\} \rangle) \rightarrow Dynamic(P_1) \wedge cause(e_1, e_2)$
(axiome sur la dynamicité et la causativité des verbes d'activité)

Telle que je l'avait définie, la saillance ζ se caractérisait comme un indicateur compris entre 0 et 2, associé à toute phase présente dans la structure phasale d'un verbe (i.e. description correspondant à un sous-événement lexicalisé par un verbe dans un contexte grammatical particulier). Une saillance maximale de 2 correspond à une phase visible « par défaut » lors de l'emploi d'un temps à point de vue perfectif ou imperfectif non-marqué par rapport à cette phase (i.e. dont les restrictions de sélection aspectuelles correspondent à celle de la phase : pour l'imparfait, ce sera une phase dénotant un état non-résultatif ou une activité ; pour le passé simple, une phase dénotant un événement télique). Une phase de saillance 1 devient accessible par adjonction d'un modifieur aspectuo-temporel. Une phase a une saillance 0 dans les autres cas, et n'est alors accessible que par des moyens grammaticaux spécialisés dans son typage sémantique aspectuel (par ex., une phase résultante de saillance 0 peut toujours être sélectionnée de « force » par un parfait, car elle-seule présente le typage aspectuel idoine). Ainsi la phase résultante de *partir* aura une saillance de 1 car celle-ci est accessible en présence d'un modifieur spécifique sélectionnant ce type de phase. La phase interne de ce verbe aura une saillance de 2, et restera sélectionnée par défaut avec le passé simple. J'avais nommé cette classe de verbes les verbes *inceptifs*. Outre *partir*, elle comprend en français des verbes tels qu'*émerger de SN*, *quitter SN*, *abandonner SN*, *délaisser SN*, *se départir de SN*, *entrer en SN*, *adhérer à / rejoindre SN* (où SN est une organisation), *occuper SN* (au sens d'une occupation militaire) etc.

Je dois signaler qu'une partie des observations fondatrices de ce travail ont récemment reçu une validation expérimentale dans (Townsend 2018), qui a démontré que la notion de saillance était empiriquement pertinente : une expérience d'*eye tracking* a établi que la lecture des verbes inceptifs (i.e. de la classe de *partir*, marquant fondamentalement le début d'un état résultant, ou l'état résultant lui-même) présentaient des temps d'interprétation réduits par rapport à d'autres verbes en combinaison avec un adverbial de durée – ce qui suggère qu'ils ont effectivement des propriétés singulières du point de vue de ce type d'interprétations, auxquelles ils sont lexicalement prédisposés, en quelque sorte.

3.2 Interaction entre sémantique du verbe et sémantique du temps : l'influence du contenu aspectuo-temporel des temps sur la structuration des événements, et les relations entre aspect et ancrage(s) temporel(s)

Dans le prolongement de ma thèse, j'ai continué à étudier la question du temps-aspect phrastique et plus précisément de la construction des interprétations aspectuo-temporelles dans la phrase : il s'agissait de contribuer à éclairer l'interaction entre structure événementielle (contribuée par le verbe comme descripteur d'événement) et point de vue aspectuel, c'est-à-dire le sens aspectuel des temps verbaux dans la définition standard de (Smith 1991; Klein 1994). On verra que je me suis progressivement écarté de la définition purement aspectuelle de cette notion proposée dans (Smith 1991; Klein 1994), pour traiter au moins la dénotation de certains temps verbaux comme des **agrégats aspectuo-temporels sémantiquement et morpho-syntaxiquement indécomposables** – même dans le cas de certains temps analytiques.⁴⁷

3.2.1 Place des théories de la coercion dans l'étude des relations entre aspectualité et temporalité, et l'interaction flexion/verbe

Une telle division du travail entre composants de sens⁴⁸ aspectuels et temporels est communément acceptée dans la littérature théorique, qu'elle soit syntaxique ou sémantique, et se retrouve au fondement de quantité des théories aspectuo-temporelles en circulation, souvent dominées par des emprunts à (Smith 1991) ou (Klein 1994). Même lorsque l'on envisage plutôt le calcul des interprétations aspectuo-temporelles par le prisme d'un inventaire de catégories d'Aktionsart – comme cela est par ex. le cas dans (Kamp & Reyle 1993), où l'opposition *e/s* tient lieu d'alpha et d'oméga de jeu de l'interprétation aspectuelle – qui tendent à homogénéiser dénotations aspectuo-temporelles du verbe et de la flexion, une telle pensée s'impose souvent.

J'ai questionné avec une opiniâtreté toujours plus croissante au fil de ma carrière cette division radicale et réductionniste entre « opérateurs de temps » et « opérateurs d'aspect » ; ou « points de vue aspectuels » et « ancrages temporels », peu importe le type de modèle du temps-aspect retenu ; l'idée, dans les deux cas (pour un très grand nombre de travaux), est de les traiter comme des catégories autonomes l'une de l'autre. On verra cependant qu'il s'agit pour moi de ne pas renoncer de façon *a priori* à toute complexité sémantique, ni même toute compositionnalité, dans l'étude des relations formes/sens – mais au contraire de défendre précisément, une approche qui ne soit *a priori* fondée sur une approche réductionniste et maximale compositionnelle ; c'est-à-dire de faire en sorte de redonner une plus juste place aux disciplines de la forme linguistique dans l'étude des appariements formes/sens, et singulièrement à la morphologie, et à l'idée qu'il existe des catégories sémantiquement complexes dans le monde du TAM.

Il est par exemple indiscutable pour moi que l'un des premiers enjeux fondamentaux pour une théorie des temps verbaux, est de nature sémantique : il s'agit de la compréhension de ce que l'on peut qualifier de *restrictions de sélections aspectuelles des temps verbaux*, pierre angulaire de l'interaction entre temps-aspect flexionnel et aspect « lexical », et source, on le sait, de nombreuses théories de la sémantique des temps relevant de la notion de coercion ou de changement de type au sens large (cf. les nombreux travaux qui se sont inspirés par ex. de (Moens & Steedman 1988; de Swart 1998). S'il semble acquis que la dénotation des temps verbaux est une fonction portant sur le prédicat d'événement exprimé par un verbe désambiguïsé (dans le contexte à la fois phrastique et discursif), et qu'en tant que telle elle est

⁴⁷ C'est explicitement la proposition faite dans (Caudal & Roussarie 2006) à propos du passé composé en français moderne : celui-ci y est traité comme un double temps et double aspect combiné ; sa sémantique y est donnée pour *sédimentée* ('layered').

⁴⁸ Ou conditions sémantiques, dans une approche déclarative formelle et représentationnelle comme en DRT ou SDRT.

susceptible de sous-catégoriser des types particuliers de descriptions d'événements, ceci n'épuise pas l'étude de la contribution sémantique aspectuo-temporelle de telles fonctions. Ainsi, pour les approches adhérant à l'opposition sortale *e / s* à la (Kamp & Reyle 1993), l'ontologie des descriptions d'événements avant et après application de la contribution des temps verbaux (i.e. le domaine de définition et l'ensemble image de cette fonction) reste sensiblement la même, et les temps seraient, essentiellement, des modificateurs de descriptions d'événements qui n'enrichiraient pas (ou pas foncièrement) l'inventaire ontologique de telles structures. On remarquera dans le même temps que ni (Moens & Steedman 1988) ni (de Swart 1998), pourtant aux origines de la notion de coercion aspectuelle, n'adhèrent complètement à l'approche sortale rigide de (Kamp & Reyle 1993) – que l'on retrouve par ex. dans (Asher & Lascarides 2003). Dans ces deux travaux, l'ensemble image des fonctions de coercion est de fait différent de leur domaine de définition – il contient des éléments distincts, et parfois, distinctement plus complexes. C'est par ex. clairement le cas pour les progressifs chez (Moens & Steedman 1988) ou les parfaits chez (de Swart 1998) : alors même que ces temps sont associés à des fonctions de coercion aspectuelle, le déclenchement de ces dernière se surajoute à une contribution aspectuo-temporelle positive du temps verbal. Qui plus est, la nature même de la représentation proposée suggère, au moins pour le traitement des parfaits chez de Swart, que la théorie proposée n'est pas fondamentalement différente, au moins du point de la contribution aspectuelle globale des temps, d'une théorie basée sur la notion de point de vue aspectuel⁴⁹ à la Klein/Smith ; leur vraie différence tient à la place accordée à la notion de restriction de sélection aspectuelle dans les modèles. Avec le recul d'ailleurs, il me semble que mon propre travail, y compris depuis ma thèse, en réalité plus proche de de Swart (1998) que de Smith (1991) – et mes points de convergence avec la première référence n'ont cessé de croître avec le temps, tandis que mes points de divergence avec la dernière ont crû plus vite encore. Je dois invoquer à ce titre mon rejet actuel de la définition originale des points de vue aspectuels à la Smith, exposée plus bas dans ce mémoire, et mon insistance à proposer des catégories agglomérant conditions temporelles et aspectuelles ; ceci me rapproche considérablement du concept de *temps sensible à l'aspect* proposé dans de Swart 1998 ; voir §3.2.2 et §3.2.3 infra, et surtout le long développement consacré à la coercion aspectuelle et aux points de vue aspectuels dans (Caudal 2018a).

Pour moi comme pour beaucoup de spécialistes de l'aspect et du temps, la question de la coercion aspectuelle comme corolaire possible d'une théorie des restrictions de sélection aspectuelle des temps verbaux, a été une problématique centrale. Il ne s'agit pas ici de tenter d'en proposer une critique, ou une défense, mais de bien saisir en quoi ce concept théorique a joué un rôle structurant dans beaucoup de pensées théoriques sur l'aspect, y compris bien la mienne. Ma réflexion sur cette question a été guidée par trois interrogations centrales que j'ai nourries quant à la coercion. La première, la moins radicale si l'on veut, est purement sémantique et liée à la distinction que j'ai opérée ci-dessus entre théories voulant traiter comme centrale – ou non – dans la sémantique des temps verbaux, leurs restrictions de sélection aspectuelle et effets éventuels de coercion aspectuelle. Il s'agit là au moins dans une certaine mesure, d'un artefact théorique, puisqu'il est apparent qu'en réalité à peu près aucune théorie se revendiquant comme basée sur la coercion ne procède en réalité à cette réduction ; toutes les théories ou presque assignent « plus » que cela à la contribution aspectuelle des temps. Seul le

⁴⁹ Au moins de celle de W. Klein (Klein 1994). Pour ce qui est de (Smith 1991), la chose est peut-être un peu moins claire, notamment du fait que Smith proposait une double, et non une simple articulation entre sens temporel et sens aspectuel : là où Klein endosse une partie centrale de la doxa reichenbachienne en définissant l'aspect (notamment) par une relation des relations d'encapsulation temporelle entre intervalle topique (le R de Reichenbach) et intervalle d'événement (le E de Reichenbach), C. Smith propose elle de définir l'aspect exclusivement dans les termes de la relation entre un intervalle I et le E reichenbachien – la relation avec R se jouant indépendamment de celle-ci.

composant aspectuel formel de la DRT tel que formulé dans (Kamp & Reyle 1993), et repris dans (Asher & Lascarides 2003), peut à la rigueur se qualifier comme tel. J'avais invoqué dans (Caudal 2000; Caudal 2005a) une opposition essentielle entre approches basées sur la notion de point de vue aspectuel, et approches du sens aspectuel des temps essentiellement basées sur celle de coercion ; je ne suis pas le seul à l'avoir fait ; voir par ex. (Jayez 1998). Ma compréhension de la notion de point de vue a depuis changé. D'une part, il me semble, au vu de ce que j'ai signalé à propos du rôle non-exclusif des questions de restriction aspectuelle dans la modélisation aspectuelle de certains temps verbaux, même dans des travaux les associant à des effets de coercion, invitait à ne pas opposer trop radicalement des modèles « à point de vue aspectuel » avec des modèles « à coercion ». D'autre part, je ne défendrais plus à présent une conception purement aspectuelle des « points de vue aspectuels », mais *aspectuo-temporelle*, ce qui me rapproche à présent singulièrement de de Swart (1998), au moins à certains égards – cependant je juge aussi que la séparation opérée entre sens aspectuel et temporel dans les modèles se revendiquant « à coercion », notamment (Moens & Steedman 1988) ou (Bary 2009a; Bary 2009b) est également trop stricte. C'est-à-dire que je ne crois plus souhaitable de poser par principe la possibilité de systématiquement séparer **le sens aspectuel assigné à un temps analytique** (et à plus forte raison, synthétique), **de tout composant de sens temporel**. Ceci renouvelle fondamentalement les problématiques théoriques du TAME par rapport aux approches sémantiques prédominantes, et est depuis au cœur de mon travail, comme on le verra à la section §0.

Ma seconde interrogation sur la notion de coercion est directement liée à la première ; l'une et l'autre se justifient mutuellement. On se souvient de la proposition faite dans (de Swart 1998) de distinguer entre *temps sensibles à l'aspect* et *opérateurs aspectuels (grammaticaux)*. L'opposition entre les deux types de marqueurs de TAM est définie à la fois sémantiquement et morpho-syntaxiquement dans deux passages. Le premier offre une définition essentiellement sémantique de la différence entre ces deux notions, mais laisse entendre que des corrélats de forme sont observables (cf. le fragment souligné) :

« The main difference between grammatical operators and coercion is that coercion is syntactically and morphologically invisible: it is governed by implicit contextual reinterpretation mechanisms triggered by the need to resolve aspectual conflicts. A further difference is that the aspectual operators we have introduced so far denote a specific function from one domain of eventualities to another. Coercion on the other hand corresponds to different possible aspectual transitions (...). » (de Swart 1998:360)

(de Swart 1998:372) réitère cette définition sémantique – les opérateurs aspectuels produiraient invariablement le même effet aspectuel (*one-to-one*), tandis que les temps sensibles à l'aspect pourraient être associés eux à une multitude d'effets aspectuels (*one-to-many*) – mais en plus, dans la partie soulignée de ce passage, cette référence indique qu'il existe une corrélation entre cette distinction et le caractère morpho-syntaxiquement simple vs. complexe (synthétique vs. analytique) des temps verbaux.

The examples in this section illustrate the aspectual sensitivity of the French past tenses. They argue against the treatment of the Imparfait and the Passé Simple as aspectual operators, for, unlike the Perfect and the Progressive, they do not specify one particular aspectual transition. All they do is to impose a general aspectual constraint on the eventuality description they apply to, which must be satisfied, if necessary, by means of coercion. The interpretation of the Passé Simple and the Imparfait as aspectually sensitive tenses explains why it is not possible to separate aspectual and temporal information in the morphology: there simply is no aspectual operator involved. The distinction between temporal and aspectual operators accounts for the differences between the Progressive and the Imparfait in stative contexts by treating them as differences in the syntax-semantics interface. The Imparfait as a broader meaning than the

English Progressive, because there are more free aspectual transitions that map events onto homogeneous situations than just a progressive reading. (de Swart 1998:372)

Autrement dit, cette complexité morphologique est la condition *sine qua non* de la séparation entre opérateurs aspectuels et ce qu'il convient d'appeler des opérateurs de temporalité, ou des « temps » – temps qui peuvent d'ailleurs être des temps sensibles à l'aspect, et pas uniquement des éléments temporels « purs » ou « aspectuellement neutres » ; c'est explicitement ce que H. de Swart propose pour une langue comme le bulgare, par ex. Dans tous les cas, le temps (sensible à l'aspect ou non) aurait portée haute par rapport à un opérateur aspectuel, cf. la représentation générale (43) (noter l'étoile de Kleene), et l'analyse de (44) à l'interface morpho-syntaxe/sémantique.

(43)[Tense [Aspect* [eventuality description]]]

(44)Mary was reading a book.
[PAST [PROG [Mary read a book]]]

(de Swart 1998:375–376) propose une analyse apparemment compositionnelle du « progressif perfectif » de l'espagnol et du portugais, telle que la forme de passé simple (qui marque l'auxiliaire *estar*) se comporterait comme un temps sensible à l'aspect, alors que la construction progressive *estar* + *participe présent* exprimerait un opérateur progressif – on peut sans doute d'ailleurs proposer une analyse analyse du *past vs. present progressive* de l'anglais, ou du *present vs. past perfect*.

(45)Toda la tarde estuvieron entrando visitas. (espagnol)
Toute la après.midi être-PS.3pl entrant visiteur-Pl.
'Toute l'après-midi, des visiteurs n'ont pas cessé d'arriver'

(46)b. Ele esteve lendo em casa o dia inteiro. (portugais)
Il être-PS.3sg lisant à.la maison le jour entier.
'Il a lu toute la journée hier à la maison'

Mais cet attachement de tels opérateur à des formes ouvrirait paradoxalement la voie à une réinterprétation de la coercion en des termes de *conventionnalisation des appariement formes/sens* : c'est par exemple l'analyse que défend (Michaelis 2011). Cette référence traite la coercion comme l'essence même de la conventionnalisation de sens non-déductibles de la simple composition du sens des parties d'une construction. C'est une piste que j'ai commencée à explorer dans mon travail à la fois sur la diachronie de l'ancien français (Caudal 2015a), et sur les langues australiennes (notamment). On trouvera dans (Caudal 2018a) un plus long développement spécifiquement consacré à l'étude de place de la coercion dans les appariements formes/sens.

Le travail que j'ai produit sur le lexique depuis mon début de carrière au CNRS n'a fait que suivre cette intuition. Il a été principalement guidé par une attention toujours plus grande portée à la morphologie, en synchronie comme en diachronie (en étudiant par exemple des classes lexicales morphologiques comme les classes flexionnelles de verbes dans différents types de langues, et leur évolution), d'une part, et à des approches de la sémantique lexicale qui sans renoncer à aborder les mots-formes comme des « atomes » pour les appariements formes/sens (sans forcément assigner aux mots une sémantique « simple » non plus – mais non compositionnelle, en tout cas), envisagent des méthodes d'enrichissement contextuel variées, ainsi que des mécanismes faisant une place explicite à l'homonymie et à la conventionnalisation. Un formalisme comme TCL (*Type Composition Logic*, (Asher 2011))

autorise en partie ce type d'approche ; mais naturellement, la seule solution réellement viable dans cette direction passe par une théorie des interfaces morphologie-syntaxe/sémantique-pragmatique, i.e. une théorie des *appariements formes/sens*, et pas seulement du sens ou de l'interprétation. C'est-à-dire qu'il n'est pas possible de faire l'économie d'une approche de la conventionnalisation du sens des formes hors d'une théorie formelle de la morphologie et de la syntaxe ; je pense ici en particulier à une théorie hiérarchique et lexicalisée de la syntaxe telle qu'HPSG ou LFG, comme cela sera apparent dans (Caudal 2018a) – puisque j'y proposerai un début d'implémentation dans une syntaxe formelle de mécanismes jusqu'à présent très largement considérés comme purement sémantiques ou sémantico-pragmatiques d'une grande partie de la littérature sur le TAME – exception faite, bien entendue, des approches minimalistes et apparentées de ces questions, les projections fonctionnelles multiples et spécifiques aux catégories TAME qu'elles mobilisent venant couper au travers de la problématique des appariements formes/sens.

Pour résumer donc, si (de Swart 1998) suggère qu'une analyse compositionnelle est possible pour de nombreux temps analytiques séparant « opérateurs aspectuels » et « temps » (voire « temps sensibles à l'aspect »), cette référence ne la formule pas précisément, du moins pas à l'interface morphosyntaxe/sémantique, et laisse de ce fait la porte ouverte à de multiples interprétations possibles. Mais proposer une composition sémantique productive entre ce qui serait deux composants de sens autonomes, paraît laisser néanmoins à penser qu'ils sont justifiables d'un appariement avec des éléments de formes distincts, et ayant peu ou prou une structure formelle composite, et une sémantiquement compositionnelle.

Et l'on peut de fait imaginer maintes analyses en morphosyntaxe formelle qui pourraient offrir une solution technique de ce type, par ex. dans l'esprit la *Distributed Morphology* (Halle & Marantz 1993; Embick & Noyer 2007), de la *First Phase Syntax* de Gillian Ramchand (Ramchand 2008), ou tout autre solution interfaçant une analyse morphosyntaxique à base de projections fonctionnelles de type minimaliste, avec une sémantique formelle – pour une telle analyse « générique » à projections fonctionnelles portant sur le *present vs. past progressive*, voir par ex. (Bjorkman 2011) ; pour le *perfect* de l'anglais, voir (Arregi & Klecha 2015). Cette dernière référence traite explicitement le *perfect* de l'anglais comme une structure morphosyntaxique composite et du point de vue de la forme, et compositionnelle du point de vue du sens (qu'elle soit un élément fléchi ou non, comme par ex. dans les formes passées des modaux ou de l'infinitif) – plus précisément comme un passé enchâssé sous un présent.

3.2.2 *Un questionnement théorique en synchronie et en diachronie sur la relation temps-aspect et les appariements formes/sens : vers une approche laissant une place plus juste à la conventionnalisation*

Je ne m'étendrai pas ici plus longuement sur la pertinence d'une telle approche à l'interface morphosyntaxe/sémantique, puisque je ne peux y adhérer compte tenu des orientations de recherche que j'ai adoptées au fil du temps. Je vais ici explorer une solution alternative et contraire. En effet il me semble essentiel de mettre en relief les questions de conventionnalisation dans les appariement formes/sens, d'une part, et de mobiliser une approche réalisationnelle/paradigmatique (Blevins 2016a) (et non « morphémique », ou « syntaxiquement décomposable ») de la morphologie, y compris des temps dits périphrastiques ou analytiques, d'autre part. Ce qui implique que le degré de compositionnalité sémantique de ces expressions, est souvent faible (ou au moins plus faible qu'on ne le suppose généralement dans la communauté des sémanticiens ou spécialistes du TAM), et que donc les décompositions telles que (43) ne sont ni générales, ni mêmes évidemment licites, y compris dans le cas des temps périphrastiques. Mes relations entre temporalité et aspectualité me paraissent devoir être élucidées au cas par cas, de façon très fine, et en relation à une théorie de la forme linguistique (et singulièrement, une théorie **morphologique** dans le cas des systèmes TAM grammaticaux).

L'idée qu'il n'est pas possible de proposer une analyse compositionnelle à l'interface morphosyntaxe/sémantique des flexions discontinues ('analytiques'/'périphrastiques'), est intimement liée à celle que les éléments de sens aspectuels et temporels ne peuvent pas être a priori et systématiquement autonomes – il n'est généralement pas possible de séparer le sens aspectuel de toute gangue sémantique temporelle dans les structures flexionnelles dites analytiques/périphrastiques. L'absence de compositionnalité d'une expression en apparence morpho-syntaxiquement complexe (par ex. un temps analytique), est une condition aggravante pour la possibilité théorique de séparer de façon totalement étanche temporalité et aspectualité. J'élaborerai plus loin sur les conséquences de cette position sur la façon d'aborder le traitement formel des temps verbaux.

S'agissant des relations entre forme et sens (et des appariements forme/sens), il me semble préférable d'invoquer une approche « collocationnelle » des flexions périphrastiques et analytiques, cf. (Bonami 2015), les traitant comme des tout au pire sémantiquement inanalysables, au mieux seulement partiellement compositionnels. L'une des observations empiriques importantes est de noter que ce que O. Bonami nomme « lexèmes ancillaires » (plutôt qu'*auxiliaires* ou *copules*) ne présentent souvent qu'une analogie partielle avec les verbes pleins dont ils sont dérivés ; il cite par ex. le futur en persan, basé sur le lexème ancillaire *xâstan* 'vouloir' (Bonami 2015:74; Bonami & Samvelian 2015), dont les formes dans la périphrase ne correspondent qu'imparfaitement à celles du verbe lexical plein. Certes, le progressif ou le parfait de l'anglais ne présentent pas de tels problèmes de discrédances morphologiques. Mais ce n'est pas le cas de tous les progressifs ni de tous les parfaits analytiques – voir par ex. les divers temps périphrastiques du breton (cf. (Hewitt 2001) pour le progressif), ou le passé périphrastique en *anar* 'aller' du catalan (Bonami 2015:74).

Encore une fois, ceci n'implique nullement que l'on doive jeter le bébé de la sémantique avec l'eau du bain compositionnel. L'objectif poursuivi devient alors différent ; il s'agit de rendre compte de façon *réaliste*, c'est-à-dire sans apriorisme d'aucune sorte, et en ne dissimulant rien de la complexité synchronique et diachronique des appariements formes/sens, même si ceci aboutit à une théorie qui n'a rien de flatteur ou d'« économique ».

On trouvera dans (Caudal, Dench & Roussarie 2012) et (Caudal 2015a; Caudal 2017) des instanciations d'une nouvelle stratégie d'analyse sémantique formelle, et qui fait appel à la notion de *réalisateur d'événements* ('event realizers'), empruntée à (Bohnenmeyer & Swift 2004) – et acclimatée à la *Type Composition Logic* de (Asher 2011), selon des modalités qui ont été en partie inspirées par (Asher & Hunter 2012) pour ces deux dernières productions. Ces notions me semblent utiles à rendre compte de la complexité sémantique des temps verbaux, souvent issus de processus de morphologisation de structures périphrastiques, et ayant souvent conservé une complexité structurale que ces outils permettent de cerner. On observera cependant que dès (Caudal & Roussarie 2006), j'ai proposé une représentation d'un temps verbal comme un agrégat de conditions sémantique aspectuelles et temporelles complexes, non pas divisibles en un sous-agrégat aspectuel vs. un sous-agrégat temporel, mais en deux agrégats aspectuo-temporels irréductibles à de plus petits atomes sémantiques respectivement aspectuels et temporels.

Pour résumer, donc, alors qu'elle étaient d'abord focalisées sur les relations entre sémantique TAM du matériel lexical de l'énoncé, et sémantique TAM du matériel grammatical, mes recherches ont doucement glissé vers des interrogations relevant de l'interface morphologie-syntaxe/sémantique, principalement du fait des hypothèses avancées dans (de Swart 1998) à cet égard. Les temps analytiques / périphrastiques ont joué un rôle central dans mes réflexions ; et partant de la synchronie et de la linguistique comparative du français, de l'anglais et de l'allemand, j'ai progressivement pris la mesure de l'importance de la diachronie. J'ai notamment pris conscience du fait que le sens des sources diachroniques de tel ou tel temps périphrastique, possiblement peu ou prou compositionnelles à l'origine en effet, diffère de celui

considérations relatives à son évolution récente – qui va clairement dans le sens d’une grammaticalisation à marche forcée. Une différence de taille est que cette évolution ne correspond pas à un cas de « double tuilage analogique » morpho-phonologique et sémantique. Les différences importantes d’ordre syntaxique entre latin/anciens vernaculaires romans et français moderne (i.e. le lexème ancillaire *aller* est solidement ancré à gauche de la base infinitive, contrairement à ce qui était observé pour *habeo cantare / cantare habeo* en latin, cf. (Joseph 1989)) laissent peu d’espoir d’une possibilité de convergence morpho-phonologique, et donc peu d’espoir de voir paraître une forme synthétique à moyen terme – seule une considérable érosion morpho-phonologique préalable rendra possible une synthétisation morphologique. La même observation vaut pour à peu près tous les temps composés / périphrastiques formés dans les langues romanes et germaniques depuis leur passage à une syntaxe à ordre analytique : j’y vois **un facteur de résistance formelle à la synthétisation, et donc un frein à l’évolution morpho-phonologique mais non sémantique de ces tours périphrastiques** – la persistance d’analogies de forme avec des items lexicaux indépendants des tours périphrastiques contribue au maintien de leur autonomie morpho-phonologique. Selon moi, ceci contribue à une **asymétrie entre changement sémantique et changement formel**, en faveur du premier – i.e. la maturation sémantique de ces formes est plus rapide que leur maturation formelle.

Je reviendrai plus en détail dans (Caudal 2018b) – mais aussi, quoi que plus brièvement, dans §4.4.1 et §4.4.3 *infra* – sur les cycles foisonnants qui structurent l’évolution des systèmes flexionnels des systèmes TAM des langues, avec leurs effets de « tuilage » par création / réfection analogique ; nous verrons que partout où les périphrases flexionnelles fleurissent – c’est-à-dire dans le domaine des parfaits, futurs, conditionnels et subjunctifs pour les langues romanes et germaniques – les mêmes observations de double « tuilage analogique » morpho-phonologique et sémantique se répètent encore et encore, suggérant **la puissance singulière des convergences d’analogies (ou doubles analogies) de forme et de sens dans la mécanique de changement linguistique**, un facteur renforçant l’autre.

Pour conclure ce petit développement diachronique, tous ces éléments invitent à considérer que même dans le cas où une analogie formelle paraît exister entre un élément lexical indépendant (ou même un élément morphologique indépendant) et un ingrédient morpho-syntaxique d’un temps périphrastique, rien ne garantit que leur contribution soit identique – et inversement, que des conservatismes sémantiques surprenants peuvent se manifester dans les systèmes de TAM, même après des changements formels importants. J’arguerai donc que **la compositionnalité des appariements formes/sens ne peut pas être a priori appréhendée par la simple mesure de la complexité des formes** ; chaque cas doit faire l’objet d’une analyse spécifique – particulièrement dans des langues à ordre analytique, ou en général pour des tours périphrastiques présentant ou ayant présenté des facteurs de résistance quelconques à un processus de synthétisation, et ayant donc pu faire perdurer une forme complexe là où la sémantique associée s’était considérablement éloignée de la composition suggérée par la structure morpho-phonologique du tour considéré. Ceci invite à au moins réviser en profondeur la distinction opérée par H. de Swart entre « temps sensibles à l’aspect » et « opérateurs aspectuels », en tout cas dans la mesure où la distinction serait fondée par un alignement entre complexité/fusion sémantique et complexité/fusion morphosyntaxique.

D’autre part, suivant une observation faite dans (Bonami 2002), je considère que l’existence même d’opérateurs de coercion en tant que mécanismes purement sémantiques, déclenchés par des incompatibilités de types très généraux, non-spécifiquement associés à des formes linguistiques particulières, est une source chronique de sur-génération. La question a été débattue à maintes reprises depuis ; voir par ex. (Bary 2009a; Bary 2009b; Bary & Egg 2012). On notera en passant que la notion de *complement coercion* (Pustejovsky 1995a) a été récemment critiquée (Piñango & Deo 2015) selon des modalités rappellent une objection

lexicaliste formulée dès (Jayez & Godard 1995), et qui soulignent au fond une même nécessité : celle de traiter la coercion comme relevant de la problématique de l'arbitraire du signe, i.e. de l'appariement entre formes et sens. Autrement dit, il semble légitime de considérer la coercion comme une des facettes du sens particulier, d'un signe particulier. Là encore, on trouvera dans (Caudal 2018a) de plus amples développements sur cette question.

3.2.3 *Réflexions sur ma perception au fil du temps de ce que devrait être la bonne approche des relations temps-aspects : de Smith (1991) à Bohnemeyer & Swift (2004) et Asher & Hunter (2012)*

Pour autant, il me semble que H. de Swart avait eu une intuition importante en introduisant le concept de « temps sensibles à l'aspect », i.e. en assignant à des formes simples (synthétiques) une sémantique complexe. J'ai souligné plus haut combien une forme lexicale d'apparence simple du fait de l'érosion morpho-phonologique (cf. *arriver*) pouvait recéler une complexité sémantique réelle, et que le lexique aspectuel de langues comme les langues romanes et germaniques recélait des types de structures événementielles de complexité très variable. Et comme inversement, il me semble que les formes analytiques n'ont pas une sémantique nécessairement compositionnelle, le juste mouvement analytique serait de généraliser l'idée du découplage entre complexité de la forme et du sens à tous les types de flexion TAME⁵², qu'elles soient synthétiques ou analytiques : le degré de complexité sémantique d'une forme flexionnelle TAME est indépendant de la complexité / non-complexité de leur forme.

Revenons à la notion classique de point de vue aspectuel, dans l'esprit de Klein/Smith. Les sémanticiens (formels ou non) adeptes d'approches à point de vue aspectuel, ou d'une approche équivalente, ont par définition tenté de définir la sémantique aspectuelle des temps par la relation entre un l'événement et une variable contextuelle telle que celle de *topic time* ou de *reference time*. Ils y voient l'essence même de la notion d'aspect. Cependant les axiomes (55)-(56), qui expriment en termes théoriques cette approche, ne sont d'une certaine façon que le correspondant des axiomes sur la fonction d'arrière/premier plan de ces temps dans une théorie telle que la SDRT – une fonction liée au contexte discursif, que les adverbiaux aspectuo-temporels peuvent aussi directement solliciter. Mais il ne s'agit en fait pas du véritable cœur du sens aspectuo-temporel de la flexion verbale – seulement d'un de ses composants, liant temps et aspect. A cet égard, une théorie du sens aspectuel flexionnel telle que celle de la coercion à la (Moens & Steedman 1988) ou (de Swart 1998) me semble plus proche de ce qui importe réellement dans la compréhension de la contribution aspectuelle des temps. Son défaut, au moins dans le cas de Moens & Steedman (1988), est de supposer une orthogonalité complète entre sens aspectuel et sens temporel.

Ma propre approche de la relation temps-aspect dans mes travaux a été de combiner le bénéfice du genre de restriction de sélection associé aux approches à base de coercion, à une théorie basée sur les principales intuitions de C. Smith sur les points de vue aspectuels. Jusqu'à (Caudal 2015a), j'ai continué à employer des axiomes qui sans être du type de (55)-(56) dans mes implémentations – car ils ne sont pas basés sur l'intuition néo-reichenbachienne de la relation entre « topic/reference time » et aspect – recourent à l'idée d'une « saisie partielle » pour définir l'imperfectivité – tout à fait dans l'esprit formel d'un (Jayez 1998). L'éloignement de la topique néo-reichenbachienne est réel ; mais le résultat pourrait être soumis aux mêmes

⁵² C'est-à-dire qu'il me semble nécessaire de donner raison à (de Swart 1998) contre (Bary 2009a, 2009b) : dans ces travaux, C. Bary entend montrer que le concept de « temps sensible à l'aspect » doit être éliminé au profit d'une analyse des temps verbaux uniquement en termes d'opérateurs temporels vs. aspectuels. Au contraire, pour aller plus loin que de Swart (1998), il me semble que ce sont tous les opérateurs qui, comme les « temps sensibles à l'aspect », devraient être considérés comme des fonctions agrégeant conditions temporelles et aspectuelles, au lieu de les séparer de façon étanche ainsi que C. Bary le suggère dans ces deux références. Voir (Caudal 2018a) pour de plus longs développements sur cette question.

critiques dans l'esprit de (Altshuler 2014). Ainsi, la sous-DRT représentée en (49) (et empruntée à (49)(Caudal 2011a) consiste à construire un événement comme étant une sous-partie d'un autre.

$$(49)e:[\text{IMPERF}(e_1)] \rightarrow e \subseteq e_1$$

Notons que (49) échappe quelque peu néanmoins aux critiques énoncées par Altshuler (2014) contre les approches à base de points de vue, car le référent e_1 (celui de l'événement « complet », idéifié) ne sera pas un référent accessible au niveau du discours, car il est subordonné à un autre référent – la même observation vaut pour le type d'analyse des temps imperfectifs offert dans (de Swart 1998) ; H. de Swart qualifie à cet égard son implémentation du progressif d'« intensionnelle »⁵³.

Et ma réflexion sur les temps à point de vue imperfectif a été d'autre part basée sur l'intuition que leur principale caractéristique tenait pas uniquement à une simple question relative à la description de ce que je nomme une phase interne, qu'à l'absence d'implication contextuelle (i.e. de validation dans le contexte) d'un état résultant pour les verbes téliques ou transitionnels (Caudal & Vetters 2003; Caudal, Vetters & Roussarie 2003; Caudal & Vetters 2005b; Caudal & Roussarie 2005a; Caudal 2006a). L'une et l'autre idée ont d'ailleurs été généralement combinée dans ces travaux. Une deuxième définition du point de vue imperfectif est donnée en (50), et celle du point de vue aspectuel perfectif en (51) ; elles sont

$$(50) \text{Imperf}_{\text{def}} = K' : [\text{Imperf}(K)] \rightarrow (K < K' \wedge e_{K'} \subseteq e_K) \text{ (où } K \text{ et } K' \text{ sont deux sous-DRS).}$$

« Lorsqu'un point de vue imperfectif s'applique à une DRS K , alors (i) la DRS de d'interprétation aspectuelle K' construite à partir de K la subordonne et (ii) la situation principale décrite par K' est une sous-partie de celle décrite par K » (

$$(51) \text{Perfectif}_{\text{def}} = K' : [\text{Perfectif}(K)] \rightarrow (K' = K \wedge e_{K'} = e_K)$$

« Lorsqu'un point de vue perfectif s'applique à une DRS K , alors (i) la DRS de d'interprétation aspectuelle K' est identique à K et donc (ii) la situation principale décrite par K' est identique à celle décrite par K »

Ces axiomes aspectuels portant uniquement sur la phase interne contribuable par la base verbale, d'autres axiomes concernent eux les états résultants associables ou non à celle-ci. Ainsi (52) spécifie que tout point de vue perfectif a des implications de valisation des états résultants ; (53) spécifie au contraire qu'étant donnée une DRS contenant un prédicat verbal télique, aucun état résultant ne doit être garanti par le progressif anglais. *Entraîne* est un « prédicat de relations phasales », i.e. un prédicat spécifiant ici l'existence d'une relation causo-temporelle de consécution entre une phrase et son état résultant. La fonction *me* (« main event ») est une méta-fonction SDRT permettant d'extraire un prédicat d'événement d'une (S)DRS, et la *BCC*, ou « base de connaissances cognitives », est un composant représentant les connaissances partagées par l'énonciateur et le co-énonciateur – c'est un modèle du contexte discursif dialogique.

$$(52) \text{Perfectif}(K_I) \rightarrow K_R \in \text{BCC} \wedge \text{Entraîne}(K_I, K_R) \in \text{BCC}$$

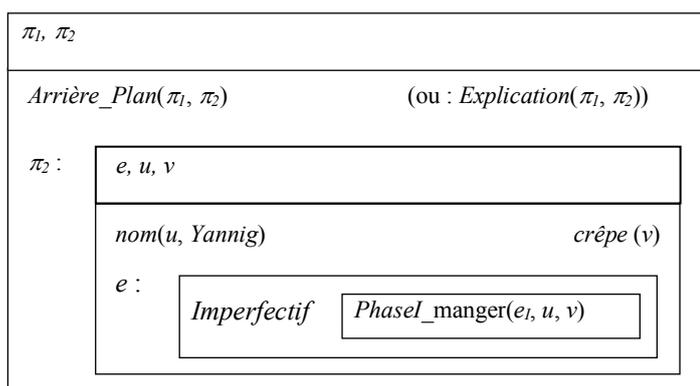
$$(53) \text{Progressive}(K_I) \wedge \text{Télique}(\text{me}(K_I)) \rightarrow K_R \notin \text{BCC} \wedge \text{Entraîne}(K_I, K_R) \notin \text{BCC}.$$

D'après l'analyse ici résumée, un axiome comparable à (53) était valide pour l'imparfait du français jusqu'au 18^{ème} siècle – date à laquelle ce temps a véritablement commencé à développer ses fameux « emplois narratifs ». L'idée centrale de l'analyse est que du fait de la nature sous-spécifiée de l'imparfait (il autorise une sous-partie non-stricte de l'événement

⁵³ Cf. de Swart (1998:354): “In my analysis, this intensionality is reflected by the introduction of an embedded box the Progressive operates on.”

idéifié visé à être perçue), de l'idée d'une « ellipse narrative » permettant de reconstruire le tout à partir de la partie, et de la disparition de l'axiome équivalent à (53) pour l'imparfait (il ne « bloquerait plus » les effets résultatifs), des lectures quasi-perfectives pourraient survenir dans des contextes où *Narration* est établie, donnant ainsi naissance . (On trouvera cependant dans (Caudal 2018a) de nouvelles données rendant difficile de maintenir une telle analyse à base d'enrichissement pragmatique « libre »). Le résultat de l'analyse proposée dans (Caudal & Vettters 2005b) est redonné ci-dessous (où *Conséq_Télique* est une relation entre phases, encodée dans l'entrée lexicale des verbes téliques, qui se trouve mobilisée du fait de l'interprétation « narrative » ici donnée à l'imparfait – la table est effectivement mise).

(54) Yannig mettait la table (π_1) et mangeait une crêpe (π_2). (imparfait narratif)



Addition à la BCC:

$\langle K_I, \text{Conséq_Télique} (\wedge K_I, \wedge K_R), s_R \rangle \rangle e, K_R = \text{PhaseR_manger}(s_R, u, v)$

>

Cependant partir des années 2008-2010 et de mon travail sur le TAME et la morphologie des langues australiennes, et en particulier la morphologie verbale du panyjima qui me semblait en partie compositionnelle, je me suis orienté de plus en plus vers des analyses qui exigeaient que l'on prenne en compte l'interface morphosyntaxe/sémantique, en faisant la place à de possibles structures compositionnelles en termes d'appariements formes/sens. La lecture du premier manuscrit de la *Type Composition Logic* de N. Asher en 2008 (Asher 2011), concomitante avec ce nouveau besoin, m'a offert une solution naturelle à mon dilemme : je souhaitais en effet un type de cadre sémantique formel qui se prêtât à des possibilités de traitement compositionnels à l'interface morphosyntaxe/sémantique, tout en conservant celle d'être l'interfacé avec une pragmatique du discours formelle, ou une l'interface sémantique/pragmatique à la SDRT.

Un peu plus tard, revenant au temps verbaux du français sous un angle diachronique (Caudal 2009c; Caudal 2012c; Caudal 2015b), en particulier à partir de 2010-2012, je me suis intéressé à l'idée de *réalisateurs d'événements* de (Bohnenmeyer & Swift 2004), car elle me semblait prometteuse pour traiter la contribution aspectuelle des temps analytiques (en termes de points de vue aspectuels), que je supposais alors possiblement compositionnels, au moins dans une certaine mesure. Dans la forme originale de cet article, ces auteurs proposent d'offrir une implémentation des « points de vue aspectuels » à la (Klein 1994). D'un côté, ils mettent en relation le *topic time* avec une description d'événement ; il s'agit donc d'une simple mise en pratique de l'idée reichenbachienne de la distinction entre relations temporelles (R/S) et relations aspectuelles (R/E). (Bohnenmeyer & Swift 2004:279–280) proposent d'assigner les formes logiques (j'emploie ici ce terme au sens de (Recanati 2010)) 'kleiniennes' classiques suivantes aux temps perfectifs vs. imperfectifs :

(55) $PRV := \lambda P \lambda t_{TOP} \exists e [P(e) \wedge \tau(e) \leq t_{TOP}]$

$$(56) \text{IMPF} := \lambda P \lambda_{\text{TOP}} \exists e [P(e) \wedge \text{TOP} <_{\text{T}} \tau(e)]$$

Mais surtout – et il s’agit là de la véritable innovation de (Bohnmeyer & Swift 2004) – le vrai cœur sémantique de la modélisation des points de vue aspectuels est la définition de ce que ces auteurs appellent les « réalisateurs d’événements ». Ceux-ci provoquent, indépendamment des relations données en (55)-(56), la réalisation d’une certaine structure événementielle à partir d’un prédicat d’événement P – un « réalisateur d’événements » est selon leurs propres termes, une fonction intra-propositionnelle :

« The account of realization we give here has two components: an “intrapositional” one, which captures the dependence of realization on the event predicate and the time for which a proposition is evaluated, i.e., the Kleinian ‘topic time’ of the utterance, and a propositional-level component, which captures the relativity of realization vis-à-vis possible worlds. » (Bohnmeyer & Swift 2004:283)

La définition formelle des réalisateurs d’événements est la suivante :

$$(57) \forall P, \text{TOP}, e \subseteq E [\text{REAL}_E(P, \text{TOP}, e) \leftrightarrow \exists e' [P(e') \wedge e' \leq_E e \wedge \tau(e) \leq_{\text{T}} \text{TOP}]]$$

L’idée est que n’est réalisée (assertée) que la description d’événement portant directement sous le *topic-time*. (Bohnmeyer & Swift 2004:285–286) arguent essentiellement que les prédicats téliques combinés avec un point de vue imperfectif ne peuvent être « réalisés *sous un prédicat* », mais qu’ils ont néanmoins un *run time* ; l’interprétation d’un modèle aussi complexe n’est pas tout à fait claire :

« In line with Krifka’s mereological approach to event semantics, and in agreement in this respect with Zucchi (1999), we attempt to avoid these problems by relativizing realization not merely to events and times, but also to event predicates; it is thus not events as such that are (un)realized at particular times, but events *under* a predicate. (...) If the predicate the event instantiates is telic, the proper subevent overlapping with topic time cannot itself fall under the predicate; hence, realization under imperfective aspect is excluded with telic predicates. (...) The part of such propositions we are concerned with here is the application of an event predicate to the event at the topic time in certain worlds. Imperfective aspect restricts this part of the proposition’s “claim” to a topic time within the run time of the event, and thereby excludes realization of the event as a whole from what the propositions make claims about. Whether the proper subevent that falls within topic time, and thus within what the proposition is about, instantiates the predicate, and thus ensures realization, is then largely a matter of the telicity of the predicate. » (Bohnmeyer & Swift 2004:285)

Or comme l’a démontré (Altshuler 2014), l’approche kleinienne classique pour les temps à point de vue imperfectif est une aporie, car elle court le risque de prédiquer l’existence d’un événement complet, bien qu’il s’agisse d’une description d’événement *partiel* par un point de vue imperfectif. Et malgré les préventions intuitives qu’ils ont contre ce type de difficulté en bloquant la réalisation des verbes téliques, il n’est pas aisé de déterminer si l’approche originale de Bohnmeyer et Swift peut tout à fait s’exonérer des critiques de (Altshuler 2014). Si la philosophie de l’analyse est séduisante, son implémentation aurait gagné à être effectuée d’une façon qui permette de distinguer nettement par ex. entre différentes dimensions sémantiques, cf. (Potts 2005; Potts 2007a; Potts 2007b), pour être bien certaine de circonvier au genre de difficultés signalées par D. Altshuler, par ex. en rejetant l’événement « visé » dans une dimension de sens *non-at* issue. En le qualifiant de non-réalisé, l’analyse semble persister à introduire dans le modèle un référent d’événement « visé », bien qu’en le distinguant d’un référent « imperfectif » qui serait le seul asserté, et donc malgré tout tomber sous le coup des contre-arguments de D. Altshuler.

Second hasard propice, j’ai découvert ensuite un travail inspiré de (Bohnmeyer & Swift 2004), peu après que des présentations de D. Altshuler, suivies de la lecture de ses travaux,

m'avaient convaincu qu'il y avait une vraie difficulté potentielle avec les « réalisateurs d'événements » dans leur version originale. Il s'agissait de (Asher & Hunter 2012). Cette référence propose en effet une approche différente des réalisateurs d'événements, dans la mesure où ceux-ci peuvent être en nombre très grand, et s'appliquer non seulement aux temps mais à de multiples constructions à copules, etc. (alors que chez Bohnemeyer & Swift, seuls deux réalisateurs étaient distingués : celui des « temps aspectuellement neutres » et celui des « non-neutres » – des axiomes interprétatifs faisant le reste pour ces derniers). Et surtout, ces auteurs ré-intègrent dans leur analyse l'intuition ancienne de (Dowty 1979) que certains temps sont de nature intensionnelle. C'est ici que me semble se manifester le plus puissamment la fonction aspectuelle des temps verbaux : dans la notion que l'aspect est une *idéification subjective* du déroulement d'un événement (ou peut l'être, à tout le moins), i.e. une *représentation mentale* plutôt qu'une simple « dénotation ». La vieille métaphore smithienne de la « focale » observant un événement, pour séduisante qu'elle paraisse à l'intuition sensible, est à cet égard foncièrement trompeuse. Et c'est précisément avec les temps imperfectifs que cette illusion se révèle : les temps imperfectifs combinés avec des énoncés dénotant des événements téléiques ne donnent pas à voir « une partie » du déroulé d'un événement – mais ils décrivent un événement d'un type singulier, idéalement, potentiellement lié à une culmination postérieure dans un monde possible (comme Bohnemeyer & Swift le suggèrent informellement, sans vraiment parvenir à l'implémenter de manière claire et convaincante).

A partir de (Caudal 2015a), et l'adoption de la notion de réalisateur d'événement dans la version de (Asher & Hunter 2012), mon analyse des temps verbaux bien qu'implémentée en dehors de la SDRT, a pu donc demeurer de nature intensionnelle – encore plus nettement que précédemment, peut-être même. J'ai ré-introduit à l'occasion de mon travail sur le passé composé en ancien français des axiomes kleiniens dans l'esprit de (55)-(56), en relation à la définition des états résultants « perfectifs » (i.e. des interprétations séquentielles du passé composé en ancien français, qui est fondamentalement une inchoation d'état résultant dans mon analyse), cf. (58) (Caudal 2015a:204)

(58) Axioms on the perfective vs. imperfective readings of the PC OF:

- a. $\forall e, x_1, \dots, x_n, \pi \phi_{\text{PERFECTIVE-RES}}(e, x_1, \dots, x_n, \pi) \leftrightarrow e \sqsubseteq n$
- b. $\forall e, x_1, \dots, x_n, \pi \phi_{\text{IMPERFECTIVE-RES}}(e, x_1, \dots, x_n, \pi) \leftrightarrow n \sqsubseteq e$

Mais ceux-ci ne sont dans mon travail que des axiomes secondaires face à la sémantique principale des deux éléments morphologiques du passé composé ; en effet, j'avais supposé à l'époque que le passé composé en ancien français, du fait de la possibilité de séparer l'auxiliaire du participe et de son incomplète grammaticalisation, pouvait avoir une sémantique décomposable en deux éléments sémantiques autonomes, à combiner sémantiquement – (59) correspond à la contribution du participe passé, et (60) à celle de l'auxiliaire. $\phi_{\text{PR-RES}}$ dit essentiellement que la contribution sémantique de cet auxiliaire est dépendante du contexte (il s'agit d'une fonction à type polymorphique dans le cadre de la TCL de (Asher 2011), i.e. dont la contribution est sous-spécifiée et déterminée à l'interface sémantique/pragmatique).

(59) $\lambda P \lambda e \lambda x_1 \dots x_n \lambda \pi [\text{res-realizes}(e, \wedge P(x_1 \dots, x_n), \pi * \text{ARG}_1^{\text{res-realizes}} : \text{RES-STATE})]$

(60) $\lambda Q \lambda \pi' \exists z : \text{EVENT} [\phi_{\text{PR-RES}}(\text{HD}(Q))(z) \wedge Q(z)(\pi')]$

L'idée centrale de mon analyse était que le résultat de cette combinaison produit deux types différentes d'interprétations de l'événement contribué par le participe passé, qui est de type *RES-STATE* : soit un état résultant lexicalement encodé (ainsi *Mon fils a jeté un balle sur le toit* décrit

un état résultant d'une balle ayant atteint le toit), soit un *perfect state* au sens de (Nishiyama & Koenig 2010), contextuellement déterminé, lorsque l'interprétation est de type “parfait de résultat”, par ex. Je définis en fait le type *RES-STATE* comme un super-type de ces deux interprétations (avec $PERF-STATE \sqsubseteq RES-STATE$ et $RESULTANT \sqsubseteq RES-STATE$ dans la hiérarchie de types TCL).

Comme je l'ai expliqué plus haut, l'interprétation de la fonction sous-spécifiée ϕ_{PR-RES} est dépendante du contexte ; dans un contexte où une relation rhétorique SDRT *Narration ou Résultat* est établie, une interprétation « inchoative résultative » perfective (portant sur le type $RESULTANT \sqsubseteq RES-STATE$) doit pouvoir être déclenchée ; c'est le but recherché par (61)a. Si au contraire l'interprétation du passé composé n'est pas liée à une séquence d'événements mais par ex. à une relation de type *Arrière-Plan ou Explication*, alors (61)b s'applique, et l'interprétation est celle d'un parfait classique (elle doit porter sur le type $PERF-STATE \sqsubseteq RES-STATE$).

(61) Typing effects of discourse relations on ϕ_{PR-RES} :

- a. $(Narration(\alpha, \beta) \vee Result(\alpha, \beta)) \wedge \beta : \{ \dots \phi_{PR-RES}(e) \dots \} \rightarrow (\epsilon(PR-RES) \sqsubseteq PERFECTIVE-RES)$
- b. $(Background(\alpha, \beta) \vee Explanation(\alpha, \beta)) \wedge \beta : \{ \dots \phi_{PR-RES}(e) \dots \} \rightarrow (\epsilon(PR-RES) \sqsubseteq IMPERFECTIVE-RES)$

Le bon typage de l'état résultant dénoté par le participe passé est obtenu comme suit :

- (i) Si le type *PERFECTIVE-RES* vient spécifier ϕ_{PR-RES} en contexte de séquences d'événements, alors ϕ_{PR-RES} prend le type de ce dernier, i.e. devient une fonction sur les changements d'état (requérant un événement de type *COS*), et en supposant qu'une fonction de pontage de coercion peut s'appliquer pour transformer un état résultant lexical de type *RESULTANT* en changement d'état de type *COS*) ; cf. (Caudal 2015a:204–205)
- (ii) Tandis que si le type *IMPERFECTIVE-RES* vient spécifier ϕ_{PR-RES} en l'absence de de séquences d'événements, alors ϕ_{PR-RES} prend le type de ce dernier, i.e. devient une fonction sur les états-parfaits (de type *PERF-STATE*), ; cf. (Caudal 2015a:204–205)

La fonction de coercion peut s'appliquer pour déclencher la lecture “perfective inchoative” du passé composé dans sa dimension proto-perfectivisée⁵⁴ dans le bon contexte discursif, et transformer un état résultant lexical en changement d'état. Elle produit alors une interprétation à la fois très proche et différente de l'emploi “perfectif moderne” du passé composé. Cette fonction de coercion peut être vue comme un usage innovant, ajouté par accréation à la lecture d'état parfait que possédait déjà le passé composé – i.e. comme relevant de l'homonymie plutôt que de la polysémie. La sous-spécification sémantique attribuée au passé composé, bien que justifiable d'une analyse en partie compositionnelle, dépend de facteurs contextuels complexes qui ne sont pas eux “compositionnels” du point de vue de la forme logique (ils dépendent de l'établissement d'un type de relation de discours), et de l'existence d'une fonction de coercion / pontage conventionnelle, qui peut être vue encore une fois comme un cas de *layering* à la (Hopper 1991), plutôt que comme un véritable cas de polysémie.

⁵⁴ Dans mon analyse, le passé composé de l'ancien français est un parfait capable de lectures de type *présent inchoatif résultatif*, i.e. il n'est pas encore un temps capable de vrais sens perfectifs passés. Il n'accèdera progressivement à de tels emplois qu'entre la toute fin du moyen français, ou plutôt les débuts du français pré-classique, et la fin du français classique, soit considérablement plus tard. Car ce n'est qu'alors qu'il devient petit à petit compatible avec des modifieurs temporels passés, le dernier à être acquis à sa cause étant *hier*, vers la fin du 17^{ème} siècle.

Enfin, la modélisation proposée de l'imparfait dans (Caudal 2017), à savoir (62) poursuit dans cette direction, en proposant une analyse encore inspirée de (Asher & Hunter 2012), combinant un réalisateur d'événements *ImpfRez* « intensionnalisant » la dénotation de la base verbale pour construire la description imperfective voulue, avec la mise en relation de la trace de cet événement avec le *topic time* t et le temps de l'énonciation n ($t \subset \tau(e) \wedge t < n$). (63) généralise potentiellement l'approche à tout type de temps verbal synthétique à sémantique intentionnelle (en gros, les imperfectifs généraux et les parfaits) – en fait, il me semble à présent, est applicable à tout type de temps analytique aussi (avec *Temp_Cond* spécifiant les relations entre temporalité et aspectualité).

$$(62) \text{IMPF}_{\text{Def}} = \lambda V (\text{IMPF}(V) \rightarrow \exists e[\text{ImpfRez}(e)(\wedge V) \wedge t \subset \tau(e) \wedge t < n])$$

$$(63) \text{TENSE}_{\text{Def}} = \lambda V (\text{TENSE}(V) \rightarrow \exists e[\text{EvRez}(e)(\wedge V) \wedge \text{Temp_Cond}(e)])$$

Cette implémentation très épurée ne tente pas de rendre compte des effets de restriction aspectuelles de l'imparfait ; mais il n'est pas du tout exclu, pour ce faire, de prendre en compte le typage aspectuel du premier argument du prédicat V dénoté par la base verbale (i.e. un autre référent d'événement) dans un cadre théorique et formel comme la *Type Composition Logic* de (Asher 2011). De plus, je laisserai ici la question ouverte de savoir à quel point (63) peut ou doit être étendu à des temps qui ne sont ni des imperfectifs/progressifs, ni des parfaits. Des réalisateurs d'événements me semblent en tout cas clairement requis par les temps verbaux ni parfaits ni imperfectifs canoniques, qui présentent des effets de « non-culmination », comme par ex. le passé aspectuellement sous-spécifié (*simple past*) de l'iwaidja, du mawng ou de l'anindhilyakwa, et probablement tous les passés sous-spécifiés ou les temps perfectifs passés des langues non-pama-nyungan ; la contribution de la base verbale y est hautement « intensionnalisable », car les culminations (ou les états résultants) peuvent être relégués dans un monde possible, voir un monde possible contrefactuel/inaccessible dans le cas d'un emploi dit avertif (i.e. du type *faillir V*). Des réalisateurs d'événements sont aussi requis par les temps aspectuellement polyfonctionnels comme le passé composé, comme je l'ai proposé *supra*.

Mais la principale innovation de mon analyse par rapport à mes travaux passés, était de faire intervenir pour la première fois une forme de sémantique multi-dimensionnelle pour rendre compte du *layering* des sens nouveaux. Je cite le passage pertinent de (Caudal 2017) :

« Pour représenter la complexité multidimensionnelle de la dénotation des tours atténuatifs à l'imparfait, je m'inspirerai à la fois du cadre formel général proposé dans (Potts 2005) pour traiter les expressions à sens multidimensionnel, et de (Davis & Gutzmann 2015) pour la dimension diachronique de mon hypothèse. L'opérateur bulle \bullet (*bulletoperator*) est défini en (50) : $\alpha \bullet \beta$ associe une expression α de type *at issue* σ^a (où a note un contenu sémantique « *at issue* ») avec une expression *non-at issue* β de type τ^c (où c note un contenu de type implicature conventionnelle), pour former une structure complexe de dénotations (ici une structure de liste $\langle \rangle$), correspondant à la nature interprétativement multidimensionnelle de $\alpha \bullet \beta$.

$$(50) \quad \llbracket \alpha : \sigma^a \bullet \beta : \tau^c \rrbracket^{\text{Mi,g}} = \langle \llbracket \alpha : \sigma^a \rrbracket^{\text{Mi,g}}, \llbracket \beta : \tau^c \rrbracket^{\text{Mi,g}} \rangle$$

M'inspirant de cette analyse, j'assignerai une représentation conventionnalisée à l'imparfait atténuatif qui aura la forme donnée en (51) – où l'argument $\lambda \phi. \text{IntentionProv}(\phi)$ de \bullet introduit un « désir ϕ en attente de ratification de la part du juge boulétique contextuel⁵⁵ » dans la *To-do-List* de l'énonciateur correspondant à l'argument (propositionnel) de l'ingrédient de sens

⁵⁵ La représentation devrait spécifier que ce juge boulétique contextuel doit être le destinataire de l'énoncé, et non pas l'énonciateur. Par souci de simplicité, j'ai laissé ceci de côté.

boulétique dans le tour, et est un contenu propositionnel $\langle s,t \rangle^a$ *at issue*. L'argument droit de \bullet est, lui, le contenu *non-at issue* de l'imparfait d'atténuation, i.e. la description d'un désir passé par le prédicat verbal de sens boulétique.⁵⁶ $\lambda V (IMPF(V) \rightarrow \exists e[ImpfRez(e)(\wedge V) \wedge t \subset \tau(e) \wedge t < n])$ introduit une description d'événement à partir du prédicat dénoté par le verbe (e.g. *vouloir*) ou la construction boulétique fléchie à l'imparfait (*venir + Vinf*).

$$(51) \quad [[Impf-atten]]_{Def} = \lambda\phi.IntentionProv(\phi)^{57} \bullet \lambda V (IMPF(V) \rightarrow \exists e[ImpfRez(e)(\wedge V) \wedge t \subset \tau(e) \wedge t < n])$$

Les tours atténuatifs exprimant des assertions indirectes me paraissent traitables de façon analogue, *modulo* quelques nuances pragmatiques. Ils diffèrent principalement des emplois de demande indirecte en ce que le contenu propositionnel ϕ visé par un le tour atténuatif (avec ϕ lié à un *verbum dicendi*) provoque une mise à jour du *Common Ground* sans même qu'une assertion n'intervienne (...) » (Caudal 2017)

Enfin, dans ce même travail, je propose une évolution graduelle de la sémantique de l'imparfait dans ses combinaisons avec les constructions boulétiques capables de lectures atténuatives (*vouloir X*, *venir pour X*, etc.), évolution allant vers une intégration conventionnelle et la formation d'un « tour constructionnel », et passant par trois étapes distinctes :

- (i) En (64), le point de départ de l'interprétation de ces constructions boulétique à l'imparfait est la sémantique générale imperfective passée de l'imparfait ; *je voulais vous parler* pouvait être associé selon les contextes à une implicature de persistance ou de non-persistance du désir ;
- (ii) Entre (64) et (65), il y a conventionnalisation d'une forme d'intentionnalité ; l'implicature conversationnelle de persistance possible du désir (*Je voulais partir il y a une minute* pouvait impliquer *je veux toujours partir* dans un contexte idoine) devient une implicature conventionnelle ; cette conventionnalisation prend la forme d'un *bullet operator* liant deux dimensions sémantiques distinctes (une dimension « at issue » a et une dimension d'implicature conventionnelle c)
- (iii) Entre (65) et (66), il y a un « retournement » des sens implicatés et *at issue* : *je voulais vous parler* signifie « je souhaite si possible vous parler », avec l'implicature conventionnelle et *non-at issue* que le désir en question a débuté dans le passé :

$$(64) \lambda V (IMPF(V) \rightarrow \exists e[ImpfRez(e)(\wedge V) \wedge t \subset \tau(e) \wedge t < n]) : \langle a,t \rangle^a >^{58}$$

$$(65) \lambda V (IMPF(V) \rightarrow \exists e[ImpfRez(e)(\wedge V) \wedge t \subset \tau(e) \wedge t < n]) : \langle a,t \rangle^a \bullet \lambda\phi.IntentionProv(\phi) : \langle s,t \rangle^c >$$

$$(66) \lambda\phi.IntentionProv(\phi) : \langle s,t \rangle^a \bullet \lambda V (IMPF(V) \rightarrow \exists e[ImpfRez(e)(\wedge V) \wedge t \subset \tau(e) \wedge t < n]) : \langle a,t \rangle^c$$

⁵⁶ Encore une fois par souci de simplification, j'ai omis d'ajouter dans la représentation formelle une condition sur la persistance possible de l'événement e ici décrit – mais celle-ci est un ingrédient indispensable de cette partie non-vériconditionnelle de la contribution des énoncés atténuatifs à l'imparfait.

⁵⁷ L'argument $\lambda\phi.IntentionProv(\phi)$ du *bullet operator* \bullet introduit un “désir ϕ en attente de ratification de la part du juge boulétique contextuel” dans la To-do-List de l'énonciateur correspondant à l'argument (propositionnel) de l'ingrédient de sens boulétique dans le tour, et est un contenu propositionnel $\langle s,t \rangle^a$ *at issue*.

⁵⁸ Le type logique a dans $\langle a,t \rangle$ dépend du type logique du prédicat verbal dénoté par la base verbale de la construction de sens boulétique. Par ex. *je vous appelais pour Vinf* a deux arguments participants, et a est équivalent à $\langle e \langle e, t \rangle \rangle$, alors que *je voulais Vinf* n'a qu'un seul argument participant, et a est alors simplement $\langle e,t \rangle$.

Une telle analyse s'appuie sur les nombreuses observations en diachronie et grammaticalisation, que les implicatures conversationnelles peuvent donner naissance à des implicatures conventionnelles, qui à leur tour peuvent être la source d'un contenu sémantique nouveau pour une forme. L'étape durant laquelle deux sens – un sens *at issue* et une implicature conventionnelle – coexistent correspond assez bien à un cas d'accrétion (*layering*), cf. (Hopper 1991). C'est aussi le correspondant de ce que (Heine 2002) nomme les *contextes d'association* ('switching context'). La notion de contexte d'association est notamment essentielle pour modéliser les évolutions de la partie modale des systèmes TAM caractérisées par un double marque modal et aspectuo-temporel : sur ce point, voir (Hogeweg 2009; Patard 2014), qui offrent deux analyses existantes de l'évolution de tels marqueurs en recourant à la théorie de Heine. J'ai produit dans (Caudal 2016b; Caudal & Bednall 2016) une réflexion critique sur ces travaux, et ma propre instanciation d'une analyse de l'émergence des emplois des contrefactuelles du français, par exemple, se trouve détaillé dans (Caudal 2018c), et une réflexion plus ample sur ce sujet nourrit largement (Caudal 2018b) ; voir aussi §4.4.3 plus bas.

Pour résumer la présente section (§3.2), on a vu que mon approche des relations entre temps et aspect, et ma conception de ce que l'on appelle dans la littérature le « point de vue aspectuel », sont marquées d'une double caractéristique dès le début de ma carrière (1.-2.), et d'une double évolution dans les années récentes (3.-4.) :

1. Dès le début de ma carrière, je n'ai guère adhéré à l'idée kleinienne que les relations entre intervalle de référence et intervalle de l'événement définissaient de manière satisfaisante les points de vu aspectuel, ou plus généralement le sens aspectuel de la flexion verbale – dont l'opposition perfectif/imperfectif⁵⁹
2. Dans le même temps, comme nombre de mes contemporains, j'ai emprunté à de Swart (1998) et Moens et Steedman (1988) l'idée fondamentale derrière la théorie de la coercion à savoir que la sémantique aspectuelle des temps verbaux est fortement liée à des restrictions de sélection aspectuelle sur le prédicat d'événement dénoté par la base verbale. J'ai par contre laissé de côté celle que temporalité et aspectualité flexionnelles devaient être des catégories autonomes, et ignoré aussi la décomposition en opérateurs aspectuels (ou « points de vue aspectuels ») et opérateurs temporels qui l'accompagne, considérant que dans la flexion verbale, paramètres de temps et aspect formaient des catégories aspectuo-temporelles complexes agrégeant conditions temporelles et aspectuelles – plutôt que des combinaisons de sous-catégories aspectuelles temporelles autonomes l'une de l'autre. Ceci n'empêche cependant nullement de disposer de conditions identifiables respectivement avec temporalité et aspectualité dans la forme logique associée à un temps verbal – juste que la *catégorie grammaticale* du « point de vue aspectuel » est aspectuo-temporelle, et doit donc combiner ces deux types de conditions dans sa forme logique.
3. En sortant d'implémentations dans le cadre de la SDRT, j'ai conservé un traitement intensionnalisant des parfaits et des imperfectifs, en empruntant à (Asher & Hunter 2012) leur adaptation dans le cadre de la *Type Composition Logic* de la notion de « réalisateur d'événements » proposée dans (Bohnenmeyer & Swift 2004). Le principal apport de cette ce concept est pour moi ce que j'ai nommé *l'idéification événementielle*, qui correspond à une compréhension « intensionnelle » de la métaphore de l'observation visuelle dans Smith (1991) dans la construction des descriptions d'événements, au moins par ce type de temps

⁵⁹ La relation entre point de vue aspectuel et intervalle de référence est plus complexe chez Smith (1991), car elle est médiée par un tiers terme, l'intervalle aspectuel I, qui joue dans sa théorie le rôle attribué par Klein (1994) dans la représentation de l'opposition perfectif/imperfectif en termes d'inclusion temporelle entre événement décrit et intervalle de référence/topical. Mais par souci de simplification, et comme l'analyse de Smith (1991) reste sujette aux critiques formulées par D. Altschuler contre l'approche kleinienne (Altschuler 2014). J'ai donc mis cette différence de côté sans plus de discussion.

verbaux. Quand la flexion implique un réalisateur d'événement, la base verbale est vue non plus comme apportant une instance de description d'événement, mais des *informations* à partir desquelles construire une interprétation aspectuelle (ces informations. Cette saisie intensionnelle permet de traiter les bases verbales comme des *patrons abstraits* à partir desquels construire une description d'événement en combinaison avec.

4. Avec le temps, j'ai de plus en plus été critique des approches compositionnelles des formes analytiques de TAM étaient possible, ce qui allait de pair avec le point précédent ; et j'ai développé des approches explicites de la conventionnalisation des emplois des temps verbaux (j'ai donné ici en exemple mon analyse de l'imparfait dit « atténuatif » dans (Caudal 2017). J'ai aussi implicitement proposé dans (Caudal 2015a) de voir dans ce que l'on nomme coercion une des incarnations de la conventionnalisation des usages des temps verbaux ; cette idée est plus amplement développée dans (Caudal 2018a).

3.3 Temps-aspect et interface sémantique/pragmatique

Au-delà de, mais aussi en parallèle avec l'étude de la combinaison entre points de vue aspectuels et structures événementielles (Aktionsart), et des contraintes sélectionnelles des premiers sur les seconds (i.e. des différences et analogies entre domaines d'entrée et de sortie des temps verbaux ou si l'on veut, des analogies et différences entre des *types* d'information aspectuo-temporelle – ce que couvre largement le concept de coercion, par exemple), s'est posée pour moi l'épineux problème du traitement des énoncés à une forme fléchie (*tensed*) à l'interface sémantique/pragmatique. C'est-à-dire de la relation entre interprétation aspectuo-temporelle d'un énoncé et paramètres discursifs, et non simples paramètres phrastiques. A une théorie des ajustements de sens liés à des contraintes de typage sémantique aspectuel associables à la dénotation d'un temps, et à leur interaction avec le typage aspectuel des structures événementielles décrites par le verbe, devait s'ajouter une théorie qui pousse les investigations au-delà du domaine phrastique, et prenne en compte les paramètres discursifs contextuels. Bref, d'une théorie de l'interprétation aspectuo-temporelle phrastique, il m'a fallu passer à une théorie de l'interprétation aspectuo-temporelle discursive. Sur un plan applicatif, il faut signaler je me suis notamment penché sur la grammaire aspectuo-temporelle des narrations orales, en collaboration avec J. Carruthers ; voir par ex. (Carruthers & McCusker 2010), et l'organisation de la conférence *La narration orale / Oral narration* à Paris-Diderot en 2006 (voir http://www.llf.cnrs.fr/fr/colloques_archives, et <https://linguistlist.org/issues/17/17-1875.html>).

Cette articulation empirique en appelait une autre, théorique : à savoir la question de l'interface sémantique/pragmatique – le discours étant un terrain d'expression privilégié, quoi que non exclusif, de la pragmatique. Plus précisément, j'en suis venu à poser dans le domaine du temps-aspect une double question :

- (i) la question des *niveaux interprétatifs* pour les expressions de temps-aspect – notamment en termes de contenu propositionnel vs. force illocutoire (Sweetser 1990), cette problématique étant alors devenue centrale dans l'étude de catégories connexes au temps-aspect, comme les connecteurs discursifs (Rossari & Jayez 1997; Maat & Degand 2001; Degand & Vandenberg 2011), et bien sûr, la modalité/l'évidentialité (Papafragou 1998; Faller 2002; Faller 2004; Papafragou 2006) ; et
- (ii) la question de la *modularité* dans la construction de l'interprétation linguistique (au sens en particulier de la « frontière » entre sémantique et pragmatique).

Cette entreprise a été très collaborative, puisqu'elle a impliqué sur un cycle de plusieurs années L. Roussarie et C. Vetter. Elle a aussi bénéficié de discussions fructueuses avec N. Asher, alors

fréquemment en visite dans mon équipe d'accueil de l'époque, TALANA : il s'agissait d'étudier des temps verbaux en relation avec la structure du discours, particulièrement comprise dans les termes des relations de discours / relations rhétoriques telles qu'entendues dans la *Segmented Discourse Representation Theory* (SDRT) de (Asher 1993; Asher & Lascarides 2003). Ce cadre théorique et formel se place à son tour dans un mouvement théorique plus général, qui considère la cohérence discours comme un des moteurs essentiels de l'interaction verbale, et des processus interprétatifs qui vont de pair, et qui remonte aux travaux de Hobbs (Hobbs 1985), d'une part, et ceux de Mann & Thompson, d'autre part (Mann & Thompson 1986; Mann & Thompson 1988). *Mutatis mutandis*, le principe de cohérence est à ces cadres théoriques ce que la pertinence est à la *Relevance Theory* de (Sperber & Wilson 1986; Sperber & Wilson 1995), ou les maximes conversationnelles aux approches néo-gricéennes ; voir (Asher 2007). Il faut encore sans doute élargir la perspective, et replacer cette démarche dans une conception du langage essentiellement issue d'une certaine tradition en intelligence artificielle, c'est-à-dire comme transaction entre sujets autour d'une planification. C'est dans cette tradition plus englobante, de (Hobbs & Evans 1980) à (Ginzburg 2012) ou (Cooper 2017), que je veux inscrire mon travail passé et futur (notamment) sur les temps et connecteurs en discours – même si cela n'est pas toujours apparent, sauf peut-être dans quelques unes de mes publications, comme (Caudal 2012a) et (Caudal 2017). En soi, l'idée de l'interaction entre temps verbaux et relations de discours n'avait rien de nouveau ; elle avait été lancée dès le début des 1990 par différents auteurs, dans le prolongement des travaux de H. Kamp – cf. (Lascarides & Asher 1991; Lascarides & Oberlander 1993; Lascarides & Asher 1993a; Caenepeel 1995). Les grandes innovations de mon approche sont les suivantes :

- (i) D'avoir envisagé en tant que système ces relations, et non plus « au coup par coup » ; c'est la principale contribution de (Caudal & Roussarie 2005a), qui établit la première classification croisée entre types de relations de discours et types de temps-aspect ; la chose a été perfectionnée par la suite dans (Caudal 2011a) et surtout (Caudal 2012a) ;
- (ii) D'avoir introduit une notion profondément révisée de « point de vue aspectuel » (prise comme une notion aspectuo-temporelle, et non plus simplement aspectuelle, voir la section précédente) dans le modèle, en ne ramenant pas la contribution des temps verbaux à des modificateurs de prédicats d'événements comme par ex. dans Moens & Steedman (1988)⁶⁰, et en enrichissant l'ontologie des événements dans le modèle hérité de l'opposition entre états (référents de type *s*) et événements (référents de type *e*) (voir (Caudal 2012a) pour une comparaison point par point entre mon approche, et l'approche SDRT standard des temps verbaux)
- (iii) D'avoir étendu le modèle au traitement d'emplois non-standards des temps verbaux – notamment l'imparfait narratif en français moderne (Caudal & Vetters 2003; Caudal, Vetters & Roussarie 2003), le passé composé à valeur de perfectif passé en ancien et moyen français (Caudal & Roussarie 2006; Caudal & Vetters 2007; Ritz & Caudal 2009), et les emplois comparables du *present perfect* en anglais australien (Caudal & Ritz 2012). La stratégie poursuivie a été d'assigner aux temps verbaux la capacité à conventionnaliser hors de la sémantique compositionnelle, et à l'interface sémantique/pragmatique (la *Logic of Information Packaging* dans Asher & Lascarides (2003)) certains usages – pas encore sémantique, mais plus liés à de simples extensions contextuelles libres des interprétations de ces temps. (Caudal & Roussarie 2006) proposait notamment d'y voir une sorte de pragmatique conventionnelle à rapprocher des implicatures conventionnalisées. Nous verrons

⁶⁰ A contrario, la notion de temps sensibles à l'aspect chez de Swart (1998) a été pour moi une source majeure d'inspiration ; d'une certaine façon, j'ai étendu à tous les temps verbaux cette notion.

plus bas comment j'ai ultérieurement enrichi l'éventail des possibilités d'analyse de tels « emplois » des temps verbaux ne cadrant pas (ou pas encore) avec leur contenu sémantique – au sens où celui-ci serait phénoménologiquement corrélé à des phénomènes de forme linguistique, i.e. morphosyntaxiques, voire phonologiques ; cf. mon travail conjoint avec R. Mailhammer sur certains contours prosodiques conventionnalisés dans les langues australiennes (Caudal & Mailhammer 2016a).

C'est à l'ensemble de ces questions que j'ai consacré le plus de temps de travail en tant que chercheur, jusqu'à ce que je m'oriente vers les langues australiennes et la diachronie il y a une dizaine d'années – la diversité de mes centres d'intérêt empiriques a alors considérablement crû. Je me alors suis orienté vers des objets empiriques de plus en plus liés à la forme linguistique (morphologie surtout, mais aussi syntaxe et phonologie, et interface lexique/morphosyntaxe, au sens où elle se réalise dans la notion de construction), comme on le verra. L'évolution de mon travail sur le TAM grammatical a au fond suivi les mêmes directions générales que celles que j'ai exposé en §3.1 pour le lexique. Insensiblement d'abord, au fil de mes recherches d'avant mon virage australien et diachronique, des paramètres de conventionnalisation se sont imposés comme étant déterminants dans ces deux niveaux d'analyse du temps-aspect. De proche en proche, j'en suis venu à étudier des phénomènes qui pouvaient, au moins potentiellement, représenter une difficulté pour une analyse fortement compositionnelle, productive et monosémiste – c'est-à-dire réductionniste. Je vais ici essayer de mettre en évidence le cheminement que j'ai suivi à cet égard.

Ce bras majeur (et la source afférente) du fleuve TAME est et demeurera cependant un des fondamentaux de mon travail. Non seulement comme préoccupation théorique à part entière, mais aussi comme outil heuristique dans la description des langues. Il me semble que c'est là le plus grand hommage que l'on puisse rendre à un cadre théorique : faire usage de certains de ses concepts d'analyse fondamentaux pour guider l'exploration de phénomènes inconnus, mais pour lesquels l'on peut raisonnablement penser que ces concepts, ciblés par ex. dans des questionnaires ou du matériel d'élicitation, permettront de faire émerger des régularités, des *patterns* d'un genre ou d'un autre. C'est ainsi que j'ai utilisé les relations de discours, et les axiomes temporels qui leur sont liés en tant qu'outils théoriques de description. L'ordre causal inverse d'*Explication* est un des critères empiriques permettant d'identifier les parfaits cf. (Caudal & Roussarie 2006; Caudal & Ritz 2012; Caudal 2012a; Caudal 2015a) ; de même, les variantes de *Background via* leurs axiomes temporels indiquant un chevauchement entre événements, sont utiles pour identifier les temps à point de vue imperfectif ; cf. (Caudal & Vetters 2007; Caudal 2015b). Le projet TAMEAL a même produit, à mon initiative, un corpus (Caudal et al. 2014) de narrations presque entièrement annotées au moyen des relations rhétoriques de la SDRT, à des fins d'identification des propriétés des marqueurs de TAME (temps, affixes divers, clitiques, particules, connecteurs...). Avec un certain succès me semble-t-il, puisque ces textes annotés ont été d'un grand secours pour caractériser des marqueurs de TAME dans différentes langues australiennes – cf. par ex. le clitique *-rru* en panyjima (Ritz, Dench & Caudal 2012), le clitique *=biyang* en jaminjung (Ritz & Schultze-Berndt 2015), ou le système de temps verbaux du murrinh-patha (Nordlinger & Caudal 2012). Et en collaboration avec R. Mailhammer puis J. Bednall, j'ai explicitement construit la base de données vidéo *EDED* (Event Description Elicitation Database) à partir de l'inventaire des relations d'ordre entre événements dans l'esprit des axiomes temporels des relations rhétoriques, croisé avec une typologie des structures d'événements (i.e. de l'Aktionsart). La galaxie de connaissances théoriques cristallisées par de multiples travaux⁶¹ autour des relations de discours et de leurs

⁶¹ J'ai la faiblesse de penser que mes travaux sont à présent les plus étendus sur le chapitre des usages des temps verbaux en discours et de leur interaction avec les relations de discours. Mais ce ne sont pas les seuls, loin de là – cf. les travaux de M.-E. Ritz sur le parfait australien (Marie-Ève Ritz 2007), ou encore ceux de H. de Swart sur les

relations à l'interprétation aspectuo-temporelle des énoncés en discours, m'a permis d'aborder avec plus de facilité les données par ailleurs très difficile à analyser des langues australiennes : celles-ci grammaticalisant peu de modificateurs de description d'événements, le rôle d'une analyse fine des contextes d'emplois des temps verbaux s'est trouvé majoré dans l'étude de leurs systèmes de TAME. Voir les observations allant dans ce sens dans (Caudal, Dench & Stirling 2014).

3.3.1 *Temps-aspect et interface sémantique/pragmatique*

Les paramètres discursifs structuraux se sont vite imposés à moi comme étant centraux dans cette nouvelle entreprise, et j'ai adopté la SDRT comme cadre théorique et formel privilégié pour ce travail. Du coup, (i) et (ii) s'en sont retrouvées reformulée : il me fallait déterminer comment interagissent temps verbaux et (notamment) relations de discours à l'interface sémantique/pragmatique (Asher & Lascarides 2003). Débuté avec (Caudal, Vettters & Roussarie 2002; Caudal & Vettters 2003), ce travail a culminé dans un corpus théorique et formel assez général que rassemble (Caudal 2012a). Les temps y sont traités comme contribuant ce que L. Roussarie et moi-même avons nommé des *fonctions d'actes de langage* – l'idée étant inspirée du traitement des relations de discours comme des fonctions illocutoires relationnelles dans (Asher & Lascarides 2001; Asher & Lascarides 2003) ; voir (Caudal, Vettters & Roussarie 2002; Caudal & Roussarie 2005a; Caudal & Roussarie 2006; Caudal 2012a). Les observations empiriques nous ayant guidé initialement cette entreprise ont été accumulées sur les années 1980-1990, de (Kamp & Rohrer 1983) à (De Mulder & Vettters 1999), et ont été également amenées par la discussion de l'opposition entre *temps anaphoriques* et *temps déictiques* proposée dans (Bennett 1973; Bennett 1978; Bennett & Partee 1978). Ainsi a émergé un corpus théorique alors relativement neuf, établissant des liens entre temps verbaux et contexte discursif structurel, au sens des relations de discours. (Lascarides 1992:199; Asher 1992; Lascarides & Asher 1993a; Asher 1993) puis (Asher & Lascarides 2003) ont posé les bases d'une théorie des temps et de l'interface sémantique/pragmatique, qui a servi de point de départ à mes propres analyses. Mais j'ai aussi voulu prendre en compte des paramètres contextuels non-structuraux – ceux-ci cependant, jusqu'à une époque récente, ont occupé une moindre place dans mes travaux.

En somme, à côté de l'étude de ce que l'on pourrait appeler le temps-aspect phrastique, l'autre objet empirique essentiel que j'ai traité dans cette première période de ma carrière de chercheur, ressortit à la dimension discursive structurale des fameux *emplois* des temps verbaux. Ceux-ci sont souvent dépendants d'une charge structurale contextuelle bien particulière. Ma réflexion a débuté avec une étude des emplois dits « narratifs » de l'imparfait, un sujet connu pour être problématique à toute théorie des temps depuis au moins (Ryck 1985) – introduite par un adverbial temporel idoine, cf. (67)-(68) une série (éventuellement réduite à un) d'événements successifs peut être décrite à l'imparfait, un temps au contraire d'ordinaire défini par sa fonction de « mise en arrière-plan » et de chevauchement temporel entre événements.

(67) Deux semaines après, on lui coupait les deux jambes, et le deux février suivant, deux chevaux la menèrent au cimetière. (M. Rolland, *La pipe en sucre*, Edmond Nalis, p. 200) (Caudal & Vettters 2005b)

temps (notamment) du français (Swart & Molendijk 1999; Molendijk & de Swart 1999; de Swart & Molendijk 2002; de Swart 2007). Et sur les connecteurs discursifs, notamment, le « groupe de Toulouse » (avec les travaux croisés de N. Asher, A. Borillo, M. Bras, A. Le Draoulec, L. Prévost et L. Vieu) fait figure de foyer central ; cf. notamment la contribution groupée de tous ces collègues à (Borillo et al. 2004)

(68) Quelques instants plus tard, Maigret *descendait* l'escalier, *traversait* le salon aux meubles disparates, *gagnait* la terrasse ruisselante des rayons déjà chauds du soleil. (Simenon, *La nuit du carrefour*, LdP 2908, p. 61) (ibid.)

Cependant (Caudal & Vetters 2003; Caudal & Vetters 2005b) signalaient des exemples, certes marqués mais attestés, où l'imparfait narratif ne requiert même plus un adverbial introducteur – même si celui-ci est attesté dans la plupart des exemples relevés, nous y avons vu un signe d'un potentiel réel pour un changement plus avancé.

(69) La clef tourna dans la serrure. Monsieur Chabot *retirait* son pardessus qu'il *accrochait* à la porte d'entrée, *pénétrait* dans la cuisine et *s'installait* dans son fauteuil d'osier. (Simenon, ex. cité par Tasmowski-De Ryck 1985)

Alors que dans une première analyse (Caudal & Vetters 2003), C. Vetters et moi-même avons suggéré qu'il était possible d'employer des mécanismes de contextualisation générale pour expliquer ces emplois, nous avons ensuite (Caudal & Vetters 2005b:2) proposé de voir dans l'imparfait un temps dont la sémantique serait sous-spécifiée, au moins à certains égards – la pragmatique (y compris la logique de sens commun opérant sur les connaissances du monde) venant lever cette sous-spécification, en déterminant la nature des relations temporelle (chevauchement, encapsulation, ordre strict) entre événements. Le tableau suivant résume notre conception du contraste sémantique entre imparfait et passé simple en français moderne :

	Point de vue	Transitionalité
<i>Imparfait</i>	Imperfectif (\subseteq)	Sous-spécifié
<i>Passé simple</i>	Perfectif (\subset)	Transitionnel

Tableau 2 : Temps verbaux, points de vue et transitionnalité

Entre 2003 et 2010, à peu près, j'ai systématisé les études sur les temps passés du français (imparfait, passé simple, passé composé), avec une perspective qui se voulait implicitement grammaticale : il s'agissait de donner à voir la complexité du sous-système formé par ces temps dans sa relation à l'interface sémantique/pragmatique, et de constituer une sorte de boîte à outils théorique recensant de façon globale les interactions entre paramètres contextuels et temps. Ceci s'est notamment traduit par la formulation d'une théorie dans le cadre de la SDRT⁶², de l'interaction entre relations de discours et temps verbaux – la philosophie principale de ce travail étant que temps verbaux et relations de discours se contraignent mutuellement, et que le *sens aspectuel* des temps verbaux (notamment dans la mesure où leurs effets contextuels sont de nature conventionnelle) doit être appréhendé par l'étude de cette interaction essentielle. (Caudal 2012a) représente l'aboutissement et la synthèse d'un travail d'une dizaine d'années, théorisé à de multiples reprises, et notamment dans (Caudal & Roussarie 2000) (pour la première instance) et (Caudal & Roussarie 2005a) (pour la première tentative d'analyse des temps du français comme système structurant du discours), puis dans (Caudal & Vetters 2005a), (Caudal & Vetters 2006) et (Caudal 2011a). On peut aussi citer mes nombreuses productions de l'époque dédiées à des temps verbaux, qui analysaient de façon cruciale (mais pas exclusive) leur fonctionnement sémantico-pragmatique en relation à cette idée, en particulier sur le sous-système des temps passés « simples » (pas « doubles passés ») que sont l'imparfait (Caudal &

⁶² La première version générale de cette théorie se trouve dans (Caudal & Roussarie 2005a) ; mais voir (Caudal 2012a) pour une version plus aboutie.

Vetters 2003; Caudal & Vetters 2005b), le passé composé et le passé simple (Caudal & Roussarie 2006; Caudal & Vetters 2007). Les principales propositions théoriques et formelles auxquelles je suis parvenu sont, de façon très synthétique, les suivantes – ma réflexion a été tout du long entièrement développé dans le cadre théorique et formel de la SDRT de (Asher & Lascarides 2003), comme je l’ai précisé plus haut :

- Les temps verbaux peuvent être considérés comme des fonctions d’actes de langage relationnelles, c’est-à-dire qu’ils contraignent *a priori* les relations de discours qui peuvent être établies entre un segment de discours, et son segment d’attachement dans le contexte discursif (segment d’attachement qui peut ne pas être le segment immédiatement précédent au segment à attacher, dans l’ordre textuel linéaire) – et inversement, les temps verbaux, lorsqu’ils sont sous-spécifiés, peuvent être sémantiquement/pragmatiquement précisés dans leur interprétation par des choix de relations de discours
- A partir de cette idée, il est nécessaire de construire une grammaire des systèmes grammaticaux de temps-aspect, qui comporte un composant lié aux paramètres discursifs structuraux (c’est-à-dire aux relations rhétoriques)
- J’ai donc proposé de caractériser comme suit trois classes canoniques aspectuelles de temps verbaux, synthétisant ainsi un corpus de résultats qui avait été établi dans un ensemble de travaux dépassant largement les miens par les romanistes ayant étudié l’aspect en français – je songe notamment à C. Vetters, C. Vet, H. de Swart, A. Molendijk, Ch. Rohrer, W. de Mulder, L. de Saussure et L. Gosselin :
 - Les temps imperfectifs ou lectures imperfectives de temps aspectuellement polyvalents comme les prétérits, sont maximalelement compatibles avec les différents types de relation d’*Arrière-Plan* (*Background*_{Backward/Forward})⁶³ mais aussi un type d’*Explication*, mais aussi bien sûr avec la relation d’*Elaboration* ; de ce fait, l’étude de la structure du discours peut être utile comme diagnostic des emplois des temps aspectuellement sous-spécifiés à lectures imperfectives – c’est exactement ce que j’ai par ex. fait dans (Caudal 2015b) pour étudier l’attrition progressive des lectures imperfectives du passé simple en ancien et moyen français ;
 - Les temps perfectifs sont intimement liés à la progression narrative – cela est connu depuis longtemps, au moins depuis Weinrich/Benvéniste – et plus particulièrement aux relations de *Narration*, *Résultat* et *Occasion* dans les narrations ; pour une discussion des principaux problèmes évoqués pour contrer ce type de généralisation, voir cependant (Caudal 2008d; Caudal 2009a) ;
 - Les temps résultatifs/les parfaits, sont eux plutôt liables à de l’ordre causo-temporel inverse, et des relations discursives non-narratives, i.e. plutôt argumentatives, par ex. de type *Explication* ; cf. (Molendijk & de Swart 1999; de Swart & Molendijk 2002; de Swart 2007) ou encore (Marie-Eve Ritz 2007; Engel & Ritz 2008; Ritz 2010) pour des analyses inspirées d’intuitions comparables. Ils s’accommodent très bien de l’ordre textuel linéaire inverse dans une narration. La chose est bien connue depuis au moins (Nedjalkov 1988) dans la caractérisation typologique des parfaits.

Ma contribution la plus importante a été interne au formalisme de la SDRT. Dans sa version standard telle que dans (Asher & Lascarides 2003), le SDRT suggérait que la contribution aspectuelle des temps verbaux à l’interface sémantique pragmatique prenait (a) la forme d’un typage d’*Aktionsart* de ses référents de discours de la DRT (dont la principale idée est une

⁶³ Cette intuition est largement partagée dans la communauté des spécialistes du temps-aspect, au moins depuis des références comme (Hopper 1979; Fleischman 1983) et pourtant objet de controverses sans fin.

dichotomie ontologique alignant aspect grammatical et lexical, les référents discursifs statifs étant associés aux temps imperfectifs, et les référents non-statifs aux temps perfectifs⁶⁴), (b) sans intervention d'information grammaticale aspectuelle d'un typage sémantique plus fin, et (c) sans encodage de telles informations dans les règles d'inférence des relations de discours (dans le composant de la *Logic of Information Processing*, i.e. la pragmatique du discours déterminant la structure rhétorique de celui-ci), ni dans les axiomes aspectuo-temporels attachables aux relations établies (dans le composant *Logic of Informaiton Content*, i.e. dans la sémantique compositionnelle des SDRS) et pouvant influencer l'interprétation aspectuo-temporelle d'un énoncé une fois inséré dans le contexte discursif. Rappelons que les relations de discours véridiques sont associées avec un « schéma de satisfaction » qui les lie à des axiomes / postulats de sens :

(70) Satisfaction Schema for Veridical Rhetorical Relations:

$$(71) (w,f) \llbracket R(\pi_1, \pi_2) \rrbracket_M (w',g) \quad \text{iff} \quad (w,f) \llbracket K\pi_1 \wedge K\pi_2 \wedge \phi_R(\pi_1, \pi_2) \rrbracket_M (w',g)$$

où $\phi_R(\pi_1, \pi_2)$ représente les postulats de sens déclenchés par l'établissement d'une relation, et qui sont de la forme

$$(72) \phi_R(\pi_1, \pi_2) \Rightarrow \text{conditions}(\alpha, \beta)$$

Pour l'établissement des relations de discours, le schéma classique est le suivant :

$$(73) (?(\alpha, \beta, \lambda) \wedge \text{conditions}) > R(\alpha, \beta, \lambda)$$

Où *conditions* peut contenir des conditions aspectuo-temporelles – mais uniquement exprimées en termes d'oppositions entre états et événements. Dans le cas d'*Elaboration*, on a le schéma suivant :

$$(74) \text{Elaboration} : (?(\alpha, \beta, \lambda) \wedge \text{subtype}(\beta, \alpha) \wedge \text{Aspect}(\alpha, \beta)) > \text{Elaboration}(\alpha, \beta, \lambda)$$

La version non-monotone de *Narration* est donnée *infra*, avec la sous-relation *Occasion* (qui correspond à une simple séquence temporelle, sans forcément de relation causale) :

$$(75) \text{Narration I} : (\langle \tau, \alpha, \beta, l \rangle \wedge \text{Occasion}(\alpha, \beta)) > \text{Narration}(\alpha, \beta, l)$$

$$(76) \text{Occasion I} : (?(\langle \alpha, \beta, \lambda \rangle \wedge [\phi(e_\alpha)]\alpha \wedge [\psi(e_\beta)]\beta)) > \text{Occasion}(\alpha, \beta)$$

Et l'axiome temporel standard sur *Narration* est le suivant – il a une base aspectuelle, car il tente de relier des segments de changement d'état (cette condition dit en substance qu'aucun événement intermédiaire ne sépare e_α and e_β , et que $e_\alpha < e_\beta$:

$$(77) \phi_{\text{Narration}}(\alpha, \beta) \Rightarrow \text{overlap}(\text{prestate}(e_\beta), \text{poststate}(e_\alpha))$$

(Caudal 2012a) propose une argumentation détaillée visant à établir pourquoi l'ontologie aspectuelle standard de la SDRT ne peut suffire à régler certains problèmes empiriques – à

⁶⁴ Comme je l'avais noté dans ma thèse, cette dichotomie en DRT est d'autant plus surprenante que Kamp & Reyle (1993) consacrait d'importants développements informels à l'étude de la contribution aspectuelle des temps verbaux en des termes qui suggéraient qu'une ontologie aspectuelle plus riche était nécessaire – sans jamais la proposer.

moins de multiplier les sous-types d'états, aux deux sous-types aspectuels d'états en (77), d'ajouter encore un type d'état progressif – sans garantie que cette prolifération ontologique ait une fin. Une solution alternative serait bien entendu d'adopter une approche de l'aspect qui articule une modélisation dans la LIC du sens des temps-aspect, avec une ontologie de l'Aktionsart, i.e. une approche compositionnelle plus « classique » de la relations temps/verbe. Les informations de point de vue aspectuel encodées dans les SDRS (avec l'idée depuis (Caudal & Roussarie 2006) que les points de vue aspectuels porteraient sur des référents d'actes de langage entiers), peuvent ensuite être exploités directement dans les règles d'inférence des relations rhétoriques tels que (75), (74) ou (73). Les deux axiomes ci-dessous, montrent très schématiquement comment il est possible d'exploiter ainsi l'information aspectuelle grammaticale pour établir un premier lien entre temps verbaux et relations de discours (ici les deux types de *Background*) :

$$(78) \quad \text{PerfectiveVP}(\alpha) \wedge \text{ImperfectiveVP}(\beta) \wedge ?(\alpha, \beta, \lambda) > \text{Background}_{\text{Backward}}(\alpha, \beta, \lambda)$$

$$(79) \quad \text{ImperfectiveVP}(\alpha) \wedge \text{PerfectiveVP}(\beta) \wedge ?(\alpha, \beta, \lambda) > \text{Background}_{\text{Forward}}(\alpha, \beta, \lambda)$$

Un second lien, bien entendu, est à trouver dans les axiomes LIC attachés aux relations de discours ; ceux-ci peuvent bloquer certains marquages aspectuels sur un des segments rattachés (si le marquage est aspectuellement mono-valent), ou forcer l'interprétation aspectuelle d'un temps s'il est aspectuelle polyvalent). Ainsi les axiomes (80)-(81) ont été formulés respectivement en lien à *Narration* et *Background* dans (Caudal & Schaden 2005) : leurs effet dans une langue comme l'alémanique de la région de Bregenz, qui possède un parfait sous-spécifié pouvant avoir des interprétations résultatives, imperfectives ou perfectives, est de s'assurer que l'interprétation perfective de ce temps prévaut si *Narration* est établie, alors que l'interprétation imperfective prévaut si *Background* est établie.

(80) Axiom on the interpretation of *Narration*:

$$\varphi_{\text{Narration}(\alpha, \beta)} \Rightarrow (e_\alpha < e_\beta \wedge \text{perfective}(e_\alpha) \wedge \text{perfective}(e_\beta))$$

(81) Axiom on the interpretation of *Background*:

$$\varphi_{\text{Background}(\alpha, \beta)} \Rightarrow \text{imperfective}(e_\beta)$$

Etant donné une représentation sémantique sous-spécifiée entre sens perfectif et imperfectif pour le parfait alémanique telle que proposée dans (Caudal & Schaden 2005) pour rendre compte de l'ambiguïté aspectuelle de (82) ces axiomes permettent d'assigner une interprétation perfective à (83), mais imperfective à (84).

(82) E^v hōt dē ku^vxē gē^vsē.

- a. 'Il a mangé le gâteau/il mangea le gâteau'. **(lecture perfective)**
- b. 'Il mangeait le gâteau' **(lecture imperfective)**

(83) E^v hōt dē ku^vxē gē^vsē wi^v ma ε^vm gseit hōt das dō a giftige ki^vʃē din iʃ.

'He was eating the cake when someone told him there was a poisonous cherry in it'

(84) E^v hōt dē ku^vxē gē^vsē, und denn / tsmōl...

'He ate the cake and then / suddenly...'

Ce type d'axiome peut être très utile pour les prétérits définis comme classe des temps verbaux ambivalents entre lectures perfectives et imperfectives – par ex. le passé simple du vieux français, le *simple past* de l'anglais, le passé sous-spécifié de l'anindhilyakwa, du mawng ou

de l'iwaidja, etc. Notons que les conditions liées au point de vue aspectuel peuvent être affinés et assortis à des conditions supplémentaires sur l'Aktionsart, pour expliquer des variations entre langues à cet égard. Mais je ne discuterai pas ici plus avant de telles possibilités.

3.3.2 *Apparition de la notion de conventionnalisation des appariements formes/sens dans mon approche des temps à l'interface sémantique/pragmatique*

Mais c'est dans un troisième temps que la première vraie rupture épistémologique s'est opérée dans mes analyses des tiroirs verbaux. Ce retournement théorique ad ébuté dans ma collaboration avec C. Vetters et L. Roussarie (Caudal, Vetters & Roussarie 2003), lorsque nous avons proposé de traiter le point de vue imperfectif dénoté par le progressif comme associé avec des inférences conventionnalisées au sein d'un composant pragmatique de la SDRT – voir §3.2.3 *supra*, et en particulier l'axiome (53), dont nous avons proposé qu'il jouait un rôle de « contrôle » des lectures narratives, impossibles avec ce temps. Certes l'analyse est ouvertement réductionniste sur le plan sémantique – une unique dénotation est assignée à ce temps pour tous ses emplois. Mais sur le plan pragmatique apparaît l'idée que les temps peuvent venir à être conventionnellement (bien qu'indirectement) associés avec des mécanismes d'extension interprétative – i.e., que ces mécanismes ne relèvent pas d'un enrichissement contextuel productif général, mais sont conventionnellement associés à certains *types* de temps verbaux, dans ce qu'il conviendrait d'appeler une « strate pragmatique conventionnelle », sorte d'avant-poste où se négocie en douceur le changement linguistique, i.e. sans sémantisation « en dur » d'un sens.

Le pas de l'étude de la conventionnalisation des appariements forme/sens sera définitivement franchi pour moi lorsque, dans la foulée, je commencerai à étudier plus en détail la question de la « perfectivisation » des parfaits (Nedjalkov 1988), a.k.a. « dérive aoristique » des parfaits (Squartini & Bertinetto 2000). C'est grâce aux encouragements de Carl Vetters, et à la curiosité suscitée par un très stimulant exposé de M.E. Ritz sur le *perfect* australien à Chronos 2000, que je dois mes débuts dans le domaine de la diachronie et du changement linguistique. Un mémorable workshop co-organisé avec C. Vetters et E. Labeau à Aston, en 2003, fut l'occasion de commencer à concrétiser ces envies. (Caudal & Vetters 2007) en sortirait, suivi de peu par (Caudal & Roussarie 2006). L'un et l'autre travail pousseront un peu plus avant l'intuition assez confuse de (Caudal, Vetters & Roussarie 2003) : cette fois, l'analyse pose très précisément que les emplois d'un temps verbal en particulier (et non plus d'un type d'opérateur aspectuel) peuvent être conventionnalisés ; (Caudal & Roussarie 2006) fait même l'hypothèse qu'il s'agit là d'une forme d'implicature conventionnalisée. L'idée phare développée dans ces travaux, est qu'il est capital de bien distinguer ce qui relève de la distribution et de l'interprétation des temps au niveau phrastique, et qui relève de la sémantique compositionnelle, d'avec l'interaction des temps avec des paramètres discursifs non-associables à des variations de forme linguistique ; et que cette dernière peut être le lieu d'une conventionnalisation « molle », mais réelle, pouvant ouvrir la voie à une sémantisation ultérieure – soit une forme de conventionnalisation plus « dure », car observable dans la forme linguistique au niveau phrastique.

Ce « réductionnisme tempéré » sera pour un temps, mon principal angle d'attaque sur tous les cas compliqués où un emploi contextuel d'une forme linguistique donnée paraît être inconciliable avec son contenu sémantique bien établi par ailleurs – comme l'imparfait « narratif ». J'ai exploré plus avant l'intuition d'une strate de conventionnalisation pragmatique des temps dans un cycle de collaboration avec M.E. Ritz portant sur le changement linguistique des parfaits en ancien/moyen français et anglais australien (Caudal & Ritz 2008; Ritz & Caudal 2009; Caudal & Ritz 2012). On trouvera dans (Caudal 2012a) (rédigé en 2010) une synthèse

des principaux résultats de cette méthode d'analyse des temps, reposant sur un principe de partage équitable des tâches entre sémantique et pragmatique, et l'idée qu'au moins certains emplois des temps verbaux mobilisent des procédés de conventionnalisation pragmatique. L'idée, d'ailleurs, n'est pas nouvelle, cf. par ex. (Carey 1994) sur les parfaits, et plus généralement, remonte au moins aux propositions de et (Fleischman 1983) sur les rapports entre pragmatique et changement linguistique. Ce qui, en revanche, était nouveau, c'était le caractère grammatical et effectif de mon approche (i.e. tous les temps de base du français ont été couverts au fil de mes écrits) (et non pas simplement programmatique), et son implémentation dans une théorie formelle explicite de l'interface sémantique/pragmatique – avec un souci assumé de *contrôle* du pouvoir génératif des théories proposés. J'ai au passage procédé à une remise à plat à peu près complète du composant TA de cette théorie, parce qu'il embrassait la dichotomie sortale *s/e* de (Kamp & Reyle 1993) – ce qui à mes yeux était une difficulté majeure ; cf. (Caudal 2012a).

Cependant, un nouveau cycle de travail entamé vers la fin des années 2000 m'a amené à relativiser, au moins à certains égards, la fécondité de la stratégie de découplage sémantique/pragmatique que j'avais suivie pendant la période précédente, et mon « réductionnisme tempéré ». Ce cycle a été marqué par un virage à (presque) 180° dans mes objets et méthodes de travail. C'est en grande partie la raideur de ce virage qui explique le caractère tardif de mon habilitation à diriger des recherches : je ne voulais pas être « au milieu du gué » pour rédiger un tel travail d'étape.

4 Abandon du réductionnisme : la diachronie du TAME et la *Terra Australis incognita* – 2008-2017

Après avoir évoqué les premiers grands caps que j'ai suivis dans mes travaux, et qui étaient largement déterminés par le cours de mon travail doctoral, je dois à présent évoquer ce qui m'apparaît rétrospectivement comme un substantiel changement de direction dans mes recherches. 2005-2007 ont été trois années charnières, puisque j'y ai entamé une mue à la fois de mes objets d'étude, et dans une certaine mesure au moins, de mes méthodes de travail. C'est surtout à partir de 2008-2009 que ma carrière a changé d'orientation – et la nature de ces objets d'étude a amené, naturellement, un important changement de cap théorique et épistémologique : du réductionnisme tempéré, je suis passé à une critique du réductionnisme ; et d'un linguiste essentiellement intéressé par les questions de sémantique, je suis peu à peu devenu un linguiste tout autant préoccupé par l'étude des propriétés de la forme linguistique – phonologique, morphologique et syntaxique, notamment.

Comme je l'ai déjà expliqué, c'est à partir de 2007-2008 que je me suis tourné vers les langues australiennes. La rencontre avec Alan Dench, le conjoint de Marie-Eve Ritz, joua le rôle d'un déclencheur à cet égard ; sans cette rencontre, je ne sais ni si, quand ni comment, je me serais tourné vers la linguistique de terrain – et probablement pas les langues australiennes. Cependant j'appelais un tel changement de mes vœux depuis plusieurs années déjà, travaillé que j'étais par la certitude que de l'étude du TAME dans les langues romanes et germaniques ne pouvaient pas jaillir les plus lumineuses observations, et la plus claire compréhension théorique de ces catégories. Leur extrême degré d'interconnexion rend ces catégories particulièrement sensibles à la variation typologique – le moindre ajustement de l'une a des conséquences pour les autres. Je mesurais aussi de plus en plus les risques d' « eurocentrisme » inconscient que me faisait courir une fréquentation trop assidue du « Standard Average European » (singulièrement incarné par les familles germaniques et romanes).

J'avais *a contrario* la certitude que l'aire linguistique australienne, avec son extrême diversité typologique et ses langues aux morphologies invariablement complexes, et souvent polysynthétiques dans le cas des langues non-pama-nyungan, m'offrirait un terrain d'investigation précieux pour ôter ces œillères que l'on risque de porter à ne travailler que sur une ou deux familles de langues bien décrites (ou pire, une poignée de langues dans ces familles). Pour tout dire, enfin, je rêvais depuis longtemps de chausser des bottes de sept lieues, et d'aller voir de l'autre côté de la Terre pour y étudier une réalité linguistique nouvelle et étrangère. Je dois ici saluer la prescience de Christine Dupouy, aujourd'hui professeur de langue et littérature française à l'Université de Tours, qui m'avait donné à lire les *Tristes Tropiques* et l'*Anthropologie Structurale* de Lévi-Strauss, devinant (par je ne sais pas quel miracle) des prédispositions de linguiste chez un élève de première. Son intervention a contribué à éveiller d'abord une vocation de linguiste théorique, et plus tard, une vocation de linguiste de terrain. Ces lectures, pour paradoxal que cela puisse paraître car Lévi-Strauss n'était au fond guère épris de travail de terrain, ont enraciné dans ma jeunesse un vif désir d'horizons linguistiques lointains, et de *field work* sur une humanité apparemment exotique, mais en réalité toute proche. L'Australie m'a donné l'occasion de saisir avec un regard épuré par la distance, ce qui était auparavant obscurci par l'habitus et la familiarité. Car rien n'est plus difficile à voir que ce qui passe pour anodin et transparent à force d'être sous nos yeux. Le voyage, surtout lointain au sens où il nous place dans un environnement radicalement nouveau, est d'un profit intellectuel incomparable ; il est un changement de perspective salvateur, qui soudain fait sortir de l'ombre une multitude de faits dont nous n'avions nullement conscience tant « ils allaient de soi ». Un apriorisme conceptuel indu repose très souvent sur une base empirique étroite ; la description

de langues peu documentées, et typologiquement différentes des langues qui nous sont familières, aide naturellement à éviter de tomber dans une sorte de naïveté de l'évidence, nourricière de théories subtilement biaisées, car ignorantes de systèmes incommensurables avec certaines propositions analytiques. Les travaux sur la modalité dans les langues salish mené par le groupe de L. Matthewson à University of British Columbia, en sont une belle illustration (Matthewson, Rullmann & Davis 2006; Matthewson 2010; Davis, Gillon & Matthewson 2014) : ils suggèrent que certaines des propriétés jugés fondamentales dans l'organisation d'une théorie de la modalité telle que (Kratzer 1991), sont en fait problématiques et doivent être aménagées à la lumière de ces données « exotiques ». Par exemple, contrairement à ce qui est observé dans beaucoup de langues germaniques (notamment), les marqueurs de modalité n'y lexicalisent pas du tout de force quantificationnelle. A l'inverse, ils semblent présenter des patrons de lexicalisation/grammaticalisation des bases modales ou sources d'ordonnement, plus fortement représentés que ceux observés par ex. dans les langues germaniques.

Dans le même temps que j'entamais ma mue d'australien, j'ai aussi entamé une mue de diachronicien, et plus généralement de panchronicien, également intéressé au changement linguistique en cours : d'objet périphérique de mes travaux, le changement linguistique est devenu un objet central, et une préoccupation méthodologique essentielle. Il m'est notamment apparu que le critère d'économie et d'élégance théorique, si prégnant dans les approches réductionnistes (car rien n'est plus beau qu'une analyse purement compositionnelle !), prenait un sens tout différent si on l'abordait avec une perspective diachronique. Ce qui semblait « élégant » et « économique », considéré d'un point de vue purement synchronique, peut soudain se révéler hautement stipulatif, inélégant et au total, analytiquement coûteux dans une perspective diachronique.

A partir de 2009, seul, ou en collaboration avec M.-E. Ritz d'abord, H. Burnett et M. Troberg, je me suis lancé dans un travail quantitatif sur la diachronie des temps verbaux du français⁶⁵ – passé simple, et surtout passé composé, en ancien et moyen français (Ritz & Caudal 2009; Caudal 2012c; Caudal 2014a; Caudal 2015b; Caudal 2015a; Caudal 2016a; Caudal 2016b; Caudal, Burnett & Troberg 2016). De là, j'ai entamé une révision profonde de mes conceptions antérieures sur à peu près tous les marqueurs flexionnels de TAM du français sur lesquels j'avais eu l'occasion de travailler durant ma carrière. Pour bien mesurer l'écart entre ces deux moments de ma vie scientifique, il suffit de comparer mes travaux à dix ans de distance ou plus, référence à référence, objet à objet :

- Sur les emplois « contrefactuels » de l'imparfait, ou l'étude des structures conditionnelles du français, on pourra comparer (Caudal, Vetters & Roussarie 2003; Caudal 2011a) (qui propose une analyse monosémique réductionniste sur la base des seules données du français, ou faiblement conventionnalisée, avec parfois une faible dose de diachronie) avec (Caudal 2018c; Caudal & Vetters 2018; Caudal 2018b) (qui propose une approche radicalement conventionnalisée et constructionnaliste, avec une base diachronique et comparative/typologique assez solide – sans pour autant renoncer à assigner une sémantique formelle riche et précise à ces formes).
- Sur l'imparfait « atténuatif », on pourra encore s'arrêter sur l'analyse essentiellement monosémiste de (Caudal, Vetters & Roussarie 2003) mais cette fois le comparer avec (Caudal 2017).
- Sur l'imparfait dit « narratif », on pourra cette fois comparer (Caudal & Vetters 2003; Caudal & Vetters 2005b) (qui défendent une analyse sémantique monosémiste assortie

⁶⁵ J'ai également esquissé une collaboration avec Chris Reintges sur le système TAME du copte sahidique (Caudal, Reintges & Schaden 2009; Reintges & Caudal 2014), dont la diachronie est fascinante ; cependant c'est un sujet auquel je n'ai pas pu, faute de temps, consacrer toute l'énergie nécessaire.

d'une dose de conventionnalisation pragmatique, i.e. un entre-deux incertain entre réductionnisme et conventionnalisme) avec (Caudal 2018a) (qui défend une approche au moins en partie constructionnelle, classant l'imparfait narratif dans la catégorie des « constructions discursives », i.e. d'un type particulier de constructions sensibles à des paramètres discursifs structuraux).

Au total, ce nouveau chapitre de mes activités de recherche a consisté en un travail empirique d'ampleur, couvrant de grandes quantités de données diachroniques romanes/germaniques, ou synchroniques australiennes, envisagées sous la forme de descriptions grammaticales quantitatives. Ce changement d'échelle (*scaling up*) empirique et méthodologique a révélé des phénomènes inattendus du point de vue de mon ancien « réductionnisme tempéré ». Et ceci m'a graduellement convaincu de la nécessité de renoncer à tout réductionnisme de principe, pour ne traiter la compositionnalité pure dans l'appariement forme/sens que comme une configuration possible parmi beaucoup d'autres, pour paraphraser (Jackendoff 1997) – et pas forcément la plus commune, d'ailleurs. Ceci m'a aussi convaincu, sur un plan méthodologique, de ce qui aurait d'emblée dû être une évidence (et qui en est certainement une pour quantité de linguistes « de terrain », ou de diachroniciens) : que d'entreprendre la rédaction de grammaires, ou de fragments grammaticaux, devrait être une part essentielle, voire centrale, dans la formation d'un linguiste digne de ce nom, et qu'aucune communauté linguistique, fût-elle très portée sur la chose théorique, ne devrait en faire l'économie dans la formation des siens. Elle me semble tout aussi nécessaire que la pratique de la linguistique expérimentale, mais pour des raisons différentes, et rien ne saurait la suppléer. Les deux ne sont d'ailleurs aucunement antinomiques elle sont au contraire très complémentaires ; une culture de la description linguistique, au jour d'aujourd'hui, se doit d'être *aussi* expérimentale, y compris expérimentale dans le sens des méthodes quantitatives, ou par la pratique de stimuli expérimentaux de terrain – comme j'en ai moi-même modestement exploré au cours des six dernières années – voire d'expériences « outillées » sur le terrain – comme j'espère pouvoir en effectuer. Mais le poids et/ou la fragilité, et le coût de ces équipements (par ex. d'oculométrie (*eye-tracking*), en dépit de projets nourris avec B. Hemforth, en particulier) a jusqu'ici été un frein, compte-tenu de la difficulté à acheminer du matériel sur mes terrains lointains et insulaires. J'espère en tout cas pouvoir surmonter ces obstacles, simples contingences matérielles, dans le futur.

4.1.1 Une théorie de la structure événementielle et des flexions et classes flexionnelles renouvelée par la diachronie et l'étude des langues australiennes

Comme je viens de l'indiquer, le virage diachronique et australienniste que j'ai entamé vers 2007-2010 a eu des effets majeurs sur ma conception d'à peu près tous les compartiments de la théorie du TAME. Commençons par la sémantique lexicale, et sa contribution au calcul des interprétations aspectuelles.

Le modèle de la structure événementielle esquissé dans la première phase du travail, m'apparaît à présent comme d'une complexité excessive (il est quasi-impossible en l'état, à intégrer dans une sémantique compositionnelle, par exemple). Cependant, grâce à mon travail et sur les langues australiennes et sur la diachronie, je suis venu, au fil des années, à appréhender certaines de mes idées anciennes sous une lumière nouvelle. J'espère pouvoir les transformer à l'avenir, plutôt que les renier. Si la forme du modèle que j'avais proposé m'est apparue comme de plus en plus difficile à maintenir, les intuitions qui le motivaient ont été au contraire éclaircies et confortées (pour leurs fondements) par mes excursions diachroniques et australiennes. Du fait de mon travail (Caudal 2013b; Caudal 2014b; Caudal 2016a; Caudal & Bednall 2016) et/ou de mes lectures sur l'histoire du lexique verbal et des classes verbales flexionnelles en français

et dans les langues germaniques⁶⁶, mais aussi sur la morphologie et le lexique verbal dans nombre de langues australiennes, ainsi qu'en dirigeant des recherches sur l'affixation aspectuelle en russe, j'en suis venu à une vision beaucoup plus englobante du problème que posaient les données-problèmes telles que (34)-(36).

J'y reviendrai plus en détail dans (Caudal 2018a; Caudal 2018a), mais en deux mots, l'idée est que de telles configurations lexicales dérivent parfois de la lexification de structures morphologiques ou morphosyntaxiques, ou de concepts lexicaux d'une complexité sémantique typologiquement commun. Complexité souvent corrélée avec le fait que ces concepts sont impliqués dans des processus grammaticaux. Par ex. le mouvement associé pour les verbes de mouvement, la posture associée pour les verbes de posture, sont autant de portes d'entrée vers des évolutions grammaticales de tels verbes vers des éléments flexionnels ; 'go', 'come', 'sit', 'stand', etc. sont des sources ultra-communes de formes flexionnelles ; voir par ex. (Bourdin 2008; Bourdin 2014), et au-delà du domaine du temps-aspect/espace, voir (Heine & Kuteva 2002).

Lorsque la diachronie est impliquée, les descriptions d'événement lexicalement complexes (séries verbales, prédicats complexes, mouvement et posture associés, etc.), ou les formes morphologiquement composites (comme souvent les irrealis passés/conditionnels), sont le fruit de la « fossilisation » dans le lexique, ou la grammaire, ou à leur intersection dans des classes lexicales flexionnelles, d'anciennes structures complexes (d'affixation ou de prédicats complexes, dans ce cas). Lorsqu'il s'agit de lexification, cette complexité originale de la forme a été souvent la porte d'entrée dans le lexique pour des contenus peu ou prou grammaticaux, mais en tout cas sémantiquement « macro-structuraux » (avec une sémantique complexe, combinant de multiples types de conditions, issues parfois de catégories grammaticales distinctes). Ceci explique parfois la complexité sémantique inattendue de tel ou tel verbe.

Bien souvent, quelque chose d'une ancienne complexité simultanée de forme et de sens, survit sous une forme de complexité purement sémantique, en dépit des outrages du temps et de l'érosion linguistique (par lexification ou morphologisation) de l'ancienne forme complexe. Un bon exemple est celui du conditionnel du français. Historiquement dérivé d'une structure périphrastique, combinant une construction modale (*habere* + *infinitif* ou *infinitif* + *habere*) avec un marquage imperfectif passé de l'auxiliaire, il a longtemps conservé un sens analysable comme la combinaison d'un contenu modal avec contenu aspectuo-temporel de points de vue imperfectif passé, même une fois « morphologisé » en une forme flexionnelle synthétique – voir (LeBlanc 1999) et (Patard, Grabar & De Mulder 2015) pour des détails sur la diachronie du conditionnel. Ainsi, ce n'est en fait qu'à partir du 17^{ème} siècle que le conditionnel passé acquiert des emplois contrefactuels pouvant s'étendre dans un monde futur.

Les phénomènes d'analogie lexicale et de recrutement par *gang effect* (Torres Cacoullos & Bybee 2009; Beckner et al. 2009) pourraient ensuite expliquer au moins pour partie comment ces mêmes contenus complexes se sont diffusés à d'autres unités lexicales historiquement simples. Mais ceci reste une conjecture à vérifier.

4.1.1.1 La dérivation verbale en Panyjima, et ce qu'elle peut nous apprendre pour une théorie de la structure des événements (et les l'interface entre aspect lexical et aspect grammatical)

La comparaison des données romanes et germaniques avec la dérivation verbale riche d'une langue comme le panyjima (Caudal, Dench & Roussarie 2012), puis avec les systèmes de prédicats complexes soit productifs (Wilson 1999; Schultze-Berndt 2000) soit lexifiés dans un gabarit verbal comprenant de fait une racine verbale discontinue (Nordlinger 2010; Reid 2011;

⁶⁶ Voir par ex. (Burnett & Tremblay 2012; Troberg & Burnett 2014) pour l'ancien français, et (Gaeta 2010; McFadden 2015; Kemenade & Los 2003; Conradie 2012), i.a. pour les langues germaniques.

Nordlinger & Caudal 2012), et aussi et de verbes sériels que j’ai eu l’occasion de rencontrer sur le terrain (Caudal, Mailhammer & Birch 2014; Caudal & Mailhammer 2016b), a été révélatrice à cet égard. Nombre de verbes à « macro-structure » événementielle lexifiée « riche » du français ou de l’anglais, correspondent sémantiquement à des structures *morphologiquement* voire *syntactiquement* complexes dans les langues australiennes. Mais inversement, nombre de ces structures australiennes complexes, n’ont pas de correspondant lexical (la lexification relève toujours peu ou prou de l’accident historique, sauf si elle touche par ex. des phénomènes flexionnels d’ampleur), mais se traduisent typiquement par des structures complexes, impliquant plusieurs verbes lexicaux. Dans le meilleur des cas, celui du panyjima, un verbe lexicalisé correspondant existe, cf. ‘tuer’ en (85)⁶⁷; sinon, l’opération de traduction implique une structure bi-prédicative, cf. (88) ; elle est parfois régulière (avec *rendre malade*, qui instancie un schème productif *rendre ADJ*), ou parfois s’appuie sur une construction figée (*tomber malade*). C’est généralement le cas pour les verbes morphologiquement discontinus du murrinh-patha, cf. (91).

(85) *kutu* ‘mort’(panyjima ; (Caudal, Dench & Roussarie 2012))

(86) *kutu-wayi-Ø* [dead-INCH] ‘mourir’

(87) *kutu-ma-L* [dead-CAUS] ‘tuer’

(88) *karrara* ‘malade’ (panyjima ; ibid.)

(89) *karrara-yi-Ø* [malade-INCH] ‘être malade, tomber malade’

(90) *karrara-ma-L* [malade-CAUS] ‘rendre malade’

<p>(91)(a) <i>bangamparnta</i> <i>bangam-warnta</i> 3sgS.bash(14).nfut-split.open ‘He smashed it open (e.g. with a hammer).’ (RN 20070531-002:016) (murrinh-patha; (Nordlinger & Caudal 2012:76))</p>	<p>(b) <i>bangamlet</i> <i>bangam-let</i> 3sgS.bash(14).nfut-stick ‘He stuck it together (with something).’</p>
--	--

Au moins dans les cas tels que (88), le passage d’une base nomino-adjektivale de sens statif à une base verbale de sens inaccusatif/anticausatif semble, *mutatis mutandis*, mobiliser ce que (Gosselin 2011) nomme *aspect de phase* –mais voir aussi la notion de *constellation* chez Smith (1991) : la base lexicalise alors ce qui devient l’état résultant du nouveau verbe formé. Une typologie sémantico-syntaxique détaillée des dérivation verbales du panyjima, est offerte dans (Caudal, Dench & Roussarie 2012) ; ces configurations ne sont pas, loin s’en faut, les seules possibles. Trois grands types de dérivation y sont identifiées (cf. le tableau Tableau 3 p.75) :

- 1) Premier type : la base verbale lexicalise une propriété prédicative à l’intérieur d’une forme logique inchoative-causative ; cette propriété peut être un état transitoire (auquel cas la forme peut avoir soit une interprétation stative, soit une interprétation transitionnelle – notamment résultative-parfaite ou perfective), un état permanent (auquel cas la forme inchoative n’a jamais de lecture stative, uniquement une lecture transitionnelle ; elle peut aussi être une localisation (qui se comporte comme un état individual level, apparamment)

⁶⁷ On remarquera que l’ancien français avait à sa disposition un alternant causatif de *mourir*, synonyme de *tuer*. Les alternances causatives sont l’une des pistes (mais une piste imparfaite) pour rendre l’opposition entre verbes de la conjugaison INCH, et verbes de la conjugaison CAUS en panyjima.

(92) ngatha kampa-lartanguru pirri-ngka-mu
 1sgNOM cook-CONTRA afternoon-LOC-THEN
 mantu-yu, nyiya kuwarri-rla **puka** -yi-nha-rru
 meat-ACC this now-FOC r otten-INCH-PAST-NOW
 ‘I should have cooked this meat in the afternoon. This meat has gone rotten now.’
 (Panyjima, (Caudal, Dench & Roussarie 2012))

(93) Ngunha ngaju **paja-yi-nha-rla** palya-ngarala
 that 1sg.ACC angry-INCH-PAST-FORE woman-INDCAUS
 ‘He got angry with me over a woman.’
 (Panyjima, *ibid.*)

(94) manganya-ku **kutu-ma-lalha-layi**
 echidna-ACC dead-CAUS-PERF-TAS
 ‘When you’ve killed the echidna...’

(95) ngunha marlpa **warrpala-la-ma-lku** pirrithuni-ku
 that man spear.thrower-LOC-CAUS-PRES spear-ACC
 ‘That man loaded a spear on a spear-thrower.’
 (Panyjima, *ibid.*)

2) Deuxième type : la base dénote une sorte d’activité – ou un objet interne d’une activité, cf. *dance a dance*) – mais l’activité en question est uniquement individual-level – c’est un type/un objet générique, pas une instance d’activité ; la lecture d’activité en cours (par ex. d’une danse en cours) est obtenue par dérivation verbale :

(96) ngali yana-rta witi-yayi-ku ngunha-jirri-la jilyantharri-la
 1dl.inc go-FUT play-INCH-PRES that-PL-LOC children-LOC
 ‘We’ll go and play with/amongst those children’.
 (Panyjima, (Caudal, Dench & Roussarie 2012))

(97) a. ngunha-jirri nyarru-wayi-ku kunturrpa-ku warama-lku
 that-PL dance-INCH-PRES dust-ACC make-PRES
 ‘They are dancing, making dust’.

b. panha-kutha kutharra witi-ma-yi-ku
 that-DU two play-CAUS-RECIP-PRES
 parilha table-pa-la thurnu-ngka
 still table-Ø-LOC under-LOC
 ‘Those two are playing with one another still under the table’
 (Panyjima, *ibid.*)

3) Troisième type : la base verbale dénote une propriété d’un argument, ou un SN en relation à un argument ; on peut songer à des verbes dénominaux où le nom est un argument du verbe dérivé (sujet, objet, complément de localisation...), comme par exemple *ensacher* en français ou *bag* en anglais ; la base peut aussi dénoter une propriété relationnelle d’un objet relationnel à un argument (par ex. un complément de l’objet)

(98) karla wanta-nma jinta-yi-rta, muthu-wayi-jara juju-ngarli
 fire put-IMP coal-INCH-FUT cold-INCH-MIGHT old man-PL
 ‘Build a fire for coals (= so that there are coals), as the old people might get cold (lest the old people get cold).’ (Panyjima, {Citation})

(99) palangu karla-ma-larta nharnu-ngka!
 there fire-CAUS-FUT sand-LOC
 ‘(We’ll) make a fire there (near where you are) on the sand.’ (Panyjima, *ibid.*)

(100) jina-ma-lalha marlpa-yu, ngarri-ku malhu-ngka
 track-CAUS-PERF man-ACC lie-PRES middle-LOC
 ‘Having tracked the man, (I) lay down in the middle (of the day).’ (Panyjima, *ibid.*)

Base type hierarchy	Verbalizer	Event type	Indications about expected logical form
1. Base denotes predicative property	1.1.1 Stative reading INCH	State	Standard stative logical form (cf. Koontz-Garboden 2008) $\lambda x \lambda s [\phi(s) \wedge Theme(s, x)]$ (with s a state referent)
	1.1.2 Inchoative reading INCH	Ach/Acc/Act	Inchoative logical form, e.g.: $\lambda x \lambda s \lambda e [Become(e, s) \wedge Theme(s, x) \wedge \phi(s)]$ (s : result state)
	1.1.3 Causative reading CAUS	Ach/Acc/Act	Causative logical form, e.g.: $\lambda y \lambda x \lambda s \lambda e [\exists e_1 [Cause(e_1, e_2) \wedge Controller(e_1, x) \wedge Become(e_2, s) \wedge Theme(s, y) \wedge \phi(s)]]$ (e_1 : causing subevent)
1.2 Individual-level atomic property	1.2.1 Non-locational atomic property INCH + CAUS	Ach	Base specifies target <i>location</i> property ϕ , cf. 1.1.2/1.1.3
	1.2.2 Locational atomic property (with LOC) INCH	Ach	
1.3 CoS property	1.2.3. Simple location 1.3.1 'Nominal' individual-level property INCH	Ach Acc/Ach	Logical form akin to 1.1.2, but target property ϕ is individual-level & nominal-like
	1.3.2 Property of CoS event INCH + CAUS	Acc/Ach	See 1.1.2/1.1.3, but base ϕ denotes a property of CoS event predicates (adverbial, or interrogative/indefinite) $\lambda x \lambda e [\phi(P) \wedge P(e) \wedge Controller(e, x)]$ (base ϕ is a property of activity P)
2. Base denotes an activity kind	INCH	Act	Predicate elements ϕ are contextually determined (underspecified event predicate); base denotes internal argument property
3 Base denotes property of arguments	3.1 Property of an internal argument INCH + CAUS	Ach/Acc/Act	Base specifies argument of underspecified predicate
	3.2 Object-relational property of internal argument INCH + CAUS	Ach/Acc/Act	Base specifies argument of underspecified predicate
	3.3 Subject-relational property of internal argument INCH + CAUS	Ach/Acc/Act	Base specifies argument of underspecified predicate

Tableau 3 :Typologie des bases et classes de conjugaison en panyjima, Caudal et al. (2012)

On relèvera au passage que le paradigme de l'inchoatif est une forme très versatile du point de vue de la distinction entre Aktionsart et « point de vue aspectuel ». En fait, il semble correspondre parfois à ce que (Gosselin 2011) nomme *aspect de phase*, c'est-à-dire que les classes de conjugaisons INCH et CAUS en panyjima peut être *mutatits mutandis* comparée aux effets interprétatifs aspectuo-temporels des classes dérivationnelles aspectuelles des langues slaves. En effet, les exemples ci-dessus montrent que selon les classes aspectuelles des bases, l'inchoatif, par exemple, peut avoir des interprétations plus ou moins libres, mais qu'en tout état de cause, il peut avoir :

- Des lectures résultatives qui font résolument songer à des « parfaits présents » (*present perfect*) ; ceci a été mis en avant et étudié à plusieurs reprises dans (Dench, Ritz & Caudal 2009; Dench, Ritz & Caudal 2009; Ritz, Dench & Caudal 2012) ; cf. l'exemple (92), où le clitique *-rru* 'now, then' aide à l'interprétation parfaite en tant que déclencheur d'ordre temporel entre l'intervalle présent, et un référent événementiel antécédent causateur présupposé (Ritz, Dench & Caudal 2012)
- Des lectures progressives/présentes, qui contrastent avec les précédentes, cf. (97) ; le prédicat est alors interprété comme une sorte de *degree achievement*, et sa scalarité est essentielle à une telle lecture ;
- Des lectures (perfectives) futures (96) au moins dans des constructions sérielles avec *go-* ce qui suggère que le paradigme du présent en panyjima a peut-être des propriétés de présent relatif – ou du moins que des effets de *sequence of tense* complexes existent dans la langue, ce qui est confirmé par l'existence de formes flexionnelles dédiées à cette question (voir (Dench 1991)).

Du point de vue morphosyntaxique et de l'interface forme/sens, l'idée centrale de l'analyse est que les paradigmes INCH et CAUS, généralement associables à des augments identifiables et séparables (bien que nuls souvent pour INCH) dans la morphologie flexionnelle, pouvaient donc être traités comme une catégorie grammaticale autonome du temps-aspect. Ce dernier est lui réalisé par d'autres augments, plus à droite que ceux correspondant à la « classe de conjugaison » : cf. *jinta-yi-rtā* en (98) où *jinta* est la racine, *-yi-* l'augment INCH de la flexion, et *-rtā* l'augment correspondant au futur. C'est-à-dire qu'il s'agit en apparence d'une approche supposant une compositionnalité forte des formes dérivées.⁶⁸ Le sens de l'augment TAM serait à traiter séparément, comme dans la forme logique (101) suivante (où TAM est la contribution de cet augment, et S celui de la base, et π' les restrictions de sélections de l'augment TAM) :

$$(101) \quad \lambda S \lambda \pi' \text{TAM}(S)(\pi')$$

Résumons à présent traitement formel de l'augment INCH/CAUS et de l'interprétation des dérivés verbaux, tel que proposé dans le cadre formel de la *Type Composition Logic* de (Asher 2011). Partant du principe que les deux classes flexionnelles considérées étaient ouvertes et productives mais que l'inventaire des dérivations possibles était lui fixe, mes co-auteurs et moi avons choisi de dériver les différents types de sens observés par différentes fonctions de coercion dépendantes des événements (au sens de Asher 2011). C'est-à-dire que l'analyse reconnaît que les classes d'emplois identifiées ci-dessus sont en fait autant de sous-classes

⁶⁸ Il me semble que ce type de configuration morphologique gagnerait beaucoup à être ré-analysé dans le cadre d'une théorie de la relation entre morphologie et sémantique telle que l'*Information-based Morphology* de (Crysmann & Bonami 2016; Crysmann & Bonami 2017). Cela pourrait avoir des conséquences non-négligeables sur l'analyse sémantique, mais moindre cependant que l'application d'une théorie plus « atomiste » comme par exemple *Word & Paradigm Morphology* {Citation}.

lexicales flexionnelles. Il n’y a donc en réalité pas « un » sens spécifique du paradigme inchoatif, ni « un » sens spécifique du paradigme causatif, mais des sens multiples distribués sur des classes syntaxico-constructionnelles multiples – et dont l’inventaire ici proposé n’est sans aucune doute pas exhaustif. L’analyse compositionnelle permet néanmoins à un certain niveau d’abstraction de proposer une information grammaticale unique, mais non-saturée, pour les classes de conjugaison INCH et CAUS. La stratégie adoptée a été de déporter sur des fonctions de coercion aspectuelles dépendante des types sémantiques (au sens de (Asher 2011)), conventionnalisées pour chacun des usages ci-dessus énumérés et associables à une ontologie lexicale, voire à une syntaxe lexicalisée avec une hiérarchie de types telle que HPSG⁶⁹, la production des bonnes formes logiques. Concrètement, l’analyse suppose donc une forme logique unique pour les marques de flexion INCH et CAUS, qui sont les suivantes :

$$(102) \text{ INCH}_{\text{def}} = \lambda B \lambda \Phi \lambda \pi' \Phi(\pi') \{ \lambda e \lambda y \lambda \pi [B(e, y, \pi * \text{ARG}_1^B : \text{STAGESTATE} \vee \text{COS}) \wedge \text{undergoer}(y, e)] \}$$

$$(103) \text{ CAUS}_{\text{def}} = \lambda B \lambda \Phi \lambda \Psi \lambda \pi' \Psi[(\pi')] \{ \lambda x \lambda \pi' \Phi(\pi') [\lambda e \lambda y \lambda \pi B(e, x, y, \pi * \text{ARG}_1^B : \text{COS}) \wedge \text{undergoer}(y, e) \wedge \text{agent}(x, e)] \}$$

(102) pose que l’événement décrit par une base verbale sur laquelle porte la dérivation inchoative doit être soit un état stage-level (de type STAGESTATE), soit un changement d’état (de type COS). Elle pose aussi que le sujet est un thème/*undergoer*, et qu’il s’agit de l’unique valent du verbe (les verbes inchoatifs sont intransitifs). (103) pose en revanche que les verbes qui sont sous la portée du sens de la dérivation causative doivent décrire uniquement des événements de changement d’état (de type COS). Autrement dit, les dérivations causatives et inchoatives sont traitées comme ayant des restrictions de sélection aspectuelle, mais sans aucun contenu temporel en elles-mêmes ; ceci correspond strictement à la sémantique de l’aspect de phase.

Je reprends ci-dessous l’analyse précise du cas des verbes dérivés de prédicats statifs individual-level, et qui nous l’avons vu, ne peuvent donner naissance qu’à des verbes de changement d’état. Ainsi la dérivation inchoative *kutu-wayi-Ø* de *kutu* ‘dead, death’, ne peut signifier que *mourir* – jamais *être mort* : l’application de l’entrée lexicale de l’augment INCH à celle de *kutu* est représentée en (104)a. (104)b, résultat de la lambda-réduction de (104)a, est sémantiquement mal formée, car le type sémantique de l’événement décrit par la base verbale (INDIVSTATE) viole la restriction de sélection aspectuelle de INCH (STAGESTATE∨COS).

$$(104) \text{ a. } \lambda B \lambda \Phi \lambda \pi' \Phi(\pi') \{ \lambda e \lambda y \lambda \pi [B(e, y, \pi * \text{ARG}_1^B : \text{STAGESTATE} \vee \text{COS}) \wedge \text{undergoer}(y, e)] \} (\lambda e \lambda x_1 \lambda \pi_1 \text{ kutu}(e_1, x_1, \pi_1 * \text{ARG}_2^{\text{kutu}} : \text{ANIMATE} * \text{ARG}_1^{\text{kutu}} : \text{INDIVSTATE}))$$

$$\text{ b. } \sim \lambda \Phi \lambda \pi' \Phi(\pi') \{ \lambda e \lambda y \lambda \pi [\text{kutu}(e, y, \pi * \text{ARG}_1^{\text{kutu}} : \text{STAGESTATE} \vee \text{COS} * \text{ARG}_2^{\text{kutu}} : \text{ANIMATE} * \text{ARG}_1^{\text{kutu}} : \text{INDIVSTATE}) \wedge \text{undergoer}(y, e)] \}$$

Or la fonction de pontage par coercion suivante est associée, et permet de produire en sortie un prédicat décrivant un événement de changement d’état à partir d’une base verbale décrivant un état de type INDIVSTATE – c’est-à-dire qu’elle peut coercer un prédicat d’événement de type ‘être mort’ en un prédicat d’événement de type ‘mourir’.

⁶⁹ Il s’agit ici pour moi d’une perspective théorique ; mais on trouvera dans {Citation} le début d’une réflexion sur une mise en place formelle de l’idée de l’encodage syntaxique en HPSG de telles fonctions de coercion.

$$(105) \mathcal{F}_1 = \lambda Q \lambda e_2 \lambda x_1 \lambda \pi_1 \exists e_1 [Q(e_1, x_1, \pi_1) \wedge \varphi_{\epsilon(\text{CoS}, \text{type}(Q), \text{type}(x_1))}(e_2, e_1, x_1, \pi_1) \wedge \text{cause}(e_2, e_1) \wedge \text{theme}(x_1, e_1) \wedge \pi_1^* : \text{ARG}_1^Q : \text{INDIVSTATE}]$$

L'application la fonction (105) à la dénotation de *kutu* donne un résultat auquel l'on peut réappliquer (102), et donc de surmonter l'incompatibilité sémantique initiale de la dénotation de la base *kutu* avec le sens de la dérivation inchoative – voir (Caudal, Dench & Roussarie 2012:146–147) pour les détails du traitement formel. Enfin, l'interprétation du type sous-spécifié associé à chacune des entrées lexicales peut être précisé au moyen de règles d'inférences sur les combinaisons de types telles que la suivante (qui indique qu'un événement sous-spécifié de changement d'état avec un résultat de type KUTU et un sujet animé peut s'interpréter comme un événement de type DIE) :

$$(106) (a \in \text{CoS} \wedge b \in \text{KUTU} \wedge c \in \text{ANIMATE}) > \epsilon(a, b, c) = \text{DIE}(a, c) \text{ (cf. } \textit{kutu-wayi}-\emptyset = \text{'mourir'})$$

Il suffit donc d'associer une fonction de coercion spécifique à chacun des types de dérivation (et probablement en fait, des sous-types).

Bien que l'analyse ne le précise pas, tout ceci revient de fait à diviser le lexique des bases verbales du panyjima en douze classes lexicales, dont chacune serait associable à un type de fonction de coercion distinct lors d'une dérivation inchoative ou causative – cf. la table 1 dans (Caudal, Dench & Roussarie 2012:136), reproduite *supra* p.75, plus un nombre incalculable de fonctions interprétations contextuelles telles que (106). Notons également au passage que ce type de règle devrait permettre d'expliquer aussi des phénomènes de lexification, où le sens des éléments de la dérivation n'a plus qu'un rapport indirect et en fait, arbitraire, avec celui du verbe dérivé, cf. (107)-(108) – le sens de (107) n'est pas sans rappeler l'expression anglaise *to give somebody the black eye*, mais si le procédé métaphorique est le même ('blesser quelqu'un à l'œil -> 'causer du tort à quelqu'un'), le sens n'est pas identique, et l'arbitraire indéniable. Quant à (108), il rappelle bien sûr le fonctionnement du français *mettre en joue* (avec omission du valent correspondant à l'arme employé), mais là encore, le résultat ne saurait relever que d'une sorte d'arbitraire dans l'appariement forme/sens.

(107) thurla-ngka-ma-L
eye-LOC-CAUS
'to offend somebody' (lit. 'to put into the eye of somebody')

(108) yurri-ngka-L
armpit-LOC-CAUS
'aim a spear at somebody' (lit. 'mettre (sa sagaie) sous l'aisselle'; comparer Fr. *mettre en joue quelqu'un*)

Dès lors cependant, il semble vraisemblable que l'analyse proposée ne va pas assez loin dans la direction de la conventionnalisation des appariements formes/sens. Mais faudrait-il renoncer à toute forme de compositionnalité ? Ou juste atténuer celle-ci, soit par son extension lexicale, soit par la façon de l'implémenter à l'interface morphosyntaxe/sémantique ?

Il serait au total tentant de réviser cette analyse assez radicalement, dans le sens d'une conventionnalisation « en dur », directement dans le lexique. Mais jusqu'à quel point ? Deux options principales s'offrent. La première consisterait à mettre dans le sens lexical des douze classes de dérivations verbales (soit au niveau de la classe, plus de l'héritage dans une hiérarchie syntaxique lexicale de type e.g. HPSG, soit directement dans chaque entrée lexicale) le résultat de l'application d'une fonction de coercion à la base verbale, avec un prédicat d'événement sous-spécifié – voire sans, en faisant carrément l'économie des règles pragmatiques interprétatives telles que (106). La seconde option consisterait à associer à chaque classe d'entrées lexicales, en partage (par héritage) un *locus* sémantique particulier où faire figurer la

On entrevoit alors la profondeur des analogies entre ce que j'ai nommé « structure phasale », ou « macro-structure événementielle » et aspect de phase : la complexité des informations aspectuelles que couvrent ces termes est comparable ; ils renvoient à des structures d'événements complexes, dont les atomes (les phases d'événements, ou les événements entiers dans des séries verbales) sont reliés entre eux par des relations sémantiques. Peu importe qu'il s'agisse de lexèmes simples sans complexité morphologique apparente, ou au contraire de complexes morphologiques (i.e. des mots-formes venant de de classes flexionnelles, ou impliquant d'autre mécanismes d'affixation, cf. *ad-* en ancien français, ou du fait d'un gabarit à mot verbal discontinu/complexe comme celui du murrinh-patha), ou de structures analytiques multi-prédicatives – qu'elle soit constructionnelle (*tomber malade*) ou productive (*rendre + ADJ*). Dans tous ces cas, **nous avons affaire à des structures événementielles de complexité comparable**. Fait plus remarquable encore, cette complexité (ou simplicité) sémantique est potentiellement orthogonale à la complexité morphosyntaxique / morpho-lexicale de la forme – dans le sens où un mot-forme simple peut être le *locus* d'une complexité sémantique que ne traduit pas (ou plus) sa simplicité de forme ; cf. *arriver* (26)⁷⁰, et où, inversement, une construction formellement complexe peut renvoyer à un événement simple. Cette observation en apparence anodine, a des conséquences importantes pour toute entreprise sémantique : elle signifie que l'on ne doit rien préjuger de la complexité ou simplicité formelle d'un phénomène, ni dans un sens, ni dans un autre, et qu'il est donc de mise d'être prudent. Nous verrons que c'est une chausse-trappe qui fait trébucher nombres d'approches sémantiques, y compris récentes et formelles (mais qui négligent très souvent de considérer de près la légitimité des hypothèses faites sur les appariements formes/sens).

Cette intuition, fondée sur le rapprochement des données romanes, germaniques et australiennes, a été renforcée par ma direction du travail de recherche mené par Y. Matveeva sur l'affixation aspectuelle en russe (Matveeva 2015). Dans sa façon d'encoder de l'information aspectuelle, l'affixation aspectuelle des langues slaves présente toute la complexité idiosyncratique (i.e. un caractère collostructionnel très net, pour employer un terme dû à (Stefanowitsch & Gries 2003)) de l' « aspect de phase », ou de la « macro-structure événementielle ». L'aspect y est mêlé à d'autres informations non-aspectuelles ; c'est naturellement le propre de telles formes lexico-grammaticales que de recouvrir à une sorte de « boîte à outils » de la structuration des événements dont la richesse et la complexité dépasse de beaucoup celle, somme toute triviale et simple en comparaison, offerte par les paramètres aspectuels plus « purs » de type micro-événementiel, largement étudiée dans la topique vendliérienne, et qui sont massivement lexicalisés dans les langues romanes – entre autres. (Caudal 2018a) explore de façon un peu plus étendue cette question à la lumière de données du russe et d'autres langues slaves.

4.2 Perspectives comparatives, typologiques et australiennes sur la flexion verbale et ses cycles

Mais c'est incontestablement sur le chapitre de la flexion verbale (au sens le plus large) que mon nouveau cap diachronique et australien a le plus bouleversé mon habitus de chercheur – et que la question des appariements formes/sens, révélant les difficultés du réductionnisme de principe, s'est imposée à moi. Je dois reconnaître que c'est à l'étude de la

⁷⁰ Ce qui ne veut cependant pas dire que des sous-types de structures événementielles complexes ne devraient pas être distingués ; voir par ex. (Caudal, Ponsonnet & van Egmond 2013; Caudal, Nordlinger & Seiss 2013) pour des différences de principes entre plusieurs types de systèmes de prédicats complexes dans les langues australiennes.

flexion que je dois d'avoir pris pleinement conscience du chemin, où petit à petit et presque à mon insu, mes travaux sur les questions de structure événementielle m'avaient lentement amené. Il faut aussi souligner que j'ai entrepris de front, ou en alternance rapprochée, ces deux chantiers flexionnels – le diachronique français, et le synchronique et comparatif/typologique australien – de sorte qu'ils sont naturellement entrés en dialogue, notamment sur la question de l'interaction entre temps-aspect et modalité – sans aucun doute le problème empirique le plus épineux auquel je me sois confronté de toute ma carrière, particulièrement dans les langues australiennes, où il est d'une complexité qui m'a souvent laissé pantois.

C'est sur la base de données flexionnelles, donc, que mes positions fondamentales sur les appariements formes/sens ont le plus évolué. Il m'a longtemps semblé qu'il était de bonne méthode d'essayer de cantonner mes doutes compositionnels au domaine du lexique et de la morphologie lexicale, au sens large (qu'il s'agisse de dérivation morphologique, ou de classes lexicales morphologiques). Le lexique, après tout, paraît un lieu particulièrement naturel pour l'épanouissement des conventions d'appariement forme/sens les plus arbitraires et les moins motivables par des considérations liées à la compositionnalité et à la productivité. N'est-il pas *aussi* le royaume de la fragmentation des paradigmes, jusqu'à l'infini, ou plutôt jusqu'à la monade lexicale ? Par contraste, j'ai longtemps essayé de maintenir des analyses réductionnistes (compositionnelles et monosémistes) d'un grand nombre d'items flexionnels que j'étudiais. Même après m'être lancé dans la théorisation d'une strate pragmatique « conventionnelle » pour rendre compte des « usages » des temps verbaux, j'ai tenté de maintenir une approche compositionnelle de leur sémantique ; au moins à chaque fois que cela me semblait intuitivement raisonnable, et sans rechercher *a priori* des arguments pour ne pas le faire.

Si l'on considère mes études du *Perfekt* alémanique, mais aussi du *simple past* anglais (Caudal & Schaden 2005; Caudal 2005c), et plus tard du passé simple de l'ancien et du moyen français (Caudal & Vettters 2007; Caudal 2015b), il est apparent que dès 2005 je ne considérais déjà plus vraiment de tels temps aspectuellement sous-spécifiés comme étant justifiables d'une analyse réellement monosémiste de leur sémantique – contrairement à ce que j'ai espéré des parfaits sans interprétation imperfectives comme le *present perfect* australien, ou le passé composé du français, au moins jusque vers 2009, ou plus tard encore, de l'imparfait du français, et en général des temps imperfectifs, y compris dans les langues australiennes. De fait, je suis venu assez tôt dans ma carrière (dès 2003-2005) à aborder le *Perfekt* alémanique et le *simple past* anglais comme des cas de sédimentation/accrétion de sens historiquement distincts – *layering* dans la terminologie de (Hopper 1991).

Bien que je n'aie pas procédé à une étude diachronique des temps germaniques issus du remaniement en vieux germanique du système des verbes forts vs. faibles, mon étude (i) du *Perfekt* dans l'un des dialectes alémaniques où son évolution était la plus avancée, à savoir celui de la région de Bregenz, et (ii) de l'évolution du passé simple en ancien et moyen français, m'ont petit à petit convaincu qu'il s'agissait bien de *layering*. Et qu'une analyse monosémiste et synchronique monosémiste telle que celle défendue, par ex. dans (Altshuler 2014) n'était pas satisfaisante, puisqu'elle postulait des discontinuités sémantiques radicales entre plusieurs grands types sémantiques de temps/aspects, là où la diachronie révélait des continuités et des transitions subtiles d'un type à un autre. Une analyse faisant une place à une forme d'homonymie dans la représentation, et « listant » des emplois sédimentés me semblait bien plus à même de rendre compte de phénomènes graduels d'évolution n'affectant que l'un de ces emplois, tels que ceux décrits dans (Caudal 2015b).

Rappelons encore les faits de l'alémanique de Bregenz, mais très brièvement (voir aussi §3.3.1, p.66, les exemples (82)-(84)). Ce dialecte, comme beaucoup de dialectes du sud de l'Allemagne, par exemple, cf. (Reyle, Rossdeutscher & Kamp 2007), paraît présenter ce que l'on pourrait être tenté de comprendre comme un cas de « non-culminating accomplishment »,

cf. (Bar-El, Davis & Matthewson 2006; Piñón 2008; Tatevosov & Ivanov 2009; Martin 2015) ; en effet, (113), peut ou non impliquer qu'un gâteau a été (complètement) mangé.

- (111) *dɛ hans hət dɛ ku^xɛ ɡɛ^sɛ.* (Caudal & Schaden 2005)
 Det.Masc. Hans avoir-PR.3sg Det.Masc. gâteau mangé.
- (112) 'Hans a mangé/mangeait le gâteau'
- (113) *vi^p d anna inɛ^kku iʃ, hət e^r an ku^xɛ ɡɛ^sɛ* (perfectif+imperfectif OK) (ibid.)
 Quand Det.Fem Anna entré être-PR.3sg, avoir-PR.3sg il-NOM Det.Sg.ACC gâteau mangé.
 'Quand Anna est entrée, il a mangé / mangeait un gâteau'.

Cependant, quel que soit la pertinence par ailleurs des analyses en termes de *non-culminating accomplishments* pour d'autres phénomènes dans d'autres langues, il me semble essentiel de noter qu'une telle lecture du *Perfekt* avec ce même verbe est le fruit d'une évolution récente, entamée plus tôt dans les dialectes de la partie sud de l'ensemble Haut Allemand (Livio Gaeta, p.c.). Alors qu'il est peu raisonnable de penser que cette évolution sémantique soit le fait du lexique, il l'est beaucoup plus d'imaginer qu'il s'agit, en fait, d'une évolution de la flexion verbale analytique vers une sémantique sous-spécifiée – ou du moins de l'interaction de la flexion avec le mot verbal qu'elle marque. Ceci avait justifié, de mon point de vue et de celui de G. Schaden, de proposer une représentation aspectuelle sous-spécifiée du *Perfekt* alémanique, utilisant 'Underspecified Discourse Representation Theory' (UDRT) de (Reyle, Rossdeutsch & Kamp 2007). On remarquera l'extrême ambivalence du recours à cette théorie, du point de vue du réductionnisme : si officiellement et doctrinalement, il s'agit de préserver la monosémie et la compositionnalité, on voit bien que techniquement, l'implémentation de la sous-spécification en UDRT est une forme de *layering*, encodant « en dur » des sens distincts reliés par une sorte opérateur de disjonction – et doit donc être rapprochée d'une conception homonymique et énumérative de la variation du sens, plutôt que de la conception « polysémique-générative » défendue dans la littérature des années 1990 et 2000.

Une stratégie alternative plus simple, et pas foncièrement différente, en réalité, se développerait à l'interface morphosyntaxe/lexique, et consisterait à attribuer au *Perfekt* des⁷¹ réalisations distinctes, dont chacune correspondrait à une interprétation aspectuo-temporelle conventionnelle de ce temps ; il s'agirait de proposer une analyse ouvertement homonymique en termes de *layering*, avec deux appariements formes/sens – par ex. l'une de ces réalisations, associée à un sens perfectif, sélectionnerait les bases verbales dénotant un achèvement ou un accomplissement ; une autre, de sens imperfectif, serait en revanche incompatible avec les bases verbales dénotant des achèvement. De même, on pourrait proposer d'assigner au passé simple de l'ancien français, et au *simple past* de l'anglais plusieurs réalisations formelles, et appariement forme/sens, correspondant à leurs différentes lectures avec différentes classes d'Aktionsart ; voir (Michaelis 2011) pour une analyse du *simple past* selon ces lignes, dans le cadre de la *Sign-Based Construction Grammar* (Boas & Sag 2012). A l'évidence, il s'agit d'une question qui concerne au premier chef la mise en dialogue de travaux sur la sémantique de ces temps, et l'interface morphologie/syntaxe tels qu'ils ont traités les temps analytiques, voire périphrastiques pour les phases initiales du développement de ces temps – il existe sur ce dernier sujet une littérature très substantielle et de plus en plus sophistiquée, de (Vincent & Börjars 1996; Börjars, Vincent & Chapman 1997) ou (Sadler & Spencer 2001) à (Bonami 2015),

⁷¹ En réalité, il faudrait dans une approche constructionnelle autant d'entrées que de variations dans les appariements entre classes aspectuelle de la base verbale, et interprétation du temps – donc au moins trois entrées pour les mots-formes verbales décrivant des accomplissements, activités ou états (une perfective passée, une imperfective passée, une parfaite), et deux pour ceux décrivant des achèvements (une perfective passée, et une parfaite).

(Bonami & Samvelian 2015) ou (Blevins to appear), avec laquelle peu de spécialistes de ces formes de TAM sont familiers – je ne faisais pas véritablement exception à la règle jusqu’à il y a peu. On trouvera dans (Caudal 2018a) un embryon d’implémentation HPSG de telles propositions.

Sans surprise, donc, c’est surtout en étudiant le « cycle des temps périphrastiques » (i.e. *périphrase* > *temps analytique* (> *temps synthétique*)) des langues romanes et germaniques, et en particulier sur l’histoire du passé composé, que j’ai développé une argumentation anti-réductionniste. (Caudal 2015a) représente l’aboutissement d’un long cheminement, débuté avec mes premiers travaux sur corpus sur le passé composé en 2009. A l’origine, j’espérais valider l’analyse développée dans (Caudal & Roussarie 2006) sur la base d’exemples collectés sans travail quantitatif. Ce que j’ai découvert a profondément changé ma façon de concevoir l’évolution des temps verbaux en général – et des cycles de changement des expressions de temps-aspect allant du tour périphrastique, à la flexion analytique, éventuellement jusqu’à la flexion synthétiques – les « compound cycles » communes aux langues germaniques et romanes via leurs parfaits en *être* et *avoir*, ou pour les langues romaines, les futurs et conditionnels, en sont bien sûr un exemple éclatant. J’ai logiquement travaillé sur ces deux types de formes – bien que de façon très inégale ; mon travail sur la diachronie du conditionnel, par exemple, n’est que très superficiel encore, même si j’ai invoqué des arguments sur la diachronie des conditionnels assez tôt dans différentes entreprises (Caudal, Reintges & Schaden 2009; Caudal 2011b; Caudal 2012b; Caudal & Bednall 2016; Caudal 2016b).

On l’a vu ci-dessus, j’ai également entamé un travail, y compris comparatif, sur ce qui serait des cycles sinon équivalents du moins dans les langues australiennes, portant plutôt sur des systèmes de verbes sériels / de prédicats complexes. La complexité de ces données, et la plus petite taille des corpus produits à partir de travail de terrain, ne me rend pas encore accessible le niveau de finesse requis pour accéder aux mêmes genres de généralisations que sur les langues romanes et germaniques – moins encore sur les langues pour lesquelles je viens de débiter un travail de terrain. Cependant, j’ai déjà pu mettre à jour des points de convergence importants, entre les « compound cycles » des langues romanes ou germaniques, et les cycles d’évolution de formes verbales périphrastiques propres aux langues australiennes. Mon travail en cours depuis 2010 sur le système verbal du murrinh-patha (en collaboration avec R. Nordlinger) et son mot verbal discontinu m’a bien entendu rendu manifeste l’existence de processus de morphologisation dans un gabarit lexical d’anciennes structures prédicatives complexes. Mais plus encore que cela, ce sont les travaux et intuitions d’A. Dench sur l’origine des augment morphologiques flexionnels « inchoatifs » vs. « causatifs » des langues de la Pilbara (Dench 1996; Caudal, Dench & Roussarie 2012), puis ma découverte des hypothèses comparatives et diachroniques d’Eva Schultze-Berndt (Schultze-Berndt 2003) sur la morphologie verbale des langues australiennes qui m’ont porté à m’intéresser aux périphrases verbales dans ces dernières. Le travail de terrain sur l’iwaidja et le mawng, entamé avec R. Mailhammer et R. Singer en 2013, puis la comparaison des données collectées avec les systèmes verbaux d’autres langues australiennes, a achevé de me convaincre de l’importance de cycles grammaticaux spécifiquement australiens, partant de sortes de tours périphrastiques et menant, notamment, à de la morphologie flexionnelle, à des classes lexicales flexionnelles, ou à de la pure lexification, bien entendu. Ces cycles restent relativement mal connus – ces langues sont, dans leur grande majorité, encore trop insuffisamment documentées pour permettre des observations avec le degré de finesse requis. Et l’on ne dispose naturellement pas de données historiques de première main ; une démarche comparative autorise quelques hypothèses en matière de reconstruction, mais leur portée est forcément limitée pour ce qui est de la compréhension réelle des appariements formes/sens.

Les analogies entre les systèmes de verbes sériels des langues iwaidjéennes (iwaidja et mawng), d’une part, et d’autre part des systèmes de prédicats complexes ou de tours multi-

ouverte⁷⁶ – les lexèmes ancillaires de mouvement pouvant apparemment être associés avec des séquences d'événements, comme en iwaidja et en mawng :

- (118) **wurruma wuyu** chair =we (Malakmalak; Hoffmann 2013)
 stand.CONT 3SG.NEUT.stand.PST chair =FOC
 'the chair is standing (facing us)'
- (119) dae **wurru –ma** nende yida pak (ibid.)
 animal stand -CONT thing/person 3SG.masc.go.PST sit
 yida niwad
 3SG.msc.go.PST call
 'The animal stood there then sat down, and called out'

'Yida' (lit. 'il alla') est employé ici avec la même fonction de césure et d'ordre temporel que le verbe 'aller' en iwaidja.

Mais le malak-malak, comme d'autres langues de la Daly river (par ex. le Jaminjung) est susceptible d'enchaîner plusieurs coverbes dans une série, comme d'autres langues enchaînent des séries verbales (*serial verbs*) :

- (120) tyurrk wa yiminy (ibid.)
 go.inside pick.up 3SG.masc.do.PUNCT
 'The (chicken hawk) picks it (the fire) up (quickly) and goes inside'

Côté pama-nyungan, on trouve à profusion des imperfectifs (progressifs, ou imperfectifs généraux, voire habituels) périphrastiques posturaux – voir par ex. dans les langues de la Pilbara – par ex. dans les langues mantharta, cf. (Austin 1998), mais aussi en panyjima (Dench 1991)⁷⁷, etc.

- (121) **ṇaṭa kumpa-iṇa paṇa kuḷpa-ṇu.** (Mantharta ; Austin 1998:26)
 1sg :nom sit-prs head:nom be sore-IPVF :ss
 'I have a sore head.'
- (122) **kumpa-aṭu ṇuru-maṭu ṭika-ṇu.** (ibid.)
 sit-usit old_man-pauc :nom eat-IPVF :ss
 'The old people used to eat (it).'
- (123) **ngunha marlpa panti-ku witi-pi-lku** (Panyjima ; (Panyjima; (Dench 1991:150))
 that man sit-PRES play-PROC-PRES
 palya-ntharri-ngarli-ku yarnta-warntura-la.
 woman-PL-PL-ACC day-DISTRIB-LOC
 'That man is flirting with [groups of] women each day.'
- (124) **ngaliyakuru panti-wuru nyarru-wayi-ku.** (Panyjima; (Dench 1991:140))
 1plexc sit-HABIT dance-INCHO-PRES
 juju-ngarli-la.

⁷⁶ Un tel système de coverbation est en fait typique de certaines langues de la Daly River, avec cette variation que l'ensemble des lexèmes ancillaires/auxiliaire est plus ou moins étendu selon les langues. C'est en matngele (5 lexèmes ancillaires) (Zandvoort 1999) et en malak-malak qu'il est le plus petit, alors que c'est en jaminjung (35 lexèmes ancillaires) (Schultze-Berndt 2000) et en wagiman (plus de 40) (Wilson 1999) qu'il est le plus grand. Voir (Hoffmann 2015a) pour un inventaire dans cette zone/famille linguistique ; et voir (McGregor 2002:150) pour un inventaire plus large dans les langues du nord de l'Australie.

⁷⁷ Comme l'observe (Anderson 2006:n.9 p. 226), en panyjima, *panti* 'sit', *karri* 'stand', et *ngarri* 'lie' fonctionnent de fait comme des 'auxiliaires', ou copules de tours périphrastiques au sens large. (Bonami 2015). Il est à noter que *panti* est l'élément le plus grammaticalisé, *karri* et *ngarri* ayant un comportement plus nettement lexical – hormis dans la variété d'évitement (*avoidance language*) *paathapathu*, où mystérieusement, c'est *karri* qui est le plus grammaticalisé ; cf. Dench (1991:184).

old man-PL-LOC

‘We used to dance with the old people.’

On le voit, le chantier ici ouvert est gigantesque – j’entends en poursuivre l’exploration durant le restant de ma carrière, à côté des autres chantiers que j’ai déjà évoqués, et d’un dernier autre chantier d’importance : celui des structures présentant un marquage composite TA/M(E) ; ou si l’on veut, celui de l’interaction entre temps-aspect et modalité-évidentialité (voir §4.4.3 p. 114 plus bas).

4.3 Retour sur la conventionnalisation des emplois des temps verbaux, et la relation temps/aspect : la diachronie des temps passés du français et de l’anglais

Depuis mes premiers travaux publiés en 2006/2007 (Caudal & Roussarie 2006; Caudal & Vetters 2007; Labeau, Vetters & Caudal 2007; Ritz & Caudal 2009), sur la diachronie du passé composé, mes hypothèses et ma compréhension du fonctionnement de ce temps verbal se sont considérablement enrichies et affinées. Je vais ici tâcher de résumer en quelques pages l’évolution précise de mon analyse. Il s’agit d’un cas particulier qui éclaire aussi bien que le précédent le tour pris par ma carrière depuis quelques années, c’est-à-dire un éloignement progressif des thèses réductionnistes au fil de mes publications.

4.3.1 Un point de départ à l’interface sémantique/pragmatique : l’influence de la SDRT

Comme on l’a vu plus haut en §3.2.3 et §3.3, mon point de départ a été principalement centré sur une série d’hypothèses à l’interface sémantique/pragmatique, naturellement surgies du fait que je travaillais beaucoup dans le cadre de la SDRT, et était donc particulièrement sensible aux facteurs discursifs structuraux dans l’évolution des temps verbaux. Ceci est notamment lié à l’importance centrale prise par la notion de *causalité inverse* dans l’étude des temps verbaux, à la fin des années 1990 et au début des années 2000. On peut citer, par ex., (Lascarides & Asher 1993a; Lascarides & Asher 1993b; Molendijk & de Swart 1999; Saussure 2000; de Swart & Molendijk 2002), pour des observations convergentes à cet égard sur les temps de l’anglais et du français. S’agissant du français, il a été notamment observé une différence capitale entre le passé simple et le passé composé, à savoir que seul ce dernier était compatible sans aucune restriction ou nuance avec un ordre causal inverse (dès lors qu’il n’est pas contrarié par la connaissance du monde). Dans ma thèse, je citais notamment la paire minimale suivante :

(125) La maîtresse a giflé mon fils (e_1). Il a été en retard à l’école (e_2).

(126) #La maîtresse gifla mon fils (e_1). Il fut en retard à l’école (e_2).

Dans le meilleur des cas, (126) est interprétable comme indiquant que mon fils a été en retard à cause de la gifle de la maîtresse ; dans le pire, il est étrange. Mais seul (125) autorise une lecture telle que le retard a été la cause de la gifle, et non l’inverse. On remarquera toutefois que l’inversion causale « paraît » licite au PS à la condition que l’événement e_{π_2} soit en fait encapsulé dans e_{π_1} , et que la relation de discours inférée pour attacher π_2 au contexte discursif soit une variante d’*Elaboration*, cf. (Danlos & Gaiffé 2004) ; voir aussi (Caudal 2009a) pour une discussion détaillée de données connues pour être problématiques à cet égard.

(127) Jean cassa le vase (π_1). Il le heurta sur le bord de la table (π_2).

Plus généralement, comme je l’ai exposé plus haut en §3.2.3 et §3.3, j’en étais venu à considérer les temps verbaux de façon cruciale par leur interaction avec les différents types de relations de

discours (ou relations rhétoriques) au sens de la SDRT. (Caudal & Roussarie 2005a; Caudal 2006a) et surtout (Caudal 2012a) offrent un inventaire croisé des types de relations de discours, et des types de contribution aspectuelle des temps verbaux, ou *points de vue aspectuels*, au sens de (Smith 1991). Je traitais ces paramètres discursifs structuraux comme étant un des critères essentiels de classification sémantique des temps verbaux – jusqu’à l’hypothèse quelque peu provocatrice, mais pas dénuée de logique empirique, que les temps verbaux et les connecteurs discursifs partageaient souvent des fonctions d’organisation aspectuo/causo-temporelles du discours qui les rapprochait des connecteurs discursifs (Caudal & Vetters 2006).

Ainsi je l’ai déjà rappelé plus haut (§3.2.3, p.50 sqq.), dans la littérature typologique/comparative et diachronique consacrée aux temps verbaux, de telles propriétés structurales discursives avaient été identifiées comme centrales pour caractériser certaines catégories de temps, et/ou dans la compréhension de la distribution des temps verbaux dans les discours narratifs – au moins depuis (Weinrich 1964) et (Benveniste 1966) et nombre de publications qu’ils ont inspirées, voire dans celles inspirées par (Labov & Waletzky 1966; Labov 1972). On peut notamment citer la notion de « backgrounding » vs. « foregrounding » (Hopper 1979; Givón 1979; Hopper 1982; Fleischman 1983; Fleischman 1990), qui a clairement inspiré la définition des relations d’*Arrière-Plan (Background)* en SDRT vs. de *Narration* et *Occasion* (Asher 1993; Asher & Lascarides 2003). La possibilité d’établir une relation d’*Arrière-Plan* est clairement une des caractéristiques typologiquement stable des temps imperfectifs généraux (comme celle d’autoriser *Résultat* ou *Explication* i.e. l’inversion causale, est une des propriétés typologique des parfaits). Voir (Caudal 2012a) pour de plus amples détails. De même, l’inversion causale sous-jacente à des relations comme *Explication / Résultat*, est associable avec des parfaits, tandis que *Narration* et *Occasion* vont plutôt de pair avec des temps perfectifs⁷⁸, dont les emplois font aisément correspondre l’ordre textuel et causo-temporel, i.e. sont fréquents⁷⁹ avec des description de séquences d’événements ; ainsi (128) est mal formé en anglais britannique standard.⁸⁰

(128) ??Yannig **has left** (π_1). (Then) Mona **has arrived** (π_2). (*Narration*(π_1, π_2))

Ces deux caractéristiques sont citées comme un critère définitoire des parfaits vs. les temps perfectifs passés dans des travaux tels que (Nedjalkov 1988) et (Dahl 2000) : les parfaits canoniques sont normalement incapables d’être employés pour décrire des événements ordonnés causalement. Le passé composé du français moderne, de ce point de vue, n’a pas (ou plus) les propriétés d’un parfait canonique ; il est un parfait perfectivisé, i.e. un « hybride » de parfait ayant évolué vers un perfectif passé, et ayant subi au fil du temps ce que (Squartini & Bertinetto 2000) appellent la *dérive aoristique* (‘aoristic drift’) – car il est bien connu de multiples travaux sur la diachronie des parfaits que ceux-ci tendent à développer des emplois perfectifs passés, et *in fine*, à devenir des temps perfectifs passés ; c’est d’ailleurs une évolution qu’incarne aussi le passé simple du français (Caudal & Vetters 2007; Caudal 2015b), et avant lui le parfait latin (qui est son étymon) (Haverling 2010a).

⁷⁸ Ou des parfaits perfectivisés, i.e. ayant entamé une évolution vers un temps perfectif passé.

⁷⁹ Cette fréquence relative de tels emplois ne doit cependant pas amener à penser qu’il s’agirait d’une sorte de « fonction discursive contextuelle par défaut » de tels temps, comme cela avait été par ex. proposé initialement en SDRT ; voir (Asher & Lascarides 2003) pour une discussion du principe d’établissement des relations de discours, maintenant fondé sur un principe de maximisation de la cohérence du discours classant les différentes relations possibles avant d’en choisir une – principe organisationnel très différent de l’idée première que la relation de *Narration* était une sorte de relation par défaut. Cette idée d’attribuer aux temps perfectifs passés, à l’exemple du passé simple français, une sorte de « fonction par défaut » d’avancement du discours trouve sa source notamment chez (Reichenbach 1947), et a été abondamment critiquée dans les années 1990-2000. Voir (Caudal 2000) pour une synthèse de cette discussion.

⁸⁰ Mais pas en anglais australien contemporain, au moins pour les locuteurs de moins de 35-40 ans ; cf. (Ritz 2010; Caudal & Ritz 2012).

L'étape suivante était naturellement de trouver des corrélations entre ces propriétés de structuration discursive à l'interface sémantique/pragmatique, et l'évolution des temps verbaux. Étant donné que les temps parfaits sont typologiquement connus pour évoluer vers des temps à point de vue perfectif comme par ex. le passé simple (qui est lui-même issu du parfait latin), il était attendu que l'évolution d'une catégorie de temps (parfait) vers une autre (parfait perfectivisé, ou passé perfectif) devait être corrélée avec des évolutions en termes de fonctions discursives structurelles. C'est sensiblement ce que j'ai réussi à mettre en lumière pour l'ancien français dans (Caudal & Roussarie 2006; Caudal & Vetters 2007), dans (Ritz & Caudal 2009) pour le passé composé en ancien et moyen français, et dans (Caudal & Ritz 2008; Caudal & Ritz 2012) pour le parfait australien. L'idée de mon analyse de l'époque était que le « point de basculement » entre un emploi et l'autre était lié au fait que les parfaits canoniques étaient incapables d'être employés avec la relation *Narration*, puis qu'ils en acquéraient la capacité. Ainsi tandis qu'en latin les structures résultatives en *habeo litteras scriptas / amatus sum* ne semblent pas employées dans des contextes narratifs, en ancien français, le PC pouvait être attesté dans de tels contextes :

- (129) Tant li preièrent li meillur Sarrazin / Qu' el' faldestoel s'est Marsilies asis . (*Roland*, 451–52) (ancien français)
 Tant le prier-PS.3p les meilleur Sarrasins / que sur.le trôle REFL-être-PR.3sg Marsile asseoir-PP.
 'Les meilleures Sarrasins supplièrent tant Marsile / Qu'il s'assit sur le trône'

Dans le même temps, je soulignais que le PC de l'ancien français n'était pas compatible avec les modificateurs de localisation temporelle dans le passé, réservés aux temps à sens perfectif passé – c'est-à-dire qu'il n'avait pas acquis des propriétés sémantiques d'un tel temps. Il n'a atteint ce stade d'évolution qu'entre le 17^{ème} et le 18^{ème} siècle (Caudal & Vetters 2007), *hier* étant l'un des modificateurs-clés à cet égard⁸¹. Il s'agit là d'une autre caractéristique essentielle reconnue en typologie sur les parfaits « canoniques » (cf. (Nedjalkov 1988; Dahl 2000; Squartini & Bertinetto 2000), et qui vaut par ex. pour le *present perfect* de l'anglais britannique standard, cf. (130) :

- (130) *Yann has left on Monday.

Du point de vue de la SDRT, j'analysais ces deux points empiriques comme indiquant que les parfaits canoniques (i) n'introduisaient qu'un référent résultatif dans la sémantique compositionnelle des parfaits (*contra* des propositions faites dans d'autres analyses), et (ii) ne faisaient qu'impliquer (au sens d'*implication*, et non d'*implicature*) l'événement causateur antérieur, sans qu'il soit possible ni à une relation de discours, ni à plus forte raison à un modificateur sémantique, d'accéder au référent correspondant (i.e., à l'événement du départ du Yann en (130)).

Pour expliquer le paradoxe apparent de la possibilité des emplois narratifs discursifs du PC en ancien français, mais sans modification par des modificateurs temporels passés, je proposai dans (Caudal & Roussarie 2006; Caudal & Vetters 2007) de les analyser comme relevant d'une forme de *pragmatique conventionnelle*, et distinguai trois phases dans l'évolution du PC :

⁸¹ Réservé au PS jusqu'à l'époque du français pré-classique, *hier* a opéré un double changement : il est simultanément devenu compatible avec le PC, et incompatible avec le PS, sur une période variable selon les locuteurs, mais s'étendant en gros sur les années 1700-1800.

- (i) du bas latin aux premiers états de l'ancien français (avant le 11^{ème} siècle), le PC était un tour résultatif parfait⁸² incomplètement grammaticalisé, rejetant à la fois les modifieurs temporels passés, et les emplois narratifs (i.e. ne pouvait servir à exprimer des séquences d'événements passés); il n'avait aucun contenu perfectif, ni sémantique, ni pragmatique ;⁸³
- (ii) du 12^{ème} au 17^{ème} siècle, le PC était compatible avec des contextes discursifs narratifs, mais pas des modifieurs temporels passés ; il n'était que « pragmatiquement » perfectivisé ;
- (iii) à partir du 17^{ème} siècle, il accepte en plus les modifieurs temporels passés (i.e. il acquiert un composant sémantique perfectif passé)

J'implémentais concrètement la chose au moyen d'axiomes sur les relations de discours en SDRT, avec en gros, les intuitions suivantes :

- à l'étape (i), le PC de l'ancien français, comme le *present perfect* de l'anglais britannique standard, n'exprimait que l'état résultant exprimé par le contenu lexical présent dans ce qui était une construction résultative en voie de grammaticalisation ; il ne faisait qu'impliquer l'événement causateur de cet état résultant, et sans qu'il soit possible d'accéder à un référent de discours correspondant pour établir une relation telle que *Narration* (ce qui selon moi explique l'incompatibilité des parfaits canoniques avec les emplois « narratifs » ; voir (Caudal 2000; Caudal & Roussarie 2005a; Caudal & Roussarie 2006; Caudal & Vetters 2007; Caudal 2011a) pour une plus ample discussion;
- à l'étape (ii), le PC de l'ancien français est devenu capable de rendre un référent discours d'événement causateur disponible à l'interface sémantique/pragmatique (dans la *Logic of Information Processing* de la SDRT, i.e. le module combinant information linguistique et extra-linguistique pour établir les relations de discours). De ce fait la relation *Narration* devenait un candidat possible pour rattacher un énoncé au PC à un événement qu'il suivait causalement et temporellement
- enfin, à l'étape (iii) (i.e. à partir de la période classique), j'arguais que le PC était un « double temps » ancrant sémantiquement deux référents événementiels différents, un référent statif résultatif (l'état résultant), ancré dans le présent, contextuellement déterminé⁸⁴, et un autre référent, de type événementiel variable (l'événement causateur de l'état résultant), ancré dans le passé, et lexicalement déterminé (i.e. déterminé par le seul contenu lexical du verbe).

La figure suivante résume de façon synthétique la compréhension que j'avais alors de l'évolution du PC à l'interface sémantique/pragmatique : voir (Caudal & Roussarie 2006; Caudal & Vetters 2007) pour de plus amples détails. On voit que le changement est d'abord dans la pragmatique conventionnelle du PC (ici incarnée dans sa capacité à déclencher certaines relations de discours), avant de gagner la sémantique compositionnelle.

⁸² Ou plutôt un paradigme périphrastique reposant sur la fusion de deux constructions initialement distinctes, i.e. le résultatif en *amatus sum* et celui en *habeo litteras scriptas*.

⁸³ L'étape (i) étant très difficile à documenter (puisque'il s'agit d'une étape de l'évolution du français qui n'est pas accessible dans des textes complets, mais uniquement au travers de fragments vernaculaires dans des textes bas-latins), elle est dans une certaine mesure putative ; mais comme cette hypothèse est vérifiable en bas-latin, on peut raisonnablement estimer qu'elle a dû perdurer au moins pour un temps en haut ancien français.

⁸⁴ Ainsi *mon fils a jeté une balle sur le toit* n'a pas nécessairement pour état résultant *une balle est sur le toit*, mais par ex., *mon fils s'est comporté comme un garnement* – car je peux avoir ramassé la balle dans l'intervalle. L'événement causateur, lui, restera invariablement celui décrit par *Mon – lancer une balle sur le toit*. Voir la notion d'*état parfait* ('perfect state') chez (Nishiyama & Koenig 2010).

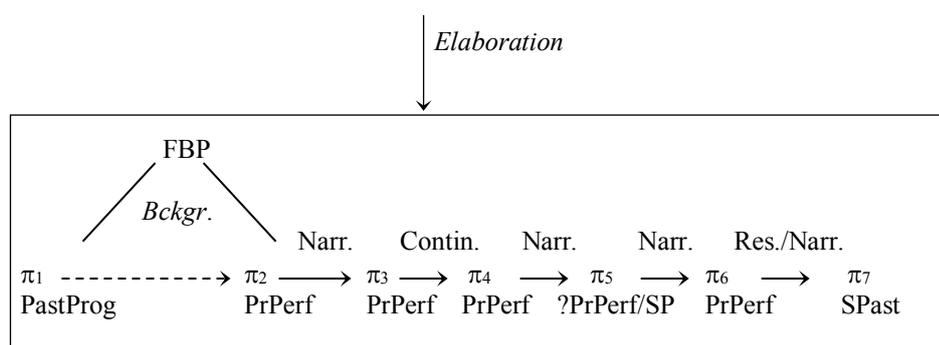
Figure 3: Types de parfaits et interface sémantique/pragmatique

	Type (i)	Type (ii)	Type (iii)
Sémantique compositionnelle	Etat résultant	Etat résultant	Etat résultant + Événement causateur
Accessible dans la LIP	Result Etat résultant	Etat résultant + Événement causateur	Etat résultant + Événement causateur

J'ai proposé dans (Caudal & Ritz 2012) une analyse pragmatique analogue pour les emplois narratifs du *present perfect* de l'australien contemporain. Cependant cette analyse tirait parti de régularités frappantes dans la structuration des contextes à des « parfaits narratifs » apparaissaient. Il s'agissait en effet dans l'essentiel des exemples pertinents dans les corpus constitués par Marie-Eve Ritz, de cas de séquences d'événements dominées par la relation discursive *Elaboration*. L'exemple (131) illustre ce phénomène ; de fait, *Narration* est établie d'autant plus facilement entre des segments au *present perfect* que ceux-ci forment un topique bien identifié. Ici, le titre résumant l'incident reporté (*Armed robbery, Gympie*) exprime directement la cohérence topicale et événementielle de la séquence discursive ; c'est sur lui que porte la relation d'*Elaboration* dominant la série de segments qui ne servent en somme qu'à épeler les « ingrédients » de cette attaque à main armée.

- (131) **Armed robbery, Gympie:** *Police are investigating the armed robbery of a 24 hour supermarket early this morning. At 1.53 a man HAS ENTERED the AUR Express supermarket (π_1), and held a knife to the attendants throat (π_2) demanding money (π_3). The attendant handed over a sum of cash in a plastic bag (π_4) while the man HAS TAKEN cigarettes from behind the counter (π_5). He HAS then RUN the knife down the attendants throat (π_6) causing a superficial cut (π_7) before leaving the store on foot with the cash and cigarettes (π_8). The attendant was able to follow the man to a nearby takeaway shop (π_9) where the man HAS DROPPED the bag of cash and cigarettes (π_{10}) and ran down the embankment (π_{11}). It is believed he got into a white sedan (π_{12}), possibly a late 90s model Ford Falcon. (Q'land Police media, 6.09.2007)*

“Attempted armed robbery in Crawley”



- Relations temporelles :
 $\text{overlap}(e_{\pi_1}, e_{\pi_2}) \quad e_{\pi_2} < e_{\pi_3} \quad \text{overlap}(e_{\pi_3}, e_{\pi_4}) \quad e_{\pi_4} < e_{\pi_5} < e_{\pi_6} < e_{\pi_7}$

Figure 4: Structure rhétorique et temporelle de (131)

Alors que dans (Caudal & Roussarie 2006; Caudal & Vettters 2007) je n'avais formulé aucune tentative d'explication au changement subi par le PC en ancien français, par contraste, dans (Ritz & Caudal 2009; Caudal & Ritz 2008) j'ai exploré la possibilité que les propriétés

discursives structurales des parfaits puissent avoir « aidé » *Narration* à être établie. En l'occurrence, la forte cohésion topicale des segments au *present perfect* dominés par une relation d'*Elaboration*, et l'ordre causo-temporel qui tend à prévaloir alors, aurait facilité l'établissement de *Narration*, ou du moins d'*Occasion*.⁸⁵

4.3.2 *Vers un type d'analyse plus complexe de la diachronie des temps verbaux, associant changement sémantico-pragmatique et changements morphologiques et syntaxiques – y compris des phénomènes de « collocation/collo(con)struction »*

Cependant, en accord avec l'attention croissante que j'ai apportée non plus à la seule sémantique, mais à la question plus globale des appariements formes/sens, mes travaux ultérieurs sur les parfaits ont accordé une place croissante à l'étude des paramètres morphologiques et syntaxiques, en plus des paramètres sémantico-pragmatiques. Dans le même temps, ma compréhension de l'évolution du pouvoir interprétatif des parfaits et de leur polyfonctionnalité, a achevé de s'affranchir de tout présupposé réductionniste. Mes analyses ont fait une place importante aux phénomènes d'accrétion (*layering*) sémantique (i.e., d'« homonymie », si l'on veut), de développement d'emplois à l'interface sémantique/pragmatique, y compris en relation à des effets de conventionnalisation dans les relations formes/sens (Caudal 2015a), mettant notamment en avant de véritables phénomènes de « collo(con)struction » / collocations constructionnelles dans l'évolution du PC.

Il y a eu si l'on veut, une sorte d'aboutissement de ma réflexion à une étape que l'on peut qualifier de *constructionnaliste* et *collocationnaliste* (au sens des grammaires de construction, et des théories de la grammaire « basées sur l'usage »), par mise en évidence du rôle de certaines constructions syntaxiques dans l'émergence des nouveaux emplois narratifs du PC en ancien français (Caudal 2015a), puis des divergences d'appariement forme/sens entre les formes de PC en *avoir* et celles en *être* en ancien français (Caudal, Burnett & Troberg 2016).

Dans (Caudal 2015a), j'ai suggéré que le PC en ancien français était en fait d'emblée capable d'une forme particulière de lectures narratives, que j'ai nommées *inchoatives résultatives*, et que l'on peut comprendre comme des formes inchoatives de présent résultatif. Il est remarquable que de telles lectures soient toujours possibles en français et en anglais modernes, avec les tours résultatifs qu'ils ont conservés :

(132) (Et soudain,) l'animal a la tête **dressée**. (Mod.Fr)
 (And suddenly,) the-animal have-PR.3sg. the head raise-PP.
 ('(And suddenly,) the animal has (got) its head raised'.)

(133) A cold, blustery day in Washington, D.C. (...). People are heads-down huddles as they walk into the wind. (...). Suddenly, the wind **is gone**. (*Hartford Courant*, 11.03.2001)
 (Mod. Eng.)

L'exemple suivant (Caudal 2015a:189–190) illustre bien le fonctionnement de telles structures inchoatives résultatives – la traduction relevée en (134) met l'accent sur l'atteinte de la borne finale de l'événement de manger, i.e. sur le début de l'état résultant associé.

(134) a. Si manjüent molt lieemant. / Quant **mangié orent** longuemant, / Li vavadors dist a son oste... (*Chevalier*, 2965-2967) (OF)

⁸⁵ Une étude menée sur le PC en ancien et moyen français avait révélé des régularités comparables dans la structuration des contextes discursifs où le PC « narratif » apparaissait le plus souvent.

And eat-PR.3pl very gaily; when eat-PP have-PS.3pl long, the nobleman-SUBJ say-PS.3sg to his guest...

(‘And they ate merrily. When they had eaten with all the appropriate slowness, / the nobleman said to his guest...’).

b. Lorsqu'ils eurent fini de manger... (Mod. Fr.)
when-they have-PS.3pl finish-PP COMP eat-INF...
(‘when they had finished eating...’).

L’analyse proposée insiste sur le fait que le PC est alors, à beaucoup d’égards, imparfaitement grammaticalisé ; il converse de multiples caractéristiques « constructionnelles », notamment dans la morphologie du participe passé (cf. les faits d’accord), et la syntaxe de la phrase au PC. Celle-ci persiste par ex. à se comporter comme une construction résultative « adnominale », au sens de (de Acosta 2006) – et qui subsiste en français moderne sous la forme de (132). C’est-à-dire qu’il est aisé, en ancien français, de trouver par ex. des PC en *avoir* autorisant le participe passé à apparaître à droite du SN objet, tandis que l’auxiliaire est lui à gauche (la position V2 étant encore très prégnante à cette époque), cf. par ex. (135). De même il n’est pas alors rare de trouver des PC en *estre* avec insertion du SN sujet, ou d’un SN directionnel, entre l’auxiliaire et le participe ; il serait bon de tenter de déterminer comment de telles variations syntaxiques sont ou non corrélées avec des variations interprétatives – c’est un sujet que j’entends couvrir à l’avenir dans mes travaux diachroniques.

(135) A-dont ont lez napes leveez / Et apréz ont leurs mains laveez.

After.that have-pr.3pl. the napkins lift-pp, and then have-pr.3pl. their hands wash-pp

‘...After that they lifted the napkins, and then they washed their hands.’ (Anjou, 2625, in Martin 1971: 169)

En somme, ce tableau des propriétés formelles du PC suggère qu’il s’agit au moins autant d’une construction résultative⁸⁶ au présent que d’un parfait en cours de grammaticalisation. L’incompatibilité du PC avec les modificateurs temporels passés cadre parfaitement avec sa caractérisation en ancien français comme une forme de présent, et la complexité et la variabilité de sa morphologie (pour l’accord) et de sa syntaxe, comme de ses interprétations, plaident pour une analyse en termes d’un ensemble de formes au moins en partie distinctes (structure(s) résultative(s) vs. présent-parfait).

L’étude sur corpus que j’ai menée dans (Caudal 2015a) a révélé la prégnance des structures bi-propositionnelles (notamment en *Quand A, B*, mais toutes sortes de structures corrélatives comparables induisant un ordre causo-temporel strict entre les événements décrits par A et par B sont représentées) dans les emplois « narratifs » du PC en ancien français. Il s’agit, semble-t-il, d’un véritable cas de collo(con)struction ; ceci renforce l’hypothèse selon laquelle il y aurait une forte dimension « constructionnelle » du PC en ancien français. On peut imaginer que la fréquence de tels usages a contribué à rendre associable au PC une interprétation narrative en contexte discursif y compris en dehors des structures propositionnelles corrélatives, selon un mécanisme qu’il reste à préciser (la conventionnalisation d’une implicature dans l’esprit de (Heine 2002) ne semble cependant pas une possibilité, puisque l’événement causateur antérieur était déjà conventionnellement impliqué par le PC, mais sans faire partie du contenu *at issue* d’un énoncé au PC). En effet, j’ai relevé dans mon corpus quelques rares instances d’emplois narratifs du PC sans structure corrélatrice, cf. (136):

⁸⁶ Ou de plusieurs, comme nous le verrons plus loin ; il s’agit là d’une question qu’il me faudra tenter de trancher dans les années à venir.

- (136) Quant li dieus m'ot tout cela dit / (...) Bien me souvint de la priere / Que faite avoie darreniere, / Si qu'encor li renouvelay, / Et humblement **prié** li **ay** (Guillaume de Machaut, *Le Dit dou vergier*, 49 ; c. 1340) (Mid.Fr.)
 When the God-SUBJ me-have-PS.3sg all this say-PP, well me remember-PS.3sg of the prayer which do-PP have-IMPF-3sg last-F, so that-again it renew-PS.1sg, and humbly pray-PP him have-PR.1sg.
 ('Once God had told me all these things, / I remembered well the last prayer / Which I had said / So that I said it again / And humbly I prayed.')

Et surtout, j'ai suggéré que certains types d'exemples n'étaient pas explicables par une analyse en termes d'inchoatif résultatif présent (Caudal 2015a:193 sq.), notamment les exmples où le PC apparaît dans la matrice des structures corrélatives :

- (137) Quant la reine voit le roi (α), / (...) Si **s'est** contre le roi **dreciee** (β). (*Chevalier*, 3955-3957) (OF)
 When the queen see-PR.3sg the king, then REFL-be-PR.3sg against the kind stand_up-PP.
 ('When the queen saw the king (...), she stood up in defiance').
- (138) Quand l'oït Guenes (π_1), l'espée en **ad brandie** (π_2) / Vait s'apuiier suz le pin à la tige. (*Roland*, 499-500) (OF)
 When him-hear-PR.3sg Ganelon, the-sword from-that have-PR.3sg brandish-PP. Go-PR.3sg REFL-lean-INF on the pine at the trunk.
 ('When Ganelon hears him, he has brandished [= brandished] his sword. He goes and leans against the trunk of the pine (tree).')

Le problème que pose ce type d'exemple est que l'analyse inchoative résultative revient à séquencer des segments décrivant des débuts d'états résultants *via* une relation telle que *Narration*. Or dans ce cas, rien ne garantit l'antériorité de l'événement de la subordonnée : l'événement causateur de e_β en (137), bien qu'antérieur à e_β , n'est pas temporellement ordonné par *quant* par rapport à l'événement e_α qui le déclenche. Ces deux événements pourraient donc se chevaucher, être co-temporels de multiples façons – alors que clairement, c'est une perception auditive soudaine chez Ganelon qui précède l'action de lever de l'épée. Et ceci ne dépend pas d'une évidence venant de la connaissance du monde ; au contraire, c'est la combinaison du PC avec ce type de configuration qui garantit l'ordre temporel observé. Il faut donc que le PC permette d'accéder au référent de discours correspondant à l'événement causateur de lever l'épée. Ceci justifie l'analyse pragmatique proposée dans (Caudal & Roussarie 2006), en plus de celle des lectures inchoatives résultatives proposées pour les exemples où le PC marque la subordonnée (et non la matrice) des corrélatives causo-temporelles.

Il en résulte une analyse hautement polyfonctionnelle du PC, qui se manifeste par une dichotomie entre :

- (i) la persistance d'une (ou plusieurs) construction(s) résultative(s) de sens présent, se manifestant dans des emplois narratifs qui ne sont pas sans liens avec les emplois narratifs du présent, particulièrement fréquents en ancien français (Martin 1971)
- (ii) l'existence simultanée d'un sens de type parfait, en cours de grammaticalisation avec des emplois (déjà) pragmatiquement étendus vers la narrativité, comme suggéré dans (Caudal & Roussarie 2006).

J'ai proposé au final une implémentation formelle du PC traitant ce temps à la fois comme un tour résultatif présent, et un parfait pragmatiquement perfectivisé, dans le cadre de le *Type Composition Logic* de (Asher 2011). L'idée que je défends est que la coexistence des sens (i)

et (ii) dans la sémantique du PC correspond à une forme particulière, à l'interface sémantique/pragmatique, de ce que (Hopper 1991) nomme *layering* : l'accrétion d'un sens ancien et d'un sens nouveau sous une forme indifférenciée. Ce type de « tuilage » entre ancien et nouveau, associable à de la polyfonctionnalité, me semble particulièrement apte à rendre compte de la nature éminemment *graduelle* du changement linguistique, au sens littéral et étymologique du terme : qui procède *étape* par *étape*. Je reviendrai plus longuement sur cette question et ses implications théoriques et formelles dans la section consacrée à la diachronie du sens contrefactuel passé dans les langues (§4.4.3, p. 114).

L'idée que je défendais était plus précisément la suivante : le PC en ancien français avait une contribution aspectuellement sous-spécifiée, avec deux *loci* de réalisation sur la morpho-syntaxe, assurant une compositionnalité partielle de l'ensemble formé. Je distinguais entre un locus morpho-syntaxique associé au participe et un autre à l'auxiliaire. Le premier dénotait une fonction stative résultative, cf. (139) ; le second dénotait une fonction correspondant à un *réalisateur d'événement* sous-spécifié, au sens de (Bohnemeyer & Swift 2004) – un concept adapté dans le cadre de la TCL par (Asher & Hunter 2012), cf. (140).

Comme on l'a vu plus haut en §3.2.3 (p.54), cette modélisation recèle en fait une double sous-spécification. En effet en (139), le type *RES-STATE* est très large : il recouvre à la fois ce que je nommerais *états résultants* au sens d'états déterminés par le sens lexical du verbe tel que désambiguïsé en contexte⁸⁷, et *états parfaits*, au sens d'états qui sont des conséquences parfois indirectes et contextuellement déterminées de l'énoncé marqué au PC, et valides au moment de l'énonciation (Nishiyama & Koenig 2004; Nishiyama & Koenig 2010)⁸⁸. C'est-à-dire qu'il s'agit d'un super-type de ces deux types grammaticaux dans une hiérarchie TCL, et que si les états résultants sont de type *RESULTANT* et les états parfaits de type *PERF-STATE* dans mon implémentation TCL, alors on a simultanément $PERF-STATE \sqsubseteq RES-STATE$ et $RESULTANT \sqsubseteq RES-STATE$. Cette indétermination dans le typage du sens résultatif de la construction vise à saisir le fait que le PC était en ancien français toujours en cours de grammaticalisation, et qu'il était, selon moi, dans une situation de superposition sémantique (*layering*), au sens de (Hopper 1991) : comme construction résultative vestigiale, il ne pouvait que dénoter un état résultant ; mais comme parfait en cours de grammaticalisation, il dénotait un état parfait. Le premier emploi est directement associable aux usages résultatifs-inchoatifs – ceux-ci portent nécessairement sur le contenu résultatif lié au matériel lexical de l'énoncé. Le second, au contraire, est associable aux autres emplois de ce temps – par ex. ses emplois d'expérience, ou résultatifs, au sens où ils sont distingués dans (Michaelis 1994). L'un des objectifs poursuivis, on le voit, était d'autoriser ainsi une interprétation impliquant deux sens substantiellement différents – et véritablement une sorte de polyfonctionnalité penchant vers l'homonymie.

(139) $\lambda P \lambda e \lambda x_1 \dots x_n \lambda \pi [\text{res-realizes}(e, \wedge P(x_1 \dots, x_n), \pi * \text{ARG}_1^{\text{res-realizes}} : \text{RES-STATE})]$ ⁸⁹

(140) $\lambda Q \lambda \pi' \exists z : \text{EVENT} [\phi_{\text{PR-RES-}\in(\text{HD}(Q))}(z) \wedge Q(z)(\pi')]$

La seconde indétermination sémantique recélée par mon implémentation est en fait liée à la première, bien qu'elle soit aussi localisée sur le second locus de la morphosyntaxe du PC, à savoir l'auxiliaire. En effet, celui-ci me semble interprétable soit comme dénotant une *inchoation résultative présente* (c'est en fait le dernier emploi subsistant de la vieille construction résultative, qui correspond à une interprétation de « présent narratif résultatif »)

⁸⁷ Voir la notion de *result stage*, 'phase résultante', dans (Caudal 2005a), et celle de *target state* dans (Parsons 1990).

⁸⁸ Voir (Caudal & Roussarie 2006) pour une approche contextuelle/inférentielle comparable des parfaits en général, et la notion de *consequent state* dans (Parsons 1990).

⁸⁹ *res-realizes* can be likened to Nishiyama & Koenig's (2010) context-dependent 'perfect state' function *X*.

soit comme dénotant un état parfait, i.e. une sorte d'imperfectif présent portant sur un état parfait.

Mon article, comme je l'ai déjà rappelé, avait souligné le rôle joué par les structures corrélatives bi-clausales dans l'imposition d'un ordre causo-temporel entre deux propositions (par ex. de type *Quand A, B*) dont l'une était au PC. La fréquence de cette structure aurait ainsi facilité l'apparition d'une lecture narrative avec ce temps ; il s'agirait en somme d'une sorte de conventionnalisation par généralisation de cette association entre le PC et séquence d'événements. J'avais modélisé la contribution de ces structures bi-propositionnelles en termes de relations de discours, suivant en cela une méthode d'analyse fréquente en SDRT. Ainsi, la séquence (141) avec une telle structure pouvait se trouver associée à un axiome déclenchant l'établissement de la relation *Narration – quand* étant ainsi traité comme un marqueur d'ordre causo-temporel.⁹⁰

(141) Quand Jean poussa l'échelle (α), Pierre tomba (β). ($e_\alpha < e_\beta$) \vee ($e_\alpha <^o e_\beta$)

(142) 'Quand/t' Narration: $?R(\lambda, \alpha, \beta) \wedge \text{quand/t}(\alpha, \beta) \wedge \text{cause}(e_\alpha, e_\beta) \rightarrow$
 Narration(α, β) \wedge [($e_\alpha < e_\beta$) \vee ($e_\alpha <^o e_\beta$)]

L'établissement de relations de discours liées à un tel ordre causo-temporel, et plus particulièrement de *Narration* ou *Résultat*. (143) saisit donc indirectement les effets de ce qui est en réalité une forme de « réseau de constructionnalisation » : toutes les constructions pouvant, comme *quant A, B*, se trouver associées conventionnellement à un axiome comparable à (142), sont susceptibles de causer une interprétation « inchoative résultative » du PC.

La boucle est bouclée par les axiomes donnés en (143) :

(143) Effet des relations de discours sur $\phi_{PR-RES-\epsilon}$:

(144) a. (*Narration*(α, β) \vee *Result*(α, β)) \wedge β : { ... $\phi_{PR-RES-\epsilon}(e)$... } \rightarrow (ϵ (PR-RES) \sqsubseteq PERFECTIVE-RES)

(145) b. (*Background*(α, β) \vee *Explanation*(α, β)) \wedge β : { ... $\phi_{PR-RES-\epsilon}(e)$... } \rightarrow (ϵ (PR-RES) \sqsubseteq IMPERFECTIVE-RES)

Pour indiqué plus haut, je définis la fonction $\phi_{PERFECTIVE-RES}$ comme une fonction résultative portant sur un domaine de type *COS*, i.e. les événements de changement d'état, tandis que $\phi_{IMPERFECTIVE-RES}$ porte sur des événements de type états parfaits (type *PERF-STATE*) interprétés imperfectivement.⁹¹ Donc à chaque fois qu'une lecture "imperfective" du PC intervient (lecture résultative ou expérientielle), le type requis par la dénotation de l'auxiliaire et le type du participe sont compatibles (puisque *PERF-STATE* est un sous-type de *RES-STATE*). En revanche lorsque l'auxiliaire, à cause de la relation *Narration*, par ex., se voit associer une fonction requérant un type *COS*, alors le type offert par le participe passé (*RES-STATE*) est inadéquat : il s'agit d'un état, pas d'un changement d'état.

C'est à ce point qu'une « fonction de pontage » (*bridging function*) peut intervenir pour surmonter cette incompatibilité, en s'insérant entre la dénotation de l'auxiliaire, et celle du participe – qu'elle coerce en un type adéquat ; en l'occurrence, la lecture inchoative résultative dont je parlais plus haut, cf. (146) ; *P* est alors traité comme un prédicat d'événements de type

⁹⁰ L'évolution des marqueurs de co-temporalité vers des marqueurs d'ordre causo-temporel est un phénomène fréquent dans les langues ; voir sur ce point (Traugott & Dasher 2002).

⁹¹ As perfect states are a subtype of type *RES-STATE* (*PERF-STATE* \sqsubseteq *RES-STATE*), no type clash arises between *res-realizes* and ϕ_{PR-RES} if the latter receives an imperfective, perfect interpretation.

RESULTANT – et il est saturé par le prédicat d'événement dénoté par le participe passé lors de l'application de cette fonction de coercion ; cf. (Caudal 2015a) pour de plus amples détails.

$$(146) \quad \lambda P' \lambda e' \lambda y_1 \dots y_n \lambda \pi_1, \pi_2 \exists e: \text{RESULTANT}[\phi_{\text{INCHOATION}}(\text{HD}(P'), \text{HHD}(y_1), \dots, \text{HD}(y_n))(e', y_1, \dots, y_n, \pi_1 * \text{ARG}_1^{\phi_{\text{INCHOATION}}}, \text{COS}) \wedge \text{result}(e', e) \wedge e' \supset c e \wedge P'(\pi_2)(e)(x_1) \dots (x_n)]$$

Mais toute cette partie de l'implémentation vise uniquement à traiter les énoncés de sens (i) inchoatif résultatif, (ii) résultatifs ou (iii) expérientiels. Ils ne sont pas suffisants pour rendre compte, selon moi, de données telles que (137) et (138). L'ultime pierre de mon édifice analytique est précisément destinée à combler cette lacune. Elle tient dans l'axiome (138), axiome localisé dans la *Logic of Information Packaging* (LIP), i.e. l'interface sémantique/pragmatique. Cet axiome spécifie que la proposition décrivant événement causateur d'un état résultant inchoatif est automatiquement validée dans la LIP, rendant du même coup les référents associés à cette proposition (notamment l'événement causateur) disponible pour établir des relations de discours – i.e. *Narration*. La connaissance du monde, et les lois liant événements causateurs et états résultants, permettent ainsi de garantir que les événements ponctuels de perception exprimés par les subordinées causo-temporelles en (137) et (138) ne chevauchent pas l'événement causateur des propositions principales au PC (c'est-à-dire que l'on a bien la stricte séquence *la reine voit le roi* > *la reine se dresse en défi* > *la reine est dressée en défi*).

$$(39) \quad ?(\alpha, \beta) \wedge \beta: \{\phi_{\text{INCHOATION}}(e_\beta, x_1, \dots, x_n) \wedge \text{res-realizes}(s, \wedge P(x_1, \dots, x_n), \pi)\} > K_P$$

Au fond, ce que (138) exprime, c'est que le PC commence à associer un événement causateur passé et pas seulement un état résultant présent, à sa contribution conventionnelle – au niveau d'une pragmatique conventionnelle. Je retiens de (Caudal & Roussarie 2006) l'idée que le PC en français moderne se distingue du PC de l'ancien français par le fait qu'il est un « double temps et double aspect » : il localise un événement causateur perfectif dans le passé, et un événement résultatif imperfectif dans le présent. Et il a, à ce stage, totalement perdu son pouvoir d'« inchoatif résultatif », i.e. de présent narratif résultatif – celui-ci est dorénavant l'apanage des constructions résultatives, cf. *Soudain, l'animal a la tête levée*.

Pour résumer, donc, mon analyse envisageait le PC de l'ancien français comme fondamentalement « homonymique » : il combine des lectures de construction résultative présente, avec des lectures de parfait ; et l'une et l'autre facette de sens sont nettement distinctes.⁹² Malgré tout, cet article ne franchissait pas le Rubicon de l'interface morpho-syntaxe/sémantique comme lieu de traitement des phénomènes constructionnels. Il s'inscrivait certes explicitement dans une perspective qui traitait la syntaxe de la phrase (en l'occurrence des phrases complexes) et la morphosyntaxe du PC comme essentielles à l'étude de l'évolution de ce temps, mais ne donnait pas d'éléments formels très détaillés pour les intégrer avec les propositions sémantiques faites, hormis via des axiomes SDRT faisant appel à des formes spécifiques. Le problème que ceci soulève est bien entendu la difficulté d'articuler une morphosyntaxe formelle à une théorie de la sémantique et de la pragmatique du discours. Il s'agit sans aucun doute d'un enjeu important pour les années à venir.

⁹² On trouvera dans (Carrasco 2015) une analyse convergente à certains égards sur le *pretérito perfecto* de l'espagnol : il y distingue aussi une facette sémantique de type « état parfait » d'une facette de type « état résultant ».

4.3.3 *Auxiliation et conventionnalisation : quand le tableau de la diachronie du PC se complexifie encore un peu plus, et que l'étude des appariements formes/sens conventionnalisés prend le premier rôle*

Dans (Caudal, Burnett & Troberg 2016; Burnett, Caudal & Troberg 2015), j'ai continué à pousser plus loin mon investigation de la question des appariements formes/sens dans la diachronie des parfaits, cette fois en me penchant, avec M. Troberg et H. Burnett, sur l'épineux problème des paramètres gouvernant la distribution des auxiliaires du passé composé en ancien français.

Dans les travaux déjà existant, il avait été proposé (Buridant 2000; Dufresne & Dupuis 2010; Dupuis & Dufresne 2012) que la télicité était le plus discriminant des facteurs pour expliquer la répartition des verbes avec les auxiliaires *estre* et *avoir* en ancien français (AF) – avec, secondairement, l'agentivité et la transitivité : l'idée étant en gros que les verbes prenant *estre* en auxiliaire étaient tous téliques, et qu'aucun n'était atélique, alors que les verbes prenant *avoir* comme auxiliaire étaient indifféremment téliques et atéliques. De même, il existerait une forte tendance pour les verbes à auxiliaire *estre* à ne pas être agentifs, ni transitifs. L'étude que nous avons menée sur un corpus de 1400 formes de PC provenant de deux œuvres du 11^{ème} et 12^{ème} siècle (le *Roland* et le *Perceval*, i.e. la *Queste del Saint Graal*), a permis de proposer des généralisations empiriques plus fines, et surtout moins partielles (car elles reposent essentiellement sur des propriétés négatives de l'auxiliation avec *estre*).

Il est vite apparu que la télicité était en réalité un critère problématique, car non seulement certains énoncés étaient impossibles à classer comme téliques ou atéliques du fait d'une incertitude contextuelle, mais certaines classes d'énoncés étaient en fait intrinsèquement rétives à l'application de cette opposition, cf. la ligne *indéterminable* dans les Tableau 4 et Tableau 5. Bien que le test de fisher exact ait confirmé que dans le *Roland* comme dans le *Perceval* la télicité était un facteur significatif dans l'alternance des auxiliaire (Roland : $p=7,371^{E-51}$; Perceval : $p=0,0002$), ces résultats n'étaient atteints qu'au prix de l'exclusion de l'échantillon mesuré de données problématiques en quantité non-négligeable.

Tableau 4: La télicité comme facteur dans le choix de l'auxiliaire dans *Roland*

Télicité	<i>Estre</i> actif + impersonnel	<i>Avoir</i> actif + impersonnel
Télique	58	194
Atélique	0	14
Indéterminable	9	49
Total	67	257

Tableau 5 : Télicité et auxiliation dans *Perceval*

Télicité	<i>Estre</i> actif + impersonnel	<i>Avoir</i> actif + Impersonnel
Télique	92	298
Atélique	0	35
Indéterminable	6	96
Total	98	429

Les données problématiques couvraient plusieurs sous-classes aspectuelles d'énoncés, à savoir :

- les verbes de perception, psychologiques alternant lectures atéliques (statives) comme en (147) (par ex. avec des adverbiaux tels que *longuement*, leur conférant un sens d'énoncés atéliques – avec de petites particularités sémantiques supplémentaires), et lectures transitionnelles non téliques comme en (148) (c'est-à-dire, de simple

changement d'état) sans dimension téléologique intrinsèque (de fait, ils ne se rencontrent pas avec des modificateurs de durée en *en*)

- des verbes aspectuellement très polyfonctionnels, et à la sémantique complexe, désignant des persistances plus ou moins agentives d'états (en résistance ou non à des actions extérieures), cf. par ex. (149) ; eux aussi sont rétifs à une modification par *en*, pour autant ils peuvent avoir une interprétation clairement transitionnelle
- les énoncés à verbes semelfactifs, typiquement ambivalents entre des interprétations d'occurrence simple (150) ou multiples (151) (ils sont alors pluractionnels et à ce titre, atéliques), sans qu'il soit toujours possible, en l'absence de marqueurs ou contextes explicites, de choisir entre les deux lectures. Ils dénotent dans tous les cas des sortes de changement d'états qui ne sont pas téléiques
- les énoncés à verbes atéliques ou pluractionnels associés à une mesure scalaire, comme (152)
- et d'une façon générale, les énoncés statifs (en particulier des constructions existentielles en *avoir* dans *Perceval*) présentent des lectures inchoatives, qui ne peuvent donc plus être traitées comme atéliques, mais ne sont pas non plus à proprement parler téléiques – les verbes de perception comme *veoir* ou *ouir* ne présentant qu'un cas particulier de cette configuration générale.

(147) Et la dameisele **tant a** chiés le vavator **demoré** qu'il orent **longuemant oré** et **oï** [...] (Conte, 5431)

'Et la demoiselle est resté tant de temps chez le vavasseur qu'ils ont longuement écouté et entendu [...]'

(148) La reïne vint a ce mot, qui la novele **oï ot** de celui qui venuz estoit. (Conte, 4556)

'Sur ces paroles la reine arriva, car elle avait entendu parler de celui [Perceval] qui était venu.'

(149) Paien s'en fuient, puis sil laissent ester. Li quens Rollant i **est remés** a pied. (Roland, 537)

'Les Païens s'enfuient, ils abandonnent le champ de bataille à Roland. Le Comte est resté sans monture.'

(150) - Et demandastes vos por coi ele saine ? - N'an parlai onques. - Si m'aïst Dex, or sachiez donques que vos **avez exploitié** mal. (Conte, 3541)

'Et avez-vous demandé pourquoi elle saigne ? – Je n'en ai jamais parlé. – Que Dieu m'assiste ! Sachez donc que vous avez mal agi.'

(151) e. Ha ! sire Dex, merci ! Ce sont ange que je voi ci. Hé ! voir, or **ai** ge mout **pechié**, or **ai** ge mout mal **exploitié**, qui dis que c'estoient deable. (Conte, 138)

'Ah ! Seigneur Dieu, merci ! Ce sont des anges que je vois ici. Hé ! Il est vrai que j'ai beaucoup péché, que j'ai très mal agi, lorsque j'ai dit que c'étaient des diables.'

(152) Et li tornoiemenz comance, ou **ot** mainte lance et maint cop d'espee **feru** et maint chevalier **abatu**. (Conte, 4888)

'Et le tournoi commence ; on y porta maints coups de lance et d'épée, et maints chevaliers y furent abattus'.

Nous avons alors dans la foulée proposé une nouvelle grille de paramètres aspectuels beaucoup plus fins, et procédé à un codage plus détaillé des énoncés de notre corpus. Les deux tableaux *infra* détaillent les nouveaux paramètres aspectuels retenus, à savoir : une distinction entre téléicité atomique ('ponctuelle', si l'on veut) et non-atomique ('non-ponctuelle' ; en fait, graduelle) ; des catégories aspectuellement complexes comme celles de l'atélique borné vs. non-borné (i.e. avec ou sans modificateur de durée), la semelfactivité, les énoncés statifs à lecture inchoative, les énoncés à verbe polyfonctionnel comme *remanoir* ('rester'), les énoncés scalaires avec un adverbial de mesure, et les énoncés pluractionnels avec une mesure scalaire.

Tableau 6 : Types de structures événementielles et auxiliation dans *Roland*

Structure événementielle	<i>Estre</i> actif + impers.	<i>Avoir</i> actif + impersonnel
Télique atomique	58	162
Télique non-atomique	0	32
Atélique borné	0	12
Atélique non-borné	0	2
Semelfactif	0	2
Statif inchoatif	0	0
Polyfonctionnel CdE / atélique	8	22
Mesure scalaire d'atélique	1	2
Mesure scalaire de pluractionnel	0	23
Total	67	257

Tableau 7 : Types de structures événementielles et auxiliation dans *Perceval*

Structure événementielle	<i>Estre</i> actif + impers.	<i>Avoir</i> actif + impersonnel
Télique atomique	91	248
Télique non-atomique	1	50
Atélique borné	0	22
Atélique non-borné	0	13
Semelfactif	0	12
Statif inchoatif	0	9
Polyfonctionnel CdE / atélique	4	56
Mesure scalaire d'atélique	1	8
Mesure scalaire de pluractionnel	1	11
Total	98	429

De nouvelles généralisations empiriques ont pu alors être identifiées. Il est d'abord apparu qu'*estre* autorise assez facilement les énoncés ni télique ni atéliques décrivant des changements d'état simples et non-duratifs (ni pluractionnels, ni associés à des mesures de durée objective ou scalaire), cf. (153) – est à noter que certains de ces verbes ont subsisté en français moderne (cf. *rester*), et que leur association avec *être* s'est lexifiée (je ne cite *infra* que des points tirés du *Roland*, mais des observations analogues peuvent être faites sur le *Perceval* ; cf. (Caudal, Burnett & Troberg 2016)).

- (153) **Remés** i est sis uncles Marganices, (*Roland*, v. 1914)
 'Son oncle Marganice est resté.'

Inversement, il est apparu que la très grande majorité des énoncés décrivant des événements duratifs (voir (154) et (155)) ou complexes ((156)-(158)), c'est-à-dire bornés par une expression de durée quelconque, (154), ou associés à une mesure scalaire (155)-(158) – cf. les deux catégories « mesure scalaire » de nos tableaux, ainsi que la catégorie « atélique borné », qui étaient associés à l'auxiliaire *avoir*.

- (154) **Set anz** tuz pleins **ad estet** en Espagne (*Roland*, v. 2)
 'Sept ans pleins il est demeuré en Espagne'

- (155) **Tant ad seinet** li oil li sunt trublet. (*Roland*, v. 1991)
 ' Il a tant saigné que sa vue est troublée.'

- (156) **Tantes batailles** en camp en **ai vencues** / E **tantes teres** larges **escumbatues** (*Roland*, 2307-8)
 ‘J’ai remporté tant de batailles rangées, / j’ai soumis par le combat de si grandes contrées’
- (157) Après parlat ses filz envers Marsilies, / E dist al rei : " Guenes ad dit folie. / **Tant ad erret** nen est dreiz que plus vivet. / Livrez le mei, jo en ferai la justice." (*Roland*, v.497)
 ‘Alors le fils de Marsile prit la parole, / et dit au roi : « Guenes a dit folie ; / il s’est trop fourvoyé, il n’a plus le droit à la vie. / Livrez-le moi ; moi, je ferai justice ».’
- (158) Par **tantes teres est alet** cunquerant, / **Tanz colps ad pris** de bons espiez trenchanz, / **Tanz riches reis morz e vencuz** en champ ! (*Roland*, v.553)
 ‘Il a traversé tant de terres en conquérant, / il a reçu tant de coups de bonnes lances tranchantes, / il a tué et vaincu tant de riches rois sur le champ de bataille’.

Les deux tableaux suivant (Tableau 8 et Tableau 9) synthétisent les nouvelles généralisations empiriques auxquelles nous sommes parvenus :

- les PC en *estre* servent essentiellement à décrire des changements d’état simple (télicité ou autre forme de transitionnalité, comme avec *remanoir* / *remestre*), et ne peuvent pas exprimer des changements d’états complexes
- les PC en *avoir* servent essentiellement à exprimer des états bornés / scalairement quantifiés, et des changements d’états complexe – mais peuvent aussi exprimer des changements d’états simples (par ex. avec des verbes téliques atomiques)

Tableau 8 : Transitions simples vs. événements duratifs ou complexes dans *Roland*

Type d’événement	<i>Estre</i> actif	<i>Avoir</i> actif
CdE simples	66	184
Événements complexes + duratifs	0	73
Total	66	257

Tableau 9 : Transitions simples vs. événements duratifs ou complexes dans *Perceval*

Type d’événement	<i>Estre</i> actif	<i>Avoir</i> actif
CdE simples	95	313
Événements complexes + duratifs	3	116
Total	98	429

On notera aussi que se dessine une généralisation empirique en creux sur laquelle je reviendrai plus loin : j’ai constaté a posteriori qu’aucun énoncé en *avoir* de notre corpus ne comportait un verbe atélique (verbe d’état ou d’activité) sans un modifieur de durée, d’itération ou d’habitude. Ce fait, bien sûr, est intrigant si l’on compare la chose avec le PC du français moderne, pour lequel de telles combinaisons sont largement attestées. Il indique que la dénotation des PC en *avoir*, contrairement à ce que suggérait les généralisations empiriques antérieures, n’était pas compatible avec celle des verbes atéliques « nus », au moins au 11^{ème}-12^{ème} siècle, et qu’aucune fonction de coercion ne permettait de surmonter cette incompatibilité. La seule solution de remédier à cette incompatibilité était de leur adjoindre un modifieur scalaire/aspectuo-temporel. Ceci n’est pas sans rappeler – mais en inverse – les observations faites *supra* à propos des imperfectifs passés du murrinh-patha et du ngan'gityemerri (incapables de se combiner avec des verbes téliques non-modifiés par des expressions les dé-télicisant), ainsi que le progressif du japhug (incapable de se combiner avec des verbes dynamiques). Le fait que le français

moderne autorise lui sans peine des séquences⁹³ telles que (159)-(160) suggère les hypothèses possibles suivantes :

- (i) l'ancien français imposait une restriction de sélection sur les prédicats d'événement auxquels il se combinait, exigeant un événement soit télique, soit transitionnel borné, soit atélique borné ; il ne disposait d'aucune fonction de coercion pouvant accommoder les descriptions atéliques simples ;
- (ii) cette fonction de coercion est apparue plus tard dans l'évolution de ce temps, et a autorisé d'abord des lectures de type « parfait existentiel » cf. (159)-(160) ;
- (iii) et le sens global du temps a changé, renforçant la capacité du PC à coercion les verbes atéliques, et plus particulièrement les verbes d'état, vers des lectures autres qu'existenceilles.

(159) J'ai aimé ce film.

(160) Jean a été malade.

(ii) et (iii) sont changements d'autant plus naturels que nous savons que le PC a évolué vers des emplois perfectifs pleinement grammaticalisés – et que lectures coercionées inchoatives des verbes d'état sont apparues en dernier, (161).

(161) Jean a été soudain malade.

Cependant la chronologie exacte de ce changement reste à établir. Ce sera un autre de mes objectifs futurs en matière de diachronie.

4.4 Perspectives diachroniques et australiennes sur les marquages composites TA-M(E), ou l'inter-action temps/aspect – modalité

Si l'on considère mes productions tout long des quinze dernières années, il apparaît clairement que le domaine des structures à marquage composite TA/M(E), et en premier lieu les énoncés ou structures contrefactuelles multi-propositionnelles, est celui pour lequel j'ai le plus tôt introduit la notion de *construction* dans mes travaux (dès (Caudal & Roussarie 2002; Caudal, Veters & Roussarie 2002; Caudal & Roussarie 2005b)⁹⁴. C'est logiquement celui pour lequel j'ai le plus rapidement battu en brèche un réductionnisme « pur ». Mais c'est aussi, paradoxalement, le domaine pour lequel j'ai le plu tardivement péché par réductionnisme (au moins relatif), jusque vers 2012, cf. (Caudal 2012b). C'est-à-dire que j'ai longtemps tenté de sauver une part de réductionnisme d'une façon qui me semble rétrospectivement indue.

Ce n'est en fait que depuis quelques années qu'il m'apparaît (au moins pour les données de nombreuses langues sur lesquelles j'ai travaillé) que le réductionnisme est souvent particulièrement inadapté pour rendre compte de telles morphosyntaxiques complexes, avec des appariements formes/sens non-triviaux. Je crois à présent que **l'importance de la conventionalisation/constructionnalisation est généralement proportionnelle au caractère morphos-syntaxique composite d'une structure. L'empilement des éléments lexicaux**

⁹³ Avec des lectures multiples : expérientielles, résultatives, et inchoatives.

⁹⁴ Le cheminement de ces premières références à (Caudal, Reintges & Schaden 2009; Caudal 2011b; Caudal 2012b) a été jalonné d'une série de présentations dans lesquelles j'ai peu à peu fourbi mes arguments ; cf. (Caudal 2007b; Caudal 2008a; Caudal 2008c; Caudal 2009c).

et/ou grammaticaux, et d'une façon générale la complexification de la forme des structures, favorise grandement les phénomènes que l'on peut qualifier de « collostructionnels » (Stefanowitsch & Gries 2003), et réduit la probabilité d'une compositionnalité forte. En effet celle-ci suppose que chacun des éléments de la structure soit formellement et sémantiquement identique à ses autres occurrences hors de la structure en question ; mais plus le temps passe et la structure évolue sémantiquement, par ex., et moins la chose est probable. En d'autres termes, il me semble que j'ai trop longtemps tenté de préserver de la compositionnalité là où précisément il en existe généralement moins que dans des structures plus simples – donc plus aptes à conserver une compositionnalité plus forte.

S'il est vrai que dans (Caudal & Vetters 2005a; Caudal & Roussarie 2005b; Caudal, Reintges & Schaden 2009; Caudal 2011b; Caudal 2012b) j'ai proposé des analyses sémantiques compositionnelles des contrefactuelles, cette compositionnalité est relative, et il ne s'agit pas d'analyses que l'on peut qualifier de fortement réductionnistes. Suivant d'abord mon intuition pour les plus anciennes de ces références, puis (Ippolito 2003), j'ai en effet traité dans ces différentes contributions les structures contrefactuelles bi-clausales en *si A,B* (ou *if, A,B*) comme des **constructions** de sens modal – où construction doit s'entendre dans le sens de (Goldberg 1995). Ceci est bien sûr à contraster avec la *doxa* kratzerienne qui s'était imposée dans la sémantique formelle *mainstream*, et qui voyait (et voit toujours) dans les subordonnées hypothétiques le support formel (et contingent, car le contexte fait tout aussi bien l'affaire) pour des restrictions de quantificateurs généralisés, et refuse aux structures en *si A,B/ if A,B* une contribution globale bi-clausale. Il est bon à cet égard de rappeler la formule quelque peu provocatrice de (Kratzer 1986) :

« The history of the conditional is the story of a syntactic mistake. There is no two-place *if...then* connective in the logical forms for natural languages. *If*-clauses are devices for restricting the domains of various operators. Whenever there is no explicit operator, we have to posit one. » (Kratzer 1986)

Cette idée de la très faible teneur sémantique des subordonnées hypothétiques, d'une part, et le rejet d'une analyse qui traiterait ces structures comme des structures bi-clausales conventionnalisées, d'autre part, est typique de la prégnance des stratégies réductionnistes : lorsqu'un appariement forme/sens s'appuie sur des formes décomposables, cette décomposition prévaut ('doit prévaloir', au nom de la supposée supériorité économique de la composition en ligne sur le stockage lexico-constructionnel). Ce que A. Kratzer critiquait en 1986 n'avait bien sûr pas de rapport direct avec une approche constructionnelle telle que celle que j'ai adoptée, puisqu'une telle analyse n'avait pas encore été formulée pour les structures conditionnelles. Mais la position réductionniste kratzerienne est néanmoins incompatible avec la thèse constructionnelle. Et de fait, dans des travaux plus récents, bien après l'introduction des analyses constructionnelles des tours contrefactuels bi-clausaux – outre (Ippolito 2003; Ippolito 2006) et mes propres références, voir par ex. (Homer 2010; Homer 2011) ; en français, voir aussi (Gosselin 1999; Gosselin 2005) – cet aspect de la *doxa* kratzerienne a continué d'être pleinement revendiqué par beaucoup. On citera à cet égard les très influents travaux de S. Iatridou (Iatridou 2000; Iatridou 2009; Iatridou, von Stechow & Tatevosov 2016), et ceux de ses continuateurs – cf. par ex. (Halpert & Karawani 2012; Halpert & Bjorkman 2013). Il est cependant intéressant de noter que le doute a commencé à poindre chez certains, notamment chez C. Schulz (Schulz 2009), mais sans grand effet encore ; pour l'heure, aucune remise en cause sérieuse de l'interface morphosyntaxe/sémantique esquissée par A. Kratzer n'a été réellement avancée dans la communauté des tenants du « fake past » à la Iatridou. J'y reviendrai plus longuement dans (Caudal 2018b).

Bien que tôt teintée de constructionnalisme, donc, mon approche de l'interaction temps-aspect/modalité dans les structures à marquage composite TA/M a tardivement tenté de maintenir une approche compositionnelle pour ce qui est de l'interaction entre temps verbaux

et formes morphologiques et/ou syntaxiques modales. Il s'agissait de mon point de vue d'expliquer les effets interprétatifs complexes observés par la richesse de la combinaison entre le sens aspectuo-temporel des temps et celui de ces éléments modaux, en maintenant que les temps se comportaient de façon transparente dans ces tours. J'ai aussi défendu une analyse (au moins diachroniquement) compositionnelle de temps morphologiquement complexes comme le conditionnel – ce qui n'avait rien d'original, en fait ; bon nombre d'auteurs, y compris par ex. S. Iatridou (Iatridou, von Stechow & Tatevosov 2016), lui attribuent une structure interne compositionnelle, associant un augment à sens modal/futur (-r-), et un résidu du verbe *avoir* portant une marque flexionnel d'imparfait ; voir par ex. (Vetters 2001; Caudal & Vetters 2005a; Camussi-Ni 2006; Bres & Azzopardi 2011; Caudal 2011b), *inter alia*.

En maintenant une contribution aspectuo-temporelle « normale » des temps dans ces cas de structures à marquage composite TAM, j'inscrivais mon travail dans une tradition théorique qui s'oppose radicalement à l'hypothèse du *fake past* de (Iatridou 2000) – ou du toncal de (Damourette & Pichon 1911) pour prendre l'incarnation la plus ancienne de cette idée. Il s'agit là d'un type d'analyse bien établi depuis une longue période dans la communauté linguistique, et en fait, tout aussi répandue que les analyses à base de « fake past » – même si elles sont incontestablement moins citées par les non-spécialistes du TAM. En sémantique formelle, on peut faire remonter cet angle d'attaque des contrefactuelles au moins à (Jackson 1977; Thomason & Gupta 1980; Tedeschi 1981) ; voir aussi (Martin 1987) pour une idée d'analyse convergente, mais formellement moins aboutie. L'idée est de contraster, comme dans les approches grammaticales traditionnelles qui opposent « irrealis présent » et « irrealis passé », entre des contrefactuelles évaluées au présent, vs. des contrefactuelles évaluées à un temps de référence antérieure. Combiné à une théorie des mondes possibles / des temps branchants (*branching time*), cela revient à traiter les contrefactuelles passées comme renvoyant à des « histoires » (*histories*, au sens théorique formel) alternatives (et contrefactuelles) à partir d'un nœud de possibilités désormais passé – et inaccessible si ce marquage est composé, comme dans le cas du plus-que-parfait français ou du *pluperfect* anglais. Ce qui permet en effet de saisir quelques unes des propriétés distinguant nettement irrealis passé et présent. Plus près de nous, on pourra invoquer (Ippolito 2003; Arregui 2005; Ferreira 2005; Ippolito 2006; Arregui 2007; Ferreira 2014; Khoo 2017; Ferreira 2016), qui ont en partage l'idée que les marqueurs temporels des contrefactuels sont « réels » et non « faux » – mais les solutions adoptées divergent ; (Arregui 2005; Arregui 2007) en particulier se distingue par un recours à l'opposition *de se / de re*, alors que les autres analyses optent plutôt pour une forme d'interprétation du temps qui ne serait pas « in situ ». On pourra enfin citer les travaux de J. Bres et A. Patard (Patard 2007; Patard 2006; Bres 2009; Bres & Azzopardi 2011), qui suivent une piste dialogique traitant également le marquage temporel des contrefactuelles en français comme compositionnel et « vraiment » aspectuo-temporel. Comme cela a été pointé par des tenants du « fake past », ces analyses à temps branchant passé / évaluation passée ne sont cependant pas dépourvues de désavantages – voir (Caudal 2018b) pour une plus ample discussion de l'état de l'art à cet égard.

Une autre incarnation récente de cette même tradition d'analyse se retrouve chez (Hacquard 2006; Hacquard 2009; Anand & Hacquard 2010), avec une innovation sémantique supplémentaire– l'introduction d'un descripteur d'événement pour ancrer l'évaluation passée, plutôt qu'un simple intervalle temporel – je passe ici sur les aspects purement syntaxiques de la proposition, avec une asymétrie structurale entre modaux épistémiques et déontiques. Une idée analogue se retrouve chez (Gosselin 1999; Patard 2006; Gosselin 2010) avec la notion de « méta-prédicat », et bien sûr dans mes propres travaux ; et bien que (Homer 2010; Homer 2011) n'ait pas une solution absolument comparable, l'attention qu'il porte à l'opposition entre perfectif et imperfectif dans le traitement des contrefactuelles le place dans une sorte de position intermédiaire entre cet ensemble de travaux et le précédent. Enfin (Ferreira 2014; Ferreira 2016) a incontestablement beaucoup en commun avec ces différents travaux. Certaines de mes

productions (Caudal, Reintges & Schaden 2009; Caudal 2011b; Caudal & van Egmond 2011; Caudal et al. 2012; Caudal, Nordlinger & Schultze-Berndt 2012; Caudal 2012b) peuvent être également classées dans ce dernier ensemble. Notons qu’il s’agit dans beaucoup de ces publications de convergences théoriques fortuites entre des réflexions qui s’ignoraient souvent, au moins en partie. Mes premières analyses, qui remontent aux années 2002-2007 sont basées sur un travail effectué en 2002 (Caudal & Roussarie 2002; Caudal, Veters & Roussarie 2002), et ont ainsi développées indépendamment de (et souvent antérieurement à) de la plupart de ces références.

J’ai argué dans ces travaux que le caractère morpho-syntaxiquement composite de la forme invitait, en vertu d’une sorte de bon sens dans les relations formes/sens, à supposer en général le caractère sémantiquement composite du sens – et en fait, plus que composite : compositionnel. Cette même évidence de la compositionnalité, ou du moins ce souci de « maximisation » des solutions compositionnelles, est, comme je l’ai montré *supra*, un souci amplement partagé par les travaux en sémantique, quelle que soit leur obédience (même si en général, le concept de compositionnalité n’est explicitement mise en avant que par les auteurs ayant des visées formalistes).

4.4.1 *L’interaction temps-aspect/modalité dans les langues australiennes aborigènes au coeur des questions de portée du temps-aspect et de la modalité*

Mes investigations sur l’interaction temps-aspect modalité dans les langues australiennes aborigènes m’ont dans un premier temps mené dans une direction comparable. L’étude du système TAM du murrinh-patha m’a révélé l’existence d’analogies profondes entre les énoncés contrefactuels comme structures TAM composites dans cette langue, et les langues romanes, par la nécessité d’une flexion imperfective passée ; voir (Nordlinger & Caudal 2012). J’y ai trouvé au passage un argument – pensais-je – de la nature compositionnelle de ces structures, avec une « vraie » fonction aspectuo-temporelle du marquage flexionnel passé vs. non-passé. Le passé imperfectif realis du murrinh-patha est morphologiquement complexe, car il combine (i) une alternance morphologique propre au passé (imperfectif) (PImp) realis⁹⁵ sur le slot n°1, qui est celui du premier des deux éléments discontinus formant un verbe en murrinh-patha, avec (ii) un morphème flexionnel imperfectif (Impf) (-dha-) sur le slot n°6, à droite du deuxième élément verbal. Cette flexion discontinue a en outre la propriété frappante d’être incompatible avec les bases verbales téliques ; cette incompatibilité n’est contournable que dans des contextes clairement pluractionnels/atéliques liés à des objets pluriels ou massiques (162), ou avec des constructions à verbes sériels de valeur progressive et/ou itérative, cf. (163) :

(162) ngarde-rerte-dha-ngime (murrinh-patha)
 1DUS.BE(4).Pimp-hit(RDP)-Impf-PC.F
 ‘We were knocking (shellfish off the reef).’ (JB 2004_08_08JB03b2.txt 729633_730620)
 (Nordlinger & Caudal 2012)

(163) Ngani-rdurdurl-dha=ngini (murrinh-patha)
 1sS.BE(4).PImp-obstruct-Impf=1sS.SIT(1).PImp
 ‘I was continually obstructed.’ (Street & Street 1989) (cité dans Nordlinger & Caudal 2012)

Or cette incompatibilité disparaît avec les formes d’irrealis passé et de futur irrealis, qui comportent le même exposant morphologique sur le slot n°6 que le passé imperfectif (exposant

⁹⁵ Le murrinh-patha ne possède pas d’opposition entre un passé perfectif et un passé imperfectif ; les événements passés perfectifs sont décrits par la combinaison du « non-futur » avec une base verbale télique – ce temps combiné à une base verbale atélique produit une interprétation présente imperfective. Voir (Nordlinger & Caudal 2012)

que j'avais donc supposé aspectuel, et imperfectif). Ces formes se différencient du passé realis par l'alternance de préfixe dans le slot n°1 : le préfixe de « classifieur lexical » présente des paradigmes différents pour le realis passé (uniquement associé à l'augment 'suffixe imperfectif' *-dha*), l'irrealis futur (associé à un augment suffixé flexionnel, *-nukun*) et l'irrealis passé (lui aussi associé à *-dha*), (164)-(166) – comme, d'ailleurs, dans un nombre considérable de préfixes verbaux dans les langues non-pama-nyungan.

- (164) ku beg mertthaka
ku beg me-art-dha-ka
CLF:ANIM bag 1SGS.SNATCH(9).PstIRR-get-Impf-FOC
'I should have brought my bag.' (JB 2004-09-12JB04.txt 0165.673) (Nordlinger & Caudal 2012)
- (165) Nangarika thirra-nge-kay-dha=ya
subsection-TOP 2sS.STAND(3).PstIRR-3.SG.F.IO-call.out-Impf=DUB
'You should have called out to Nangari.' (20050705JB01 1041963_104371)
- (166) mi dhepdhep na-rikerdek-dha-neme
CLF:VEG tucker 2DUS.POKE(19).FutIRR-finish-Impf-PC.M
'Why don't you (paucal) finish your tucker?' (JBFieldnotebooks.txt) (cité dans (Nordlinger & Caudal 2012))

Je dois au passage préciser qu'une grande partie des réflexions que je vais exposer sur les « marquages irrealis » dans ce qui suit, sont basées sur un travail comparatif détaillé, et de longue haleine, toujours en cours (cf. (Caudal & Bednall 2018))⁹⁶. Il a été (et est encore) effectué sur un échantillon de langues non-pama-nyungan de la Terre d'Arnhem (et au-delà) qui m'a permis en gros de distinguer deux agrégats de catégories liées à des marques flexionnelles modales (catégories qui, selon les auteurs et les formes, ont été tour à tour qualifiées de *futur*, *irrealis*, *potentiel contrefactuel*, *avertif*, *'lest-inflection'*, etc.) classables sous la bannière générale de l'irrealis. Il ne s'agit pas pour moi de prendre position dans la controverse typologique générale sur la pertinence d'introduire une catégorie typologique générale d'irrealis – voir par ex. (Bendix 1998; Bybee 1998; Mauri & Sansò 2012; de Haan 2012; van der Auwera & Devos 2012; van der Auwera & Ammann 2013). Plutôt, partant d'un travail de détail sur les systèmes morphologiques TAM de ces langues, je suis arrivé à la conclusion que des formes morphologiques qualifiables de modales présentaient des polyfonctionnalités (modales ou postmodales) récurrentes, et dessinaient des convergences et motifs sémantiques répétés, d'où émergeaient ce que je qualifierais de différents « agrégats ». C'est-à-dire de zones sémantiques contiguës (dans une perspective cartographique) tendant à se trouver appariées à une seule forme. Ces différents agrégats, ou sous-agrégats, pointent en fait souvent différentes catégories ou sous-catégories d'irrealis. Par ex., dans la zone de la Terre d'Arnhem, se trouvent systématiquement agrégés les sens contrefactuels passés et les descriptions d'événements négatifs passés – ils sont exprimés par les mêmes formes combinant un marquage modal flexionnel général, et un marquage flexionnel passé. Ou encore, les sens volitionnels, prédictifs, épistémiques et déontiques/interactionnels (hortatifs) présents ou passés sont également associés aux mêmes formes. Les résultats probants de travaux en typologie aréale allant dans la même direction, notamment sur l'aire européenne (sur ce point voir en particulier (van der Auwera & Ammann 2013; van der Auwera & Van Olmen 2016)), me semblent être un gage supplémentaire de l'intérêt d'une telle approche typologique aréale.

Mais revenons au système TAM du murrinh-patha, et à ses interactions temps-aspect/modalité. On remarquera que le murrinh-patha admet l'emploi du passé imperfectif

⁹⁶ {Citation} offrira un premier panorama à cet égard.

realis dans des protases de structures contrefactuelles bi-clausales, avec un marqueur subordonnant (*ngatha*) explicite – et pas une simple juxtaposition de deux principales, dont la seconde serait modalement subordonnée à la première au sens de (Roberts 1989) :

- (167) ngay-dha ngatha-ka me-mawatha-dha-wa
 1SG-PImp if-FOC 1SGS.HANDS(8).PstIRR-rectify-PImp-EMPH
 ‘If it had have been me, I would have rectified it.’ (Street & Street 1989) (cité dans Nordlinger & Caudal 2012)

L’incompatibilité putative avec les bases verbales téliques du marqueur d’imperfectif (*-dha-*) sur le slot n°6 ne se manifeste pas avec les formes modales composites (irrealis) futures ou passés, qui comprennent pourtant ce marqueur. Par conséquent il nous a semblé raisonnable d’attribuer dans (Nordlinger & Caudal 2012) cette différence à l’intercession d’un élément de sens modal dans la sémantique de ces structures complexes, entre ce que nous supposons être un marqueur d’aspect (*-dha-*), et la base verbale. Une version plus détaillée de cette analyse est au cœur d’un grand nombre de présentations que moi-même et divers collègues avons effectuées, cf. (Nordlinger & Caudal 2011; Caudal & Nordlinger 2011; Caudal, Nordlinger & Schultze-Berndt 2012; Caudal et al. 2012; Caudal, Nordlinger & van Egmond 2014). L’explication proposée était essentiellement une question de portée sémantique : la dénotation de cet élément modal (i.e. une fonction modale) viendrait s’intercaler entre la dénotation de *-dha-* (i.e. une fonction aspectuelle), et la prédicat d’événement dénoté par la base verbale. Par ailleurs nous avons pris le parti de traiter cet élément modal comme dénotant un prédicat statif, cf. (Caudal 2009b; Caudal 2011b), pouvant saturer la variable d’événement requise par le contenu aspectuo-temporel – les modaux ne sont-ils historiquement dérivés de constructions statives ou verbes statifs dans un très grand nombre de langues ? – ceci expliquerait pourquoi l’incompatibilité entre verbes téliques et marqueur imperfectif serait levée au futur irrealis et au passé irrealis.

Sémantiquement, on aurait donc la portée rigide suivante, avec l’élément modal contribuant une variable d’événement que lierait le temps-aspect – ce qui laisserait la base verbale hors de portée d’un opérateur aspectuo-temporel, et déclencherait donc un type d’orientation temporelle dépendante de la sémantique du modal, du contexte discursif... (voir (Condoravdi 2002) :

- (168) TEMPS(ASPECT (MODALITE (BASE VERBALE)))

L’analyse me semblait d’autant plus convaincante que j’avais déjà exploré cette idée par l’observation des données du français ; on la retrouvera sous une autre forme dans (Caudal 2007b; Caudal 2008a; Caudal 2008b; Caudal, Reintges & Schaden 2009; Caudal 2011b; Caudal 2012b), avec deux autres points d’appui empiriques, à savoir :

- (i) L’idée de l’interprétation « non-in situ » de l’imparfait dans les conditionnelles du français, que l’on retrouve par ex. chez (Ippolito 2003) pour l’italien, conduit à l’idée que les temps ont portée haute par rapport au contenu modal exprimé par la conditionnelle. Dès lors, il n’y a pas grand effort d’imagination à faire pour en venir à celle que le contraste distributionnel de l’imparfait et du passé simple/passé composé avec les structures conditionnelles en *si* (avec une apodose au conditionnel), cf. (169)-(171) est lié aux propriétés aspectuelles de ces temps. Plus précisément, à l’idée que les restrictions de sélection aspectuelles des temps expliquent directement comment ils peuvent ou non marquer les protases des structures conditionnelles.

- (169) Si Yannig était malade, on appellerait le médecin.

(170) *Si Yannig a été malade, on appellerait le médecin.

(171) *Si Yannig fut malade, on appellerait le médecin.

- (ii) La nature composite du marquage du conditionnel et du futur (augment *-r-* de l'infinitif + désinence d'*avoir* à l'imparfait / au présent) m'avait alors semblé analysable d'une façon comparable : le modal contribué par *-r-* et le reliquat d'*avoir*, contribuerait historiquement (mais pas compositionnellement en synchronie) un élément de sens modal, lui-même sous la portée de la marque flexionnelle (présent ou imparfait), de nature imperfective. Là encore, les affinités aspectuelles auraient leur rôle à jouer dans la formation de ce marquage composite – qui historiquement excluait tout temps univoquement perfectif.⁹⁷

Ces deux points expliqueraient aussi ce que j'ai appelé des effets de *domaines aspectuellement neutres*. Le futur du français a depuis longtemps été caractérisé comme aspectuellement neutre ; cf. (Smith 1991:265). La même chose vaut pour le conditionnel : l'un et l'autre autorisent plutôt une lecture inaccomplie de verbes atéliques, et une lecture accomplie de verbes téliques, cf. (172)-(173). Or les mêmes observations peuvent être faites à propos des protases des structures conditionnelles, cf. (174)-(175) – et en réalité un grand nombre de verbes apparaissant sous la portée d'une structure modale, ou d'une flexion modale, ce qui suggère que le marquage aspectuo-temporel n'est jamais interprété comme venant lier l'événement décrit par le verbe de la protase. On trouvera dans (Caudal 2011b; Caudal 2012b) une discussion détaillée de la notion de « domaine aspectuellement neutre ».

(172) Quand Jean rentrera, Marie sera assise devant son ordinateur.

(173) Quand Jean rentrera, Marie ouvrira la porte.

(174) Si Marie était assise devant son ordinateur...

(175) Si Marie ouvrait la porte...

L'analogie avec les structures conditionnelles apparaît complète à cet égard : leurs protases sont tout aussi aspectuellement neutres que les verbes marqués au futur et au conditionnel. C'était l'un des arguments clés déployés dans mon argumentation pour faire converger (Caudal 2011b; Caudal 2012b) les données à morphologie composite TA/M (comme dans les langues australiennes) et les données TAM à morphosyntaxe composite TA/M (comme pour les structures conditionnelles romanes ou germaniques, par ex., ou les modaux auxiliaires germaniques). Si diachroniquement je crois toujours l'argument juste, on verra plus bas que sur la base de données diachroniques comme synchroniques, j'en ai depuis considérablement changé la signification.

Enfin, on relèvera qu'à contre-pied d'un important courant de recherche (de (Sueur 1979; Stowell 2004; Hacquard 2006; Hacquard 2009b), je faisais l'hypothèse que la portée sémantique donnée en (200) n'est pas différente pour les différentes bases modales mobilisées dans les différentes interprétations des formes contrefactuelles de sens hypothétique-conditionnel, épistémiques ou déontique. On trouvera par ex. dans (Homer 2010; Homer 2011; Homer 2012; Homer 2013; Mari 2015) une longue discussion de cette problématique, avec de multiples arguments contre l'idée d'une asymétrie de portée entre les différentes interprétations (épistémiques/non-épistémiques) des modaux. Faute de place, je ne les évoquerai pas ici.

⁹⁷ On relèvera que le latin ne possédait pas de temps spécifiquement perfectif, le parfait synthétique latin étant à peu près aussi sous-spécifié que le *simple past* anglais ; cf. (Haverling 2010b; Haverling 2010a; Caudal 2015b).

Une analyse en partie analogue du rôle de l'aspect dans les énoncés contrefactuels est proposée dans (Ferreira 2014; Ferreira 2016) ; voir aussi (Hacquard 2006; Hacquard 2009). L'idée défendue est que les temps ayant une dénotation aspectuo-temporelle normale dans les contrefactuelles, un certain nombre de faits distributionnels doivent être corrélés avec les restrictions de sélection qu'ils expriment – en particulier, l'affinité bien connue des contrefactuelles avec les marquages imperfectifs (ou aspectuellement sous-spécifiés ; sur ce point, voir (Boogaart 2007)⁹⁸), et leur incompatibilité avec les marquages purement perfectifs. J'ai placé cette idée au cœur de mon traitement de l'interaction temps-aspect/modalité dans les contrefactuelles dès (Caudal & Roussarie 2002; Caudal & Roussarie 2005b). On trouvera dans (Caudal 2009b; Caudal 2011b; Caudal 2012b) ainsi que (Homer 2010; Homer 2011) une série d'arguments faisant appel à des observations relations relatives à la coercion aspectuelle – c'est-à-dire à l'idée que les restrictions de sélection aspectuelle des temps verbaux avaient un impact important sur la façon dont les catégories modales à marquage composite modal (par un verbe, ou une construction modale) et aspectuo-temporel (par une marque de flexion de temps-aspect).

4.4.2 *Restrictions de sélection aspectuelle, coercion aspectuelle et modalité : définition et étude de la notion de démodalité*

Comme V. Homer, donc, j'ai ainsi défendu un temps l'hypothèse que les fameux « actuality entailments » de (Bhatt 1999) ne seraient qu'une forme de coercion aspectuelle effectuée par des temps perfectifs sur les lexèmes semi-fonctionnels modaux du français ; cf. (176)-(177) – des observations analogues⁹⁹ peuvent être faites sur les auxiliaires modaux de l'allemand, incontestablement plus grammaticalisés que ceux du français :

(176) Jean a pu attraper son train. = Jean a réussi à attraper son train.

(177) Marie a du quitter la pièce. = Marie a été forcée à quitter la pièce.

Comme on va le voir dans cette section, j'ai depuis abandonné l'idée que les emplois de type « actuality entailment » soient *productivement* et *synchroniquement* des cas de coercion. Mais qu'il s'agisse synchroniquement de coercion aspectuelle, ou de sens conventionnels marqués associés à des combinaisons d'un temps-aspect avec un modal, la chose ne s'explique que si les semi-auxiliaires ou auxiliaires modaux dénotent des prédicats interagissant défavorablement avec les temps à point de vue perfectif. C'est-à-dire s'ils dénotent des prédicats d'état, qui sont connus pour n'être pas aisément combinables avec les temps à points de vue perfectif. Et les phénomènes d'incompatibilités insurmontables dans les restrictions de sélection imposée par les temps verbaux, cf. l'impossibilité de marquer les conditionnelles en *si* du français au passé simple (Caudal & Roussarie 2005b), ou encore les restrictions distributionnelles du marquage contrefactuel en copte sahidique (Caudal 2009b), attestent également de l'importance de phénomènes de restrictions de sélections aspectuelles dans l'interaction temps-aspect/modalité, bien que pour des raisons inverses.

⁹⁸ Il existe un grand nombre de « faux » contre-arguments visant cette généralisation empirique, basés sur la distribution de temps classés de façon erronée comme perfectifs. Il s'agit en général de temps aspectuellement polyfonctionnels, capables de lectures imperfectives, en dépit d'étiquettes ou analyses ne les identifiant pas comme telles, ou d'autres erreurs de caractérisation théorique des temps (celles-ci sont extrêmement fréquentes). Voir par ex. (Van Linden & Verstraete 2008), qui listent notamment le passé simple du néerlandais parmi les temps à sens perfectif, alors qu'il est en réalité aspectuellement polyfonctionnel et peut avoir des interprétations imperfectives avec les verbes d'état ; cf. (Boogaart 2007)

⁹⁹ Voir (Caudal 2007b) ; je dois ces observations notamment à Ch. Reintges.

Dans une présentation récente (Caudal 2018e), je me suis livré à une étude descriptive d'assez grande ampleur (ou de bien plus grande ampleur que cela n'a été le cas dans aucune publication antérieure sur *actuality entailments*, à ma connaissance) du système des verbes et constructions modales du français et de leurs interactions avec des temps dits perfectifs. Cette étude à la fois synchronique et diachronique, m'a permis d'établir les faits suivants, et qui confortent et précisent mes intuitions sur l'existence de problèmes de restrictions de sélection aspectuelles du temps sur les modaux, restrictions (on va le voir) observables par la diachronie particulière de cette interrelation.

Un très grand nombre de types de verbes modaux à la sémantique très différente (par ex. *vouloir, croire, falloir, avoir besoin de, savoir*) – et pas uniquement des verbes modaux de sens épistémique e/ou déontique – montrent une extrême variété de lectures conventionnalisées lorsqu'ils sont marqués au passé composé et au passé simple. Je considère que les *actuality entailments* de Bhatt (1999) ne sont en fait qu'une sous-catégorie particulière d'une plus vaste catégorie, que je nomme la *démodalité*, et que je définis comme suis :

(178) **Définition** : La **démodalité** implique une description d'événement passé, correspondant à la validation (avec un événement positif) ou à l'invalidation (avec un événement négatif) de certains contenus modaux passés ; celle-ci est sujette à variations dans la possibilité ou non des interprétations conventionnelles démodales négatives, cf. *J'ai pu/Je n'ai pu partir à temps vs. Il a du partir/#Il n'a pas du partir*. (Caudal 2018e)

La *démodalité* est telle, donc, qu'une certaine propriété modale est réalisée ou bloquée ('échec de validation') en relation à un événement passé – cette relation ressemblant fort à une relation causo-temporelle entre deux phases d'événements dans le cas des *actuality entailments* (un état modal temporaire résultant et un événement causateur inchoatif). La propriété en question n'est donc plus « vive » (*live*)/active au moment de l'énonciation ; elle était *transitoire*, et ne peut correspondre à une possibilité, capacité, intention ou croyance actuelle, i.e. encore active dans des mondes possibles contemporains ou ultérieurs. Cette combinaison entre un sens modal temporellement transitoire/limité (et à ce titre accompli peu après sa survenue ou une tentative échouée de le réaliser), et le fait que ces emplois soient diachroniquement postérieurs aux emplois proprement modaux des formes concernées permet, je crois ; de classer la *démodalité* parmi les catégories post-modales au sens de (van der Auwera & Plungian 1998) ; cf. la **Figure 5**, qui restitue la position générale de la *démodalité* sur la carte sémantique de la modalité classique de ces auteurs.

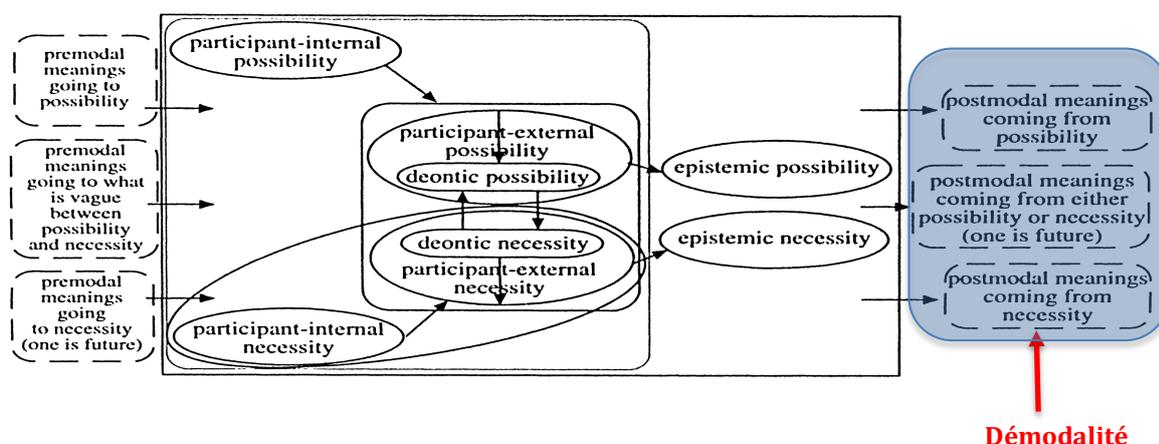


Figure 5 : position de la *démodalité* sur la carte de la modalité de (van der Auwera & Plungian 1998)

Pour formuler les choses différemment, la démodalité peut être vue comme une interprétation postmodale dérivée d'une forme perfective passée d'un verbe/auxiliaire modal, telle qu'il implique (i) la survenue d'une activation réussie ou ratée d'une propriété modale (premier événement, *at issue*), qui est (ii) brièvement validée par un état modal transitoire en cas de réussite (événement impliqué par le précédent). L'activation en (i) est contrôlée/causée par le sujet pour une capacité ou un désir (*j'ai pu/j'ai voulu*), ou par un facteur/agent extérieur pour un modal déontique (*j'ai dû/il m'a fallu*) ou attitudinal (*j'ai cru* indique que « quelque chose » a trompé mes perceptions / mon intellect).

Par exemple *croire* + *Vinf* a conventionnalisé une interprétation démodale de « pensée transitoire fautive » (*mistaken belief*) (179) – qui se trouve être une des catégories identifiées comme conventionnellement associée aux marquages modaux irrealis dans les langues australiennes aborigènes¹⁰⁰. De son côté, *vouloir* + *Vinf* a développé a minima des implicatures (dont il n'est sûr qu'elles soient uniquement conversationnelles) paraphrasables par 'essayer de' (180) (là encore, la tentative est transitoire, et révolue) – et qui correspondent à un autre usage bien identifié de l'irrealis dans les langues australiennes, à savoir l'avertif (i.e. le fait de ne pas parvenir à réaliser un événement visé jusqu'à son terme ; cf. (Kuteva 1998).

(179) J'ai cru me noyer. (sens *at issue* : *mais je me trompais*)

(180) J'ai voulu ouvrir la porte. (implicature : j'ai essayé en vain d'ouvrir la porte)

Passons à la question de la diachronie ; elle est centrale pour ma démonstration. Si certains verbes ont depuis le début des documents en langue vernaculaire française, des attestations avec les emplois démodaux (par ex. de type « actuality entailment ») au passé simple, ce n'est pas du tout le cas de tous. Ainsi, alors que *pouvoir* a des lectures de type « actuality entailment » au passé simple ou au passé composé au moins depuis le 12^{ème}-13^{ème} siècle, *croire* n'a pas été compatible avec des infinitives (et donc pas eu de lectures démodales) avant le 15^{ème} siècle. Ce n'est en effet qu'alors que son sens de « croyance infondée » apparaît, cf. (181)-(183) – son emploi premier étant celui du *credo*, i.e. de la « bonne » foi, du croire justifié, pas de l'erreur de jugement :

(181) quant vint a cel point que li prestres volt lever le cors Nostre Seignor si se dreça en son lit
(Chrétien, *Queste del Saint Graal*, 179b, 9-10, 13th c.)

'When priests tried to lift Our Lord's body, he stood up in his bed'

(182) si li avint qu'il ne pot trouver nul droit sentier qui cele part le menast.

(*Queste*, 176d, 10-11)

'And it so happened that the failed to find a path leading in this direction.'

(183) Mais, a droit voir dire, un pastour Fostis nommé, qui la entour Reppairoit, les en emporta
Et sa femme les alaicta ; Et, quant furent grant et parcreu, Estre filz au pastour ont creu (Ch.
De Pizan, *Le Livre de la Mutacion de Fortune*, III, 1400-1403, 177).

'When they grew up they mistakenly thought they were the shepherd's children'

Ceci, en soi, suffit à montrer que les interprétations démodales (et les actuality entailments) sont des cas de conventionnalisation lié à l'interaction temps-aspect/modalité : elles sont en effet manifestement *postérieures* à l'émergence de sens modaux de ces verbes, généralement liés en français à la combinaison *V* + *infinitif* sans 'de', ni 'a' ; l'omission de *de/à* dans les infinitives est en effet un fait saillant de la syntaxe des verbes modaux du français, cf. (Sandfeld

¹⁰⁰ Sur ce point, voir §4.4.3 *infra*, et l'exemple (216). Voir aussi (Caudal 2018b; Caudal & Bednall 2016; Caudal & Bednall 2017; Caudal & Bednall 2018) pour de plus amples développements.

1978) – les modaux sont presque les seuls verbes à avoir cette propriété en français ; il s’agit à tout le moins d’une propriété syntaxique saillante (sinon exclusive) de leur classe.

On peut faire l’hypothèse qu’à l’origine de ces lectures démodales était un ancien effet de coercion aspectuelle (Homer 2011, 2013), sur lequel est venu se greffer une interprétation parfois bien particulière, dont l’origine précise (inférence invitée ? implicature ?) est à discuter au cas par cas pour chaque verbe modal du français. Mais que pouvons-nous montrer précisément de l’ordre d’émergence des lectures modales et démodales ? Si les lectures démodales surviennent en même temps que les lectures modales, alors une analyse productive compositionnelle est la plus vraisemblable. Si en revanche, au moins dans certains cas, on peut montrer qu’un hiatus temporel fait nettement précéder les lectures démodales par les lectures modales, alors une analyse par conventionnalisation est la plus convaincante. Notons au passage que l’apparition de lectures démodales équivalentes au passé composé a pourrait avoir été postérieure aux lectures démodales au passé composé du fait du développement plus tardif des emplois perfectifs de ce temps, plus encore avec des verbes atéliques, surtout statifs (voir (Caudal 2018a) pour une discussion détaillée de cette question), mais que seule une étude diachronique détaillée pourrait éclaircir ce point. Il faut donc s’intéresser en priorité au passé simple avant le 15^{ème} siècle – les lectures perfectives du passé composé n’apparaissent vraiment qu’à compter de cette date.

Un cas intéressant à cet égard est celui de *falloir*, issu de la re-lexification en moyen-français tardif de *fa(l)lir* (‘faire défaut, manquer’). De façon frappante, *falloir* a plusieurs types d’emplois démodaux conventionnels en synchronie. Un premier emploi est par exemple non-miratif, et renvoie simplement à une obligation/nécessité qui a dû soudainement se réaliser, et rappelle les emplois de *devoir* déjà largement documentés. Notons la possibilité de modifier cet emploi avec l’adverbe *inévitablement*.

(184) Il a fallu (inévitablement) que je refuse.
‘I was compelled to refuse’

(185) Il m’a fallu prendre des décisions que je me sentais pourtant incapable de prendre sur le plan émotionnel. (Sandra Ingerman, *Sur les traces du shaman*, trad. O. Vinet, Ed. Véga, 2015)
‘I was compelled to make decisions that I felt emotionally unable to make’

Un autre type d’emploi fait référence non pas à une simple inévitabilité, mais à un coup du sort cruel, un événement extrêmement improbable et très défavorable qui s’est réalisé – bref à une sorte d’instanciation de la Loi de Murphy. Cet emploi-là n’est pas compatible avec l’adverbe *inévitablement* (l’événement survenu ne relève pas du tout d’une possibilité prévisible, au contraire) et a une dimension mirative/exclamative que ne possède pas le précédent (ceci est visible sur les marqueurs linguistiques qui l’entourent souvent, et sa dimension dialogique) :

(186) Et bien sûr, Il a fallu (*inévitablement) que Jean arrive à ce moment là.
‘Unfortunately/ due to Murphy’s Law, Jean arrived at the worst possible time/Just my luck’

(187) Une chance sur cent millions et (*inévitablement) il a fallu que ça me tombe dessus. (Jack Vance, *Les Vandales du vide*, trad. Ph. Caza, 2016, e-Bélial)
‘Just my luck – it had to befall me’

Historiquement, le sens premier de *a* été dérivé au moyen-âge (13^{ème}/15^{ème} siècle) à partir de la ré-interprétation de *faillir/fa(l)lir/falloir* comme ne décrivant plus uniquement un manque, mais la nécessité de surmonter ce manque. La chose a débuté avec les emplois restrictifs inergatifs en *il (pronom) faut + Vinf*, qui ont commencé à signifier ‘maintenant la seule chose

à faire pour (*pronom*) est de *Vinf* – sens qui s’est par la suite renforcé en ‘(*pronom*) doit *Vinf*’ (voir (Kjellman 1913; Herslund 2003)), cf. (188)-(189) :

(188) Il ne vos faut que comander (Meraugis)

(189) Il ne vous faut fors comander (Perceval)

‘You lack nothing except to command’ > ‘You have to command’

Signalons au passage que le type d’évolution d’un mot/d’une construction signifiant *manquer* vers un mot/une construction signifiant *devoir* (ou *vouloir*) est un fait typologique extrêmement répandu (P. Arkadiev, p.c.). Rien que dans le domaine roman et germanique, ce chemin d’évolution est attesté dans de nombreuses autres langues (cf. anglais *need*, allemand *brauchen*, italien et espagnol *bisogno*...). Pour bien river le clou du lien étroit et général entre ce type de verbe/construction – de primitive sémantico-cognitive, pourrait-on dire – et les sens post-modaux (van der Auwera & Plungian 1998), il faut aussi avoir à l’esprit que le frère aîné de *falloir*, *faillir*, qui signifiait également ‘manquer, faire défaut’ en ancien français, a subséquemment développé des emplois avertis au sens de (Kuteva 1998). Or un autre quasi synonyme de *faillir*, *manquer*, a lui aussi développé des emplois avertis avec une infinitive sans *à/de* (fait syntaxique qui va dans le sens d’un recrutement dans la classe des verbes modaux du français), cf. (191) ; et l’on pourrait multiplier les observations analogues dans quantité de langues.

(190) Il a failli tomber.

(191) *J’ai manqué tomber* deux fois, mon pied glissant sur une bouteille ou une cannette de bière. (Linwood Barclay, *La fille dans le rétroviseur*, trad. Renaud Morin, Belfond Noir, Paris, 2016)

Mais revenons aux emplois démodaux de *falloir*. D’après une étude de corpus préliminaire que j’ai menée sur le corpus d’ancien français, de moyen français et de français classique sur Frantext (<https://www-frantext-fr>), ceux-ci ne se sont vraiment bien établis qu’un à deux siècles après les emplois modaux de *falloir* (présent, et surtout, imparfait). Alors que les emplois au présent et à l’imparfait sont amplement attestés dès la fin de l’époque du vieux français (fin 13^{ème} / début 14^{ème} siècle), les emplois démodaux n’apparaissent vraiment que vers la fin de la période du moyen français (début 15^{ème} siècle), soit un siècle plus tard. De plus ils restent proportionnellement très marginaux (autour de 2%) jusqu’à l’époque du français classique (où ils atteignent les 5% d’emplois), où ils doublent leur fréquence, cf. **Tableau 10**.

Falloir et ses emplois TA	Ancien français (1100-1299)		Moyen Français (1300-1499)		Français préclassique (1500-1599)		Français classique (1600-1799)	
Lemme	271	100%	4705	100%	8642	100%	63620	100%
3sg.IMPf (faloit/falloit/faillait/fallait/falait)	43	15,87%	560	11,90%	568	6,57%	7904	12,42%
3sg.PRES (fault/faut)	207	76,38%	4098	87,09%	6945	80,36%	45894	72,14%
3sg.PS (fallu/falut)	0	0%	52	1,11%	116	1,35%	1897	2,98%
3sg.PC (a fallu+a falu)	0	0%	37	0,79%	89	1,02%	1618	2,54%

Tableau 10 : fréquence des différentes formes TA de *falloir*, 1100-1799

Pour valider très rapidement cette analyse, on comparera ce tableau avec le plus petit **Tableau 11**, qui porte sur le verbe *aimer/aymer*.

Aimer et ses emplois TA	français préclassique (1500-1599)	français classique (1600-1799)
3sg.IMP	938	1602
3sg.PRES	3972	15072
3sg.PS	197	430
3sg.PC	126	404
Total	5233	15078

Tableau 11 : occurrences des différentes formes TA d'*aimer/aymer*

Il y apparaît immédiatement que la fréquence relative des emplois au passé simple et au passé composé est assez supérieure à celle trouvée pour *falloir* sur les mêmes époques (même s'il est impossible de les quantifier exactement de la même façon pour *falloir*, car il ne s'agit pas ici d'un verbe impersonnel semi-grammatical) ; présent et imparfait sont certes beaucoup plus communs que passé composé et passé simple, mais pas dans les mêmes proportions qu'avec *falloir*.

La faible proportion d'emplois avec le passé simple et le passé composé d'*aimer* et de *falloir* pointe bien sûr vers une difficulté sélective plus marquée de ces temps à s'appliquer à ces verbes, difficulté qui tient d'abord à des raisons aspectuelles : *aimer* et *falloir* sont tous les deux des verbes d'état, et à ce titre sont intrinsèquement moins compatibles avec le passé simple. Ceci accrédite l'existence d'un problème de restriction de sélection aspectuelle, et la possibilité diachronique d'une coercion. Mais difficulté encore plus accrue à construire une telle interprétation coercée/inchoative avec *falloir* (difficulté plus grande qu'avec *aimer* en tout cas) ; me paraît explicable par le statut modal (donc lexico-grammatical) du verbe/de la construction. C'est-à-dire que le problème est plus complexe que celui de coercer un verbe : il s'agit de coercer un item lexico-grammatical. Faire émerger une lecture est alors un problème de convention linguistique grammaticale. Et c'est la raison pour laquelle il me semble très plausible que les lectures démodales doivent être considérées comme conventionnelles, et non pas comme « calculées en lignes » : elles concernent des *constructions* modales, pas des verbes ordinaires. Le tableau révèle aussi au passage le rattrapage distributionnel du passé composé avec *aimer* par rapport au passé simple à la période classique, qui ne se retrouve pas avec *falloir* – ce qui peut intriguer, mais me semble là encore pointer vers le statut plus « conventionnalisé » des marquages de temps-aspect avec une expression modale qu'un verbe lexical ordinaire, et donc le statut conventionnel des lectures démodales.

Quoi qu'il en soit, le fait que l'émergence des emplois démodaux de *falloir* avec le passé simple et le passé composé, soit postérieure d'un bon siècle à l'émergence des emplois modaux à l'imparfait et au présent de ces mêmes constructions, suggère fortement que ceux-ci sont un phénomène conventionnel, qui s'établit progressivement (cf. le doublement de fréquence à l'époque classique), et non le produit de la sémantique compositionnelle productive des temps en interaction avec les modaux.

Quant au développement des lectures de type Loi de Murphy restent un mystère diachronique à éclaircir ; le détail de la diachronie de *falloir* reste à décrire ; mais elles sont incontestablement encore plus récentes que les emplois de réalisation d'un événement inévitable/d'une obligation.

Pour résumer, donc, l'étagement temporel du développement des emplois démodaux de *falloir* est un argument clé pour défendre l'idée que les lectures démodales (y compris les *actuality entailments*) sont des lectures *postmodales* conventionnelles, établies après les lectures modales – ce qui donne raison à la thèse de l'homonymie¹⁰¹ entre lecture modales et

¹⁰¹ R. Bhatt distingue les lectures *actuality entailment* des modaux de leurs lectures de potentialités en s'appuyant sur l'opposition aristotélicienne entre *actualité* et *potentialité*. De nombreux travaux (cf. par ex. {Citation}) ont prétendu pouvoir dériver les lectures d'actualité des lectures de potentialité ; cela a longtemps été aussi ma position personnelle, qui était proche de celle de V. Homer – à savoir qu'il s'agissait de coercion inchoatives productives.

démodales (*actuality entailment*) fondée par Bhatt (1999), et donne tort aux approches « productives » de ces lectures qui se sont construites en rejet de l’hypothèse de R. Bhatt. Nous ne sommes pas ici face à un cas de polysémie productive/monosémie avec calcul d’interprétations contextuelles productives, mais bien face à des sens conventionnels distincts.

Notons enfin que si l’idée de coercion comme opération « libre » et productive ne peut expliquer les données diachroniques, l’idée alternative que la coercion est elle-même un cas d’accrétion sémantique conventionnelle, et relève d’une forme d’arbitraire est en revanche réconciliable avec une telle analyse homonyme. En effet, de même que le passé composé de l’ancien français n’était initialement que difficilement compatible avec les verbes atéliques (comme cela est montré dans (Caudal 2018a)), *falloir* n’a développé que plus tardivement des emplois l’associant avec des temps perfectifs. Cela signifie qu’il n’existait pas de moyen de répondre à la restriction de sélection inhérent à ces temps – la solution étant d’offrir un moyen de produire une description de changement événement de changement d’état *via* une fonction de coercion-pontage. Au total, je vois dans cette petite étude un argument prometteur pour défendre l’idée que *falloir* modal est un verbe statif – ce que sont et étaient aussi d’ailleurs le *falloir/faillir* non-modal dont il est issu.

4.4.3 *La question de la conventionnalisation dans l’interaction du temps-aspect avec la modalité dans les structures à marquage composite temps-aspect/modalité*

Mes premiers doutes substantiels quant au rôle compositionnel des marques de temps-aspect dans les structures à marquage composite TAM, et en particulier les structures contrefactuelles, sont néanmoins venus d’ailleurs que du français – plus précisément de difficultés d’analyses de phénomènes dans les langues australiennes aborigènes, et plus particulièrement (i) du jaminjung (Schultze-Berndt 2000) (suite à une longue collaboration avec E. Schultze-Berndt, démarrée en 2012¹⁰², et toujours en cours à ce jour) et surtout (ii) de l’anindhilyakwa (suite à une collaboration avec M.-E. van Egmond d’abord, cf. (Caudal & van Egmond 2011; Caudal et al. 2012; Caudal, Nordlinger & van Egmond 2014) et à présent en relation à la co-direction de la thèse de J. Bednall (Bednall & Caudal 2016b; Caudal & Bednall 2016; Bednall & Caudal 2016a)). C’est pour cette dernière langue que les difficultés d’analyse des appariements formes/sens ont été les plus spectaculaires.

Le système contrefactuel/irrealis du Jaminjung a ceci de frappant qu’il fait intervenir soit des marqueurs irrealis non-composites (cf. ; le préfixe irrealis *ya-* en (192)), soit une combinaison d’un marqueur modal spécifique et d’un marqueur de passé imperfectif, (193). Le fait que ce dernier n’alterne pas avec un marqueur de présent, mais une absence de marqueur TAM pour les contrefactuels « présents » (194), a toute l’apparence d’une situation de conventionnalisation, plutôt qu’une compositionnalité pure du système.

(192) bag=ga ya-yijga, nungurr yarr-irdbaj (Jaminjung)
break=YOU.KNOWIRR:3SG-go drown IRR:13PL-fall
‘it might break, and we might drown’ (dam of Lake Argyle) (Caudal & Schultze-Berndt 2012a)

(193) burru-wu-rum (Jaminjung)
3PL-POT-come
‘they will/should come’ (Caudal & Schultze-Berndt 2016)

¹⁰² Cf. notamment (Caudal, Nordlinger & Schultze-Berndt 2012; Caudal et al. 2012; Caudal & Schultze-Berndt 2012a; Caudal & Schultze-Berndt 2012b; Schultze-Berndt & Caudal 2013; Caudal & Schultze-Berndt 2016; Schultze-Berndt & Caudal 2016).

- (194) burru-wu-ruma (Jaminung)
 3PL-POT-come.IPFV
 ‘They would have come’ (ibid.)

Si tout au long de mes collaborations avec australiannistes j’avais eu l’occasion de m’affronter déjà à des données rétives, mon travail collaboratif sur l’anindhilyakwa a certainement été la langue pour laquelle les difficultés empiriques ont été les plus nombreuses. Le « problème des données trop peu nombreuses » (*sparse data problem*), combiné à une morphologie particulièrement complexe, peu compatible avec une approche morphémique standard – comme (Hockett 1987:198) le signalait – a eu ici des effets particulièrement redoutables.

Dans un premier temps, sur la base du travail de (re)description de l’anindhilyakwa effectué par M.-E. van Egmond (van Egmond 2012), j’avais été interloqué par le caractère fort étrange et complexe de l’interaction temps-aspect/modalité dans cette langue. Après un long tâtonnement dans l’obscurité, nous étions parvenus à produire une théorie qui me semblait – enfin ! – susceptible d’expliquer ce qui était pour moi un authentique puzzle morpho-sémantique (Caudal & van Egmond 2011; Caudal et al. 2012; Caudal, Nordlinger & van Egmond 2014). L’anindhilyakwa se trouvait du même coup promu au rang de véritable ornithorynque de l’interaction TA/M, puisqu’il semblait montrer un cas de marquage flexionnel composite modal et aspectuo-temporel, dans lequel le modal avait portée plus haute que le temps-aspect – et contredisait mes observations sur de nombreuses autres langues (cf. par ex. mes observations *supra* sur le murrinh-patha §4.4.1, p. 104). Néanmoins la chose me semblait imaginable, surtout avec un marqueur flexionnel d’irrealis soupçonné d’être à l’origine un marqueur adverbial, donc à portée haute (M. Harvey, p.c.). L’un des faits de base les plus surprenants était l’apparente capacité de l’anindhilyakwa à laisser un marqueur flexionnel que nous avons décrit avec Marie-Elaine comme perfectif (ici le paradigme NP1), provoquer des interprétations coercées (inchoatives) de verbes, et ceci même dans des contrefactuelles¹⁰³ :

- (195) Akina angalya nungkuwa-lhangwa **ka-ngwarde-ma**
 NEUT.that NEUT.place 2sg.PRO-POSS IRR.NEUT-drown.NP1-*ma*
 nungkuwa-lhangwa=dha.
 2sg.PRO-POSS=TRM
 ‘That place of yours might get swamped’ (‘Seagull and Pheasant’ u17)
 (Anindhilyakwa) (Caudal & van Egmond 2011)
- (196) Ayangkidarrba akina **ka-ngwarde-ma** akina=dha,
 NEUT.island NEUT.that IRR.NEUT-drown-*ma* VEG.this
 ngan=jukwaba mema m-ababerna medherra=dha.
 NEUT.that=TRM 1s.pro=too VEG-many VEG.cave=TRM
 ‘Even if that island get swamped, I’ve got lots of caves here.’ (‘Seagull and Pheasant’ u32-4)
 (Anindhilyakwa) (Caudal & van Egmond 2011)

¹⁰³ Ce type de portée basse de l’aspect sur un verbe dans une construction hypothétique est extrêmement fréquent dans les langues slaves, où les oppositions perfectives/imperfectives dans les protases de conditionnelles, par ex., produisent leurs effets aspectuels usuels (voir (Caudal 2018a)). Mais il s’agit là d’aspect de phase, et non de point de vue aspectuel selon moi. Or il ne fait pas de doute que les marqueurs flexionnels de l’anindhilyakwa sont des marqueurs de point de vue aspectuels, donc des agrégats aspectuo-temporels – sous-spécifiés, certes, mais néanmoins agglomérant conditions temporelles et aspectuelles. Par conséquent je me serais attendu à ce qu’ils n’aient pas cette portée basse, précisément du fait qu’ils agglomèrent conditions temporelles et aspectuelles : les conditions temporelles de la flexion (et donc ses conditions aspectuelles agglomérées) sont en effet requises pour ancrer l’intervalle d’évaluation du modal, et entraînent avec elles « vers le haut » les conditions aspectuelles. Celles-ci ne peuvent donc pas ‘lier’ l’événement décrit par la base verbale, car cette dernière est *sous* la portée du modal (cf. (169)-(171), p. 101), lui-même sous la portée du temps-aspect. I.e., je m’attendais à trouver en anindhilyakwa les mêmes phénomènes qu’en murrinh-patha ou en français.

Les données suivantes révéleraient un contraste convergent, au sens où le temps employé aurait un effet sur la quantification de l'événement décrit par un verbe dans un énoncé contrefactuel – il y aurait une lecture pluactionnelle en (197), vs. mono-actionnelle en (198) :

- (197) dhukwa ke-medev-medhilyakbe-na
 maybe IRR.1sg-RDP-cough-NP2
 'I might cough' (NP2 = many coughs)
- (198) dhukwa ke-medhilyakba
 maybe IRR.1sg-cough.NP1
 'I might cough' (NP1 = one cough) (anin2_pw_au_004)

A partir de ces deux séries d'exemples, j'avais conclu que la portée entre temps/aspect, modalité et base verbale était différente de celle observée par ex. dans les langues romanes et germaniques, ou le murrinh-patha – c'est-à-dire que l'ordre de portée en anindhilyakwa serait (200), et non (199).

(199) TEMPS-ASPECT > MODAL > BASE VERBALE

(200) MODAL > TEMPS-ASPECT > BASE VERBALE

Cependant les données dont je disposais me semblait trop peu nombreuses pour publier les résultats (encore hypothétiques) de mon travail avec M.E. van Egmond. Or plusieurs années après s'est présentée à moi l'occasion de co-diriger avec J. Simson (A.N.U.) une thèse sur le système TAME de l'anindhilyakwa, en encadrant un brillant candidat doctorant, James Bednall dont j'avais eu l'occasion de faire la connaissance dans le cadre du projet TAMEAL. Je n'ai naturellement pas hésité une seconde ; et une fois la co-tutelle mise en place, j'ai rejoint James à Groote Eylandt lors de deux voyages de terrains successifs en 2016 et 2017, pour l'aider à tenter de débrouiller l'écheveau de ce qui est, de l'avis général, l'une des langues les plus complexes de l'aire australienne. Et pour me repencher à loisir sur les mystérieuses données qui suggéraient que la portée (200) caractérisait le système TA-M de l'anindhilyakwa.

Ce travail de terrain a en fait révélé que l'ensemble des descriptions (pourtant nombreuses¹⁰⁴) de la morphologie verbale de cette langue, et en particulier de sa morphologie du TAM, étaient à reprendre substantiellement – y compris celle de M.-E. van Egmond. Et que par conséquent, le travail que nous avons accompli avec cette dernière sur la relation temps-aspect/modalité était aussi à revoir complètement.

L'anindhilyakwa tel que nous l'avons redécrit à nouveaux frais s'avère se comporter comme le murrinh-patha et le jaminjung – et offrir un système dans lequel le marquage flexionnel irrealis (et son sens modal) ne paraît plus avoir portée haute par rapport au marquage flexionnel de temps-aspect dans des structures composites comme les contrefactuelles. On trouvera dans (Caudal 2018a) un exposé des principales propriétés de l'interaction temps-aspect/modalité dans le système TAM de cette langue, qui démontrent en fait que l'anindhilyakwa possède trois marquages TA-M différents, plus un marquage composite mais purement modal, réservé aux événements négatifs (et dont je ne parlerai pas ici). Très brièvement, l'anindhilyakwa présente

¹⁰⁴ La thèse de M.-E. Van Egmond avait visiblement souffert d'un temps de travail de terrain extrêmement limité – à peine plus d'un mois au total ; elle-même m'avait confié ne guère apprécier l'exercice. Plus surprenantes sont les carences descriptives de travaux au plus long cours comme (Stokes 1982; Reid, Stokes & Waddy 1983; Waddy n.-d.; Heath n.-d.; Leeding 1989) ; si Heath avait produit sa *sketch grammar* en un temps record et sur la base de sessions intensives à Darwin, Waddy comme Stokes avaient longuement séjourné sur l'île, et labouré en profondeur cette terre linguistique. Au point d'ailleurs de susciter des normes orthographiques bien vivaces au jour d'aujourd'hui.

un marquage composite TA-M morphologiquement caractérisable comme la combinaison de deux exposants morphologiques, dont l'un serait (en gros) un exposant d'irrealis dans une position préfixale (cet exposant est en fait d'un portemanteau morphologique combinant informations sur les valents du verbe, et information sur les paradigmes modaux *realis vs. irrealis* de la flexion), et l'autre un exposant de temps-aspect en position suffixale (mais pouvant être suivi d'autres suffixes morphologiques, dont des suffixes de cas). Les trois marquages composites TA-M de l'anindhilyakwa sont les suivants :

1. **Un marquage composite d'irrealis présent ('non-passé') (IRR- ~ -NPST)**, dont l'interprétation est contrefactuelle présente :

- (201) ngarna ak-aburrangey-na-ma arnungkwaya **IRREALIS + NPST**
 12a.this IRR.12a-meet-NPST-ma tomorrow (Anindhilyakwa)
 (prompt: 'We will meet tomorrow') (JL, ANI_2016-07_06_002, 00:10:18-00:10:25).
- (202) nganyangwa nabə-rraka kini-yedhe-na-ma adhənuba **IRREALIS + NPST**
 1.PRO.POSS 3m.son-1.KIN IRR.3m-arrive-NPST-ma soon (Anindhilyakwa)
 (prompt: 'My son will arrive soon') (JL, ANI_2016-07_06_002, 00:11:37-00:11:44).
- (203) kən-engkərrka-ja-mərra **IRREALIS + NPST**
 IRR.3m-think-NPST-mərra (Anindhilyakwa)
 'he might be thinking [about his children]' (ST, 2016-07-20_002, 00.28.49-00.28.56)
- (204) dhukwa kunu-kwiyerbu-na **IRREALIS + NPST**
 maybe IRR.3m/MASC-miss-NPST (Anindhilyakwa)
 'he may miss' (ST, 2016-07-18_001, 00.39.50-00.39.56)
- (205) angkurra kən-lhiki-ya-many akəna **IRREALIS + NPST**
 to.here IRR.3m-go-POT-LOC that (Anindhilyakwa)
 aku-lhukwe-na-ma alukwanja
 IRR.12a-dance-NPST-ma NEUT.dance
 (prompt: 'if he comes, they will dance') (JL, ANI_2016-07_06_002, 00:25:28-00:25:34).

2. **Un marquage composite d'irrealis passé (IRR- ~ -PAST)** ; bien que le *realis* passé de l'anindhilyakwa (*REAL- ~ -PAST*) alterne entre lectures perfectives et imperfectives (tout à fait comme le *simple past* de l'anglais), cela ne semble pas être le cas du composant de sens passé du passé irrealis, car aucune lecture marquée (de type *actuality entailment*) impliquant la réalisation d'une base modale n'a été identifiée :

- (206) nungkwa kə-ləke-nu-ma **IRREALIS + PST**
 2.PRO IRR.2-go-PST-ma (Anindhilyakwa)
 'you should have gone' (JL, 2016-07-25_003, 00.17.46-00.17.50)
- (207) en-eja n-aka Patrick kənəmə-kwarre-nə=dh **IRREALIS + PST**
 3m-CofR 3m-that Patrick IRR.3m/VEG-break-PST=dha (Anindhilyakwa)
 mema muwarukwa ekena nara n-ibina yelakwa
 VEG.this VEG.fishing.line but NEG 3m-that.same here
 (prompt: 'Patrick could break the fishing line, but he's not here') (JL, ANI_2016-07-05_003, 00:31:02-00:31:13)
- (208) nara-ma ny-akəna kən-ambilya yakwujina **IRREALIS + PST**
 NEG-ma 3m-that IRR.3m-stay.PST here (Anindhilyakwa)
 kuw-alyba-rnu-m yinuwbakaka
 IRR.3a/MASC-eat-PST-ma MASC.giant.clam.shell
 (prompt: 'if he hadn't stayed there, they would have eaten clams') (JL, ANI_2016-07_06_002, 00:31:42-00:31:48).

3. **Un marquage composite d'irrealis présent relatif (Ø)** formé avec le paradigme verbal du « non-futur », qui est en fait un exposant suffixal ‘zéro’ (**IRR-** ~ **-Ø**) ; notons qu'alors que le realis non-futur (**REALIS-** ~ **-Ø**) peut avoir tantôt des interprétations passées (lorsque la base verbale décrit un achèvement), tantôt des interprétations présentes (lorsqu'elle décrit des états), ou les deux à la fois (lorsqu'elle décrit des accomplissements et des activités), l' « irrealis non-futur » est plutôt un irrealis présent – mais avec la particularité de pouvoir être employé comme complément de verbes d'attitude passé, ou dans une protase ou apodose de structure conditionnel hypothétique bi-propositionnelle avec un irrealis passé dans l'autre proposition, auquel cas il hérite de leur ancrage temporel passé. Je le considère donc comme un irrealis présent relatif :

- (209) nganya nabə-rraka kənə-mebi-nə-manja emeba **IRREALIS + NFUT (Ø)**
 1.PRO.POSS 3m.son-1.KIN IRR.3m-sing-PST-LOC NEUT.song (Anindhilyakwa)
 yirruwa yikənu-ngwanja-ja-Ø-m yirruwa
 1a.PRO IRR.1a/3m-stop-CAUS-Ø-ma 1a.PRO
 yikənu-ngwanja-ja-Ø-ma nara-ma kənə-mebi-na emeba
 IRR.1a/3m-stop-CAUS-Ø-ma NEG-ma IRR.3m-sing-PST(?) NEUT.song
 ‘If he had been singing when we arrived, we would have made him stop.’
 (prompt: ‘you don't like the way your son sings, you think he doesn't sing good, and you came back home and you were expecting that maybe your son would have been singing when you came back, but luckily he wasn't, but as you're coming back you notice he's not singing you tell your sister, if my son had been singing when we came, we would have made him stop’) (JL, ANI_2016-07-05_003_elicitation-modality-questionnaire_JL, 00:34:42-00:34:57)
- (210) kən-eburrarə-Ø-manja n-akəna nenəngkwarba **IRREALIS + NFUT (Ø)**
 IRR.3m-wait-Ø-LOC 3m-that 3m.man (Anindhilyakwa)
 kenu-warda-ng=maka
 IRR.3m/3m-hit-PST=EVIT
 (‘If he had waited, that man would have killed him’)¹⁰⁵ (JL, ANI_2016-07_06_002,00:29:43-00:29:51).
- (211) n-akəna James-a kunu-kwiyyerrbu-Ø-ma **IRREALIS + NFUT (Ø)**
 3m-that James-a IRR.3m/MASC-miss-Ø-ma=dha (Anindhilyakwa)
 y-akəna yimendha
 MASC-that turtle
 ‘James will miss the turtle’ (ST, 2016-07-18_001_flash-card-elicitation-class-3-verbs_ST, 00:32:42-00:32:51)
- (212) Watch out! This man might become angry. **IRREALIS + NFUT (Ø)**
 yama-langwa! n-ak nenəngkwarba kənə-wənyamba-dhu-Ø-ma (Anindhilyakwa)
 watch.out-ABL 3m-that 3m.man IRR.3m-angry-INCH-Ø-ma
 (prompt: ‘watch out! this man might become angry!’) (JL, ANI_2016-07_06_002_elicitation-modality-questionnaire_JL, 00:23:34-00:23:39)
- (213) nara nungk-an aly-a-lyinga-ma **IRREALIS + NFUT (Ø)/ ‘LEST’**
 EG 2-this NEG.NPST-touch-NEG.NPST (Anindhilyakwa)
 n əkungwa mena k-ambilyuwa-dhu-Ø=mak nungkwa
 ?? NEUT.water because IRR.2-be.sick-INCH-Ø=EVIT 2.PRO
 (prompt: ‘Don't touch that water, or it'll make you sick’) (JL, ANI_2016-07-07_001_elicitation-modality-questionnaire_JL, 00:33:10-00:33:18)

¹⁰⁵ Bien que le stimulus de traduction demandé ait été ‘if he waited, that man would kill him’, le texte anindhilyakwa obtenu se traduit ainsi ; cet effet est dû, à mon sentiment, à un effet de priming, dû au fait que les précédents exemples élicités étaient tous irrealis passés. Le locuteur a donc reconstruit un contexte passé, et produit cet exemple.

Ainsi rentre l'anindhilyakwa dans le rang de ce que je sais personnellement de la typologie générale de l'interaction TA/M. Avec une petite originalité empirique néanmoins, à savoir son irrealis « présent relatif », pouvant alterner entre les deux types de lectures (irrealis présent / irrealis passé) selon les contextes. Au final, par le travail de terrain que nous avons conduit avec J. Bednall, il est apparu (i) que l'organisation morphologique des paradigmes flexionnels n'était pas du tout celle décrite dans (van Egmond 2012), et que naturellement (ii) leur analyse sémantique n'était pas du tout celle à laquelle nous étions parvenus dans (Caudal & van Egmond 2011) ; le titre de notre présentation de l'époque (« Some Enindhilyakwa puzzles for the irrealis ») m'apparaît a posteriori comme prémonitoire à cet égard...

Les paradigmes élaborés dans (van Egmond 2012) sont ceux donnés au **Tableau 12**. Ils organisent le système en opposition entre temps perfectifs (NP1, P1) et aspectuellement sous-spécifiés (NP2, P2) :

Classe verbale \ Flexion	1	2	3	4	5	6
NP1	-Ø	-ya	-ya	-Ø	-ya	-nga-Ø ~ -ya
NP2	-na/rna	-na	-ja	-na	-na	-Ø ~ -na
NP3	-ma (? ~ -ngəma)	-ma	-ma ~ -ngəma	-ma ~ -ngəma	-ma	-ma ~ -ngəma
P1	-Ø	-Ø ~ -nga	-Ø	-Ø	-Ø	-nga-Ø
P2	-nə/-rnə	-ngə	-rnə ~ -nə	-Ø	-wa	-Ø ~ -nə

Tableau 12 : les paradigmes flexionnels TA de l'anindhilyakwa selon (van Egmond 2012)

Or il nous est apparu à James et moi que l'anindhilyakwa est en fait dépourvu d'oppositions aspectuelles entre ses temps verbaux – il ne possède que trois paradigmes, cf. **Tableau 13**, tous aspectuellement sous-spécifiés : un paradigme « présent », un paradigme « passé » (aspectuellement comparable au *simple past* de l'anglais), et un paradigme « zéro » (i.e. sans aucun suffixe flexionnel), *temporellement* et aspectuellement sous-spécifié – avec un verbe télélique, il produit une lecture passée perfective, et avec un verbe atélélique, une lecture présente imperfective.

Classe verbale \ Flexion	1	2	3	4	5	6
NPST	-na/-rna	-na	-ja	-na	-na	<i>stem alternation</i> ~ -na
PST	-nə/-rnə	-ngə (-nga?)	-rnə ~ -nə	-Ø	-wa	<i>stem alternation</i> ~ -nə
USP	-Ø					

Tableau 13 : Les paradigmes TA de l'anindhilyakwa selon (Bednall & Caudal 2016a)

De ce fait, toute la description des marquages composites temps-aspect/modalité effectuée par M.-E. van Egmond (et prédécesseurs), s'en est trouvée bouleversée. L'élicitation fine sur le terrain des interprétations de ces marquage a également confirmé que la totalité de l'analyse proposée par le passé avec M.-E. van Egmond devait être abandonnée, aboutissant au petit tableau dressé *supra*.

Le travail de terrain sur l'anindhilyakwa effectué avec James Bednall a aussi révélé l'existence de marquages composites plus inattendus. En particulier l'existence d'une sorte de construction progressive formé à partir de l'irrealis en combinaison avec un marqueur de purposif (=yedha), cf. (214)-(215). La structure en question est en fait ambivalente entre une interprétation volitionnelle, et un progressif – ce qui en fait, n'est guère étonnant si on la considère selon un point de vue typologique plus large.

- (214) **kəna-mak-aji=yedha** (anindhilyakwa)
IRR.3m-place-be.upright=PURP
 'he wants to sit' (ST, ANI_2016_07-01_001_elicitation-P1-and-P2-minimal-pair-contrasts_JL-ST-CW, 01:13:20-01:13:28).
- (215) **kəna-rrak-aji=yedha** (anindhilyakwa)
IRR.3m-forehead-be.upright=PURP
 '[He's] sitting down very slowly' (ST, ANI_2016_07-01_001_elicitation-P1-and-P2-minimal-pair-contrasts_JL-ST-CW, 01:14:14-01:14:20)

Un rapide travail typologique aréal (Bednall & Caudal 2016a; Bednall & Caudal 2016b) a montré que l'anindhilyakwa n'était pas la seule langue à proposer des interprétations de progressif à son marqueur d'irrealis. Mieux encore, il a confirmé que de nombreuses interprétations particulières de l'irrealis était « collo(con)structionnelles », i.e. se caractérisaient par un marquage composite complexe, avec non seulement la combinaison d'un élément flexionnel de temps-aspect avec un élément de sens modal, mais aussi, fréquemment, un troisième élément. Les deux exemples *infra* montrent comment en bininj gun-wok, le marqueur de contrefactualité 'yimarnek' se combine avec un verbe à l'irrealis pour construire avertif/frustratif (« faillir », « tenter vainement de ») (216) et proximatif (« être sur le point de », « aller + Vinf ») (217) – sans irrealis supplémentaire, il sert aussi à marquer les pensées erronées (« mistaken belief ») (218) :

- (216) Yimarnek bi-yame-ninj la ø-dedj-barfkarrhke-ng (bininj gun-wok)
 CfRFAC 3/3hP-spear-IRR CONJ 3/3P-butt-graze-pp
 ø-mud-yarlarrme-ng wanjh ø-ngukdirrhme-ng
 3/3p-feather-scatter-PP then 3P-shit.oneself.in.fright-pp
 ø-kuk-wurhke-rr-inj!
 3P-body-startle-RR-PP
 'He nearly speared him but grazed his backside, feathers went everywhere and he got such a fright that he shat himself!' (Evans 2003:610)
- (217) Yimarnek kam-ra-yinj la Ngarridj bi-rrahme-ng. (bininj gun-wok)
 CTRFAC 3hitherp-go-IRR CONJ [subsection] 3/3hP-block-pp
 'She was going to come but Ngarridj wouldn't let her.' (Evans 2003:611)
- (218) Yimarnek man-bedje la wayarra ka-bardrohrokme. (bininj gun-wok)
 CfRFAC III-spear.grass CONJ spirit 3-stand.like.spear.grassNP
 'It looked like spear grass but it really was a spirit standing up like spear grass.' (Evans 2003:610)

Cette association formelle ressemble fort à une sorte de collocation grammaticale, et suggère donc fortement qu'une sorte de conventionnalisation de ces usages est à l'œuvre.

Ces trouvailles australiennes ont été au nombre des éléments empiriques qui ont pour moi sonné le glas de toute forme de réductionnisme dans l'analyse des relations entre temps-aspect et modalité, à l'intérieur des structures à marquage composite TA/M. L'autre ensemble de données qui lui a porté le coup de grâce dans mon esprit est venu de lectures et réflexions récentes (Caudal & Bednall 2016; Caudal 2016b) sur la diachronie des structures conditionnelles des langues romanes et germaniques. J'en ai tiré l'absolue certitude de la nature conventionnalisée et non-compositionnelle de l'interaction entre marqueurs de temps et éléments (morphologiques et/ou syntaxiques) de sens modal – alors que les données australiennes, par comparaison, ne faisaient qu'y inviter, du fait de la difficulté à reconstruire leur évolution.

Bien avant d'entamer ce travail diachronique, j'avais conscience du problème des fameuses structures conditionnelles comparatives en « un peu plus et » du français, comme dans l'exemple canonique (219) :

(219) Un mètre de plus et le train déraillait.

Si dans un premier temps j'avais tenté d'habiller ces données de l'hypothèse unifiante d'un « imparfait inconséquent » (Caudal, Veters & Roussarie 2003), quelques années plus tard, je ne me satisfaisais plus d'une telle analyse. J'ai considéré alors que non seulement ce tour était lui-même une construction (comme démontré dans (Berthonneau & Kleiber 2006)), mais qu'en outre, le marquage à l'imparfait y était *conventionnalisé* – contrairement à ce qui s'observait dans les protases des structures conditionnelles, me semblait-il.

Mais lorsqu'en 2016 j'ai entamé un nouveau cycle de recherches diachroniques, cette fois sur les formes d'irrealis des langues romanes – soit les différentes formes de subjonctif, le conditionnel et le futur – et que je me suis plongé dans la littérature sur la diachronie et la comparaison des structures contrefactuelles en latin et dans les langues romanes – cf. par ex. (Harris 1970; Harris 1978; Harris 1986; Wartburg 1946; LeBlanc 1999; LeBlanc 2010; Patard & Mulder 2014; Patard, Grabar & De Mulder 2015) – mon point de vue a radicalement changé : j'ai dès lors été convaincu qu'en français (comme en italien, d'ailleurs), le marquage composite TA/M des différents types de conditionnelles relevait de la conventionnalisation, non de la composition(nalité), et que dans de nombreux états de ces langues, les paramètres de temps n'y avaient pas de contribution transparente et compositionnelle¹⁰⁶.

Deux de mes publications récentes donnent chair à cette idée. (Caudal 2017) livre ainsi une analyse nouvelle des emplois « atténuatifs » de l'imparfait, montrant qu'il s'agit d'un cas de conventionnalisation d'anciennes implicatures. C'est, si l'on veut, un fait d'appariement forme/sens *local* à des constructions spécifiques, où l'imparfait devient un simple ingrédient opaque d'un tour conventionnel complexe, et non d'un usage « compositionnel productif » de ce temps. Un certain nombre d'éléments formels de cette analyse ont déjà été évoqué *supra* dans la discussion de l'évolution de ma conception des rapports entre temporalité et aspectualité, et plus particulièrement la notion de « point de vue aspectuel » ; cf. la section §3.2.3, p.50. J'y évoque l'idée qu'une implicature conversationnelle de persistance possible jusqu'au moment de l'énonciation d'un état, implicature ensuite conventionnalisée et *in fine* promue au rang de sens *at issue* en lieu et place du sens « normal » d'imperfectif passé, pouvait expliquer pourquoi (220) désignait synchroniquement un état présent « atténué » - mais un état présent néanmoins.

¹⁰⁶ J'ai aussi bien sûr abandonné l'idée que le conditionnel lui-même pouvait conserver une contribution compositionnelle, combinant un élément passé perfectif et un élément futur.

- (220) Excusez-moi, je voulais vous parler. (contexte : l'énonciateur doit avoir entretenu ce désir depuis un certain point dans le passé, et il doit être encore valide au moment de l'énonciation)

Un autre point essentiel de mon analyse a consisté à préciser l'intuition ancienne dans la littérature que les tours imparfaits « atténuatifs » tels que (220) étaient en fait conventionnalisés, et non pas produits par un procédé compositionnel ou pragmatique « libre ».

Pour ce faire, je me suis livré à une petite étude de corpus diachronique et synchronique. Celle-ci a révélé que les constructions les plus fréquentes en synchronie étaient basées sur *vouloir*, *vouloir te+vous dire*, *venir pour*, et que tous les autres lexèmes ou constructions attestées avec ce sens à l'imparfait étaient comparativement peu fréquentes (par ex. *désirer*, *souhaiter*, *avoir envie de*, *compter*, *appeler+téléphoner pour*, etc.). J'ai pu vérifier que si (i) tous les tours imparfaits atténuatifs impliquaient des verbes ou constructions de sens boulétique/téléologique, (ii) toutes les constructions boulétiques/téléologiques n'étaient pas susceptible de produire cette interprétation.

Ainsi bien qu'*escompter*, *avoir l'intention de* soient quasi-synonymes de *avoir envie de* ou *compter*, ces constructions n'étaient pas attestées à l'imparfait avec un sens atténuatif dans mon corpus synchronique de comparaison (i.e. le corpus frWaC), contrairement à leurs contreparties :

- (221) **j'avais envie de** [??avais l'intention] vous faire part de mes emotions !!!
(<http://www.yabiladi.com/forum/j-avais-envie-vous-faire-part-3-375558.html>, 20/10/2016, 15:43)

- (222) Aboné [sic] a [sic] des newsletters sur l'innovation et l'invention j' ai recus [sic] ca et je **comptais vous en faire part** [??j'escomptais vous en faire part] (frWaC ; <http://chiens.forumactif.fr/education-et-comportement-f5/ils-ont-ose-le-faire-t725.htm>)

Plus intéressant encore, j'ai pu montrer que certaines constructions boulétiques aujourd'hui attestées avec un sens atténuatif à l'imparfait, le sont depuis relativement peu de temps. Une rapide recherche sur Frantext intégral a montré qu'alors que *vouloir* offrait des dizaines d'occurrences atténuatives pour le français de la Renaissance et préclassique, *désirer* et *souhaiter* n'en offraient, eux, aucune avant plusieurs siècles encore ; la première occurrence rencontrée pour *désirer* avec un pronom oblique est ainsi donnée en (223), et elle ne remonte qu'à...1843 !¹⁰⁷

- (223) - Je désirais vous voir, monsieur... pour une affaire de la plus haute importance... (Eugène Sue, *Les Mystères de Paris*, 1843, p. 551)

Ceci suggère que l'évolution des constructions imparfaites atténuatives relève d'un phénomène de « gang effect », où un petit cercle de constructions initialement susceptible de cette lecture, s'agrandit au fil du temps en recrutant de nouveaux membres. Ceci prouve en outre que l'« imparfait atténuatif » est un phénomène colloconstructionnel, et non un phénomène interprétatif productif. Il est conventionnellement associé à un réseau constructionnel (au sens de (Timponi Torrent 2015)) qu'il marque. Ce réseau va s'élargissant avec le temps (il recrute de nouveaux membres de façon continue), mais n'est pas encore parvenu au point où il

¹⁰⁷ De façon intéressante, (Abouda 2004) indique avoir mené une « enquête » auprès d'un groupe de locuteurs, à partir d'énoncés fabriqués, qui aurait montré que *désirer* n'avait pas véritablement la possibilité d'avoir de lectures atténuatives. Ce résultat va à l'encontre des dizaines d'exemples attestés retrouvés dans FranText, sur frWaC, ou directement via des requêtes par Google ; ces données ainsi que mon intuition de locuteur me portent à penser que *désirer* (ainsi que de très nombreux autres verbes ou constructions de sens boulétique) est parfaitement capable de lectures atténuatives – bien que plus rarement que *vouloir*.

comprendrait toutes les occurrences dans la langue française de ce qui serait la catégorie des verbes et constructions de sens boulétique/téléologique. Tant qu’il n’en sera pas arrivé à ce point – s’il parvient jamais à ce point – le tour « imparfait atténuatif » n’aura pas de base sémantique compositionnelle, et il demeurera un tour de nature colloconstructionnel, avec un appariement forme/sens conventionnel.

Mais ma publication récente qui aborde le plus frontalement la question de la conventionnalisation des appariements formes/sens dans les expressions de sens modal combinant un élément lexical ou morpho-syntaxique modal, avec un élément aspectuo-temporel flexionnel, est sans doute (Caudal 2018c). Elle est en effet consacrée ce qui est le cœur de métier de tout spécialiste de l’interaction temps-aspect/modalité : la contrefactualité, et plus particulièrement (i) les structures conditionnelles hypothétiques, et (ii) les énoncés mono-propositionnels contrefactuels – qu’ils soient de sens prédictif, épistémique, jussif, déontique... C’est une question que j’avais déjà étudiée auparavant, en retenant une approche réductionniste modérée, en particulier dans (Caudal 2009b; Caudal 2011b; Caudal 2012b). Cette nouvelle analyse marque un virage résolument anti-réductionniste, en soulignant combien ces configurations sont très souvent marquées par des appariements formes/sens conventionnalisés, pour peu que le temps se soit un peu écoulé depuis leur formation.

Sans entrer dans le détail de la plus des raisons pour lesquelles mon opinion a tant changé, trois grands ensembles de faits peuvent être invoqués – à savoir :

- (i) l’évolution du système du subjonctif dans les contrefactuelles entre latin et langues romanes,
- (ii) le développement séparé du couple imperfectif passé / conditionnel dans les contrefactuelles biclausales en français et en italien, qui renouvelle le paradigme de l’irrealis dans les langues romanes, et
- (iii) l’évolution du système contrefactuel du vieux germanique à l’anglais moderne, avec la convergence morpho-phonologique de l’ancien subjonctif germanique avec le « passé simple ».

Je vais évoquer ici quelques données relatives à (i) et (ii) pour éclairer mon changement d’analyse, en empruntant et simplifiant des éléments de réflexion (Caudal 2018c) – mais je laisserai les détails de (i) et (ii), et l’intégralité de (iii), à un travail encore en devenir, (Caudal 2018b).

La diachronie des emplois contrefactuels du subjonctif du latin aux vernaculaires romans contemporains est un sujet sur lequel une littérature ancienne et abondante, mais aussi – malheureusement – très éparse, et relativement peu formelle/et théorique, existe. Les faits qui y sont décrits sont le plus souvent au moins en partie ignorés dans les travaux sur les contrefactuelles ; or il me semble qu’il est à peu près impossible de maintenir la quasi-totalité des approches formelles existantes à la lumière de ces données.

L’évolution du système de l’irrealis entre latin ancien et latin classique (Harris 1986) illustre déjà ce qui est le principal argument pour défendre une approche non-compositionnelle du marquage temporel des structures contrefactuelles ; voir les tableaux suivants (Tableau 14 et Tableau 15). Je ne m’étendrai pas ici sur la distinction classique en grammaire latine entre ‘future less vivid’ (FLV) et ‘future more vivid’ (FVM), et qui tient à la distinction entre indicatif futur (censé offrir une plus grande probabilité de la possibilité envisagée) et subjonctif (censé offrir une moins grande probabilité de la possibilité envisagée).

Contrefactuel présent, FMV	Si + Indicatif Futur, Indicatif Futur
Contrefactuel présent, FLV	Si + Subjonctif Présent, Subjonctif Présent
Contrefactuel passé	Si + Subjonctif Imparfait, Subjonctif Imparfait

Tableau 14 : les structures conditionnelles contrefactuelles biclausales du latin ancien

Contrefactuel présent, FMV	Si + Indicatif Futur, Indicatif Futur
Contrefactuel présent, FLV	Si + Subjonctif Présent / Imparf, Subjonctif Présent / Imparfait
CF passé	Si + Subjonctif P.Q.P. (/ Imparfait), Subjonctif P.Q.P (/ Imparfait)

Tableau 15 : les structures conditionnelles contrefactuelles biclausales du latin classique

Car ce qui importe vraiment dans ces deux tableaux, ce sont les faits suivants :

- (i) à haute époque, le subjonctif imparfait était restreint aux contrefactuelles passées ; il n'avait pas de sens contrefactuel présent – celui-ci était réservé au futur, et au subjonctif présent ; mais dès le latin classique, il devient ambigu entre un usage contrefactuel présent et contrefactuel passé.
- (ii) En parallèle, le subjonctif plus-que-parfait fait son apparition avec un sens non-ambigu de contrefactuel présent.

De façon frappante, cette situation s'est trouvée reproduite quelques siècles plus tard dans le devenir du subjonctif plus-que-parfait, qui est passé aux vernaculaires romans avec les sens du subjonctif imparfait latin classique. C'est notamment le cas en français, au moins jusqu'au français classique (Conforti 2014). Historiquement dérivé du subjonctif plus-que-parfait latin, cf. (224), le « subjonctif imparfait » du français a d'abord eu un sens de pur contrefactuel passé, avant de développer une ambiguïté entre interprétation contrefactuelle passée et contrefactuelle présente (Harris 1986). Il offre par là un parfait exemple de cyclicité dans l'évolution des appariements formes/sens :

(224) aima-ss-e < *ama-ss-em < amav-iss-em
love-SUBJ.IPFV.1sg love-SUBJ.PPERF.1sg

On peut conjecturer que l'irrealis passé périphrastique roman (habere-IMPARGAIT + inifinitif) a suivi une évolution analogue en bas latin et dans les formes anciennes (malheureusement très peu documentées, hormis de façon indirecte et parcellaire) des vernaculaires romans ; la synthétisation de la périphrase est en tout cas effective dès les états les plus anciennement documentés du français – soit 842 avec les *Serments de Strasbourg*, (Cazalbou 2011)¹⁰⁸. D'abord restreint en latin aux contextes de futur dans le passé (le tour en *habeo* + *Vinf* ayant à l'origine un sens de « prédestination »), il aurait ensuite développé des emplois contrefactuels passé – puis sans doute, une ambiguïté entre emplois contrefactuels passés et présents. Dès les états les mieux documentés de la langue, soit le 11^{ème} siècle pour l'ancien français, et ses premières occurrences dans les structures conditionnelles biclausales (Wagner 1939; Wartburg 1946; Harris 1978; Harris 1986), le conditionnel simple avait semble-t-il déjà basculé vers des emplois contrefactuels présents purs dans les structures conditionnelles biclausales en *si*, à l'exclusion d'emplois contrefactuels passés, entièrement dévolus au subjonctif imparfait, au subjonctif plus-que-parfait, et plus tardivement au conditionnel composé, dit « passé » – cf. (Patard, Grabar & De Mulder 2015). Cependant on notera que le conditionnel en français a conservé, hors de ses structures biclausales, un sens modal de futur dans le passé, associé à son origine historique – sans aucun rapport avec l'ancrage présent qu'il reçoit dans le cas de l'évaluation d'une structure conditionnelle biclausale. On sait aussi que la récente évolution du système des conditionnelles dans les français d'Amérique du Nord (LeBlanc 2009; LeBlanc 2010; Blondeau 2012) trouvent en fait leur origine dans une propriété plus ancienne des structures conditionnelles du moyen français au français classique, qui admettaient des protases

¹⁰⁸ Cazalbou mentionne la *Chronique de Frédégaire* où deux siècles plus tôt ; on trouve une forme *daras* en réponse à un *non dabo*, qui serait une la plus ancienne attestation synthétique connue pour le « nouveau » futur synthétique roman.

au conditionnel (Wagner 1939; Wartburg 1946; LeBlanc 1999; Fodor 2011). Tout ceci suggère fortement qu'il n'est en fait pas souhaitable de tenter de donner du conditionnel français une analyse unifiée en diachronie, du point de vue de l'interaction entre contenus aspectuo-temporels et modaux. Celui-ci, nous le verrons, doit être relativisé à des structures morpho-syntaxiques particulières, en termes de conventionnalisations/ constructionnalisation, et non pas à envisager comme les effets d'une sémantique compositionnelle « globale ». Il y a eu différentes structures conditionnelles (= marquées au conditionnel) dans le temps, associées à des appariements forme/sens différentes, notamment en ce qui concerne leur caractère présent vs. passé, mais aussi leur sens modal (futur dans le passé, vs. contrefactuel hypothétique).

En somme, on voit et dans le cycle des périphrases modales en *habeo Vinf* vers les futurs/conditionnels romans, et dans le cycle du subjonctif du latin aux langues romanes actuelles, la répétition de deux types de schémas de conventionnalisation. Le premier implique, à partir (i) d'un sens de contrefactuel passé¹⁰⁹, une extension (ii) vers un sens contrefactuel présent, apparemment à partir d'une inférence invitée / implicature ; ce qui n'était qu'une simple implicature se conventionnalise ensuite ; c'est-à-dire qu'il y a transformation en une forme avec une ambiguïté contrefactuel passé/présent, suivie (iii) d'une perte du sens de contrefactuel passé et réduction au seul sens de contrefactuel présent – c'est-à-dire une sorte de « layering », ou attrition, ou autre transformation privant de l'accès au sens original¹¹⁰. Un second schéma répété est à la transition entre les phases (ii) et (iii) : il s'agit de l'immixtion des formes TAM composées dans cette évolution des formes modales, pour créer de nouvelles formes irrealis à fonction purement contrefactuelle passée ; les cycles morpho-syntaxiques de l'irrealis et de l'antériorité (par développement de formes analytiques à lexèmes ancillaires) entre alors en résonance.

Signalons enfin que ce type d'évolution est suffisamment récurrent dans les langues du monde pour avoir été théorisé depuis un assez long temps dans (Heine 2002) : le passage de (i) à (ii) correspond à ce que B. Heine nomme les « contextes d'association » (*bridging contexts*), et celui de (ii) à (iii) les « contextes de remplacement » (*switching contexts*). L'idée est qu'un contenu sémantique avait aidé à une extension sémantique de (i) à (ii) (en l'occurrence, un contenu temporel passé *imperfectif*¹¹¹), sans perte de ce contenu initial ; puis que ce même contenu avait disparu ; d'où le terme de « remplacement » (*switching*). Je reproduis ci-dessous ce que je nomme dans (Caudal 2018c) la *loi d'évolution diachronique de l'irrealis passé* (ou contrefactuel fermé, CFF) à l'irrealis présent (ou contrefactuel ouvert, CFO), inspirée de l'application de la théorie à l'évolution des lectures du conditionnel/subjonctif roman irrealis :

(225) **Loi d'évolution diachronique 'irrealis passé' (CFF) ⇒ irrealis présent' (CFO):**

- a. PST.CF ⇒ PST.CF ou PR.CF (**changement temporel₁** ; 'bridging context')
- b. PST.CF ou PR.CF ⇒ PR.CF (**changement temporel₂** ; 'switch context')

¹⁰⁹ Ce sens est développé en sus du sens de futur dans le passé pour les structures modales périphrastiques romanes ; dans le cas du subjonctif latin comme germanique, bien entendu, les états antérieurs de la langue ne sont qu'hypothétiques.

¹¹⁰ Sauf pour le subjonctif imparfait du français, qui est largement « sorti » du système TAM sans avoir eu le temps de développer des emplois contrefactuels présents.

¹¹¹ L'idée, commune à (Hogeweg 2009) et (Patard 2014), mais assez vague dans sa formulation, est qu'il s'agit d'une sorte d'implicature conversationnelle devenue conventionnelle : en effet, sauf connaissance contextuelle contraire, un imperfectif passé autorise la possible validité de l'événement décrit au moment de l'énonciation. Ainsi, *Jean mangeait son pain il y a cinq minutes* est compatible avec la continuation *et il le mange toujours*. On trouvera dans (Caudal 2017) une explication plus détaillée, et me semble-t-il plus rigoureuse, d'un mécanisme comparable à l'œuvre dans d'autres tours modaux du français. Il montre qu'un composant de sens modal est indispensable à une telle évolution – et que donc les analyses purement aspectuo-temporelles proposées par Hogeweg et Patard ne sont pas satisfaisantes.

Passons, brièvement, à la structure des conditionnelles biclausales. On a vu que j'ai tôt reconnu l'importance des constructions dans le calcul des interprétations de telles structures ; mais que j'ai longtemps souhaité préserver une interaction compositionnelle entre le marquage TAME et ces éléments constructionnels (par présence d'une structure morpho-syntaxique conventionnelle, comme les subordinées en *si*). L'évolution de ma pensée sur ce sujet au cours des deux dernières années a été simple : j'en suis venu à la conclusion qu'il fallait inclure les temps verbaux dans les paramètres formels pouvant se conventionnaliser ; et que dans les cas de « fake past », en particulier, il était clair que nous avions affaire à des constructions multifactorielles dans leur composition formelle, dont les temps étaient des ingrédients – et qu'il n'était pas possible de leur assigner une sémantique sous-spécifiée unique, comme cela est fait dans les travaux inspirés par l'hypothèse du « fake past ». En somme j'ai fait mienne une proposition déjà ancienne formulée dans (Bybee 1998) :

« [We] conclude that instances where the label "irrealis" has been used to characterize the meaning of a grammatical morpheme (...) are cases in which the analyst has tried to come up with a single meaning for an element that is common to many different constructions, where, in fact, it is the construction as a whole that is supplying the (usually more specific) sense. » (Bybee 1998:269)

Sans entrer dans les détails, une nouvelle fois, je dirais que les principaux arguments m'ayant amené à ce changement de perspective sont à la fois comparatifs et synchroniques (notamment des comparaisons entre langues romanes et germaniques), mais aussi diachroniques, bien entendu. Pour ne prendre qu'un point de donnée très simple, considérons le cas du marquage formel des protases vs. des apodoses. Outre le type bien connu (« type I », dorénavant)¹¹² associant une protase à l'imparfait (au plus-que-parfait pour du CF passé) à une apodose au conditionnel (conditionnel passé pour du CF passé), il existe en français une variante particulière des structures conditionnelles, avec un marquage à l'imparfait d'une protase non introduite par *si*, ainsi que de l'apodose introduite par *et* ; elles correspondent à un type de conditionnelles identifié dans (Culicover & Jackendoff 1997), et associé au 'left-subordinating and' ; je les qualifierai de « type II ». Ces variantes de structures conditionnelles biclausales ont un sens contrefactuel uniquement passé – jamais présent ; (226) ne peut se paraphraser que par (227), en aucun cas par (228). Remarquons que l'ajout de *si* à la protase aboutirait à la formation d'un énoncé de sens non-contrefactuel, cf. (229), qui correspond à une « conditionnelle indicative », et paraphrasable par une structure biclause où « lorsque/quand » remplace « si » (i.e. avec une subordinée ouvertement temporelle).

Plus remarquable encore, l'emploi du plus-que-parfait dans la protase les structures conditionnelles de type II, i.e. à « subordination gauche par *et* » (sans protase en *si*) est impossible ; voir (230), qui n'est même pas acceptable dans un contexte de discours indirect – ceci prouve de façon éclatante que le temps verbal est ici conventionnalisé ; il ne forme même pas un sous-système contrastant forme simple et forme composé.

Enfin, dans une troisième variante de structure conditionnelle (type III), à mi-chemin entre les structures CF passées classiques avec protases en *si* au plus-que-parfait + apodose au conditionnel passé, cf. (227), et les structures au pur imparfait telles que (226), on peut trouver une protase au plus-que-parfait introduite par *si* et une apodose à l'imparfait, cf. (231). Il est capital de noter que les apodoses à l'imparfait des type II (226) et III (231) de structures conditionnelles, ont en commun d'inclure une proposition à l'imparfait recevant une interprétation contrefactuelle passée – et non contrefactuelle présente. Cette différence

¹¹² On trouvera dans {Citation} une grammaire détaillée des structures conditionnelles hypothétiques du français, avec de beaucoup plus nombreux types de constructions.

profonde d'interprétation de ces apodoses à l'imparfait des types II et III, avec les protases à l'imparfait du type I (228) – cette dernière relève du CF présent, et non du CF passé – n'est pas explicable dans le cadre d'une approche unifiée du marquage temporel des énoncés des structures conditionnelles.

- (226) Tu poussais le bouton, et la bombe explosait. (CF passé OU non-CF) (type II)
 (227) Si tu avais poussé le bouton, la bombe aurait explosé. (type I, passé)
 (228) #Si tu poussais le bouton, la bombe exploserait. (CF present) (type I, présent)
 (229) #Si tu poussais le bouton, la bombe explosait. (non-CF)
 (230) ??Tu avais poussé le bouton, et la bombe avait explosé + explosait.
 (231) Si tu avais poussé le bouton, la bombe explosait (CF passé). (type III)

Signalons que l'italien moderne tend à traiter le type III comme le plus fréquent :

- (232) Se Mario arrivava primo, la squadra vinceva. (italien)
 If Mario arrive-IPFV.3sg first, the team win-IPFV.3sg.
 'If Mario had arrived first, the team would have won'. (Giorgi & Pianesi 1997:257)

Notons également au passage qu'il serait contre-intuitif de traiter les types II et III comme « figés », et le type I comme « compositionnel ». En effet, c'est dans les types II et III que la proposition marquée par l'imparfait est associée à un ancrage temporel passé – et que l'imparfait y est le plus proche de son sens d'origine. La diachronie du marquage des structures conditionnelles le confirme d'ailleurs ; les emplois contrefactuels passés de propositions à l'imparfait dans des structures conditionnelles sont antérieurs à la grammaticalisation du conditionnel dans ces structures – ils sont en fait attestés dès le latin classique, où des protases contrefactuelles de type II, avec un marquage au parfait (pour des verbes atéliques) ou à l'imparfait, se rencontrent, cf. (233)-(234) :

- (233) Sed is fieri nullo modo poterat-IMP.IND, si Herodotus quidam adesset-IMP.SBJ.
 (Cicéron, Verrines, II.2.128, Ier siècle AEC) (Haverling 2010b:144)
 'Mais il n'aurait pas pu (lit. ne pouvait pas) avoir cette fonction (celle de grand sacrificateur) si un certain Hérodote avait été présent.' (Patard & Mulder 2014:38)
- (234) [...] deleri totus exercitus potuit-PRF.IND, si fugientes persecuti uictores essent-IMP.SBJ. (Tite-Live, Histoire de Rome depuis sa fondation, 32.12.7, Ier siècle AEC ;
 'toute l'armée aurait pu être détruite, si les vainqueurs avaient poursuivi l'ennemi en fuite.'
 (Haverling 2010b:144)

Pour en revenir au français, il faut ajouter à ce petit inventaire de variations du marquage formel des conditionnelles biclausales le fait que le conditionnel a longtemps (jusqu'au 17^{ème}, voir (Harris 1986; LeBlanc 1999) pu se substituer à l'imparfait, (235) ; et que dans nombre de variétés d'Amérique du Nord, il est en passe de devenir le marquage standard des conditionnelles contrefactuelles (CF) présentes – le marquage à l'imparfait étant jugé de plus en plus comme hyper-normatif (LeBlanc 1999; LeBlanc 2009; LeBlanc 2010; Blondeau 2012)

- (235) Si tu pousserais le bouton, la bombe exploserait. (Ok dans certaines variétés, et jusqu'au 17^{ème} siècle dans des variétés normatives de France)

Comme je l'ai indiqué plus haut, je me suis également plongé dans la littérature consacrée à l'évolution des structures conditionnelles des langues germaniques – en particulier dans (Molencki 2000) et (McFadden & Alexiadou 2006b; McFadden & Alexiadou 2006a) pour l'anglais, et (Gaeta 2010) pour la famille germanique en général – et c'est là la dernière source de mon revirement théorique quant à la compositionnalité dans l'interaction entre temps-aspect et modalité. On trouve en effet dans l'évolution de l'anglais, des preuves non-équivoques de la conventionnalisation du marquage temporel des structures conditionnelles avec *if*, comme avec simple inversion de l'auxiliaire, *had*. Une partie des faits ne sont pas sans rappeler ceux des langues romanes, puisque l'on trouve aussi différents types syntaxiques de structures conditionnelles, opposant apodoses à marquage « conditionnel périphrastique » (*would + have/be*), cf. (236)-(237), à apodoses avec marquage indicatif (et non conditionnel) de sens contrefactuel passé, cf. (238). Ce dernier type de structure a été vivace au moins jusqu'à une époque relativement récente – le dernier exemple attesté datant du début du 19^{ème} siècle (Molencki 2000).

(236) Had he pushed the button that the bomb would have exploded.

(237) If he had pushed the button, the bomb would have exploded.

(238) *Had he pushed the button, the bomb had exploded + had the bomb exploded. (Ok jusqu'au 18ème siècle)

Le développement du conditionnel périphrastique à partir des verbes *wolde / sholde*, avec création de formes accomplies avec l'auxiliaire *have*, et sa substitution à l'ancien subjonctif dans les apodoses, est un autre point de convergence structurel entre langues romanes et germaniques. Mais bien entendu, la grande différence tient au rôle historique initial de l'apophonie (*Ablaut*) et au syncrétisme entre anciennes formes de subjonctif, et formes d'indicatif passé des verbes dits forts – la différence phonologique minimale entre ces deux paradigmes ne tenant qu'à ces verbes (Molencki 2000; Gaeta 2010) à haute époque (comme cela est démontré par les données du gothique), et disparaissant avec le temps, il y a eu là un mécanisme implacable à l'œuvre, bien plus radical que dans les langues romanes. Pour autant, les effets observés sont ceux d'une conventionnalisation (avec de multiples « trous » paradigmatiques et contraintes de forme), plutôt que d'une « extension sémantique », comme cela doit être proposé dans la théorie du « fake past » de S. Iatridou. Voir (Caudal 2018b) pour un exposé détaillé de cette diachronie germaniques des interactions temps-aspect/modalité.

A l'aune de toutes ces observations comparatives et diachroniques, il me semble à présent impossible de traiter la compositionnalité comme la norme dans les rapports temps-aspect / modalité des tours à marquage composite TA/M. Elle est en fait, relativement exceptionnelle, et plutôt limitée à des tours n'ayant que très peu évolué par rapport à leur époque de formation.¹¹³ Partout où des indices de constructionnalisation sont identifiables, il est nécessaire de supposer que l'interaction temps-aspect / modalité n'est plus compositionnelle.

La complexité des changements dans les appariement formes/sens liés aux tours à marquage composite TA/M représente un défi qu'aucune théorie formelle actuelle de l'interaction entre temps/aspect et modalité n'a tenté de relever dans le détail – même si

¹¹³ Il a été écrit que le marquage 'faux passé' des conditionnelles n'est pas typologiquement le plus commun. Le problème de ce genre d'évaluation quantitative est qu'elle risque de faire fi de l'hétérogénéité de la morphosyntaxe de la contrefactualité dans chaque langue considérée. Que dire ainsi du français ou du murrinh-patha, qui possèdent aussi bien des tours contrefactuels à 'faux passé' que 'vrais passé' ? L'évaluation de ces propriétés est de fait extrêmement délicate sur un large échantillon typologique. Et rendue plus difficile encore par le fait que le fragment grammatical pertinent a rarement le degré de couverture empirique nécessaire.

quelques travaux à vocation programmatique existent, et plutôt sur les emplois des temps passés dans des contextes contrefactuels, c'est-à-dire pour des cas de ce que S. Iatridou nomme « fake past » ; cf. par ex. (Hogeweg 2009; Patard 2014). Or précisément, ces données jettent un doute considérable sur l'intérêt – ou la généralité – d'une théorie telle que celle du « fake past » de (Iatridou 2000) : celui-ci ne correspond réellement qu'à des configurations bien particulières, à des moments particuliers de l'histoire des langues romanes. Je reviendrai plus longuement sur toutes ces questions dans une monographie à venir, (Caudal 2018b)¹¹⁴.

¹¹⁴ Cette autre monographie est en cours d'achèvement sur l'interaction temps-aspect.modalité et ne pourra sans doute pas être jointe à ce dossier pour évaluation, mais sera terminée avant la soutenance prévue.

5 Conclusion : cahier des charges pour une théorie assainie des appariements formes/sens

En guise de conclusion de ce cette synthèse de mes travaux, je vais ici commencer par résumer les orientations méthodologiques qui s'en dégagent pour fonder et aiguiller mes futures recherches. L'un des principaux enjeux de la sémantique contemporaine, et la feuille de route qui à mon sens devrait s'imposer à moi, mais que je voudrais aussi voir la communauté des sémanticiens du TAME adopter un peu plus (en particulier ceux appartenant à la communauté sémantique et formelle, car c'est elle qui a le plus vigoureusement promu et pratiqué le réductionnisme sémantique – celui-ci étant, si l'on veut, consubstantiel à la nature généralement algébrique de telles approches), est le suivant : non pas rejeter le réductionnisme absolument, mais rejeter le réductionnisme de principe / a priori. Autrement dit, le dépasser en lui donnant sa *juste* place, donc une place subordonnée à des considérations empiriques qui doivent primer sur des aprioris méthodologiques. Il ne s'agit pas de l'évacuer totalement, mais de renoncer à l'importance exorbitante il me semble, qu'on lui a accordée sans véritable examen impartial. On lui a trop souvent donné le rôle d'arbitre suprême des incertitudes sémantiques sur la foi de sa seule bonne mine de *compacité scientifique*, pourrait-on dire, pour reprendre une formule de L. Bloomfield. La « beauté » ou l'« économie » sont au fond, des critères tout à fait secondaires dans l'évaluation d'une proposition théorique ; sa correspondance avec la variabilité typologique diachronique sont au contraire des critères d'évaluation essentiels. Or dans la réalité méthodologique des choses, il est frappant de constater que cet ordre des critères d'évaluation théoriques a été généralement sinon explicitement, du moins implicitement, inversé dans beaucoup de travaux en sémantique formelle – particulièrement le critère diachronique, même lorsqu'il était accessible.

5.1 Qu'une approche non-réductionniste n'implique pas que l'on se détourne totalement de la compositionnalité ou de la productivité en linguistique

De même qu'il n'y a aucun mal à proposer une analyse morphémique pour des phénomènes morphologiques qui le justifient, il n'y a aucun mal *a priori* à proposer une analyse réductionniste (i.e. purement monosémique et compositionnelle) de données si celles-ci s'y prêtent. La compositionnalité demeurera un des outils théoriques indispensables de mes futurs travaux. La vraie difficulté – celle qui, il me semble, est trop souvent éludée dans les travaux théoriques et formels – est que les appariements formes/sens conventionnalisés sont loin d'être rares, et que nombre de travaux ont jeté le manteau de Noé sur les questions de conventionnalisation, n'essayant même pas d'identifier les cas de collocations/collostructions. Ce qui en fait revient à prendre des libertés avec l'organisation et/ou l'inventaire des données, afin de parvenir à maintenir une théorie purement réductionniste de tel ou tel phénomène – qui en réalité ne s'y prête pas, ou mal, si l'on avise de chercher systématiquement les indices de conventionnalisation. C'est, nous le verrons, tout particulièrement vrai pour les structures à marquage TAME composite (et sans doute fréquent pour n'importe quel autre type de structure morpho-syntaxiquement complexe, avec un ou des sens stabilisé(s) depuis longtemps).

En favorisant une compréhension des phénomènes linguistiques qui s'appuie préférentiellement (et *a priori*) sur la notion de réduction du tout à ses parties, le postulat méthodologique réductionniste a favorisé le développement d'un principe d'économie théorique universellement accepté : à savoir qu'il était *a priori* plus satisfaisant, plus élégant, et donc préférable, de formuler une théorie de l'interprétation des formes linguistiques, qui explique la variabilité contextuelle du sens d'une expression formellement atomique – un affixe grammatical en général, la question de la polysémie lexicale étant laissée de côté par l'essentiel des travaux en sémantique formelle – en relation à un sens fondamental unique. Qu'en somme,

il serait généralement possible (et extrêmement désirable) de mobiliser une sorte de « noyau de sens » unique pour des affixes (y compris ceux de TAME), généralement assez abstrait et complexe à élaborer, et de l'enrichir par la composition sémantique et/ou par des procédés d'expansion pragmatique, pour atteindre au Graal de la variabilité contextuelle. Les variantes théoriques sur le thème de l'enrichissement pragmatique ou de l'extension sémantique (par composition) sont devenues le principal facteur de distinction entre cadres théoriques et formels, et la clé de lecture la plus utile pour identifier les forces en présence sur le champ de bataille sémantico-pragmatique. Mais bien souvent, elles s'accordaient sur un point essentiel : la cause de la conventionnalisation séparée des contenus sémantiques des formes atomiques (i.e. des affixes) comme composites était entendue – elle devrait être minimisée, car son importance est tout à fait marginale dans la compréhension des appariements formes/sens, et au final, dans la construction d'une théorie de leur interprétation. Les processus productifs (et parmi eux, compositionnels) avaient meilleure presse à leurs yeux qu'une conventionnalisation, jugée sans doute intellectuellement peu séduisante, et bien trop triviale (ce qui est conventionnalisé réduit d'autant l'espace de ce qui est produit par combinaison calculatoire ; pour un sémanticien formel, c'est plutôt frustrant). Il suffit, pour voir cette tendance méthodologique à l'œuvre, d'examiner (Nishiyama & Koenig 2004; Nishiyama & Koenig 2008; Nishiyama & Koenig 2010) et de voir comment ils rejettent catégoriquement l'analyse « homonymique » des différents emplois du *present perfect* proposée dans (Michaelis 1994). Pour ces auteurs, un unique contenu sémantique (sous-spécifié, donc) est derrière tous ces emplois du *present perfect*. De mon point de vue, déterminer le degré de compositionnalité d'une expression est une question qui ne doit pas faire l'objet d'un apriorisme quelconque – une théorie compositionnelle n'est pas plus « désirable » qu'une théorie non-compositionnelle ; il s'agit d'une question qui doit être résolue par l'examen des données, et rien d'autre.

On se souvient que dans une première grande partie de mon travail antérieur, comme je l'ai indiqué plus haut, j'ai centré mes exigences méthodologiques sur un « juste partage » de la charge interprétative entre sémantique et pragmatique. J'arguais qu'il n'était pas bon de promouvoir de façon *a priori* des types d'analyses mobilisant plutôt la sémantique ou plutôt la pragmatique (comme cela tend naturellement à se faire selon que l'on se revendique plutôt « sémanticien » ou « pragmaticien »), mais qu'il était au contraire nécessaire de justifier de la façon la plus approfondie possible le choix d'analyse fait, en termes de grammaire modulaire – et de répartir la chose à l'interface sémantique/pragmatique si cela était justifié. En ce sens je faisais déjà la place à des approches non-compositionnelles, voire, à une forme de conventionnalisation – mais seulement au sens où un contenu sémantique est « plus durement » conventionnalisé qu'un contenu pragmatique ; cf. (Caudal, Veters & Roussarie 2003; Caudal & Roussarie 2005a; Caudal & Roussarie 2006; Caudal 2012b; Caudal 2012a), soit au sens où j'assignais dans mes travaux des effets pragmatiques conventionnels à certains temps. C'est par exemple le premier type d'analyse que j'ai défendu pour les emplois dits « narratifs » du passé composé en ancien français (Caudal & Roussarie 2006; Caudal & Veters 2007), ou l'analyse que j'ai proposée pour différents emplois de l'imparfait (Caudal, Veters & Roussarie 2003), en particulier l'imparfait dit « narratif » (Caudal & Veters 2003).

Suivant en particulier (Asher 2007), j'ai défendu dans ces travaux l'idée que l'un des principes méthodologiques les plus importants dans l'étude des mécanismes interprétatifs linguistiques, était de s'assurer de la justesse du pouvoir génératif de l'hypothèse proposée ; pour que celle-ci ne sur-génère ni ne sous-génère, il est essentiel de disposer dans le cadre théorique employé du plus grand nombre de moyens de contrôle de ce que N. Asher appelle le *flot de l'information*, i.e. de l'interaction entre les différents principes régulateur de la construction du sens. La SDRT (Asher & Lascarides 2003) et TCL (Asher 2011) sont deux formalismes qui du fait de leur architecture explicite à l'interface sémantique/pragmatique sont

parmi les cadres formels disponibles répondant le mieux à ce cahier des charges ; c'est la raison pour laquelle je les ai tant employés dans mes travaux.

Mais avec le recul, et une dizaine d'années de recherche faisant de plus en plus de place à la diachronie et à la typologie du TAME, et à l'étude de la forme linguistique pour elle-même (en particulier la morphologie, mais aussi la syntaxe et la phonologie), ces précautions ne me paraissent aujourd'hui plus suffisantes – même si je les juge toujours nécessaires. Mes travaux plus récents sur le passé composé (Caudal 2015a; Burnett, Caudal & Troberg 2015), sur la passé simple (Caudal 2012c; Caudal 2015b) et sur la morphologie verbale du français (Caudal 2014b; Caudal 2016a) font une place révélatrice à l'étude de la variation de la forme linguistique – qu'elle soit morphologique ou syntaxique au sens large, i.e. constructionnelle, par exemple.

Mes travaux sur l'interaction entre temps-aspect et modalité, notamment dans les structures contrefactuelles, ont suivi un cheminement comparable : initialement basés sur l'intention d'arriver à préserver autant que possible une analyse monosémique et compositionnelle pour des structures à marquage composite temps-aspect/modalité, j'ai *in fine*, adopté une perspective beaucoup plus nettement morphologique et syntaxique sur ces questions, défendant à présent notamment une approche constructionnelle de nombre de structures composites TAM – au sens de la grammaire des constructions. Une telle approche me semble aujourd'hui la plus optimalement compatible avec le cahier des charges intégratif que je défends, notamment en ce qu'un cadre théorique tel qu'une grammaire formelle lexicalisée telle que HPSG ou LFG – parfaitement adaptées au traitement des constructions comme signes lexicaux discontinus – et son articulation avec une sémantique formelle explicite (cf. par ex. (Richter & Sailer 2004) pour HPSG) – me semble ouvrir des perspectives formelles prometteuses pour le traitement du TAME à l'interface morpho-syntaxe/sémantique. D'autant que les travaux existants consacrés aux approches « constructionnelles » du TAME ont traité la sémantique des constructions uniquement comme une question d'encodage lexical, et jamais d'interaction avec le contexte (Michaelis 2011; Kay & Michaelis 2012; Michaelis 2012; Michaelis 2016).

Comme je l'ai montré plus haut, le travail de description (sur le terrain) ou de re-description (en laboratoire) grammaticale que j'ai mené sur les systèmes verbaux de plusieurs langues australiennes, et mon travail sur la diachronie de la morphologie verbale du français (marques de TAME mais aussi classes verbales flexionnelles), m'a ouvert les yeux sur l'importance de phénomènes très fins liés à la variation de la forme linguistique, et sur le caractère très souvent arbitraire (en particulier constructionnel) de nombreuses structures à marquage composite – TAME or morphol-lexical au sens large, puisque j'ai consacré une bonne partie de mes recherches à l'étude de la dérivation verbale, des gabarits verbaux, des prédicats complexes, verbes sériels, et autres phénomènes morphologiques non-flexionnels dans les langues australiennes, en particulier. Or de telles données sont rarement abordées dans le paradigme de la sémantique ou pragmatique théorique contemporaine ; et lorsqu'elles le sont, c'est généralement en ne recherchant pas systématiquement des indices de conventionnalisation des interprétations observées. Au point que l'on pourrait affirmer presque sans caricaturer que dans les paradigmes sémantico-pragmatique actuellement prédominants, tout ce qui peut avoir l'apparence de la compositionnalité (ou productivité) est présumé compositionnel (ou productif). Le réductionnisme sémantique a, si l'on veut, un caractère a-prioristique (voire dogmatique) en ce qu'il cherche à promouvoir à toute force, et parfois contre le bon sens le plus élémentaire, des analyses compositionnelles (et généralement monosémistes) d'expressions composites.

Certes, voir des expressions morpho-syntaxiquement composites recevoir une dénotation totalement compositionnelle est une possibilité commune dans les langues. Mais là où le réductionnisme aboutit à des errements, c'est lorsqu'il ne cherche pas à établir si des contraintes formelles autres que (i.e. en sus de) celles requises par la simple compositionnalité,

conditionnent certains appariements formes/sens – au point d’ailleurs, dans le cas de collocation ou de lexification ou figement constructionnel, de rendre problématique l’assignation de sens à des fragments formels de l’expression en question, même lorsqu’ils peuvent paraître autonomes. La chose est particulièrement préoccupante lorsqu’au nom des impératifs réductionnistes, il est entrepris dans tel ou tel travail de démontrer que des combinaisons que l’on peut raisonnablement soupçonner d’être conventionnalisées (pour des raisons diachroniques ou synchroniques) sont en réalité compositionnelles, sans par ailleurs déployer tous les efforts possibles pour exclure l’existence d’une conventionnalisation des phénomènes en question.

C’est donc une version étendue du point de vue d’ « équité modulaire » qu’il me semble aujourd’hui crucial de défendre : ce souci de la « juste répartition des tâches » dans l’interprétation linguistique doit être prioritairement étendu aux cas où la sémantique (et à plus forte raison, la pragmatique) ont beaucoup moins d’importance, que le lexique, morphologie ou la syntaxe, **en tant que lieux d’accrétion de la conventionnalisation des appariements formes/sens**. En d’autres termes, il me semble à présent que la première des urgences dans l’étude des processus interprétatifs linguistiques, est d’étudier la problématique de l’appariement forme/sens non plus seulement avec un filtre « productif », si profondément au cœur du programme générativiste, mais d’identifier tous les indices (parfois discrets) qui attestent d’associations formes/sens à la compositionnalité dégradée, voire totalement conventionnalisés. Et de porter la plus grande attention aux irrégularités de forme, phonologique, morphologique ou syntaxique, plutôt que de se laisser entraîner sans plus de résistance par le chant des sirènes de la compositionnalité sémantique (ou celui des néréides de l’enrichissement pragmatique).

Le juste équilibre dans l’étude des appariements entre formes et sens ne peut être atteint qu’à la condition de consacrer une grande énergie à l’étude des propriétés formelles (au sens de propriétés de la forme linguistique) des phénomènes étudiés, et à la recherche systématique et même acharnée, d’éventuelles irrégularités dans les appariements formes/sens ; le moindre grain de sable formel suffit en effet à gripper la belle mécanique d’une analyse productive. Avant de se prononcer raisonnablement en sa faveur, il faut donc d’abord écarter, autant que faire se peut, toute possibilité de conventionnalisation.

Je préconise en quelque sorte une véritable inversion de la « charge de la preuve » dans les rapports formes/sens, si l’on compare ma position avec celle prévalant depuis une longue période dans de nombreux travaux sémantiques consacrés au TAME : la productivité sémantique et/ou pragmatique est en effet considérée comme empiriquement prédominante, et intellectuellement désirable, dans la plupart des travaux en sémantique théorique et formelle. Ceci est aussi vrai dans les travaux sur le TAME d’inspiration générativiste (au sens le plus large du terme) – et au-delà, dans la communauté s’intéressant à la sémantique du TAME en général.

5.2 Réductionnisme et TAM : que les structures à marquage composite se prêtent aisément à la conventionnalisation dans les appariements formes/sens

Dans le domaine du marquage composite TAM, la bannière de l’approche réductionniste reste portée avec fierté par les travaux revendiquant une filiation théorique avec (Iatridou 2000). Ils sont au jour d’aujourd’hui toujours nombreux ; on peut d’ailleurs dire qu’ils dominent le champ de la sémantique théorique et formelle du TAME pour ce qui est de l’interaction entre temp-aspect et modalité – ils co-existent avec des travaux minoritaires penchant le plus souvent pour des analyses de nature peu ou prou pragmatique, mais impliquant là encore des mécanismes productifs plutôt que compositionnels. Je reviendrai plus en détail sur ces deux types d’analyse

dans (Caudal 2018a; Caudal 2018b); le dernier de ces deux types d'analyses correspond à une forme de réductionnisme pragmatique.¹¹⁵

Pour illustrer rapidement les excès auxquels continuent d'amener les approches réductionnistes dans l'étude du TAM, considérons (Fintel & Iatridou 2007) et le traitement des *sufficiency modal construction* (SMC), tels qu'en (239).

(239) To get good cheese, you only have to go to the North End!

(Fintel & Iatridou 2007) arguent qu'une analyse purement compositionnelle de ces constructions est désirable et possible, en dépit de son caractère assez contre intuitif (puisque'il est vraisemblable, de l'aveu même de ces auteurs, qu'il s'agisse d'une construction conventionnalisée, et que la chose n'a rien de trivial). Sans vouloir discuter de la compositionnalité des SMC en anglais, considérons plutôt leur équivalent français en (240), dont (Fintel & Iatridou 2007) défendent aussi qu'ils sont compositionnels – ces auteurs basant explicitement leur analyse de (239) sur leur analyse de (240).

(240) Si tu veux du bon fromage, tu n'as qu'à aller au North End.

Mais l'idée d'une analyse compositionnelle de (240) se heurte immédiatement au caractère en réalité figé / constructionnel et conventionnalisé de ce point de donnée. (Fintel & Iatridou 2007) observent avec justesse que (240) ne nécessite pas la protase qui peut être calculée à partir du contexte discursif; ainsi (241) est parfaitement correct si l'énonciateur répond à un co-énonciateur ayant exprimé sa frustration à ne pas trouver du bon fromage.

(241) Tu n'as qu'à aller au North End.

Pour autant, (241) n'est pas l'équivalent restrictif, i.e. combiné avec *ne que* de (242), puisque cet énoncé est mal formé. Le seul tour modal qui puisse correspondre à un SMC sans élément restrictif en *ne que*, exige des verbes transitifs, cf. (243). Ceci suggère fortement que le SMC est une construction orpheline, sans correspondant non-restrictif.

(242) *Tu as à aller au North End.

(243) J'ai la vaisselle à faire.

D'autres indices suggérant que nous avons affaire avec les SMC à un « orphelin constructionnel » (i.e. à une construction figée en synchronie, historiquement formée à partir de l'ajout d'un élément compositionnel à une construction aujourd'hui disparue) peuvent se trouver dans la syntaxe du SN dans les SMC à verbe transitif vs. dans les tours en *avoir à SN Vinf*. En effet la construction *SN à Vinf* présente un ordre de surface totalement différent des tours restrictifs de type SMC. Ainsi alors que (244) exprime une SMC, (245) a un sens sans

¹¹⁵ Le réductionnisme pragmatique, plutôt que de réduire le sens du tout à celui de la combinaison des parties de façon principielle, cherche systématiquement à réduire le sens du tout non seulement à une forme de sémantique mono-sémique de certaines des parties (une sémantique généralement très sous-spécifiée), mais surtout telle qu'« enrichie » par des mécanismes productifs pragmatiques (et non par la sémantique compositionnelle). En bref, le réductionnisme pragmatique substitue à l'impératif de compositionnalité (qu'il traite généralement comme assez mineur) un principe central déterminant l'enrichissement pragmatique – par ex. celui de pertinence pour les pertinentistes, cf. (Moeschler et al. 1998; Saussure 2003; Saussure 2010), ou les principes conversationnels gricéens pour les travaux néo-gricéens « mainstream ». Dans les deux cas, l'idée est favoriser de façon a priori une analyse basée sur des principes « productifs », et de considérer comme théoriquement moins économique – et donc intellectuellement inférieure – une analyse qui ne reposerait pas, ou moins, sur de tels principes.

rapport avec celui des SMC, mais compositionnellement dérivé de (243). Cette disjonction absolue des sens observée suggère que l'analyse de (Fintel & Iatridou 2007) n'est pas tenable.¹¹⁶

(244) Je n'ai qu'à faire la vaisselle.

(245) #Je n'ai que la vaisselle à faire.

En français moderne, seul (245) peut être le pendant compositionnel d'une construction sans élément restrictif en (243), puisque l'ordre syntaxique de la SMC en (244) est différent. A partir de là deux hypothèses s'offrent à nous. Selon la première, les SMC telles que (244) sont des constructions dérivées des tours modaux en *avoir SN à Vinf*. Plus précisément, si un lien compositionnel a existé entre les SMC comme (241) et (242)/(243) (i.e. si un SMC est historiquement dérivé de la combinaison entre le sens du tour modal *avoir à Vinf* et *ne que*), alors ce lien est perdu en français moderne, et l'emploi restrictif en *ne que* a généralisé aux verbes intransitifs un tour réservé aux verbes transitifs dans sa forme non-restrictive. Une telle extension aux verbes intransitifs ne serait pas sans rappeler la grammaticalisation des parfaits romans à partir de la construction latine *habeo litteras scriptas*.

L'autre hypothèse (un peu moins convaincante, car plus complexe) serait que la généralisation du tour modal en *avoir SN à Vinf* aux verbes intransitifs (et le changement de position de surface du SN pour les verbes transitifs) a eu lieu d'abord dans les tours non-restrictifs, avant que les tours restrictifs SMC en *ne que* n'en soient dérivés – et qu'enfin la forme intransitive non-restrictif *avoir à Vinf* se serait perdue, ne subsistant que dans les constructions restrictives de type SMC (avec *ne que*); on aurait donc eu une « dégrammaticalisation » partielle de *avoir à Vinf*.

Dans tous les cas, il est clair que les SMC sont un isolat constructionnel, sans correspondant non-restrictif en français standard moderne, ou l'ayant perdu, et que donc il est impossible d'en proposer une analyse compositionnelle, *contra* (Fintel & Iatridou 2007). Par contraste, *have to* en anglais ne présente aucun des problèmes syntaxiques mentionnés pour le français; pour autant, ceci ne garantit nullement que le sens des SMC en anglais soit compositionnellement dérivé (et non conventionnellement encodé) pour les énoncés tels que (239).¹¹⁷ La possibilité théorique d'une analyse compositionnelle en synchronie ne garantit pas forcément sa *légitimité*; il faut s'assurer qu'aucune contrainte formelle ne pèse sur les structures étudiées. C'est là une question empirique que je laisserai en suspens pour l'anglais.

La démonstration faite pour les données du français suffit à illustrer que les approches réductionnistes en sémantique peuvent conduire à de sérieuses erreurs d'analyse. J'y vois le signe d'un problème méthodologique fondamental: toute approche théorique d'un phénomène linguistique qui s'efforce de promouvoir à toute force un mécanisme d'appariement entre forme et sens (par ex. tendant à promouvoir la compositionnalité sémantique et la monosémie sans

¹¹⁶ Notons que l'ordre *avoir à Vinf SN* est possible aussi dans les tours non-restrictifs, surtout avec des SN longs. Pour les SN courts, il existe une forte préférence (voire une quasi contrainte) pour le placement avant le SVinf hors des SMC, cf. : *J'ai à écrire une longue lettre en anglais / ??J'ai à écrire une lettre*. On remarquera aussi que les SN « incorporés » / appartenant à de quasi verbes légers, sont impossibles à utiliser hors des SMC, avant ou après le verbe : *Vous n'avez qu'à écouter la radio*. Vs. *??Vous avez à écouter la radio. / #Vous avez la radio à écouter*. (ce dernier énoncé peut signifier « vous avez la possibilité d'écouter la radio », mais pas « vous devez écouter la radio »).

¹¹⁷ La chose est d'autant plus problématique que l'analyse supposément compositionnelle des SMC du français sert à justifier celle des SMC de l'anglais dans (Fintel & Iatridou 2007), qui écrivent à propos de (241) :

« We propose to analyze this type of SMC as containing three elements: negation taking scope over a necessity modal, which in turn takes scope over an “exceptive quantifier.” We will show that with some work, this gives an adequate compositional analysis for the SMC. After that, we will return to the only type of SMC and try to argue that it too involves three elements. » (Fintel & Iatridou 2007:456).

rechercher explicitement des raisons de ne *pas* l'adopter pour tel ou tel phénomène, ou encore à recourir de façon a priori à des mécanismes d'enrichissement pragmatique comme principe moteur de l'appariement forme-sens, là encore sans forcément se lancer dans une quête simultanée de conventionnalisation de ces appariements), a une tendance naturelle à « hypertrophier » la place occupée dans la grammaire par ce mécanisme.

Je voudrais ici me faire au contraire le chantre du plus juste équilibre possible entre les différents mécanismes d'explication des appariements formes/sens, que ceux-ci soient :

- **productifs**, dans le cas de compositionnalité sémantique, ou d'enrichissement pragmatique – car il est indéniable que de tels mécanismes existent, en particulier dans des structures émergentes (à condition que cette émergence ne soit pas liée à une sorte de *gang effect*, i.e. de généralisation d'une irrégularité paradigmatique),,
- **non-productifs**, dans le cas figement « en dur » avec une classe de structures totalement fermée, ou
- **sub-productifs et/ou motivant sémantiquement les appariements formes/sens par des effets d'analogies historiques ou re-crées**, comme par ex. dans le cas de « gang effects » des clusters lexico-morphologiques irréguliers recrutant de nouveaux membres, cf. (Bybee & Moder 1983), ou dans le cas de réseaux constructionnels avec une dynamique de recrutement de nouveaux items correspondant à un patron lexico-morpho-syntaxique donné, cf. (Timponi Torrent 2015). Ou encore dans le cas où un marquage complexe (comme par ex. dans le cas des temps analytiques) persiste à désigner des formes comme sémantiquement proches, car formellement analogiques – ou inversement, un espace sémantique convergent se dégage du fait de ressemblance de forme dans une classe d'expressions subissant une ré-analyse (cf. par ex. le cas des verbes du 2^{ème} groupe du français, exploré dans (Caudal 2014b; Caudal 2014a; Caudal 2016a) ; partant de l'observation que l'ancienne affixe verbal *-esc-* du latin avait donné naissance en français à une classe lexicale fonctionnelle, j'avais montré par un inventaire de tous les verbes documentables du groupe suggéraient que le paradigme correspondant (avec un augment *-iss-* à toutes les personnes sauf quelques cellules) avait été ré-analysé comme ayant un aspectuel (verbes de changement d'état, en gros), et que les nouveaux membres recrutés s'étaient conformés à cette « convergence » sémantique).

On remarquera que dans beaucoup de cas, s'il faut distinguer par principe entre une **grammaire globale** (qui porte le sceau de la compositionnalité) et une **grammaire locale des appariements forme-sens** (qui est liée aux collocations, figements lexicaux et constructionnels), il n'en reste pas moins que par la coexistence de systèmes productifs et sub-productifs, une forme linguistique donnée (par ex. un temps verbal) pourra participer aux deux types d'organisation grammaticale du sens. Il ne fait pas de doute que cette tension entre rôle local et rôle global est un facteur à étudier dans l'évolution non seulement des appariements forme/sens, mais aussi de l'unité des formes. Signalons aussi que ce que (Gosselin 2011) nomme *aspect de phase* constitue un tiers terme, à deux égards : il a un statut plus lexicalisé et moins grammatical que le sens aspectuel des flexions totalement grammaticalisées, mais un statut moins lexical et plus grammatical que le contenu aspectuel des racines ou bases verbales, selon les types morpho-syntaxiques concernés. De ce fait, il présente des effets constructionnelles/collocationnels nettement plus saillants que ceux du temps-aspect flexionnel ; on trouvera dans (Caudal 2018a) un développement spécifique portant sur les paradigmes aspectuels dans les langues slaves, et qui propose des pistes de recherche pertinentes à cet égard.

Le sens compositionnel « global » d'une forme aura indéniablement servi, soit en termes de compositionnalité sémantique, soit en termes d'enrichissement pragmatique, à l'émergence d'une structure grammaticale locale. Le point auquel ce sens global peut encore servir à *motiver* certaines propriétés interprétatives au niveau grammatical local, même une fois la structure stabilisée, me semble devoir faire l'objet d'investigations spécifiques. Nous en verrons quelques exemples dans mon mémoire, notamment dans mon étude des structures marquées par l'imparfait, en synchronie comme en diachronie (Caudal & Bednall 2016; Caudal 2016b; Caudal 2017) ; je parlerai alors d'*association sémantique*, plutôt que de *composition sémantique*, et distinguerai ce type de configurations d'autres structures où le sens local et son organisation n'a plus aucun rapport avec le sens global des ingrédients formels de cette structure. La règle est alors que l'expression en question cesse d'être perçue comme composée, ou interprétable dans un quelconque rapport à une ou plusieurs de ses parties. Les processus d'analogisation entre formes jouent aussi bien sûr un rôle fondamental dans l'évolution des systèmes TAME. J'en ai donné un exemples détaillés dans ce mémoire, à partir de l'évolution de la flexion verbale dans les langues romanes et du marquage des structures conditionnelles et expressions contrefactuelles à marquage subjonctif. J'en ai brièvement évoqué un autre à partir de l'évolution des verbes déadjectivaux en *-esc-* du latin, source des verbes du 2^{ème} groupe en français.¹¹⁸ La question du « recyclage des formants » (selon l'expression de Jespersen) est essentielle dans une perspective diachronique : bien souvent, la réorganisation des formes dans un nouveau paradigme peut provoquer une sorte de motivation sémantique de la classe – flexionnelle ou autre – à partir d'un élément qui pourrait sembler justifier une décomposition morphémique. (Jespersen 1922:388) signale ainsi les dérivés agentifs en *-t-er* de l'anglais, où le nouveau patron de dérivation porte une connotation péjorative : cf. *patrioteering*. Pour autant, la classe n'étant pas à proprement parler productive – elle recrute de nouveaux membres au fil du temps, mais n'est pas ouverte, elle est *sub-productive* – on ne peut pas distinguer un morphème *-ter* ayant un sens propre. La classe a une cohérence formelle, mais l'augment/Exposant qui détermine cette cohérence n'a pas de « sens » d'un point de vue compositionnel. Il détermine une *association* formelle dans une classe sémantique, i.e. *motive* un certain appariement forme/sens – c'est que je ne nomme l'*association* sémantique, pour la distinguer de la *composition* sémantique (Caudal 2017). La première est foncièrement basée sur le principe d'analogie ; l'autre sur celui de compositionnalité.

Et d'une façon plus générale, les travaux ayant dépoussiéré le vieil héritage des grammaires descriptives « traditionnelles » en développant une approche théorique quantitative et/ou formelle des mécanismes d'analogie et de *pattern matching* (cf. par ex. les théories telles que *mots et paradigmes* ; voir aussi la notion de *non-canonical morphology* à la (Corbett 2015)), suggèrent que la notion d'arbitraire du signe doit être repensée dans une nouvelle perspective. Bien que ces questions ne soient pas en soi centrales à mon mémoire, on voit aisément qu'elles sous-tendent une partie de mes réflexions.

5.3 Ce qui n'a pu être dit, mais aurait pu l'être...

J'achève ce mémoire de synthèse en ayant dû laisser de côté une quantité somme toute considérable de mes travaux passés et présents. D'abord, une partie des recherches menées sur des langues australiennes diverses, soit dans le cadre du projet TAMEAL, soit après le projet TAMEAL, en particulier sur l'iwaidja (avec Robert Mailhammer), le jaminjung (avec Eva Schultze-Berndt), le mptarntwe arrernte (avec John Henderson et Martina Faller) et le nyamal (avec Alan Dench et Laurent Roussarie), mais aussi le murrinh-patha (avec Rachel Nordlinger)

¹¹⁸ Un petit exemple parlant pour les francophones est celui de la ré-analyse de l'emprunt *Sauerkraut* comme un faux mot-composé « chou+croute ». Il s'agit d'un cas de contact, mais les mêmes mécanismes d'analogie peuvent déterminer des évolutions internes à une langue, y compris dans un domaine aussi grammatical que la flexion.

sont toujours en cours. De très nombreuses présentations en témoignent (dont certaines sont jointes en plus de mes publications écrites, dans le document de synthèse globale de cette habilitation à diriger des recherches).

Parfois, le travail en question est demeuré inachevé faute d'occasions suffisantes de pouvoir rencontrer à nouveau les collègues concernés, afin de mener à son terme un travail pourtant déjà considérable, et proche de sa conclusion (c'est notamment le cas avec E. Schultze-Berndt à propos de la modalité en jaminjung). Parfois aussi parce des données de terrain doivent ou devraient encore (si la chose est possible) être collectées, ou transcrites et glosées si elles le sont déjà pour affermir et affiner l'analyse ; c'est notamment le cas pour mes travaux en collaboration avec Rob Mailhammer sur l'iwaidja – mais ce problème devrait être résolu dans l'année universitaire à venir, puisque je vais dès cet été m'envoler pour Sydney, où je passerai une année en qualité d'*honorary research fellow* à Western Sydney University dans le cadre d'un projet de Soutien à la Mobilité Internationale du CNRS. Rob et moi-même effectuerons deux voyages de terrain durant cette période, et achèverons un cycle commencé en 2013 sur le système TAM de l'iwaidja. C'est aussi le cas du travail mené sur les formes d'usitatif du nyamal, pour lesquelles les données semblent un peu trop peu nombreuses, peut-être. Faute de pouvoir accéder au terrain et trouver des locuteurs, il est cependant probable que nous devions nous résoudre à publier nos résultats en l'état.

Enfin, il est un pan de mes activités de recherche qui n'a pas ou très peu été évoqué ici ; il concerne la linguistique de l'oralité. Seules quelques-unes de mes productions scientifiques témoignent de ce qui a occupé, un temps au moins, une part importante de mon temps de recherche, notamment lorsque j'étais membre de l'atelier Fahrenheit 451 au CLiO, entre 2002 et 2006, au long d'une collaboration qui s'est étalée sur trois années avec J. Carruthers (Queen's University Belfast). Depuis, il s'est surtout agi d'un sujet connexe, faute de temps et d'énergie pour m'y consacrer – une grande partie de ce temps disponible à l'oralité ayant absorbé par des tâches d'encadrement à la tête du CLiO (gestion du personnel, administration, choix politiques, rencontres avec les tutelles, etc.), dont j'ai été le président pendant six années. La principale production qui en est née est (Caudal 2013a) – une petite monographie sur le sujet, non-publiée par un hasard défavorable. Elle est notamment l'aboutissement d'une série de présentations consacrée à l'étude de multiples catégories grammaticales (en priorité les connecteurs discursifs et les marqueurs de temps/aspect/modalité) dans leurs rapports à différents genres narratifs oraux, (Caudal 2004; Caudal 2006b; Caudal 2006c; Caudal 2007a)¹¹⁹ et d'une conférence dédiée aux paramètres temporels dans les narrations orales, co-organisée à Paris 7 en 2006 avec J. Carruthers (*Oral Narration/La narration orale - Temporalité et structuration du discours*, 30 Novembre-2 Décembre 2006). (Caudal 2010) a modestement concrétisé ce cycle de travail. Le sujet de la narration orale n'a jamais totalement quitté mon activité de recherche, comme en témoigne (Caudal 2018d), qui ouvre de nouvelles perspectives du côté de la prosodie et de son rapport à l'organisation du récit, notamment en termes de contours prosodiques conventionnels. Le collectage de récits de tradition orale sur le terrain en Australie a redonné de l'allant à cette ligne de recherche que j'avais quelque peu délaissée depuis quelques années. Mon objectif est de produire un corpus de connaissances qui puissent non seulement avoir une valeur scientifique pour les linguistes, mais puisse être déclinable en des formes de valorisation utiles pour la communauté des conteurs, et des spécialistes de l'oralité non-linguistes. Ma participation aux activités du défunt CLiO (ex-Centre de Littérature Orale de Vendôme, fermé en 2017), et depuis peu, à Kom'Panis (*École Nomade du Conte et de la Littérature Orale*), deux structures de recherche d'enseignement du conte, s'inscrivent dans cette démarche pédagogique et de valorisation ; cependant force est de reconnaître qu'il est devenu très difficile de concilier cette entreprise avec les exigences du travail de terrain sur les langues australiennes, dont

¹¹⁹(Caudal 2007a) est une version rédigée de cette dernière référence – malheureusement elle n'a pu être soumise à aucun volume d'actes.

l'étude est devenue ma priorité depuis une dizaine d'année – d'autant que j'ai aussi entamé en 2016 des collectages de données sur le système TAME des parlers bretons non-standards du Centre-Bretagne, en collaboration avec J.-Y. Plourin, un collègue retraité de l'Université de Bretagne Occidentale, et que ce sujet me tient à cœur pour des raisons familiales et personnelles.

On remarquera aussi que je n'ai pour ainsi dire pas abordé la question de l'évidentialité, pourtant convoquée entre parenthèses dans le sujet de ce mémoire. De fait, mes résultats dans ce domaine restent maigres ; j'espérais découvrir avec les langues australiennes une multitude de catégories évidentielles ; or il est apparu au terme du projet TAMEAL, sur la base d'un échantillon limité (une quinzaine de langues), mais étudiées en grand détail, que l'évidentialité n'était pas très représentée dans cette aire linguistique. Hormis dans les langues arandiques – et c'est précisément sur *akwele*, une particule du mparntwe arrrente, que j'ai mené mon travail le plus détaillé sur cette catégorie, en collaboration avec J. Henderson et M. Faller (Caudal, Henderson & Faller 2011a; Caudal, Henderson & Faller 2011b). Une autre de mes publications, (Caudal 2012b), émet un certain nombre d'hypothèses très générales sur la relation entre modalité et évidentialité en français, sur la base d'un rapprochement entre les trois grandes catégories flexionnelles d'emplois évidentiels en français, à savoir le conditionnel « journalistique » (*d'après Mona, Yannig serait à Paris*), le futur évidentiel-perceptuel (*ce sera le facteur*), et le futur accompli inférentiel (*Yannig aura oublié ses clés*). La modestie de ces contributions ne me fait pas me sentir en position d'opérer une synthèse générale à leur propos ; mais l'importance de la relation entre modalité et évidentialité, et les liens diachroniques évidents entre temps-aspect-modalité et évidentialité (*via* les futurs, conditionnels, et parfaits, notamment) sont largement établis et doivent annexées à l'horizon de travail sur le TAM. L'évidentialité reste cependant largement sur un point éloigné de cet horizon pour l'heure, d'où la mise entre parenthèse du E de TAM(E) dans le titre de mon mémoire. Je ne désespère pas cependant d'y revenir plus substantiellement dans les années à venir, par exemple en achevant le travail entamé sur *akwele*.

Quoi qu'il en soit, Rome ne s'est pas faite en un jour, et les petites rivières forment de grands fleuves : il faut donner le temps au temps pour étudier le temps-aspect-modalité. Et si le cours du restant de ma carrière n'est pas encore tracé avec certitudes, mes perspectives de recherche sont d'ores et déjà touffues, et pourvues de jalons que j'entends bien atteindre à force de patience et de constance.

5.4 Esquisse d'un programme de recherche général

La chose est apparente à la lecture de ce document de synthèse, l'interaction temps-aspect/modalité sera pour moi d'un chantier majeur pour les années à venir. Mais il ne sera pas le seul ; j'ai mentionné au fil de ce document de nombreuses questions de recherche que j'entends explorer. Beaucoup d'autres doivent cependant être évoqué à cet égard, que je n'ai pas pu aborder jusqu'ici. De façon très synthétique, mon futur programme de recherche sera articulé autour d'une série d'actions sur le TAME, toutes liées les unes aux autres par un double questionnement – celui de l'interface sémantique/pragmatique (sur la lancée de mes premiers travaux), et celui de la conventionnalisation dans les appariements formes/sens, vs. la compositionnalité sémantique et la productivité pragmatique. Ces deux questions sont étroitement dépendantes l'une de l'autre ; il s'agit au fond d'envisager l'interprétation linguistique dans son intégralité, des appariements formes/sens (à l'interface morphosyntaxe/sémantique, et à la frontière entre figement et composition sémantique) à l'interprétation « au-delà des appariements formes sens » (à la frontière entre phrase et discours, et à l'interface sémantique/pragmatique) – et aussi en relation simultanée aux deux zones d'articulation (i.e. pour des phénomènes à la fois conventionnels et productifs, à la fois morphosyntaxiques et discursifs).

J'envisage donc six thèmes, ou ensembles d'actions de recherches futures, dont les objets et méthodes se croiseront nécessairement, car elles sont pensées pour le faire :

- (i) La première classe d'actions consistera à contribuer à décrire en détail le système TAM (y compris dans sa complexité constructionnelle) des langues de la Terre d'Arnhem ; il s'agira non seulement de travail descriptif traditionnel, mais aussi d'expérimentation de terrain. Il me semble essentiel de parvenir à proposer à terme des protocoles expérimentaux outillés qui permettent de mieux saisir non seulement les catégories du temps-aspect, mais aussi – et le plus grand défi est là – de la modalité. Alors que j'ai déjà pu élaborer de multiples protocoles expérimentaux non-outillés pour l'étude du temps-aspect (via les banques de clips vidéos *EDED*, et des questionnaires translinguistiques, notamment), je commence à peine à explorer celui des protocoles expérimentaux pour la modalité. Un des succès de terrain que j'ai obtenu à cet égard, il me semble, a été le développement d'un questionnaire d'anticipation modale, et de contrefactualité à partir des *Pear Films*, qui a été employé à plusieurs reprises à Groote Eylandt sur l'anindhilyakwa pour étudier son système modal ; mais il reste beaucoup de chemin à parcourir encore avant de pouvoir songer à des expériences outillées sur ce domaine. Mon prochain séjour à the University of Western Sydney (projet SMI CNRS avec R. Mailhammer) tentera d'aborder cette question pour la modalité en iwaidja.
- (ii) La seconde grande classe d'actions à mener sera comparative et typologique aréale. Il s'agira d'abord de constituer un atlas aussi détaillé des systèmes TAM des langues de la Terre d'Arnhem, puis, progressivement d'envisager son extension à l'ensemble de l'aire australienne. Un tel travail suppose naturellement de nombreuses collaborations, et j'espère pouvoir jouer un rôle sinon moteur, du moins adjuvant, dans la formation de réseaux ou projets scientifiques se donnant ce but. Mes multiples collaborations passées avec des collègues australianistes (en particulier R. Mailhammer, R. Nordlinger et E. Schultze-Berndt), ainsi que la co-direction de la thèse de James Bednall, sont un premier pas dans cette direction, mais il est encore bien modeste. J'escompte par ailleurs aussi effectuer des actions de description du TAM dans différentes variétés du breton ; le collectage de données entamé avec P.-Y. Plourin en 2016-2017 n'est que le début d'un travail de terrain que la proximité géographique et mes attaches familiales rend très accessible, et dont les exigences matérielles et scientifiques immédiates sont comparativement moins grandes que pour les langues australiennes, au moins en termes de transcription, glose et traduction.
- (iii) La troisième classe d'actions que je compte poursuivre à l'avenir consistera à effectuer des études quantitatives détaillées en synchronie et en diachronie sur les langues romanes et germaniques afin d'approfondir la compréhension de l'évolution et de l'organisation lexico-constructionnelle de l'interaction temps-aspect-modalité, et du temps-aspect. Le champ des possibles empiriques est immense à cet égard. Un point urgent à aborder, me semble-t-il, serait une diachronie des restrictions de sélection aspectuelle des temps verbaux dans les langues romanes et germaniques, pour lesquelles une masse abondante est disponible sur un temps long. Mes découvertes récentes sur les restrictions aspectuelles du passé composé en ancien français, combinées avec celles de certain.e.s collègues sur des langues peu documentées (comme le japhug ou le murrinh-patha) prouvent que l'étude de l'émergence, ou non-émergence, des facultés de coercion des temps verbaux est une question empirique et théorique potentiellement essentielle à la compréhension des catégories flexionnelles du temps-aspect. Là encore,

une action collective est nécessaire, car les moyens humains et matériels requis dépassent largement ce qu'un simple chercheur peut espérer couvrir. Une petite action pilote vient d'être lancée dans cette direction en collaboration avec Benoît Crabbé au sein de l'axe 2 du Labex EFL – elle porte spécifiquement sur une étude quantitative de la diachronie des formes périphrastiques des langues romanes, connues pour leurs fortes tendances à avoir des restrictions de sélections aspectuelles – ainsi *être en train de* en français est-il bien connu pour ne se combiner que difficilement avec des bases verbales statives. Ce type de programme sera particulièrement fructueux pour envisager des directions de M1 ou M2 recherche, ainsi que de thèses. Une prochaine direction en cotutelle est d'ores et déjà prévue pour décembre 2018 avec l'Université de Bucarest, elle portera sur une étude quantitative comparée et diachronique des périphrases progressives du français et du roumain (Beatrice Pahontu, lauréate Campus France pour une bourse de thèse en mobilité vers la France). D'autres ne manqueront pas de suivre ; des co-directions en linguistique expérimentale – notamment à base de méthodes expérimentales outillées, oculométrie et EEG – pour étudier la compositionnalité vs. la conventionnalisation de la sémantique des périphrases verbales est également souhaitable (idéalement en collaboration avec B. Hemborth au LLF).

- (iv) La quatrième classe d'actions consistera à produire une théorie formelle étendue à l'interface morphosyntaxe/sémantique du TAME dans différentes langues, permettant à la fois de proposer une approche constructionnelle détaillée, croisée avec un modèle économique de la syntaxe (via une syntaxe lexicalisée à hiérarchie de types et héritage), sans pour autant renoncer à proposer un modèle sémantico-pragmatique formel compositionnel, et susceptible d'intégrer des effets interprétatifs contextuels. Encore une fois, des collaborations multiples seront requises pour mener ces actions à terme, car il faudra combiner à la fois des compétences en morphologie formelle, en syntaxe formelle et en sémantique formelle. Le LLF offre un vivier de compétences idéal, dont je compte tirer profit, notamment avec B. Crysmann et O. Bonami, mais aussi J. Ginzburg, leurs activités scientifiques correspondant largement au programme que je viens d'esquisser. Le futur projet quinquennal du LLF inclut d'ailleurs plusieurs opérations directement en phase avec cette partie de mon projet de recherche. (Caudal 2018a) représente un premier effort programmatique dans la réalisation du point (iii), en enrichissant la LRS de (Richter & Sailer 2004) de façon à lui rendre accessible le traitement de phénomènes sensibles à des paramètres sémantiques discursifs (dont les relations de discours) et contextuels en général. Ceci est rendu nécessaire par le fait que certains usages des temps verbaux – comme par ex. le passé composé narratif en ancien français ou l'imparfait narratif en français moderne – dépendent à la fois de paramètres formels (adverbiaux, constructions syntaxiques), mais aussi de paramètres sémantico-pragmatiques dépassant la phrase simple. Plusieurs sujets de thèse pertinents sont envisageables sur cette thématique, et une co-direction de recherche avec un membre du LLF serait optimale pour les encadrer.
- (v) Une cinquième classe d'actions concernera les relations de lexicalisation et de grammaticalisation étroites qu'entretiennent description d'événements (en termes d'ontologie de l'Aktionsart, d'aspect de phase et de points de vue aspectuels) et descriptions spatiales. Ceci se manifeste notamment par l'interaction entre temps/aspect au sens large, d'une part, et localisation/directionnels, posture associée, et mouvement associé, d'autre part. Le travail de description et de théorisation entamé pour l'iwaidja

m'a d'ores et déjà conduit à lancer des actions de recherche collectives dans ce domaine (conférences *ESAMP*, projet *TUL EvEs*, notamment), avec une visée typologique. Mon intention est d'approfondir l'inventaire de ces interactions d'abord dans l'aire australienne (notamment dans les langues non-pama-nyungan, mais aussi dans les langues arandiques en général, où la grammaticalisation de l'espace est très poussée), et de mener une entreprise typologique globale de ces questions avec des collègues en France et à l'étranger.

- (vi) Enfin, *last but not least*, sur la lancée de mon travail exploratoire de 2014 avec B. Hemforth sur la coercion aspectuelle et les temps verbaux du français, j'entends étudier expérimentalement de façon approfondie la notion de coercion dans les systèmes flexionnels de TAM, afin en particulier de déterminer (la question est classique dans la littérature expérimentale) dans quelle mesure elle relève éventuellement :
- a. de mécanismes de calcul en ligne, vs. de conventionnalisation ; ainsi les résultats obtenus en 2014 suggèrent qu'il est possible que les verbes d'accomplissement soit ne fassent pas l'objet de coercion avec l'imparfait (et constituent donc des cas de lectures « entrenched »), soit imposent de reconsidérer la nature de l'opposition entre activités et accomplissements en français – et en fait la notion de télicité dans cette langue. Plus généralement, c'est l'idée que la coercion aspectuelle flexionnelle puisse être lexicalement déterminée qu'il conviendrait d'étudier ici, au moins à l'échelle de classes de verbes ou de constructions (idée que je suggère dans (Caudal 2018a) au terme d'une étude sur corpus de la coercion inchoative de certaines expressions spatiales du français au passé simple et au passé composé)
 - b. de mécanismes sémantiques vs. pragmatiques, parmi les mécanismes de calcul en ligne de la coercion ; il s'agirait de déterminer dans quelle mesure la coercion est distincte des mécanismes d'enrichissement pragmatique généraux.

Il existe une littérature expérimentale surabondante (cf. en particulier les travaux de Frisson/McElree/Pickering/Pylkannen/Traxler/Bott/Van Lambalgen/ Baggio/Deo/Katsika... ; cf. par ex. (Katsika et al. 2012; Bott & Hamm 2014; Piñango & Deo 2015; Bott 2017)) consacrée à ce différents sujets, et plus largement à la différenciation entre interprétations figées, compositionnelles sémantiques ou pragmatiques productives de divers types d'expressions linguistiques, dont aspectuelles. Mais s'agissant d'aspect, elle n'a jamais porté sur la sémantique de la flexion aspectuo-temporelle – uniquement, ou presque, sur des verbes aspectuels et des adverbiaux aspectuo-temporels. Le Labex EFL, avec ses équipements expérimentaux toujours plus fournis (dont un EEG, et plusieurs oculomètres) offre un environnement tout à fait adapté pour développer de telles études ; une collaboration exploratoire avec B. Hemforth, sur le sujet s'imposerait. J'espère qu'elle pourra déboucher à terme sur un ou deux projets doctoraux.

Ce programme de recherche protéiforme est d'ores et déjà suffisamment fourni pour occuper plus que le restant de ma carrière. Mais il n'est pas irréaliste de penser que j'accomplirai ou contribuerai à faire accomplir par d'autres une partie des tâches que j'ai ci-dessus énumérées, en partant de l'observation que j'ai déjà entamé des travaux préliminaires sur plusieurs de ces sujets au cours des quinze dernières années, et du principe que l'obtention de mon habilitation à diriger des recherches me placera dans une position bien plus favorable pour constituer, par exemple, un petite groupe de recherche sur les langues australiennes en France avec un ou deux doctorants et un ou deux postdocs (en espérant de providentiels renforts par recrutement

d'autres australiannistes !), ainsi que sur l'étude diachronique quantitative du TAME. Ce sont les deux priorités d'encadrement de la recherche et de constitution de pôle scientifique que je me fixe pour les années à venir, avec un accent particulier sur les langues australiennes. La position de seul linguiste australianniste du pays, pour flatteuse qu'elle soit, est parfois quelque peu inconfortable, car solitaire...

Mais *il ni y a si ni peut-être, un trépied a toujours trois pieds* ; tout récit, même scientifique, se doit d'avoir une fin. Et c'est ici que se clôt le mien : il vous y a été conté par le menu quinze années de mon labeur – et même un peu plus¹²⁰. *Cric, crac, je range mon histoire au fond de mon sac !*

Thomery, le 22 juillet 2018.

¹²⁰ Cher lectrice ou lecteur, je t'invite ici à faire rimer *menu* et *plus*, en prononçant mentalement ce dernier mot [ply], et non [plys].

6 Références

- Abouda, Lotfi. 2004. Deux types d'imparfait atténué. *Langue française* 142(1). 58–74. doi:10.3406/lfr.2004.6792.
- Abouda, Lotfi & Marie Skrovec. 2015. Grammaticalisation du futur périphrastique en français contemporain : une résistance normative ? <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01318795/document> (30 March, 2017).
- Acosta, Diego de. 2006. <Have + perfect participle> in Romance and English: Synchrony and Diachrony. Cornell University PhD Thesis. <http://ecommons.cornell.edu/handle/1813/2929> (4 October, 2017).
- Aikhenvald, Alexandra Y. 2010. Multi-Verb Constructions: Setting The Scene. In Alexandra Y. Aikhenvald & Pieter Muysken (eds.), *Multi-verb Constructions: A View from the Americas*, 1–26. Leiden: Brill.
- Altshuler, Daniel. 2014. A typology of partitive aspectual operators. *Natural Language & Linguistic Theory* 32(3). 735–775. doi:10.1007/s11049-014-9232-1.
- Anand, Pravav & Valentine Hacquard. 2010. The Role of the Imperfect in Romance Counterfactuals. In Martin Prinzhorn, Viola Schmitt & Sarah Zobel (eds.), *Proceedings of Sinn und Bedeutung 14*, 67–50. Vienna.
- Anderson, Gregory D. S. 2006. *Auxiliary Verb Constructions*. Oxford: Oxford University Press.
- Apresjan, Juri D. 1974. Regular polysemy. *Linguistics* 12(142). 5–32.
- Arche, Maria J. 2006. *Individuals in time : tense, aspect and the individual/stage distinction*. John Benjamins.
- Arregi, Karlos & Peter Klecha. 2015. The morphosemantics of past tense. In Thuy Bui & Deniz Özyıldız (eds.), *NELS 45: Proceedings of the Forty-Fifth Annual Meeting of the North East Linguistic Society: Volume 1*, 53–66. Amherst, MA: CreateSpace Independent Publishing Platform.
- Arregui, Ana. 2005. *On the Accessibility of Possible Worlds: The Role of Tense and Aspect*. Amherst, MA.: University of Massachusetts.
- Arregui, Ana. 2007. When aspect matters: the case of would-conditionals. *Natural Language Semantics* 15(3). 221–264.
- Asher, Nicholas. 1992. A Default, Truth Conditional Semantics for the Progressive. *Linguistics and Philosophy* 15(5)(5). 469–508.
- Asher, Nicholas. 1993. *Reference to Abstract Objects in Discourse*. Kluwer Academic Publishers.
- Asher, Nicholas. 2007. A large view of linguistic content. *Pragmatics and Cognition* 15(1). 17–40.
- Asher, Nicholas. 2011. *Lexical Meaning in Context: A Web of Words*. Cambridge: Cambridge University Press. <http://books.google.fr/books?id=ocmbhIvP4q4C>.
- Asher, Nicholas & Julie Hunter. 2012. Aspectual coercions in content composition. In Luna Filipović & Katarzyna M. Jaszczolt (eds.), *Human Cognitive Processing*, vol. 37, 55–81. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company. <https://benjamins.com/catalog/hcp.37.07ash> (26 March, 2015).
- Asher, Nicholas & Alex Lascarides. 2001. Indirect Speech Acts. *Synthese* 128(1–2). 183–228. doi:10.1023/A:1010340508140.
- Asher, Nicholas & Alex Lascarides. 2003. *Logics of Conversation*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Austin, Peter. 1998. 'Crow is sitting chasing them': Grammaticization and the verb 'to sit' in the Mantharta languages, Western Australia. In Anna Siewierska & Jae Jung Song (eds.), *Case, Typology and Grammar: In honor of Barry J. Blake*, 19–38. Amsterdam ;

- Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Auwers, Johan van der & Andreas Ammann. 2013. Overlap between Situational and Epistemic Modal Marking. In Matthew S. Dryer & Martin Haspelmath (eds.), *The World Atlas of Language Structures Online*. Leipzig: Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology. <http://wals.info/chapter/76> (19 July, 2018).
- Auwers, Johan van der & Maud Devos. 2012. Irrealis in positive imperatives and in prohibitives. *Language Sciences* (Papers Selected from the “What Do Languages Encode When They Encode Reality Status?” Workshop at the 41st Annual Meeting of the Societas Linguistica Europaea, Forlì, Italy, 17-20 September 2008) 34(2). 171–183. doi:10.1016/j.langsci.2011.08.003.
- Auwers, Johan van der & Vladimir Plungian. 1998. Modality’s semantic map. *Linguistic Typology* 2(1). 79–124.
- Auwers, Johan van der & Daniel Van Olmen. 2016. Modality and Mood in Standard Average European. In Jan Nuyts & Johan van der Auwers (eds.), *The Oxford Handbook of Modality and Mood*, 362–385. Oxford: Oxford University Press. <http://www.oxfordhandbooks.com/view/10.1093/oxfordhb/9780199591435.001.0001/oxfordhb-9780199591435-e-9> (19 July, 2018).
- Baayen, R. Harald & Fermín Moscoso del Prado Martín. 2005. Semantic Density and past-Tense Formation in Three Germanic Languages. *Language* 81(3). 666–698.
- Bach, Emmon. 1986. The Algebra of Events. *Linguistics and Philosophy* 9(1). 5–16.
- Bar-El, Leora, Henry Davis & Lisa Matthewson. 2006. On Non-Culminating Accomplishments. In Leah Bateman & Cherlon Usery (eds.), *Proceedings of the Thirty-Fifth Annual Meeting of the North East Linguistic Society (NELS 35)*, vol. 1, 87–102. Amherst, MA.: BookSurge Publishing.
- Bary, Corien. 2009a. Aspect in Ancient Greek. A Semantic Analysis of the Aorist and Imperfective. John Benjamins.
- Bary, Corien. 2009b. The perfective/imperfective distinction: Coercion or aspectual operators? In Lotte Hogeweg, Helen de Hoop & Andrej Malchukov (eds.), *Cross-linguistic Semantics of Tense, Aspect and Modality*, 33–54. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins Publishing.
- Bary, Corien & Markus Egg. 2012. Variety in Ancient Greek aspect interpretation. *Linguistics and Philosophy* 35(2). 111–134. doi:10.1007/s10988-012-9113-1.
- Beckner, Clay, Richard Blythe, Joan Bybee, Morten H. Christiansen, William Croft, Nick C. Ellis, John Holland, Jinyun Ke, Diane Larsen-Freeman & Tom Schoenemann. 2009. Language Is a Complex Adaptive System: Position Paper. *Language Learning* 59. 1–26. doi:10.1111/j.1467-9922.2009.00533.x.
- Bednall, James & Patrick Caudal. 2016a. The Tense/Aspect(-Modality) System of Anindhilyakwa: A Preliminary Reanalysis. Conference talk. Paper presented at the The 8th Australianists in Europe workshop, SOAS, University of London.
- Bednall, James & Patrick Caudal. 2016b. Inflectional tense/aspect-modality marking in Anindhilyakwa. Seminar talk. LingLunch, Université Paris-Diderot.
- Bendix, Edward H. 1998. Irrealis as Category, Meaning, or Reference. *Anthropological Linguistics* 40(2)(2). 245–256.
- Bennett, Michael. 1973. Two Puzzles Concerning Tense and Aspect in English.
- Bennett, Michael. 1978. Of Tense and Aspect: One Analysis.
- Bennett, Michael R & Barbara H Partee. 1978. *Toward the Logic of Tense and Aspect in English*. Bloomington: Indiana University Linguistics Club.
- Benveniste, Emile. 1966. *Problèmes de linguistique générale*. Gallimard.
- Berthonneau, Anne-Marie & Georges Kleiber. 2006. Sur l’imparfait contrefactuel. *Travaux de linguistique* 53(2). 7–65. doi:10.3917/tl.053.0007.

- Bertinetto, Pier Marco & Anna Lentovskaya. 2012. A diachronic view of the actional/aspectual properties of Russian verbs. *Russian Linguistics* 36(1). 1–19. doi:10.1007/s11185-011-9085-8.
- Bhatt, Rajesh. 1999. Covert Modality in Non-finite Contexts.
- Birk, David B. W. 1976. *The Malakmalak language, Daly River (Western Arnhem Land)* (Series B 45). Canberra: Pacific Linguistics, Australian National University.
- Bjorkman, Bronwyn. 2011. BE-ing default : the morphosyntax of auxiliaries. MIT PhD Thesis.
- Blakemore, Diane. 1987. *Semantic Constraints on Relevance*. Oxford: Blackwell.
- Blevins, James P. to appear. Periphrasis as syntactic exponence. In Farrell Ackerman, Jim Blevins & Gregory T. Stump (eds.), *Paradigms and Periphrasis*. 1 edition. Stanford, CA.; Bristol: CSLI.
- Blevins, James P. 2016a. *Word and Paradigm Morphology*. Oxford, New York: Oxford University Press.
- Blevins, James P. 2016b. The minimal sign. In Andrew Hippisley & Gregory Stump (eds.), *The Cambridge Handbook of Morphology*, 50–69. Cambridge: Cambridge University Press.
- Blevins, James P., Farrel Ackerman & Robert Malouf. 2014. Word and Paradigm Morphology. In Rochelle Lieber & Pavol Stekauer (eds.), *The Oxford Handbook of Derivational Morphology* (Oxford Handbooks). Oxford, New York: Oxford University Press.
- Blondeau, Hélène. 2012. Hors de LA norme point de salut ? La piste montréalaise de la variation des hypothétiques en si. *Revue française de linguistique appliquée* XVII(1). 55–66.
- Boas, Hans C. & Ivan A. Sag (eds.). 2012. *Sign-Based Construction Grammar*. Stanford, CA.: CSLI Publications.
- Bochnak, M. Ryan. 2013. Two Sources of Scalarity Within the Verb Phrase. In Boban Arsenijević, Berit Gehrke & Rafael Marín (eds.), *Studies in the Composition and Decomposition of Event Predicates* (Studies in Linguistics and Philosophy 93), 99–123. Springer Netherlands. http://link.springer.com/chapter/10.1007/978-94-007-5983-1_5 (7 April, 2014).
- Bohas, Georges & Mihai Dat. 2007. *Une théorie de l'organisation du lexique des langues sémitiques: matrices et étymons*. ENS Editions.
- Bohnemeyer, Jürgen. 2009. *The expression of time in language*. (Ed.) Wolfgang Klein & Ping Li. Mouton de Gruyter.
- Bohnemeyer, Jürgen. 2013. Aspect vs. relative tense: the case reopened. *Natural Language & Linguistic Theory*. 1–38. doi:10.1007/s11049-013-9210-z.
- Bohnemeyer, Jürgen & Mary Swift. 2004. Event Realization and Default Aspect. *Linguistics and Philosophy* 27(3). 263–296. doi:10.1023/B:LING.0000023371.15460.43.
- Bonami, Olivier. 2002. *A syntax-semantics interface for tense and aspect in French*. CSLI.
- Bonami, Olivier. 2015. Periphrasis as collocation. *Morphology* 25(1). 63–110. doi:10.1007/s11525-015-9254-3.
- Bonami, Olivier & Danièle Godard. 2007a. Integrating Linguistic Dimensions: The Scope of Adverbs. In Stefan Müller (ed.), *Proceedings of the 14th International Conference on HPSG*, 25–45. Stanford, CA.: CSLI. <http://web.stanford.edu/group/cslipublications/cslipublications/HPSG/2007/bonami-godard.pdf>.
- Bonami, Olivier & Danièle Godard. 2007b. Quelle syntaxe, incidemment, pour les adverbes incidents? *Bulletin de la société de linguistique de Paris* CII. 255–284.
- Bonami, Olivier & Pollet Samvelian. 2015. The diversity of inflectional periphrasis in

- Persian. *Journal of Linguistics* 51(02). 327–382. doi:10.1017/S0022226714000243.
- Boogaart, Ronny. 2007. The past and perfect of epistemic modals. In Louis de Saussure, Jacques Moeschler & Genoveva Puskás (eds.), *Recent Advances in the Syntax and Semantics of Tense, Aspect and Modality*, 47–70. Berlin, Boston: De Gruyter. <http://www.degruyter.com/view/books/9783110198768/9783110198768.47/9783110198768.47.xml> (14 May, 2014).
- Borillo, Andrée, Myriam Bras, Henriëtte de Swart, Anne Le Draoulec, Arie Molendijk, Henk J. Verkuyl, Co Vet, Carl Vetters & Laure Vieu. 2004. Tense and Aspect. In Francis Corblin & Henriëtte de Swart (eds.), *Handbook of French Semantics*, 231–348. Stanford, CA.: CSLI.
- Börjars, Kersti, Nigel Vincent & Carol Chapman. 1997. Paradigms, periphrases and pronominal inflection: a feature-based account. In Geert Booij & Jaap van Marle (eds.), *Yearbook of Morphology 1996* (Yearbook of Morphology), 155–180. Springer Netherlands. doi:10.1007/978-94-017-3718-0_10. http://link.springer.com/chapter/10.1007/978-94-017-3718-0_10 (22 March, 2017).
- Bott, Oliver. 2017. Context reduces coercion costs - Evidence from eyetracking during reading. *Proceedings of the 39th Annual Meeting of the Cognitive Science Society*, 1654–1659. Austin, TX.: Cognitive Science Society.
- Bott, Oliver & Fritz Hamm. 2014. Cross-Linguistic Variation in the Processing of Aspect. In Barbara Hemforth, Barbara Mertins & Cathrine Fabricius-Hansen (eds.), *Psycholinguistic Approaches to Meaning and Understanding across Languages* (Studies in Theoretical Psycholinguistics 44), 83–109. Heidelberg / New York / London: Springer International Publishing. http://link.springer.com/chapter/10.1007/978-3-319-05675-3_4 (21 July, 2015).
- Bourdin, Philippe. 2008. On the grammaticalization of “come” and “go” into markers of textual connectivity. In María José López-Couso & Elena Seoane (eds.), *Rethinking Grammaticalization: New Perspectives* (Typological Studies in Language 76), 37–59. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins Publishing. <https://benjamins.com/catalog/tsl.76.05bou>.
- Bourdin, Philippe. 2014. When come and go go necessary. In Maud Devos & Jenneke van der Wal (eds.), *“COME” and “GO” off the Beaten Grammaticalization Path*, 103–164. Berlin, Boston: De Gruyter. doi:10.1515/9783110335989.103. <https://www.degruyter.com/view/books/9783110335989/9783110335989.103/9783110335989.103.xml> (20 February, 2017).
- Bres, Jacques. 2009. Sans l’imparfait, les vendanges tardives ne rentraient pas dans la jupe rhénane... Sur l’imparfait contrefactuel, pour avancer. *Syntaxe et sémantique* N° 10(1). 33–50.
- Bres, Jacques & Sophie Azzopardi. 2011. «On aurait oublié les clés du dialogisme sur la porte de l’analyse ?» *De l’effet de sens de conjecture du futur et du conditionnel en français*. Université Paul-Valéry - Montpellier 3.
- Briscoe, Ted, Ann Copestake & Alex Lascarides. 1995. Blocking. In Patrick Saint-Dizier & Evelyne Viegas (eds.), *Computational Lexical Semantics*. Cambridge University Press.
- Broz, Vlatko. 2013. Aspectual Functions of the Verbal Prefix a- in Old English with Reference to Gothic. In Gabriele Diewald, Leena Kahlas-Tarkka & Ilse Wischer (eds.), *Comparative Studies in Early Germanic Languages: With a focus on verbal categories*, 235–262. Hannover, Helsinki, Potsdam: John Benjamins Publishing.
- Buridant, Claude. 2000. *Grammaire nouvelle de l’ancien français*. Paris: SEDES.
- Burnett, Heather, Patrick Caudal & Michelle Troberg. 2015. Les facteurs de choix de l’auxiliaire en ancien français : étude quantitative et comparative. Conference talk. Paper presented at the Diachro VII - le français en diachronie, Université Paris 3

- Sorbonne Nouvelle.
- Burnett, Heather & Mireille Tremblay. 2012. The evolution of the encoding of direction in the history of French: A quantitative approach to argument structure change. In Ans M. C. van Kemenade & Nynke de Haas (eds.), *Historical Linguistics 2009: Selected papers from the 19th International Conference on Historical Linguistics, Nijmegen, 10-14 August 2009*, 333–354. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins Publishing.
- Burnett, Heather & Michelle Troberg. 2013. Diachronic Investigations into the Compositional Semantics of Resultative Constructions. Université Paris-Diderot, Paris.
- Butt, Miriam. 2010. The Light Verb Jungle: Still Hacking Away. In Mengistu Amberber, Brett Baker & Mark Harvey (eds.), *Complex Predicates: Cross-linguistic Perspectives on Event Structure*, 48–78. Cambridge: Cambridge University Press.
- Bybee, Joan. 1998. Irrealis as a Grammatical Category. *Anthropological Linguistics* 40(2). 257–271.
- Bybee, Joan L. & Carol Lynn Moder. 1983. Morphological Classes as Natural Categories. *Language* 59(2). 251–270. doi:10.2307/413574.
- Bybee, Joan, Revere Perkins & William Pagliuca. 1994. *The evolution of grammar: tense, aspect and modality in the language of the world*. Chicago: University of Chicago Press.
- Caenepeel, Mimo. 1995. Aspect and text structure. *Linguistics* 33(2). 213–253.
- Cahir, Petrea. 2006. Verb composites in Malakmalak. University of Melbourne MA Thesis.
- Camussi-Ni, Marie-Armelle. 2006. Analyse formelle et conceptuelle des formes verbales du français contemporain : A la croisée du passé simple et de l'imparfait, du futur et du conditionnel, les concepts « ±potentiel » et « ±défini ». Université Rennes 2 PhD Thesis.
- Capell, A. 1945. Methods and Materials for Recording Australian Languages. *Oceania* 16(2). 144–176. doi:10.1002/j.1834-4461.1945.tb00436.x.
- Carey, Kathleen. 1994. The Grammaticalization of the Perfect in Old English: an Account Based on Pragmatics and Metaphor. *Perspectives on Grammaticalization*, 103–117. Amsterdam: John Benjamins.
- Carrasco, Ángeles. 2015. Perfect States. *Borealis – An International Journal of Hispanic Linguistics* 4(1). 1–30. doi:10.7557/1.4.1.3354.
- Carruthers, Janice & Maeve McCusker (eds.). 2010. *The “Conte” - Oral and written dynamics*. Oxford / Bern: Peter Lang.
- Caudal, Patrick. 1999a. Result Stages and the Lexicon: The Proper Treatment of Event Structure. *Proceedings of the Ninth Conference on European Chapter of the Association for Computational Linguistics (EACL '99)*, 233–236. Stroudsburg, PA, USA: Association for Computational Linguistics. doi:10.3115/977035.977069. <http://dx.doi.org/10.3115/977035.977069> (25 September, 2016).
- Caudal, Patrick. 1999b. Computational Lexical Semantics Incrementality And The So-Called Punctuality Of Events. *Proceedings of the 37th annual meeting of the Association for Computational Linguistics on Computational Linguistics*, 497–504. Stroudsburg, PA.: Association for Computational Linguistics. http://clair.eecs.umich.edu/aan/paper.php?paper_id=P99-1064 (14 January, 2016).
- Caudal, Patrick. 2000. La polysémie aspectuelle – contraste français / anglais. Paris: Université Paris 7 Thèse de doctorat.
- Caudal, Patrick. 2004. Structures du discours épique : oral ou écrit ? - Etude de quelques marqueurs linguistiques dans des textes épiques. Paper presented at the Colloque “Variétés linguistiques et culturelles,” Universitatea din Craiova.
- Caudal, Patrick. 2005a. Stage Structure and Stage Salience for Event Semantics. In Paula Kempchinsky & Roumyana Slabakova (eds.), *Aspectual Inquiries (Studies in Natural Language and Linguistic Theory 62)*, 239–264. Dordrecht: Springer. doi:10.1007/1-

- 4020-3033-9_11. http://link.springer.com/chapter/10.1007/1-4020-3033-9_11 (1 March, 2016).
- Caudal, Patrick. 2005b. Degree scales & aspect. In Bart Hollebrandse, Angeliek van Hout & Co Vet (eds.), *Crosslinguistic views on tense, aspect and modality* (Cahiers Chronos), vol. 13, 103–118. Amsterdam / New York: Rodopi.
- Caudal, Patrick. 2005c. Prétérits et contribution aspectuelle des temps verbaux. *Analele Universitatii din Craiova X-1*. 9–26.
- Caudal, Patrick. 2006a. The aspectual contribution of tenses and the semantics/pragmatics interface. Invited talk. Paper presented at the UT Fall Discourse Workshop, The University of Texas, Austin.
- Caudal, Patrick. 2006b. Ordre causal/temporel, modalité et narration orale. Paper presented at the La Narration Orale/Oral Narration, Université Paris 7.
- Caudal, Patrick. 2006c. Ordre causal/temporel, modalité et épopée. Paper presented at the Atelier Fahrenheit 451, Centre de Littérature Orale de Vendôme (CLiO).
- Caudal, Patrick. 2007a. Tenses, connectives and narration(s). Université Paris 7, ms.
- Caudal, Patrick. 2007b. L'irrealis dans les conditionnelles en français : une question aspectuelle et/ou temporelle ? Conference talk. Paper presented at the 7ème Symposium de l'Association for French Language Studies (AFLS), Boulogne-sur-Mer.
- Caudal, Patrick. 2008a. On the role of aspect within conditional structures. Paper presented at the JSM'2008 (Journées Sémantique et Modélisation 2008), Université Toulouse-le-Mirail.
- Caudal, Patrick. 2008b. On the interaction between aspect and (epistemic) modality. Workshop talk. Paper presented at the Journée Temptypac 2008, Centre CNRS Pouchet.
- Caudal, Patrick. 2008c. On the interaction between aspect and modality. Paper presented at the Journée Temptypac (Temporalité, Typologie, Acquisition) 2008, Centre CNRS Pouchet.
- Caudal, Patrick. 2008d. Reverse caudo-temporal ordering and perfective viewpoint tenses. Paper presented at the 8th International Conference on Tense, Aspect & Modality (Chronos 8), University of Texas at Austin.
- Caudal, Patrick. 2009a. Reverse caudo-temporal ordering and perfective viewpoint tenses. LLF, CNRS & U. Paris Diderot, ms.
- Caudal, Patrick. 2009b. Irrealis and conditional structures: a temporal and/or aspectual issue? In Manghyu Pak (ed.), *Current Issues in Unity and Diversity of Languages, Collection of the papers selected from the CIL 18*, 1497–1515. Seoul: Linguistic Society of Korea.
- Caudal, Patrick. 2009c. There and back again – tense, modality & evidentiality: from sentence to discourse. Paper presented at the 1st TAMEAL Workshop, Université Paris 3-Sorbonne.
- Caudal, Patrick. 2010. Tense switching in French oral narratives. In Janice Carruthers & Maeve McCusker (eds.), *The "Conte" - Oral and written dynamics*, 235–260. Oxford: Peter Lang.
- Caudal, Patrick. 2011a. Contribution aspectuelle des temps et de la phrase : des affinités électives ? In Sylvie Hancil (ed.), *Perspectives théoriques et empiriques sur l'aspect en anglais*, 11–52. Publications des Universités de Rouen et du Havre.
- Caudal, Patrick. 2011b. Towards a novel aspectuo-temporal account of conditionals. In Jesse Mortelmans, Tanja Mortelmans & Walter De Mulder (eds.), *From Now to Eternity* (Cahiers Chronos), vol. 22, 179–209. Amsterdam / Atlanta: Rodopi.
- Caudal, Patrick. 2012a. Pragmatics. In Robert Binnick (ed.), *The Oxford Handbook of Tense and Aspect*, 269–305. Oxford / New York: Oxford University Press.
- Caudal, Patrick. 2012b. Relations entre temps, aspect, modalité et évidentialité dans le système du français. *Langue Française* 173. 115–129.

- Caudal, Patrick. 2012c. Mort d'un passé sous-spécifié, naissance d'un passé perfectif : Evolution du passé simple, 13^{ème}-15^{ème} siècles. Conference talk. Paper presented at the Diachro VI - Le français en diachronie, K.U. Leuven.
- Caudal, Patrick. 2013a. Quelques éléments pour une grammaire de l'épopée. Université Paris-Diderot/CLiO (Vendôme), ms.
- Caudal, Patrick. 2013b. On the relations between scalarity and event structure - a study in the semantics of French verbal and adjectival predicates. Keynote lecture. Paper presented at the XXXIII. Deutscher Romanistentag - "Zustandsveränderung" workshop, Julius-Maximilians-Universität Würzburg.
- Caudal, Patrick. 2014a. A grammaticalization pathway for 2nd group verbs in French? - The (derivational) historical source of a lexical & inflectional class. Paper presented at the Restrictions on combinatorics and their role in language change, Leibniz Universität Hannover.
- Caudal, Patrick. 2014b. French 2nd group verbs as an inflectional & lexical class - An aspectual survey. Invited talk. Paper presented at the SFB Kolloquium SS 2014, Heinrich-Heine-Universität Düsseldorf.
- Caudal, Patrick. 2015a. Uses of the passé composé in Old French: evolution or revolution ? In Jacqueline Guéron (ed.), *Sentence and Discourse*, 178–205. Oxford: Oxford University Press.
- Caudal, Patrick. 2015b. Mort d'un passé sous-spécifié, naissance d'un passé perfectif : évolution du passé simple, 13^e–15^e siècle. In Anne Carlier, Michèle Goyens & Béatrice Lamiroy (eds.), *Le français en diachronie: nouveaux objets et méthodes*, 373–404. Bern: Peter Lang.
- Caudal, Patrick. 2016a. An aspectual survey of French 2nd group verbs as an inflectional & lexical class. Conference talk. Paper presented at the Chronos 12 - 12th International Conference on Actionality, Tense, Aspect, Modality/Evidentiality, Université de Caen.
- Caudal, Patrick. 2016b. L'interaction temps-aspect/modalité - Considérations typologiques, historiques, théoriques et formelles. Seminar talk. SeDyL, INALCO.
- Caudal, Patrick. 2017. Les « usages atténuatifs » de l'imparfait entre conventionnalisation locale et compositionnalité globale – vers une analyse constructionnelle. In Eta Hrubaru, Estelle Moline & Anca-Marina Velicu (eds.), *Nouveaux regards sur le sens et la référence. Hommages à Georges Kleiber*, 179–256. Cluj: Echinox.
- Caudal, Patrick. 2018a. La relation entre temporalité et aspectualité dans les appariements formes/sens. LLF, CNRS & U. Paris Diderot, ms.
- Caudal, Patrick. 2018b. La relation entre temps-aspect et modalité dans les appariements formes/sens. LLF, CNRS & U. Paris Diderot, ms.
- Caudal, Patrick. 2018c. Le marquage flexionnel des structures conditionnelles : pour une approche constructionnelle. In Eta Hrubaru, Estelle Moline & Anca-Marina Velicu (eds.), *mETA : modalité, évidentialité, temporalité, aspectualité et autres gourmandises linguistiques*. Cluj: Echinox.
- Caudal, Patrick. 2018d. Le conte, entre langue et parole : un dialogue narratif et un art linguistique. Paper presented at the PRINTA'NIED 2018 - Le Génie Narratif du Conte, Nied (France).
- Caudal, Patrick. 2018e. Demodality: profiling a novel category at the tense/aspect – modality divide. Paper presented at the Chronos 13 (13th International Conference on Tense, Aspect, Modality and Evidentiality), Université de Neuchâtel.
- Caudal, Patrick & James Bednall. 2016. Polyfunctionality vs. compositionality and the tense/aspect – modality divide: descriptive, comparative/typological and theoretical issues. Talk. Paper presented at the TAM-E (Tense, aspect, modality, evidentiality: comparative, cognitive, theoretical, applied perspectives), Université Paris-Diderot.

- Caudal, Patrick & James Bednall. 2017. Complex TAM marking in a selection of non-Pama-Nyungan languages. Paper presented at the Workshop “TAM marking in languages of Australia and the Pacific”, 48th annual meeting of the Australian Linguistics Society (ALS 2017), Sydney. http://sydney.edu.au/arts/conference/als_2017/index.shtml.
- Caudal, Patrick & James Bednall. 2018. Composite TA-M marking in non-Pama-Nyungan languages: evidence for a constructional approach to the tense-aspect/modality interaction. Paper presented at the Chronos 13 (13th International Conference on Tense, Aspect, Modality and Evidentiality), Université de Neuchâtel.
- Caudal, Patrick, Heather Burnett & Michelle Troberg. 2016. Les facteurs de choix de l’auxiliaire en ancien français : étude quantitative. In Sophie Prévost & Benjamin Fagard (eds.), *Le français en diachronie. Dépendances syntaxiques, Morphosyntaxe verbale, Grammaticalisation*, 237–265. Bern: Peter Lang.
- Caudal, Patrick, Alan Dench & Marie-Eve Ritz. 2009. Panyjima aspectual classes: new perspectives on formal models for event structure. Paper presented at the JSM’2009 (Journées Sémantique et Modélisation), Université Paris-Diderot.
- Caudal, Patrick, Alan Dench & Laurent Roussarie. 2011. A semantic type-driven account of verb-formation patterns in Panyjima. Conference talk. Paper presented at the 10th Australian Languages Workshop (ALW 2011), University of Queensland, Stradbroke Island.
- Caudal, Patrick, Alan Dench & Laurent Roussarie. 2012. A semantic type-driven account of verb-formation patterns in Panyjima. *Australian Journal of Linguistics* 32(1). 115–155. doi:10.1080/07268602.2012.658740.
- Caudal, Patrick, Alan Dench & Lesley Stirling. 2014. *Marie Curie Actions TAMEAL IRSES Deliverable D 2.3 - Towards a comparative theory of TAME in Australian languages*. FP7 deliverable, 18 p. Brussels: European Commission.
- Caudal, Patrick & Marie-Elaine van Egmond. 2011. Some Enindhilyakwa puzzles for the irrealis. Conference talk. Paper presented at the 42nd Annual Conference of the Australian Linguistics Society (ALS 2011), Australian National University, Canberra.
- Caudal, Patrick, Marie-Elaine van Egmond & Maia Ponsonnet. 2012. The semantics of verbal predicates across Australian languages: some structural observations. Conference talk. Paper presented at the 43rd Annual Conference of the Australian Linguistics Society (ALS 2012), University of Western Australia, Perth.
- Caudal, Patrick, John Henderson & Martina Faller. 2011a. The Arrernte Quotative. Conference talk. Paper presented at the 10th Australian Languages Workshop (ALW 2011), University of Queensland, Stradbroke Island.
- Caudal, Patrick, John Henderson & Martina Faller. 2011b. On the Arrernte “quotative” akwele. Conference talk. Paper presented at the 42nd Annual Conference of the Australian Linguistics Society (ALS 2011), Australian National University, Canberra.
- Caudal, Patrick & Robert Mailhammer. 2016a. Linear Lengthening in Iwaidja: a prosodic countour with aspectuo-temporal meaning? Conference talk. Paper presented at the Chronos 12 - 12th International Conference on Actionality, Tense, Aspect, Modality/Evidentiality, Université de Caen.
- Caudal, Patrick & Robert Mailhammer. 2016b. Motion / posture serial verbs in Iwaidja: From event delimitation to discourse structural functions. Conference talk. Paper presented at the “The Profile of Event Delimitation” workshop - SLE 2016 49th Annual Meeting of the Societas Linguistica Europaea, Napoli.
- Caudal, Patrick, Robert Mailhammer & Bruce Birch. 2014. Dual verbal constructions in Iwaidja. Conference talk. Paper presented at the 13th Australian Languages Workshop (ALW 2014), ANU, Kioloa Coastal Campus.
- Caudal, Patrick & David Nicolas. 2005. Types of degrees and types of event structures. In

- Claudia Maienborn & Angelika Wöllstein (eds.), *Event Arguments: Foundations and Applications*, 277–300. Tübingen: Niemeyer.
- Caudal, Patrick & Rachel Nordlinger. 2011. A Murrinh Patha view of counterfactuality and the irrealis. Conference talk. Paper presented at the 42nd Annual Conference of the Australian Linguistics Society (ALS 2011), Australian National University, Canberra.
- Caudal, Patrick, Rachel Nordlinger & Marie-Elaine van Egmond. 2014. A comparative approach to counterfactual meanings (or why Murrinh-Patha is not a Romance language). Seminar talk. Paper presented at the SOLL linguistics seminar, The University of Melbourne.
- Caudal, Patrick, Rachel Nordlinger & Eva Schultze-Berndt. 2012. Imperfectivity, cumulativity and habituality in (a few) Australian languages. Seminar talk. Paper presented at the Seminar of the Labex EFL GD4 Operation “Typology of tense, aspect, modality and evidentiality,” Université Paris-Diderot.
- Caudal, Patrick, Rachel Nordlinger & Melanie Seiss. 2013. Complex predicates in Murrinh-Patha: towards a formal and comparative approach. Paper presented at the Approaches to Complex Predicates, INALCO, Paris.
- Caudal, Patrick, Maia Ponsonnet & Marie-Elaine van Egmond. 2013. Complex predicate patterns across Australia: evidence for areal grammaticalization cline(s)? Conference talk. Paper presented at the Approaches to Complex Predicates, INALCO, Paris.
- Caudal, Patrick, Chris Reintges & Gerhard Schaden. 2009. Irrealis and conditional structures: a temporal and/or aspectual issue? In Manghyu Pak (ed.), *Current Issues in Unity and Diversity of Languages*, 1497–1515. Seoul: Linguistic Society of Korea.
- Caudal, Patrick & Marie-Eve Ritz. 2008. On the discourse behaviour of the Australian Present Perfect: perfective uses in police media reports. Paper presented at the 8th International Conference on Tense, Aspect & Modality (Chronos 8), University of Texas at Austin.
- Caudal, Patrick & Marie-Eve Ritz. 2012. Discourse structure and the perfective evolution of the Australian Present Perfect: some new hypotheses. In Chiyo Nishida & Cinzia Russi (eds.), *Building a bridge between linguistic communities of the Old and the New World: Current research in tense, aspect, mood and modality* (Cahiers Chronos 25), vol. 25, 69–89. Amsterdam / New York: Rodopi.
- Caudal, Patrick, Marie-Eve Ritz, Lesley Stirling & Jean-Christophe Verstraete. 2014. *Marie Curie Actions TAMEAL IRSES Deliverable D 2.4 - Aspectuo-temporally analysed narratives in the Indigenous languages of Australia*. FP7 deliverable, 98 p. Brussels: European Commission.
- Caudal, Patrick & Laurent Roussarie. 2000. Event Structure vs. Stage Structure and Abstract Aspectual Relations. *Proceedings of the Twenty-Sixth Annual Meeting of the Berkeley Linguistics Society: General Session and Parasession on Aspect (2000)*, vol. 26(1), 361–372. Berkeley: Berkeley Linguistics Society.
<http://elanguage.net/journals/bls/article/view/3333> (12 March, 2014).
- Caudal, Patrick & Laurent Roussarie. 2002. Contributions sémantique et discursive des constructions en si. Paper presented at the Fifth Chronos Colloquium, Rijksuniversiteit Groningen.
- Caudal, Patrick & Laurent Roussarie. 2005a. Aspectual Viewpoints, Speech Act Functions and Discourse Structure. In Paula Kempchinsky & Roumyana Slabakova (eds.), *Aspectual Inquiries* (Studies in Natural Language and Linguistic Theory 62), 265–290. Dordrecht: Springer. doi:10.1007/1-4020-3033-9_12.
http://link.springer.com/chapter/10.1007/1-4020-3033-9_12 (1 March, 2016).
- Caudal, Patrick & Laurent Roussarie. 2005b. Sémantique et pragmatique des propositions en SI. In Arie Molendijk & Co Vet (eds.), *Temporalité et attitude* (Cahiers Chronos 12), vol. 12, 51–66. Amsterdam/New York: Rodopi.

- Caudal, Patrick & Laurent Roussarie. 2006. Brands of perfects : semantics and pragmatics. In Pascal Denis, Eric McCready, Alexis Palmer & Brian Reese (eds.), *Proceedings of the 2004 Texas Linguistics Society Conference: Issues at the Semantics-Pragmatics Interface*, 13–27. Somerville, MA.: Cascadilla.
- Caudal, Patrick, Laurent Roussarie & Alan Dench. 2010. Panyjima Verb Formation. Paper presented at the 2nd TAMEAL Workshop, University of Western Australia.
- Caudal, Patrick & Gerhard Schaden. 2005. Discourse-Structure Driven Disambiguation of Underspecified Semantic Representations: a case-study of the Alemannic Perfekt. In Michel Aurnague, Myriam Bras, Anne Le Draoulec & Laure Vieu (eds.), *Proceedings/Actes SEM-05, First International Symposium on the exploration and modelling of meaning*. Toulouse: Université de Toulouse le Mirail.
- Caudal, Patrick & Eva Schultze-Berndt. 2012a. TAM puzzles in Jaminjung. Conference talk. Paper presented at the 7th European Australianists workshop 2012, SOAS, University of London.
- Caudal, Patrick & Eva Schultze-Berndt. 2012b. Modality with or without tense-aspect marking in Jaminjung. Conference talk. Paper presented at the 43rd Annual Conference of the Australian Linguistics Society (ALS 2012), University of Western Australia, Perth.
- Caudal, Patrick & Eva Schultze-Berndt. 2016. Unusual possibilities? Exploring the Jaminjung modal system. Conference talk. Paper presented at the New Ideas in Semantics & Modeling 2016 (NSIM 2016), EHESS, Paris.
- Caudal, Patrick, Eva Schultze-Berndt, Rachel Nordlinger & Marie-Elaine van Egmond. 2012. Modal puzzles in Australian languages. Seminar talk. Paper presented at the Journée « Modalité » - ANR LOCI project, ENS Ulm, Paris.
- Caudal, Patrick & Carl Veters. 2003. Un point de vue elliptique sur l'imparfait narratif. In Jacqueline Guéron & Liliane Tasmowski (eds.), *Tense and Point of View*, 103–132. Paris: Université Paris X.
- Caudal, Patrick & Carl Veters. 2005a. Un traitement conjoint du conditionnel, du futur et de l'imparfait : les temps comme des fonctions d'actes de langage. In Arie Molendijk & Co Vet (eds.), *Temporalité et attitude - Structuration du discours et expression de la modalité* (Cahiers Chronos), vol. 12, 109–124. Amsterdam/New York: Rodopi.
- Caudal, Patrick & Carl Veters. 2005b. Que l'imparfait n'est pas (encore) un prétérît. In Pierre Larrivée & Emmanuelle Labeau (eds.), *Nouveaux Développements de l'imparfait* (Cahiers Chronos), vol. 14, 49–82. Amsterdam/New York: Rodopi.
- Caudal, Patrick & Carl Veters. 2006. Les temps verbaux : des connecteurs temporels qui s'ignorent ? In Estelle Moline, Dejan Stosic & Carl Veters (eds.), *Les connecteurs temporels du français* (Cahiers Chronos), vol. 15, 105–137. Amsterdam / New York: Rodopi.
- Caudal, Patrick & Carl Veters. 2007. Passé composé et passé simple : Sémantique diachronique et formelle. In Emmanuelle Labeau, Carl Veters & Patrick Caudal (eds.), *Sémantique et diachronie du système verbal français* (Cahiers Chronos), vol. 16, 121–151. Amsterdam / New York: Rodopi.
- Caudal, Patrick & Carl Veters. 2018. Vers une approche constructionnelle des structures au conditionnel. *Langue Française*.
- Caudal, Patrick, Carl Veters & Laurent Roussarie. 2002. Un traitement conjoint du conditionnel, du futur et de l'imparfait: Les temps comme des fonctions d'actes de langage. Paper presented at the Fifth Chronos Colloquium, Rijksuniversiteit Groningen.
- Caudal, Patrick, Carl Veters & Laurent Roussarie. 2003. L'imparfait, un temps inconséquent. *Langue française* 138(1). 61–74. doi:10.3406/lfr.2003.6482.
- Cazalbou, Renaud. 2011. De l'aspect au temps : le futur dans les langues romanes. In Béatrice

- Salazar & José Antonio Vicente Lozano (eds.), *Représentations linguistiques et extralinguistiques en espagnol : Ton et accent, aspect et personne*, 121–134. Rouen: Publications Electroniques de l'ERAC.
- Cinque, Guglielmo. 1999. *Adverbs and functional heads: A cross-linguistic perspective*. Oxford University Press.
- Clark, Stephen. 2015. Vector Space Models of Lexical Meaning. In Shalom Lappin & Chris Fox (eds.), *The Handbook of Contemporary Semantic Theory*, 493–522. John Wiley & Sons, Ltd. <http://onlinelibrary.wiley.com/doi/10.1002/9781118882139.ch16/summary> (17 February, 2016).
- Condoravdi, Cleo. 2002. Temporal Interpretation of Modals - Modals for the Present and for the Past. In David I. Beaver, Luis D. Casillas Martínez, Brady Z. Clark & Stefan Kaufmann (eds.), *The Construction of Meaning*, 59–88. 1 edition. Stanford, CA.: CSLI.
- Conforti, Marielle. 2014. Le subjonctif en français préclassique: étude morphosyntaxique, (1539-1637). Paris: Université Paris-Sorbonne PhD Thesis.
- Conradie, C. Jac. 2012. The Dutch-Afrikaans participial prefix ge- : A case of degrammaticalization? In Ans M. C. van Kemenade & Nynke de Haas (eds.), *Historical Linguistics 2009: Selected papers from the 19th International Conference on Historical Linguistics, Nijmegen, 10-14 August 2009*, 131–154. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins Publishing.
- Cooper, Robin. 2017. Adapting Type Theory with Records for Natural Language Semantics. In Stergios Chatzikyriakidis & Zhaohui Luo (eds.), *Modern Perspectives in Type-Theoretical Semantics* (Studies in Linguistics and Philosophy 98), 71–94. Berlin / Heidelberg: Springer International Publishing. doi:10.1007/978-3-319-50422-3_4. http://link.springer.com/chapter/10.1007/978-3-319-50422-3_4 (24 February, 2017).
- Corbett, Greville G. 2015. Morphosyntactic complexity: A typology of lexical splits. *Language* 91(1). 145–193. doi:10.1353/lan.2015.0003.
- Croft, William. 2012. *Verbs: Aspect and Causal Structure*. Oxford: Oxford University Press.
- Culicover, Peter W. & Ray Jackendoff. 1997. Semantic Subordination despite Syntactic Coordination. *Linguistic Inquiry* 28(2). 195–217.
- Dahl, Östen. 2000. The perfect questionnaire. *Tense and Aspect in the Languages of Europe*, 800–809. Berlin ; New York: De Gruyter.
- Damourette, Jacques & Emile Pichon. 1911. *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*. Paris: D'Artrey, tome V.
- Danlos, Laurence & Bertrand Gaiffe. 2004. *Event coreference and discourse relations*. Kluwer Academic Publishers.
- Davidson, Donald. 1967. *The Logical Form of Action Sentences*. University of Pittsburgh Press.
- Davis, Christopher & Daniel Gutzmann. 2015. Use-conditional meaning and the semantics of pragmaticalization. In Eva Csipak & Hedde Zeijlstra (eds.), *Proceedings of Sinn und Bedeutung 19*, 197–213. Göttingen: Georg-August-Universität Göttingen.
- Davis, Henry, Carrie Gillon & Lisa Matthewson. 2014. How to investigate linguistic diversity: Lessons from the Pacific Northwest. *Language* 90(4). e180–e226. doi:10.1353/lan.2014.0076.
- De Mulder, Walter & Carl Vetters. 1999. Temps verbaux, anaphores (pro)nominales et relations discursives. *Travaux de linguistique* 39. 37–58.
- Degand, Liesbeth & Anne-Marie Simon Vandenberg. 2011. Introduction: Grammaticalization and (inter) subjectification of discourse markers. *Linguistics* 49(2). 287–294.
- Dench, Alan. 1991. Panyjima. In Robert Dixon & Barry Blake (eds.), *Handbook of Australian Languages*, vol. 4, 125–244. Melbourne: Oxford University Press Australia.

- Dench, Alan. 1996. Pilbara verbal morphology and the Western Desert. Paper presented at the “Where do Western Desert languages come from?” workshop, 3rd Australian Linguistics Institute, Canberra.
- Dench, Alan, Marie-Eve Ritz & Patrick Caudal. 2009. Past time and present relevance in Panyjima: uses of the past, perfect and passive perfect in discourse. Conference talk. Paper presented at the 11th Conference of the International Pragmatics Association (IPrA 2011), University of Melbourne.
- Dixon, R. M. W. 2002. *Australian Languages*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Dowty, David. 1979. *Word Meaning and Montague Grammar: the Semantics of Verbs and Times in Generative Semantics and Montague’s PTQ*. Dordrecht: Reidel.
- Dowty, David. 1991. Thematic Proto-Roles and Argument Selection. *Language* 67(3)(3). 547–619.
- Dufresne, Monique & Fernande Dupuis. 2010. Les structures inaccusatives en français médiéval. In Franck Neveu, Valelia Muni Toke, Thomas Klingler, Jacques Durand, Lorenz Mondada & Sophie Prévost (eds.), *Actes du 2ème Congrès Mondial de Linguistique Française (CMLF 2010)*, 159–176. Online proceedings at http://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/abs/2010/01/cmlf2010_000218/cmlf2010_000218.html. doi:10.1051/cmlf/2010218. http://www.linguistiquefrancaise.org/articles/cmlf/abs/2010/01/cmlf2010_000218/cmlf2010_000218.html (10 March, 2014).
- Dupuis, Fernande & Monique Dufresne. 2012. La télicité : un aspect des constructions inaccusatives en français médiéval. *Constructions en changement: hommage a Paul Hirschbühler*, 55–106. Québec: Presses de l’Université Laval.
- Eather, Bronwyn. 1990. A Grammar of Nakkara (Central Arnhem Land Coast). Canberra: Australian National University Ph.D. Thesis.
- Egmond, Marie-Elaine van. 2012. Enindhilyakwa phonology, morphosyntax and genetic position. University of Sydney PhD Thesis.
- Embick, David & Rolf Noyer. 2007. Distributed Morphology and the Syntax/Morphology Interface. In Gillian Ramchand & Charles Reiss (eds.), *The Oxford Handbook of Linguistic Interfaces*, 289–324. Oxford: Oxford University Press.
- Engel, Dulcie & Marie-Eve Ritz. 2008. Vivid narrative use and the present perfect in spoken Australian English. *Linguistics* 46(1). 131–160.
- Evans, Nicholas. 2003. *Bininj Gun-wok: a pan-dialectal grammar of Mayali, Kunwinjku and Kune*. Australian National University, Canberra: Pacific Linguistics.
- Faller, Martina. 2002. Semantics and Pragmatics of Evidentials in Cuzco Quechua. Stanford, CA.: Stanford University Ph.D. dissertation (unpublished). www.mpi.nl/world/persons/private/marfal/talks2.html.
- Faller, Martina. 2004. The Deictic Core of “Non-Experienced Past” in Cuzco Quechua. *Journal of Semantics* 21(1)(1). 45–85.
- Ferreira, Marcelo. 2014. Displaced Aspect in Counterfactuals: Towards a More Unified Theory of Imperfectivity. In Luka Crnić & Uli Sauerland (eds.), *The Art and Craft of Semantics Vol 1* (MIT Working Papers in Linguistics 70), 147–164. Cambridge, MA.: MITWPL.
- Ferreira, Marcelo. 2016. The semantic ingredients of imperfectivity in progressives, habituais, and counterfactuals. *Natural Language Semantics* 24(4). 1–45. doi:10.1007/s11050-016-9127-2.
- Ferreira, Marcelo (Marcelo Barra). 2005. Event quantification and plurality. Massachusetts Institute of Technology Thesis. <http://dspace.mit.edu/handle/1721.1/33697> (5 April, 2017).
- Fintel, Kai von & Sabine Iatridou. 2007. Anatomy of a Modal Construction. *Linguistic*

- Inquiry* 38(3). 445–483.
- Fleischman, Suzanne. 1983. From pragmatics to grammar. *Lingua* 60(2). 183–214.
- Fleischman, Suzanne. 1990. *Tense and Narrativity: From Medieval Performance to Modern Fiction*. London: Routledge.
- Fodor, Antónia. 2011. Les phrases conditionnelles françaises et portugaises construites avec si aux XIVE-XVe siècles. Budapest: Eötvös Loránd Tudományegyetem PhD Thesis.
- Fodor, Jerry. 1970. Three Reasons for Not Deriving “Kill” from “Cause to Die.” *Linguistics Inquiry* 1. 429–438.
- Fortis, Jean-Michel. 2010. De l’hypothèse de Sapir-Whorf au prototype : sources et genèse de la théorie d’Eleanor Rosch. *Corela. Cognition, représentation, langage*(8–2). doi:10.4000/corela.1243. <http://corela.revues.org/1243> (3 March, 2016).
- Fyshe, Alona, Leila Wehbe, Partha Talukdar, Brian Murphy & Tom Mitchell. 2015. A Compositional and Interpretable Semantic Space. *Proceedings of the 2015 Conference of the North American Chapter of the Association for Computational Linguistics: Human Language Technologies*, 32–41. The Association for Computational Linguistics.
- Gaeta, Livio. 2010. The invisible hand of grammaticalization West-Germanic substitutive infinitive and the prefix ge-. In Franz Rainer, Wolfgang U. Dressler, Dieter Kastovsky & Hans Christian Luschützky (eds.), *Variation and Change in Morphology: Selected papers from the 13th International Morphology Meeting, Vienna, February 2008*, 89–106. John Benjamins Publishing.
- Gärdenfors, Peter. 2000. *Conceptual Spaces: The Geometry of Thought*. Cambridge, Mass.: MIT Press.
- Gärdenfors, Peter. 2014. *The Geometry of Meaning: Semantics Based on Conceptual Spaces*. Cambridge, Mass.: The MIT Press.
- Garey, Howard. 1957. Verbal Aspect in French. *Language* 33(2). 91–110.
- Ginzburg, Jonathan. 2012. *The Interactive Stance*. Oxford: Oxford University Press.
- Giorgi, Alessandra & Fabio Pianesi. 1997. *Tense and Aspect: From Semantics to Morphosyntax*. Oxford: Oxford University Press.
- Givón, Talmy. 1979. From discourse to syntax: Grammar as a processing strategy. In Talmy Givón (ed.), *Discourse and syntax* (Syntax and Semantics 12), vol. 12, 81–112. New York: Academic Press. (18 January, 2016).
- Goldberg, Adele E. 1995. *Constructions: A construction grammar approach to argument structure*. Chicago: University of Chicago Press.
- Gosselin, Laurent. 1999. Les valeurs de l’imparfait et du conditionnel dans les systèmes hypothétiques. In Svetlana Vogelee, Andrée Borillo, Marcel Vuillaume & Carl Vetters (eds.), *La modalité sous tous ses aspects*, vol. 4, 29–51. Amsterdam / Atlanta: Rodopi.
- Gosselin, Laurent. 2005. *Temporalité et modalité*. Brussels: Duculot/De Boeck.
- Gosselin, Laurent. 2010. *Les modalités en français. La validation des représentations*. Amsterdam / New York: Rodopi.
- Gosselin, Laurent. 2011. L’aspect de phase en français: le rôle des périphrases verbales. *Journal of French Language Studies* 21(2). 149–171. doi:10.1017/S0959269510000359.
- Green, Rebecca. 1987. A Sketch Grammar of Burarra. Canberra: Australian National University Masters Research thesis.
- Green, Rebecca. 1995. A Grammar of Gurr-goni (North Central Arnhem Land).
- Greimas, A. J. 1964. La structure élémentaire de la signification en linguistique. *L’Homme* 4(3). 5–17. doi:10.3406/hom.1964.366665.
- Gutzmann, Daniel. 2015. *Use-Conditional Meaning: Studies in Multidimensional Semantics*. Oxford: Oxford University Press.
- Haan, Ferdinand de. 2012. Irrealis: fact or fiction? *Language Sciences* (Papers Selected from

- the “What Do Languages Encode When They Encode Reality Status?” Workshop at the 41st Annual Meeting of the Societas Linguistica Europaea, Forlì, Italy, 17-20 September 2008) 34(2). 107–130. doi:10.1016/j.langsci.2011.06.016.
- Hacquard, Valentine. 2006. Aspects of Modality. MIT PhD Thesis.
- Hacquard, Valentine. 2009. On the interaction of aspect and modal auxiliaries. *Linguist Philos* 32(3)(3). 279–315.
- Hale, Kenneth & Jay Keyser. 1993. On Argument Structure and the Lexical Expression of Syntactic Relations. In Kenneth Hale & Jay Keyser (eds.), *The View from Building 20*, 53–109. MIT Press.
- Hale, Kenneth & Jay Keyser. 2002. *Prolegomenon to a theory of argument structure*. (Ed.) Heidi Harley. Cambridge, MA.: MIT Press.
- Hale, Kenneth L. & S. Jay Keyser. 1998. The basic elements of argument structure. In Heidi Harley (ed.), *Papers from the UPenn/MIT Roundtable on Argument Structure and Aspect* (MIT Working Papers in Linguistics 32), vol. 32, 73–118. Cambridge, MA.: MITWPL.
- Halle, Maurice & Alec Marantz. 1993. Distributed Morphology and the Pieces of Inflection. In Kenneth L. Hale & Samuel Jay Keyser (eds.), *The View from Building 20*, 111–176. Cambridge, MA.: MIT Press.
- Halpert, Claire & Bronwyn Bjorkman. 2013. In search of (im)perfection: the illusion of counterfactual aspect. In Stefan Keine & Shayne Sloggett (eds.), *NELS 42: Proceedings of the 42nd Annual Meeting of the North East Linguistic Society*. Amherst, MA: GLSA.
- Halpert, Claire & Hadil Karawani. 2012. Aspect in Counterfactuals from A(rabic) to Z(ulu). In Jaehoon Choi, E. Alan Hogue, Jeffrey Punske, Deniz Tat, Jessamyn Schertz & Alex Trueman (eds.), *Proceedings of the 29th West Coast Conference on Formal Linguistics*, 99–107. Somerville, MA: Cascadilla Proceedings Project.
- Harris, Martin. 1970. The verbal systems of Latin and French. *Transactions of the Philological Society* 69(1). 62–90.
- Harris, Martin. 1978. *The evolution of French syntax: a comparative approach*. London: Longman.
- Harris, Martin B. 1986. The Historical Development of si-Clauses in Romance. In Elizabeth Closs Traugott, Alice Ter Meulen, Judy Snitzer Reilly & Charles A. Ferguson (eds.), *On Conditionals*, 265–284. Cambridge: Cambridge University Press.
<https://www.cambridge.org/core/books/on-conditionals/411F4B841BBA1F55458822C03B49473C>.
- Harris, Zellig S. 1942. Morpheme Alternants in Linguistic Analysis. *Language* 18(3). 169–180. doi:10.2307/409550.
- Haspelmath, Martin. 1998. How young is standard average european? *Language Sciences* 20(3)(3). 271–287.
- Haverling, Gerd V. M. 2010a. Sur l’expression du temps et de l’aspect grammatical en latin tardif. *De Lingua Latina* 3(5). 1–23.
- Haverling, Gerd V. M. 2010b. Actionality, tense, and viewpoint. In Cuzzolin, Pierluigi & Baldi, Philip (eds.), *New perspectives on historical Latin syntax, vol. 2, Constituent syntax: adverbial phrases, adverbs, mood, tense*, 277–523. Berlin / New York: Mouton de Gruyter.
- Heath, Jeffrey. n.-d. *Draft Grammatical Sketch of Anindhilyagwa (Groote Eylandt, Australia)*. Canberra: AIATSIS.
- Heim, Irene & Angelika Kratzer. 1998. *Semantics in Generative Grammar*. Oxford / Malden, MA.: Wiley-Blackwell.
- Heine, Bernd. 2002. On the role of context in grammaticalization. In Ilse Wischer & Gabriele Diewald (eds.), *New Reflections on Grammaticalization*, 83–101. Amsterdam /

- Philadelphia: John Benjamins Publishing.
- Heine, Bernd & Tania Kuteva. 2002. *World Lexicon of Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Herslund, Michael. 2003. Faillir et falloir - La création d'opérateurs modaux. In Kasper Boye (ed.), *Aspects de la Modalité*, 67–73. Tübingen: Max Niemeyer Verlag.
- Hewitt, Steve. 2001. Le progressif en breton à la lumière du progressif en anglais. *Actances* 11. 49–70.
- Higginbotham, James. 2000. On events in linguistic semantics. In James Higginbotham, Fabio Pianesi & Achille Varzi (eds.), *Speaking of Events*, 49–79. Oxford: Oxford University Press.
- Hirst, Graeme. 1987. *Semantic Interpretation and the Resolution of Ambiguity*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hobbs, Jerry R. 1985. *On the coherence and structure of discourse*. Stanford, CA: Center for the Study of language and Information, Stanford University.
- Hobbs, Jerry R. & David Andreoff Evans. 1980. Conversation as Planned Behavior. *Cognitive Science* 4(4). 349–377. doi:10.1207/s15516709cog0404_2.
- Hockett, Charles F. 1947. Problems of Morphemic Analysis. *Language* 23(4). 321–343. doi:10.2307/410295.
- Hockett, Charles F. 1987. *Refurbishing our Foundations: Elementary linguistics from an advanced point of view*. Amsterdam ; Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Hoffmann, Dorothea. 2013. Complex Predicates and coverb serialisation in MalakMalak. Paper presented at the UQ Linguistics Seminar, University of Queensland, St Lucia Campus.
- Hoffmann, Dorothea. 2015a. Complex Predication and Serialization in the Daly River Languages (and beyond). Paper presented at the School of Languages and Comparative Cultural Studies Research Seminars, The University of Queensland, Brisbane.
- Hoffmann, Dorothea. 2015b. Serialization in Complex Predicates in MalakMalak. *LSA Annual Meeting Extended Abstracts* 6(0). 8-1–5.
- Hoffmann, Dorothea. 2016. Multi-verb constructions in two languages of Northern Australia. Paper presented at the 90th Annual Meeting of the Linguistic Society of America, Washington, DC.
- Hogeweg, Lotte. 2009. What's so unreal about the past: Past tense and counterfactuals. In Anastasios Tsangalidis, Roberta Facchinetti & Frank Robert Palmer (eds.), *Studies on English Modality in honour of Frank R. Palmer*, 181–208. Bern: Peter Lang. <http://repository.uibn.ru.nl/handle/2066/78856> (10 November, 2016).
- Homer, Vincent. 2010. Actuality Entailments and Aspectual Coercion. UCL/ENS, ms.
- Homer, Vincent. 2011. French Modals and Perfective: A Case of Aspectual Coercion. In Mary Byram-Washburn, Katherine McKinney-Bock, Erika Varis, Ann Sawyer & Barbara Tomaszewicz (eds.), *Proceedings of the 28th West Coast Conference on Formal Linguistics (WCCFL 28)*, 106–114. Somerville, MA.: Cascadilla.
- Homer, Vincent. 2012. Modals - EALing Lectures. ENS Ulm, Paris.
- Homer, Vincent. 2013. Epistemic Modals : High, ma non troppo. In Seda Kan, Claire Moore-Cantwell & Robert Staubs (eds.), *Proceedings of NELS 40, vol. 1*, 273–290. UMass., Amherst: GLSA.
- Hopper, Paul J. 1979. Aspect and foregrounding in discourse. In Talmy Givón (ed.), *Discourse and Syntax 12*, vol. 12, 213–241. New York: Academic Press.
- Hopper, Paul J. 1982. Tense-aspect : between semantics & pragmatics : containing the contributions to a Symposium on Tense and Aspect, held at UCLA, May 1979. *Tense-aspect : between semantics & pragmatics : containing the contributions to a Symposium*

- on Tense and Aspect, held at UCLA, May 1979*. ix, 350 p. :
- Hopper, Paul J. 1991. On some principles of grammaticization. In Elizabeth Closs Traugott & Berndt Heine (eds.), *Approaches to Grammaticalization: Volume I. Theoretical and Methodological Issues* (Typological Studies in Language), 17–36. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Hopper, Paul J. & Sandra Thompson. 1980. Transitivity in grammar and discourse. *Language* 56(2). 251–299.
- Hopper, Paul J. & Elizabeth Closs Traugott. 1993. *Grammaticalization*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Iatridou, Sabine. 2000. The Grammatical Ingredients of Counterfactuality. *Linguistic Inquiry* 31(2). 231–270.
- Iatridou, Sabine. 2009. About the Imperfective in Counterfactuals. Paper presented at the Yale Imperfective Workshop, Yale University.
- Iatridou, Sabine, Kai von Stechow & Sergei Tatevosov. 2016. Fancy Games with Tense and Aspect. Paper presented at the Fall School in Tense, Mood and Aspect, Université Paris-Diderot.
- Ippolito, Michela. 2003. Presuppositions and Implicatures in Counterfactuals. *Natural Language Semantics* 11(2). 145–186.
- Ippolito, Michela. 2006. Semantic Composition and Presupposition Projection in Subjunctive Conditionals. *Linguistics and Philosophy* 29(6). 631–672.
- Jackendoff, Ray. 1983. *Semantics and Cognition*. MIT Press.
- Jackendoff, Ray. 1990. *Semantic Structures*. MIT Press.
- Jackendoff, Ray. 1997. *The Architecture of the Language Faculty*. Cambridge, MA.: MIT Press.
- Jackson, Frank. 1977. A causal theory of counterfactuals. *Australasian Journal of Philosophy* 55(1). 3–21. doi:10.1080/00048407712341001.
- Jayez, Jacques. 1998. DRT et imparfait : un exemple de traitement formel du temps. In Jacques Moeschler (ed.), *Le Temps des événements*, 123–154. Paris: Kimé.
- Jayez, Jacques & Danièle Godard. 1995. Principles as lexical methods. *Proceedings of AAAI Spring Symposium on Representation and Acquisition of Lexical Knowledge*, 27–29. Stanford, CA.
- Jespersen, Otto. 1922. *Language; its nature, development and origin*. London: G. Allen & Unwin, Ltd. <http://archive.org/details/languageitsnatur00jespiala> (20 February, 2017).
- Joseph, John E. 1989. Inflection and periphrastic structures in Romance. In Carl Kirschner & Janet Ann DeCesaris (eds.), *Studies in Romance Linguistics: Selected Papers from the Seventeenth Linguistic Symposium on Romance Languages, (XVII. LSRL) Rutgers University, 27-29 March 1987*, 195–208. Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- Kamp, Hans & Uwe Reyle. 1993. *From Discourse to Logic*. Dordrecht: Kluwer Academic Publishers.
- Kamp, Hans & Christian Rohrer. 1983. Tense in texts. In Rainer Bäuerle, Christoph Schwarze & Arnim von Stechow (eds.), *Meaning, Use, and Interpretation of Language*, 250–269. Berlin: Walter de Gruyter.
- Katsika, Argyro, David Braze, Ashwini Deo & Maria Mercedes Piñango. 2012. Complement Coercion - Distinguishing between type-shifting and pragmatic inferencing. *The Mental Lexicon* 7(1). 58–76.
- Katz, Jerrold & Jerry Fodor. 1963. The Structure of a Semantic Theory. *Language* 39(2). 170–210.
- Kay, Paul. 1995. Constructionb Grammar. In Jef Verschueren, Jan-Ola Östman & Jan Blommaert (eds.), *Handbook of Pragmatics: Manual*, 171–177. Amsterdam ; Philadelphia, PA.: John Benjamins Publishing Company.

- Kay, Paul & Laura Michaelis. 2012. Constructional Meaning and Compositionality. In Claudia Maienborn, Klaus von Heusinger & Paul Portner (eds.), *Semantics: An International Handbook of Natural Language Meaning - Volume 3*, 2271–2296. Berlin, Boston: De Gruyter Mouton. <https://www.degruyter.com/view/product/129036> (18 October, 2016).
- Kearney, Hugh. 1989. *The British Isles: A History of Four Nations*. Cambridge University Press.
- Kemenade, van & Bettelou Los. 2003. Particles and prefixes in Dutch and English. In Geert Booij & Jaap Marle (eds.), *Yearbook of Morphology 2003*, 79–117. Dordrecht: Springer Netherlands. http://dx.doi.org/10.1007/978-1-4020-1513-7_5.
- Kennedy, Christopher. 2001. Polar Opposition and the Ontology of “Degrees.” *Linguistics and Philosophy* 24(1)(1). 33–70.
- Kennedy, Christopher. 2012. The composition of incremental change. In Violeta Demonte & Louise McNally (eds.), *Telicity, Change, and State: A Cross-Categorical View of Event Structure*, 103–138. Oxford: Oxford University Press. <http://www.oxfordscholarship.com/view/10.1093/acprof:oso/9780199693498.001.0001/acprof-9780199693498-chapter-4>.
- Kennedy, Christopher & Beth Levin. 2008. Measure of Change: The Adjectival Core of Degree Achievements. In Christopher Kennedy & Louise McNally (eds.), *Adjectives and Adverbs: Syntax, Semantics, and Discourse*, 156–182. Oxford: Oxford University Press.
- Kennedy, Christopher & Louise McNally. 2005. Scale structure and the semantic typology of gradable predicates. *Language* 81(2). 345–381.
- Kenny, Anthony. 1963. *Action, Emotion and Will*. London: Routledge & Kegan Paul.
- Khoo, Justin. 2017. Backtracking Counterfactuals Revisited. *Mind* 126(503). 841–910. doi:10.1093/mind/fzw005.
- Kjellman, Hilding. 1913. *La construction de l’infinitif: dépendant d’une locution impersonnelle en français des origines au XVe siècle*. Upsal: Imprimerie Almqvist & Wiksell. <https://trove.nla.gov.au/version/38245896> (4 June, 2018).
- Klein, Wolfgang. 1994. *Time in Language*. London / New York: Routledge.
- Koenig, Jean-Pierre & Anthony R. Davis. 2001. Sublexical Modality And The Structure Of Lexical Semantic Representations. *Linguistics and Philosophy* 24(1). 71–124. doi:10.1023/A:1005616002948.
- Koontz-Garboden, Andrew. 2005. *On the typology of state/change of state alternations*. Dordrecht: Springer.
- Kratzer, Angelika. 1986. Conditionals. In Anne M. Farley, Peter T. Farley & Karl-Erik McCullough (eds.), *Papers from the Parasession on Pragmatics and Grammatical Theory, Twenty-Second Regional Meeting of the Chicago Linguistics Society*, vol. 22, 1–15. Chicago: Chicago Linguistics Society.
- Kratzer, Angelika. 1991. Modality. In Arnim von Stechow & Dieter Wunderlich (eds.), *Semantics: An International Handbook of Contemporary Research*, 639–650. Berlin: De Gruyter.
- Kratzer, Angelika. 2012. *Modals and Conditionals: New and Revised Perspectives*. Oxford: Oxford University Press. <http://www.oxfordscholarship.com/view/10.1093/acprof:oso/9780199234684.001.0001/acprof-9780199234684> (29 September, 2014).
- Krifka, Manfred. 1989. *Nominal Reference, Temporal Consitution, and Quantification in Event Semantics*. Foris Publications.
- Krifka, Manfred. 1990. Four Thousand Ships Passed Through the Lock: Object-Induced Measure Functions on Events. *Linguistics and Philosophy* 13:5(5). 487–520.

- Krifka, Manfred. 1992. Thematic Relations as Links Between Nominal Reference and Temporal Constitution. In Ivan Sag & Anna Szabolski (eds.), *Lexical Matters*, 30–52. University of Chicago Press.
- Krifka, Manfred. 1998. The origins of telicity. *Events and Grammar*, 197–235. Dordrecht: Kluwer.
- Kuteva, Tania A. 1998. On Identifying an Evasive Gram: Action Narrowly Averted. *Studies in Language* 22(1). 113–160. doi:10.1075/sl.22.1.05kut.
- Labeau, Emmanuelle, Carl Vetters & Patrick Caudal (eds.). 2007. *Sémantique et diachronie du système verbal français* (Cahiers Chronos). . Vol. 16. Amsterdam/New York: Rodopi.
- Labov, William. 1972. *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*. University of Pennsylvania Press.
- Labov, William & Joshua Waletzky. 1966. Narrative Analysis: Oral Versions of Personal Experience. In June Helm (ed.), *Essays on the Verbal and Visual Arts*, 12–44. Seattle: University of Washington Press.
- Lakoff, George. 1965. *On the Nature of Syntactic Irregularity. Report No. NSF-16, Mathematical Linguistics and Automatic Translation to The National Science Foundation*. Cambridge, MA.: The Computation Laboratory, Harvard University.
- Lascarides, Alex. 1992. The Progressive and the Imperfective Paradox. *Synthese* 87(3). 401–447.
- Lascarides, Alex & Nicholas Asher. 1991. Discourse relations and defeasible knowledge. *Proceedings of the 29th annual meeting on Association for Computational Linguistics 29th Annual Meeting of the Association for ational Linguistics*, 55–62. Stroudsburg, PA.: Association for Computational Linguistics. doi:10.3115/981344.981352. <http://dl.acm.org/citation.cfm?id=981344.981352> (1 March, 2017).
- Lascarides, Alex & Nicholas Asher. 1993a. *A Semantics and Pragmatics for the Pluperfect*. Association for Computational Linguistics.
- Lascarides, Alex & Nicholas Asher. 1993b. Temporal Interpretation, Discourse Relations and Commonsense Entailment. *Linguistics and Philosophy* 16(5). 437–493.
- Lascarides, Alex & Jon Oberlander. 1993. Temporal Connectives in a Discourse Context. *Proceedings of the Sixth Conference on European Chapter of the Association for Computational Linguistics* (EACL '93), 260–268. Stroudsburg, PA, USA: Association for Computational Linguistics. doi:10.3115/976744.976775. <http://dx.doi.org/10.3115/976744.976775>.
- LeBlanc, Carmen L. 1999. Du conditionnel dans les propositions hypothétiques en si: cet Intrus. Ottawa: University of Ottawa M.A. thesis.
- LeBlanc, Carmen L. 2009. Conditional morphology in si-clauses: A Canadian-French reanalysis. *Canadian Journal of Linguistics/Revue canadienne de linguistique* 54(2). 317–337. doi:10.1017/S0008413100001274.
- LeBlanc, Carmen L. 2010. Tracing a morphosyntactic change in Quebec French: the non-standard conditional in si-clauses. *Journal of French Language Studies* 20(2). 151–169. doi:10.1017/S0959269509990500.
- Leeding, Velma Joan. 1989. Anindilyakwa phonology and morphology.
- Levin, Beth & Malka Rappaport Hovav. 1999. *Two structures for compositionally derived events*. Cornell Linguistics Circle Publications.
- Maat, Henk Pander & Liesbeth Degand. 2001. Scaling causal relations and connectives in terms of speaker involvement. *Cognitive linguistics* 12(3). 211–246.
- Mann, William C. & Sandra A. Thompson. 1986. *Rhetorical Structure Theory: Description and Construction of Text Structures*.

- Mann, William C. & Sandra A. Thompson. 1988. Rhetorical Structure Theory: Toward a functional theory of text organization. *Text* 8(3). 243–281.
- Mari, Alda. 2015. *Modalités et Temps*. Bern: Peter Lang.
<http://www.peterlang.com/index.cfm?event=cmp.ccc.seitenstruktur.detailseiten&seitentyp=produkt&pk=75924> (30 March, 2016).
- Martin, Fabienne. 2015. Explaining the link between agentivity and non-culminating causation. *Semantics and Linguistic Theory* 25(0). 246–266.
 doi:10.3765/salt.v25i0.3060.
- Martin, Robert. 1971. *Temps et aspect : essai sur l'emploi des temps narratifs en moyen français*. Paris: Klincksieck.
- Martin, Robert. 1987. *Langage et croyance*. Bruxelles: Editions Mardaga.
- Matthewson, Lisa. 2010. Cross-linguistic Variation in Modality Systems: The Role of Mood. *Semantics and Pragmatics* 3. 1–74.
- Matthewson, Lisa, Hotze Rullmann & Henry Davis. 2006. Modality in St'a't'imcets. (Ed.) Shannon T. Bischoff, Lynika Butler, Peter Norquest & Daniel Siddiqi. 7. 93–112.
- Matveeva, Yulia. 2015. La préfixation verbale en russe: questions de l'interface morphologie/sémantique et du système aspectuel. Paris: Université Paris-Diderot Mémoire de M2 recherche.
- Mauri, Caterina & Andrea Sansò. 2012. What do languages encode when they encode reality status? *Language Sciences* (Papers Selected from the “What Do Languages Encode When They Encode Reality Status?” Workshop at the 41st Annual Meeting of the Societas Linguistica Europaea, Forli, Italy, 17-20 September 2008) 34(2). 99–106.
 doi:10.1016/j.langsci.2010.11.004.
- McDonough, Joyce. 2013. The Dene verb: how phonetics supports morphology. Paper presented at the 18th Workshop on Structure and Constituency in the Languages of the Americas, University of California, Berkeley.
- McFadden, Thomas. 2015. Preverbal ge- in Old and Middle English. In André Meinunger (ed.), *Byproducts and side effects : Nebenprodukte und Nebeneffekte* (ZAS Papers in Linguistics : ZASPiL), vol. 58, 15–48. Berlin: Zentrum für Allgemeine Sprachwissenschaft. <http://www.zas.gwz-berlin.de/zaspil.html>.
- McFadden, Thomas & Artemis Alexiadou. 2006a. Counterfactuals and the loss of BE in the history of English. *U Penn Working Papers in Linguistics, Volume 12.1, 2006* 12(1). 251–264.
- McFadden, Thomas & Artemis Alexiadou. 2006b. Auxiliary selection and counterfactuality in the history of English and Germanic. In Jutta Hartmann & László Molnárfi (eds.), *Comparative Studies in Germanic Syntax: From Afrikaans to Zurich German*, 237–262. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins Publishing.
- McGregor, William. 2002. *Verb classification in Australian languages*. Mouton de Gruyter.
- McKay, Graham. 2000. Ndjébbana. In Robert M. W. Dixon & Barry J. Blake (eds.), *Handbook of Australian languages vol. 5*, 155–353. Oxford: Oxford University Press.
- Meulen, Alice ter. 1995. *Representing Time in Natural Language: The Dynamic Interpretation of Tense and Aspect*. The MIT Press.
- Michaelis, Laura. 2013. Construction Grammar and the Syntax-Semantics Interface. In Silvia Luraghi & Claudia Parodi (eds.), *The Bloomsbury Companion to Syntax*, 421–435. London / New York: Bloomsbury.
- Michaelis, Laura A. 1994. The Ambiguity of the English Present Perfect. *Journal of Linguistics* 30. 111–157.
- Michaelis, Laura A. 2011. Stative by construction. *Linguistics* 49(6). 1359–1399.
 doi:10.1515/ling.2011.038.
- Michaelis, Laura A. 2012. Making the Case for Construction Grammar. In Hans C. Boas &

- Ivan A. Sag (eds.), *Sign-Based Construction Grammar*, 31–69. Stanford, CA.: CSLI Publications.
- Michaelis, Laura A. 2016. Serving a Slice of Time : Unifying Tense, Aspect and Modality with Aspectual Constructions. Plenary talk. Paper presented at the Tense, Aspect, Modality - Evidentiality Comparative, Cognitive, Theoretical and Applied Perspectives (TAM-E 2016), Université Paris-Diderot, Paris.
- Mitchell, Jeff & Mirella Lapata. 2008. Vector-based Models of Semantic Composition. *Proceedings of ACL-08: HLT*, 236–244. Columbus, Ohio: Association for Computational Linguistics. <http://www.aclweb.org/anthology/P08-1028>.
- Moens, Marc & Mark Steedman. 1988. Temporal Ontology and Temporal Reference. *Computational Linguistics* 14(2). 15–28.
- Moeschler, Jacques, Jacques Jayez, Monika Kozłowska, Jean-Marc Luscher, Louis de Saussure & Bertrand Sthioul (eds.). 1998. *Le temps des événements. Pragmatique de la référence temporelle*. Paris: Kimé.
- Molencik, Rafał. 2000. Parallelism vs. asymmetry: The case of English counterfactual conditionals. In Olga Fischer, Anette Rosenbach & Dieter Stein (eds.), *Pathways of Change: Grammaticalization in English*, 311–328. Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- Molendijk, Arie & Henriëtte de Swart. 1999. L'ordre discursif inverse en français. *Travaux de linguistique* 39. 77–96.
- Nedjalkov, Vladimir P. (ed.). 1988. *Typology of Resultative Constructions*. (Trans.) Bernard Comrie. Amsterdam: John Benjamins Publishing.
- Nishiyama, Atsuko & Jean-Pierre Koenig. 2004. What is a perfect state? In Vineeta Chand, Ann Kelleher, Angelo Rodriguez & Benjamin Schmeiser (eds.), *WCCFL 23: Proceedings of the 23rd West Coast Conference on Formal Linguistics*, 101–113. Somerville, MA.: Cascadilla Press.
- Nishiyama, Atsuko & Jean-Pierre Koenig. 2008. *The discourse functions of the present perfect*. John Benjamins.
- Nishiyama, Atsuko & Jean-Pierre Koenig. 2010. What is a perfect state? *Language* 86(3). 611–646.
- Nordlinger, Rachel. 1998. *A grammar of Wambaya, Northern Territory (Australia)*. Canberra: Pacific Linguistics. <http://minerva-access.unimelb.edu.au/handle/11343/32775> (2 December, 2014).
- Nordlinger, Rachel. 2010. Verbal morphology in Murrinh-Patha: evidence for templates. *Morphology* 20(2). 321–341.
- Nordlinger, Rachel & Patrick Caudal. 2011. Counterfactuality and the irrealis in Murrinh-Patha. Conference talk. Paper presented at the 10th Australian Languages Workshop (ALW 2011), University of Queensland, Stradbroke Island.
- Nordlinger, Rachel & Patrick Caudal. 2012. The Tense, Aspect and Modality system in Murrinh-Patha. *Australian Journal of Linguistics* 32(1). 73–113. doi:10.1080/07268602.2012.657754.
- Nunberg, Geoffrey, Ivan A. Sag & Thomas Wasow. 1994. Idioms. *Language* 70(3). 491–538. doi:10.2307/416483.
- Papafragou, Anna. 1998. Inference and Word Meaning: The Case of Modal Auxiliaries. *Lingua* 105. 1–47.
- Papafragou, Anna. 2006. Epistemic modality and truth conditions. *Lingua* 116(10). 1688–1702. doi:10.1016/j.lingua.2005.05.009.
- Parsons, Terence. 1990. *Events in the Semantics of English: a Study in Subatomic Semantics*. The MIT Press.
- Partee, Barbara. 1973. Some Structural Analogies Between Tenses and Pronouns in English.

- Journal of Philosophy* 70(18). 601–609.
- Partee, Barbara. 1987. Noun phrase interpretation and type-shifting principles. In Jeroen Groenendijk, Dick de Jongh & Martin Stokhof (eds.), *Studies in Discourse Representation Theory and the Theory of Generalized Quantifiers*, 115–143. Dordrecht: Foris.
- Partee, Barbara H. 1996. The Development of Formal Semantics in Linguistic Theory. In Shalom Lappin (ed.), *The Handbook of Contemporary Semantic Theory*, 11–38. London: Blackwell Reference.
- Partee, Barbara H. 2014. A Brief History of the Syntax-Semantics Interface in Western Formal Linguistics. *Semantics-Syntax Interface* 1(1). 1–21.
- Patard, Adeline. 2006. L'imparfait dans les phrases hypothétiques [si IMP, COND] : pour une approche aspectuo-temporelle. (Ed.) Jacques Bres & Adeline Patard. *Cahiers de praxématique*(47). 125–148.
- Patard, Adeline. 2007. L'un et le multiple. L'imparfait de l'indicatif en français. Valeur en langue et usages en discours. Montpellier: Université Paul Valéry - Montpellier III.
- Patard, Adeline. 2014. When tense and aspect convey modality. Reflections on the modal uses of past tenses in Romance and Germanic languages. *Journal of Pragmatics* 71. 69–97. doi:10.1016/j.pragma.2014.06.009.
- Patard, Adeline, Natalia Grabar & Walter De Mulder. 2015. Etude diachronique du conditionnel passé ou l'origine de la contrefactualité. *Journal of French Language Studies* 25(2). 189–211.
- Patard, Adeline & Walter De Mulder. 2014. Aux origines des emplois modaux de l'imparfait. Le cas de l'emploi hypothétique et de l'emploi contrefactuel. *Langages* N° 193(1). 33–47.
- Piñango, Maria Mercedes & Ashwini Deo. 2015. Reanalyzing the Complement Coercion Effect through a Generalized Lexical Semantics for Aspectual Verbs. *Journal of Semantics*. 1–50. doi:10.1093/jos/ffv003.
- Piñón, Chris. 2008. Weak and Strong Accomplishments. In Katalin E. Kiss (ed.), *Event Structure And The Left Periphery* (Studies In Natural Language And Linguistic Theory 68), 91–106. Dordrecht: Springer Netherlands. doi:10.1007/978-1-4020-4755-8_5. http://link.springer.com/chapter/10.1007/978-1-4020-4755-8_5 (11 August, 2016).
- Piñón, Christopher. 2008. Aspectual composition with degrees. In Louise McNally and Christopher Kennedy (eds.) (ed.), *Adjectives and Adverbs. Syntax, Semantics, and Discourse.*, 183–219. Oxford University Press. <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00599162>.
- Pollard, Carl & Ivan Sag. 1994. *Head Driven Phrase Structure Grammar*. Chicago & London: University of Chicago Press and CSLI.
- Potts, Christopher. 2005. *The Logic of Conventional Implicatures* (Oxford Studies in Theoretical Linguistics No. 7). Oxford / New York: Oxford University Press. <http://linguistlist.org/pubs/books/get-book.cfm?BookID=14553>.
- Potts, Christopher. 2007a. The expressive dimension. *Theoretical Linguistics* 33(2). 165–198. doi:10.1515/TL.2007.011.
- Potts, Christopher. 2007b. Into the Conventional-Implicature Dimension. *Philosophy Compass* 2(4). 665–679. doi:10.1111/j.1747-9991.2007.00089.x.
- Pustejovsky, James. 1992. *The Syntax of Event Structure*. Basil Blackwell Publishers.
- Pustejovsky, James. 1993. Semantics and the Lexicon. (Ed.) James Pustejovsky.
- Pustejovsky, James. 1995a. *The Generative Lexicon*. Cambridge (MA.): MIT Press.
- Pustejovsky, James. 1995b. Linguistic constraints on type coercion. In Patrick Saint-Dizier & Evelyn Editors Viegas (eds.), *Computational Lexical Semantics* (Studies in Natural Language Processing), 71–97. Cambridge University Press.

- doi:10.1017/CBO9780511527227.007.
- Ramchand, Gillian. 2008. *Verb Meaning and the Lexicon: A First-Phase Syntax*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Recanati, François. 2010. Pragmatics and Logical Form. In Belén Soria & Esther Romero (eds.), *Explicit Communication* (Palgrave Studies in Pragmatics, Language and Cognition), 25–41. London: Palgrave Macmillan UK. doi:10.1057/9780230292352_2. http://link.springer.com/chapter/10.1057/9780230292352_2 (23 January, 2017).
- Reichenbach, Hans. 1947. *Elements of Symbolic Logic*. MacMillan.
- Reid, Nicholas. 1990. Ngan'gityemerri: A Language of the Daly River Region, Northern Territory of Australia. Canberra: Australian National University PhD Thesis.
- Reid, Nicholas J. 2011. *Ngan'gityemerri: A Language of the Daly River Region, Northern Territory of Australia*. München: LINCOM Europa.
- Reid, Nicholas, Judith Stokes & Julie Anne Waddy. 1983. *Anindilyakwa Language Lessons*. Angurukwa: Angurugu Community Library.
- Reintges, Chris & Patrick Caudal. 2014. Coptic Negative Tense–Aspect–Moods in a Typological Perspective. Conference talk. Paper presented at the Negation in Ancient Egyptian, INALCO, Pôle des langues et civilisation, Paris.
- Reyle, Uwe, Antje Rossdeutscher & Hans Kamp. 2007. Ups and downs in the theory of temporal reference. *Linguistics and Philosophy* 30(5). 565–635.
- Richter, Frank & Manfred Sailer. 2004. Basic Concepts of Lexical Resource Semantics. In Arnold Beckmann & Norbert Preining (eds.), *ESSLLI 2003 – Course Material I* (Collegium Logicum), vol. 5, 87–143. Vienna: Kurt Gödel Society Wien.
- Ritz, Marie-Ève. 2007. In Joseph Salmons & Shannon Dubenion-Smith (eds.), *Historical Linguistics 2005*, 133–147. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Ritz, Marie-Eve. 2007. Perfect change: synchrony meets diachrony. In Joseph Salmons & Shannon Dubenion-Smith (eds.), *Historical Linguistics 2005 - Selected papers from the 17th International Conference on Historical Linguistics, Madison, Wisconsin, 31 July - 5 August 2005*, 133–147. John Benjamins.
- Ritz, Marie-Eve A. 2010. The perfect crime? Illicit uses of the present perfect in Australian police media releases. *Journal of Pragmatics* 42(12). 3400–3417. doi:10.1016/j.pragma.2010.05.003.
- Ritz, Marie-Eve & Patrick Caudal. 2009. Preterit and Present Perfect in Middle French Texts. Paper presented at the 40th Conference of the Australian Linguistics Society (ALS 2009), University of La Trobe, Melbourne.
- Ritz, Marie-Eve, Alan Dench & Patrick Caudal. 2012. Now or Then? The clitic -rru in Panyjima: Temporal properties in discourse. *Australian Journal of Linguistics* 32(1). 41–72. doi:10.1080/07268602.2012.657753.
- Ritz, Marie-Eve & E. Schultze-Berndt. 2015. Time for a change? The semantics and pragmatics of marking temporal progression in an Australian language. *Lingua* 166. 1–21. doi:10.1016/j.lingua.2015.07.007.
- Roberts, Craige. 1989. Modal Subordination and Pronominal Anaphora in Discourse. *Linguistics and Philosophy* 12. 683–721.
- Rosch, Eleanor H. 1973. Natural categories. *Cognitive Psychology* 4(3). 328–350. doi:10.1016/0010-0285(73)90017-0.
- Rossari, Corinne & Jacques Jayez. 1997. Connecteurs de conséquence et portée sémantique. *Cahiers de linguistique française* 19. 233–265.
- Ryck, L. Tasmowski-De. 1985. L'imparfait avec et sans rupture. *Langue française* 67(1). 59–77. doi:10.3406/lfr.1985.4651.
- Sadler, Louisa & Andrew Spencer. 2001. Syntax as an exponent of morphological features. In Geert Booij & Jaap Van Marle (eds.), *Yearbook of Morphology 2000* (Yearbook of

- Morphology), 71–96. Dordrecht: Springer Netherlands. doi:10.1007/978-94-017-3724-1_4. http://link.springer.com/chapter/10.1007/978-94-017-3724-1_4 (22 March, 2017).
- Saint-Dizier, Patrick & Evelyne Viegas. 1995. Computational Lexical Semantics. *Computational Lexical Semantics*.
- Sandfeld, Kristian. 1978. *Syntaxe du français contemporain : l'infinitif*. Genève: Droz. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1569t>.
- Saussure, Louis de. 2000. Quand le temps ne progresse pas avec le passé simple. In Anne Carlier, Véronique Lagae & Céline Benninger (eds.), *Passé et parfait*, 37–48. Amsterdam: Rodopi.
- Saussure, Louis de. 2003. *Temps et pertinence : Eléments de pragmatique cognitive du temps*. Bruxelles: Duculot / de Boeck.
- Saussure, Louis de. 2010. Pragmatique procédurale des temps verbaux : la question des usages interprétatifs. In Co Vet, Nelly Flaux & Dejan Stosic (eds.), *Interpréter les temps verbaux*, 129–160. Bern: Peter Lang.
- Schultze-Berndt, Eva. 2000. Simple and Complex Verbs in Jaminjung - A study of event categorisation in an Australian language. Universiteit Nijmegen Phd Thesis.
- Schultze-Berndt, Eva. 2003. Preverbs as an open word class in Northern Australian languages: synchronic and diachronic correlates. In Geert Booij & Jaap Van Marle (eds.), *Yearbook of Morphology 2003*, 145–177. Kluwer: Dordrecht.
- Schultze-Berndt, Eva & Patrick Caudal. 2013. Don't negate an apprehensive, it might turn prohibitive! - The place of the apprehensive category in the TAM system of Jaminjung. Conference talk. Paper presented at the SPINfest, University of Manchester.
- Schultze-Berndt, Eva & Patrick Caudal. 2016. On the reality of hypothetical possibilities: evidence from Jaminjung / Ngaliwurru. Conference talk. Paper presented at the SPINFEST 2016, York.
- Schulz, Katrin. 2009. Troubles at the Semantics/Syntax Interface: Some thoughts about the modal approach to conditionals. Vienna.
- Sihler, Andrew L. 1995. *New Comparative Grammar of Greek and Latin*. New York: Oxford University Press USA.
- Smith, Carlota. 1991. *The Parameter of Aspect*. Kluwer.
- Sperber, Dan & Deirdre Wilson. 1986. *Relevance: Communication and Cognition*. MIT Press.
- Sperber, Dan & Deirdre Wilson. 1995. *Relevance: Communication and Cognition*. Blackwell.
- Squartini, Mario & Pier Marco Bertinetto. 2000. The Simple and Compound Past in Romance languages. In Östen Dahl (ed.), *Tense and Aspect in the Languages of Europe*. Mouton de Gruyter.
- Stefanowitsch, Anatol & Stefan Th. Gries. 2003. Collostructions: Investigating the interaction of words and constructions. *International Journal of Corpus Linguistics* 8(2). 209–243. doi:10.1075/ijcl.8.2.03ste.
- Stokes, Bronwyn. 1982. A Description of Nyikina. A language of the West Kimberley, Western Australia. Canberra: Australian National University Ph.D. Thesis.
- Swart, Henriëtte de. 1998. Aspect Shift and Coercion. *Natural Language and Linguistic Theory* 16(2). 347–385.
- Swart, Henriëtte de. 2007. A cross-linguistic discourse analysis of the perfect. *Journal of Pragmatics* 39(12). 2273–2307.
- Swart, Henriëtte de & Arie Molendijk. 1999. Negation and the Temporal Structure of Narrative Discourse. *Journal of Semantics* 16(1). 1–42. doi:10.1093/jos/16.1.1.
- Swart, Henriëtte de & Arie Molendijk. 2002. Le Passé Composé narratif: une analyse discursive de L'Etranger de Camus. In Brenda Laca (ed.), *Temps et Aspect: de la morphologie à l'Interprétation*, 193–212. Saint-Denis: Presses Universitaires de Vincennes.

- Sweetser, Eve. 1990. *From etymology to pragmatics : metaphorical and cultural aspects of semantic structure / Eve Sweetser*. Cambridge University Press.
- Tatevosov, Sergei & Mikhail Ivanov. 2009. Event structure of non-culminating accomplishments. In Lotte Hogeweg, Helen deHoop & Andrej Malchukov (eds.), *Linguistik Aktuell/Linguistics Today*, vol. 148, 83–130. Amsterdam: John Benjamins Publishing Company. <https://benjamins.com/catalog/la.148.05tat> (21 July, 2015).
- Taylor, Barry. 1977. Tense and Continuity. *Linguistics and Philosophy* 1(2). 199–220.
- Tedeschi, Philip J. 1981. Some Evidence for a Branching-Futures Semantic Model. In Philip J. Tedeschi & Annie Zaenen (eds.), *Tense and Aspect* (Syntax and Semantics 14), 239–269. Academic Press.
- Thomason, Richmond & Anil Gupta. 1980. A Theory of Conditionals in the Context of Branching Time. *The Philosophical Review* 89(1). 65–90. doi:10.2307/2184864.
- Timponi Torrent, Tiago. 2015. On the relation between inheritance and change: The Constructional Convergence and the Construction Network Reconfiguration Hypotheses. In Jóhanna Barðdal, Elena Smirnova, Lotte Sommerer & Spike Gildea (eds.), *Diachronic Construction Grammar*, 173 – 212. Amsterdam : Philadelphia: John Benjamins Publishing Company.
- Tolskaya, Inna K. 2015. Verbal prefixes in Russian: Conceptual structure versus syntax. *Journal of Linguistics* 51(1). 213–243. doi:10.1017/S0022226714000206.
- Torres Cacoullos, Rena & Joan L. Bybee. 2009. The role of prefabs in grammaticization: How the particular and the general interact in language change. In Roberta Corrigan, Edith A. Moravcsik, Hamid Ouali & Kathleen M. Wheatley (eds.), *Formulaic Language, Vol. 1: Distribution and historical change*, 173–195. Amsterdam / Philadelphia: John Benjamins.
- Townsend, David J. 2018. Stage salience and situational likelihood in the formation of situation models during sentence comprehension. *Lingua* 206. 1–20. doi:10.1016/j.lingua.2018.01.002.
- Traugott, Elizabeth Closs & Richard Dasher. 2002. *Regularity in Semantic Change*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Troberg, Michelle & Heather Burnett. 2014. Le prédicat résultatif adjectival en français médiéval. *Linguisticae Investigationes* 37(1). 156–180. doi:10.1075/li.37.1.06tro.
- Turney, Peter D. & Patrick Pantel. 2010. From Frequency to Meaning: Vector Space Models of Semantics. *Journal of Artificial Intelligence Research* 37. 141–188. doi:10.1613/jair.2934.
- Van Linden, An & Jean-Christophe Verstraete. 2008. The nature and origins of counterfactuality in simple clauses: Cross-linguistic evidence. *Journal of Pragmatics* 40(11). 1865–1895.
- Vendler, Zeno. 1957. Verbs and Times. *The Philosophical Review* 6(2). 143–160.
- Verkuyl, Henk. 1999. *Aspectual Issues*. CSLI Publications.
- Verkuyl, Henk J. 1993. *A theory of aspectuality. The interaction between temporal and atemporal structure*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Verkuyl, Henk J. 2000. Events as Dividuals: Aspectual Composition and Event Semantics. In James Higginbotham, Fabio Pianesi & Achille C. Varzi (eds.), 169–206. Oxford: Oxford University Press.
- Verkuyl, Henk J. 2005. Aspectual Composition: Surveying the Ingredients. In Henk J. Verkuyl, Henriëtte de Swart & Angeliek Van Hout (eds.), *Perspectives on Aspect*, 19–69. Dordrecht: Springer. <http://linguistlist.org/pubs/books/get-book.cfm?BookID=16761>.
- Vetters, Carl. 2001. Le conditionnel: ultérieur du non-actuel. In Patrick Dendale & Liliane Tasmowski (eds.), *Le conditionnel en français*, 169–207. Metz: Presses de l'Université

- de Metz.
- Vincent, Nigel & Kersti Börjars. 1996. Suppletion and syntactic theory. In Miriam Butt & Tracy Holloway King (eds.), *Proceedings of the first LFG conference*, 448–62. Stanford, CA.: CSLI.
- Waddy, Julie Anne. n.-d. Anindilyakwa Tense/Aspect/Mood.
- Wagner, Robert Léon. 1939. *Les Phrases hypothétiques commençant par “si” dans la langue française, des origines à la fin du XVI^e siècle*. Genève: Librairie Droz.
- Wartburg, Walther von. 1946. *Evolution et structure de la langue française*. Tübingen; Basel: A. Francke.
- Weinrich, Harald. 1964. *Tempus : Besprochene und erzählte Welt*. Kohlhammer Verlag.
- Whorf, Benjamin. 1941. The Relation of Habitual Thought and Behavior to Language. In Leslie Spier, Alfred Irving Hallowell & Stanley Stewart Newman (eds.), *Language, culture, and personality: essays in memory of Edward Sapir*, 75–93. Westport, Conn.: Greenwood Press.
- Wierzbicka, Anna. 1981. *Lingua Mentalis: The Semantics of Natural Language*. Sydney ; New York: Brill.
- Wierzbicka, Anna. 1996. *Semantics : Primes and Universals*. Oxford: Oxford University Press.
- Wilson, Stephen. 1999. *Coverbs and complex predicates in Wagiman*. CSLI Publications.
- Young, Robert W. & William Morgan. 1972. *The Navaho language - The elements of Navaho grammar with a dictionary in two parts containing basic vocabularies of Navaho and English*. First edition. edition. Salt Lake City: Deseret Book Company.
- Zandvoort, Franklin. 1999. A grammar of Matngele. Armidale, NSW.: University of New England Ba honours thesis.
- Zinova, Yuliya & Hana Filip. 2015. The role of derivational history in aspect determination. In Markéta Ziková, Pavel Caha & Mojmír (Eds) Dočekal (eds.), *Slavic Grammar from a Formal Perspective: The 10th Anniversary FDSL Conference, Leipzig 2013*, 595-. Bern: Peter Lang. <https://www.muni.cz/research/publications/1300605> (18 January, 2016).